



DIAMANT NOIR

L'intégrale

# Sur ton chemin

MIKKY SOPHIE

 NISHA  
EDITIONS

Mikky Sophie

Sur ton chemin

L'intégrale



Nisha Editions

Copyright couverture : [Sviatoslav Aleksandrov](#)

1 - ISBN 978-2-37413-362-1

2 - ISBN 978-2-37413-374-4

3 - ISBN 978-2-37413-385-0

4 - ISBN 978-2-37413-432-1

5 - ISBN 978-2-37413-480-2

La routine. Se lever, prendre une douche, se doper à la caféine, sortir son chien.

La routine. Se réveiller avec un sentiment de sécurité, gérer sa vie, être sereine.

La routine, c'est le mantra de Jade.

L'imprévisible. Se lever sans savoir où vous êtes, ni avec qui. Se doper. Aimer son chien.

L'imprévisible. Se réveiller et partir, fuir sa vie, être libre.

L'imprévisible, c'est la religion de Léo.

Et si sur son chemin, la routine se heurtait à l'imprévisible ?

# Jade

# 1 - La routine matinale

Radio réveil. Il est cinq heures.

*Laziza, Laziza, je te veux si tu veux de m...*

Ma main interrompt, d'une violente gifle sur l'interrupteur, la voix enchanteresse de Daniel Balavoine. J'ai besoin de quelques minutes de sommeil supplémentaires pour activer mes neurones.

Encore une minute.

Si, si, je vais me lever.

Dans cinq petites secondes.

5, 4, 4, 4, 4.

Le souffle chaud de Vitamine, assise au pied de mon lit, caresse mon visage. J'entends ses gémissements. Je lui tourne le dos pour sombrer quelques minutes de plus dans le sommeil. Déterminée à lever sa maîtresse, elle jappe à mon oreille. Tous les matins, ma chienne m'apporte mes pantoufles. Elle est bien dressée. Mes paupières se soulèvent avec difficulté. Ses oreilles pendantes se relèvent et sa truffe humide et glacée me chatouille la joue. Je gratte son museau pour lui signaler qu'elle n'est pas passée inaperçue.

La petite queue frétilante de mon cocker irlandais s'agite de bonheur lorsque je me lève enfin. L'air frais qui s'infiltré sous mon pyjama molletonné me fait frissonner. Je regrette aussitôt ma couette volumineuse et glisse mes pieds au fond de mes chaussons humides. J'aurais mieux fait de dresser ma chienne à ne pas baver.

Je me traîne avec peu de motivation jusqu'à la salle de bains. La lumière blanche m'éblouit. Je cligne plusieurs fois des paupières pour adapter ma vue à la cruauté des réveils après une courte nuit.

Je ne me couche jamais tard, en temps normal. J'apprécie mes huit heures de sommeil obligatoires. Elles sont nécessaires à l'organisme pour se ressourcer efficacement et assurer une longue vie. Les revues médicales le préconisent régulièrement et je suis bien placée pour le savoir. Mes parents sont médecins tous les deux. Ma mère est pédiatre, mon père est radiologue. Loin de la dérive de mon frère, ergothérapeute, je fais la fierté de mes parents en poursuivant des études de médecine. Je suis en quatrième année et j'aimerais me spécialiser en cardiologie.

J'allume la radio pour couvrir le silence assourdissant de l'aube. Par la fenêtre embuée, j'aperçois la brume blanche qui opacifie l'orée du bois. Des frissons traversent mon corps. Je ne me suis pas encore habituée à habiter aussi loin de la ville. Ma tante Julia est une baroudeuse assoiffée de voyage. Elle est rarement là. Voilà deux semaines qu'elle est partie faire le tour de l'Europe centrale. Sa maison, proche de l'université renommée dans laquelle je voulais étudier, était la solution la moins onéreuse. Mes parents auraient tout aussi bien pu me payer la location d'une chambre en résidence estudiantine, mais je n'aurais pas pu prendre Vitamine avec moi.

Assise à mes pieds, elle lève la patte dans ma direction.

– Je sais, ma fille, tu veux sortir ?

Le mot magique prononcé, Vitamine court vers la porte d'entrée. « Sortir » dans le jargon canin pourrait se comparer à « argent » pour l'espèce humaine, à « électrocardiogramme » pour moi.

– Laisse-moi me préparer, bêtas !

Je mets la cafetière en route avant de filer sous la douche. L'eau chaude ruisselle sur ma peau avec délice. Je me rince longtemps, à la limite du raisonnable. Dans le miroir, je constate que ma peau pâle a rougi sur mes cuisses et dans mon cou, où j'ai laissé le jet bouillant s'attarder. Je me sèche en vitesse et retourne dans ma chambre cacher ma nudité.

Dans l'armoire en chêne, je choisis un jeans classique et un pull à col rond vert bouteille pour camoufler ma poitrine opulente. J'étale ensuite de la crème hydratante sur mon visage et un baume à lèvres au beurre de karité. Les cheveux tirés en queue de cheval, je suis prête. En arrivant dans la cuisine, l'odeur du café infiltre mes narines. Quel merveilleux parfum ! J'avale ma dose de caféine prestement, enfile mes bottes en caoutchouc et mon ciré jaune avant de sortir.

Il fait frais, ce matin, et le jour se lève à peine. Je longe l'allée qui mène à la forêt de Salvagny, Vitamine sur mes talons. Elle sautille d'arbre en arbre en reniflant chaque tronc et chaque talus comme une fragrance rare et envoûtante. J'enfouis mes mains dans mes poches et ma tête dans les épaules.

Attentive aux bruits qu'offre la nature, je ne suis pas rassurée. Les craquements des branches, le vent qui siffle, le cri de quelques oiseaux étranges me glacent le sang. Habituellement, je suis dans mon élément ici, mais à cause du reportage qui m'a tenu en éveil tard hier soir, je fabule à la moindre sonorité. Je devrais m'abstenir de visionner des films d'horreur ou Faites entrer l'accusé, Crimes et Enquêtes criminelles tant que je suis seule dans la maison. Tous ces faits relatés et sordides ne réussissent qu'à me faire craindre qu'un tueur en série me saute à la gorge et m'enterre au fin fond de la forêt. Mon corps serait mangé par des coyotes affamés et des vautours charognards avant que la police ne me retrouve. Les preuves seraient effacées et le tueur resterait en liberté, à l'affût d'une future proie fragile et innocente.

Vitamine aboie pour me sortir de mes rêveries morbides. Je n'avais pas réalisé que mes fabulations avaient pris le contrôle, non seulement de ma tête, mais aussi de mes jambes. Immobile au milieu du chemin, je réalise la tournure disproportionnée qu'ont prise mes pensées. Je ricane. Le bois de Salvagny est loin de ressembler à la forêt de Sherwood et la seule fois où j'ai croisé une bête féroce ici, il ressemblait à une peluche.

Le lapin dévoreur de chair humaine n'ayant pas encore été répertorié comme nouvelle espèce...

Pour ce qui est des êtres humains j'ai beau remonter loin dans ma mémoire, je n'ai jamais croisé quelqu'un sur ces chemins à des heures aussi matinales. Il n'y a ici que des sentiers de randonnées pédestres empruntés quelquefois le dimanche par des familles en quête d'air pur. La maison de ma tante est assez isolée des autres habitations et les seules demeures qui longent les bois du côté Ouest sont loués à des étudiants en colocation. La plupart sont aussi à la faculté de médecine. S'ils n'ont pas nez dans leurs révisions, ils évacuent la pression dans des fêtes mémorables.

Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire.

Les promenades ne font donc pas parties de leurs hobbies.

J'arpente les sentiers en regardant mes pieds. J'aime me balader en déposant chacun de mes pas sur les gros cailloux espacés comme s'ils étaient des plots à la surface d'un champ marécageux. Mes chaussures ne touchent pratiquement jamais le sol boueux. Je zigzague sur le chemin en m'imaginant grimper une montagne abrupte. Les butées sont des vallées, les amas de pierres sont des rocs aigus. J'adore la montagne. Je me souviens des expéditions dans lesquelles mes parents m'embarquaient. Des journées

entières d'escalade. Le temps me manque, mais l'envie de me perdre sur les plus hauts sommets est indéniable. Après les examens de fin d'année, je pense m'octroyer un peu de liberté. Il le faudrait.

Je regarde ma montre. Il est déjà sept heures. Je siffle Vitamine et nous rentrons. Une fois à la maison, je m'applique à évacuer la vaisselle qui traîne dans l'évier : une tasse et une cuillère. Puis j'ouvre toutes les fenêtres afin d'aérer chaque pièce. Je plie soigneusement ma couette sur mon lit et tapote l'oreiller. Je remplis l'écuelle de ma chienne et lui offre une de ces friandises détartrantes dont elle raffole. Je troque ensuite mes bottes de pluie contre une paire de derbies noires et mon ciré jaune contre un manteau à large capuche. Je referme toutes les fenêtres.

Mon sac à main est inspecté en profondeur. Cahier de note. Stylo quatre couleurs. Papiers d'identité. Carte grise. Permis de conduire. Clés de la voiture. Téléphone. Tout y est.

Je m'assure que la vanne de gaz est fermée. Les robinets d'eau bien serrés. Parfait.

– Viens là, ma belle.

Vitamine se frotte contre mes jambes. Elle profite des dernières caresses avant la fin de la journée. Moi aussi. Un pincement au cœur m'assaille à chaque fois que je la quitte. Je referme la porte sur son regard apitoyé et inquiet.

– Je reviens, Vita. Je reviens.

Je verrouille la maison. Deux fois. Il fait un peu frais dans ma voiture. Je démarre et lance le chauffage à fond. La Peugeot 206 de ma tante est un peu vieillot et je devrais envisager d'acheter ma propre voiture. Le sentimentalisme que j'éprouve envers cette carcasse est étrangement puissant, malgré les nombreuses pannes qu'elle m'inflige.

La fréquence programmée sur Chérie FM, je peux démarrer. Je quitte l'allée gravillonnée qui mène chez ma tante et emprunte le chemin de terre qui longe la forêt. C'est un raccourci fantastique. En empruntant la route nationale, j'en aurais pour trente minutes pour arriver à l'université. Par ici, j'évite les bouchons et j'effectue mon trajet en un quart d'heure.

*Lucie* de Pascal Obispo résonne dans le véhicule. Je chante faux avec délectation. C'est si bon d'être seule. Mais la publicité interrompt rapidement mes envolées lyriques. Penchée sur l'autoradio, je cherche une autre station où l'on ne me vanterait pas la boucherie du coin et les soldes faramineuses chez l'antiquaire.

Earth, Wind & Fire fredonne *September*. La mélodie entraînante est adéquate pour attaquer la journée de bonne humeur. Je relève la tête. Mon pied écrase lourdement la pédale de frein. Les roues dérapent dans un crissement prolongé et la voiture s'arrête à quelques millimètres de l'obstacle inopiné. Mes mains tremblent sur le volant. Mes jambes sont parcourues de fourmillements et mon cœur tambourine violemment dans ma poitrine.

Un peu plus et je l'écrasais.



## 2 - L'homme des bois

Je suis à deux doigts de penser que je rêve. Le capot gris métallisé est à quelques centimètres de l'homme devant moi. Sous la panique, j'ai activé par inadvertance les essuie-glaces. Le plastique noir frotte le pare-brise en émettant un couinement à chaque passage. La peur me paralyse sur mon siège. Lui, ne bouge pas d'un iota. La capuche de son imperméable lui barre le front. Je n'arrive pas à distinguer l'expression de son regard. Le manque de réaction de l'individu me terrifie. La représentation fantasmagorique que je me fais du tueur en série s'illustre devant moi. J'imagine alors le pire des scénarios, le psychopathe sorti de nul part prêt à fondre sur sa proie, se jetant sur mon capot en griffant la tôle de ses griffes acérées.

*N'importe quoi !*

Pourtant, j'envisage une seconde de faire marche arrière. Mais la route est trop escarpée et ma conduite façon octogénaire à la jambe tremblotante me projetterait directement dans un ravin. Pire, il pourrait me rattraper en course à pied avant que je parvienne à faire demi-tour.

Mon front se plisse. L'individu semble étrangement calme pour quelqu'un qui était à un cheveu de passer sous les roues d'une voiture.

*Peut-être était-ce son intention.*

Drôle de façon de mourir ! Ici, les probabilités de réussite sont minces. Dans le pire des cas, il aurait pu finir sa vie dans une chaise roulante, et encore. Quelques jours d'ITT auraient été plus plausibles.

Mon cou s'allonge dans une discrétion incertaine. J'ai du mal à distinguer les traits de son visage. Je devrais sortir de mon véhicule pour m'assurer qu'il n'a rien. Je suis docteur. Enfin presque. S'il est en état de choc ou s'il fait une attaque, je serais radiée de l'ordre des médecins pour non-assistance à personne en danger avant même d'avoir commencé à exercer.

*Putain, Jade, un peu de courage !*

Mes doigts glissent sur le loquet de ma portière. J'inspire profondément en pensant à mon avenir. Je ferme les yeux une nano seconde pour me recentrer et calmer mes craintes superflues. En les rouvrant, l'homme des bois a pivoté. Il me fait face.

Les battements de mon cœur s'accélèrent. La capuche de son coupe-vent encadre son visage et tombe juste au-dessus de ses yeux. Son regard bleu cendré me fixe avec insistance. De longs cils clairs entourent ses iris. Eblouie par la clarté scintillante de ses prunelles malgré-le brouillard, je n'ose plus cligner des paupières et mes cornées commencent à me piquer. Je suis complètement subjuguée par l'aura qu'il dégage. Ma mâchoire inférieure tombe. Telle une proie prise au piège, je crois que ma respiration s'est coupée. J'aimerais déceler un signe m'indiquant que le type est un être avenant et compréhensif, ouvert au dialogue, mais ses sourcils froncés ne présage rien de bon. Une barbe de quelques jours entoure ses lèvres pincées. Son aspect est négligé, sa mine fatiguée.

J'hésite. Si je lui adressais un sourire bienveillant, il serait peut-être en mesure d'estomper les éclairs foudroyants qui jaillissent de ses orbites.

*Et puis, il est complètement irresponsable de traverser la route sans prendre ses précautions !*

Ne lui a-t-on jamais appris à bien regarder à droite et à gauche avant de s'engager sur la chaussée ?

L'homme avance d'un pas. Je coupe ma respiration. Son bassin touche la carrosserie et ses deux poings fermés se posent sur le capot, les bras tendus. Sa carrure imposante m'impressionne. Il est grand et robuste. Si ses yeux ne témoignaient pas d'autant de haine à mon égard, cet homme aurait pu être charmant. Mais il m'effraie.

La fuite n'étant pas envisageable, l'option de la mort sans l'intention de la donner me paraît la seule solution. Lui rouler dessus étant ma seule échappatoire s'il ne sort pas de ma trajectoire. Un coup d'œil furtif sur l'heure digitale du tableau de bord me rappelle que le temps passe. Je prévois toujours une marge de sécurité afin de ne jamais être en retard dans mes activités. Si je déteste les araignées, les sports nautiques, les chocolats à la liqueur et la musique électronique, ne pas être à l'heure à un rendez-vous est en pole position sur la liste de ce qui me rend dingue. Ce pépin blond sur ma route pourrait bien user de mes minutes de prévoyance.

Des cours de psychiatries m'auraient été très utiles pour désamorcer cette situation surréaliste. J'attire tous les fous de la création. Même au fin fond de la jungle équatoriale, les psychopathes avérés me retrouveraient. L'aimant à tarés implanté dans mon organisme fonctionne à merveille. Les pervers, les paranoïaques, les fanatiques, les toxicomanes et les geeks se relaient pour attirer mon attention. Je les imagine aisément en train de balayer l'air de leurs bras, comme des agents en blouses phosphorescentes sur une piste d'atterrissage. *JE VOUS VOIS !* La solitude me paraît si douce en comparaison au panel d'humanité vicieuse, fourbe et sadique qui m'entoure. Y a-t-il encore des gens normaux sur cette planète ?

L'agressivité provoque la peur. La peur suscite le pouvoir. Le pouvoir amène à l'agressivité.

Prions pour que la sympathie génère un gros câlin.

Non, loin de moi l'idée de recevoir une étreinte de l'homme de Cro-Magnon planté devant moi, ni de m'en faire un ami, j'aimerais juste continuer ma route. J'agite fébrilement ma main dans sa direction. Oui, pitreuse idée ! Un coucou ridicule à l'intention de mon ravisseur !

Son poing se soulève et s'écrase puissamment sur ma carrosserie. Je bondis sur mon siège en poussant un cri aigu.

*IL EST MALADE !*

La fermeture centralisée des portes enclenchée, j'appuie sur l'accélérateur. Le moteur vrombit et j'aperçois dans le rétroviseur la fumée grise de mon pot d'échappement. Il reste impassible, obstruant mon chemin. Je ne lis dans son regard toujours fixé sur moi, ni appréhension, ni colère. Étrangement, une lueur espiègle illumine ses prunelles. Ses lèvres ourlées s'étirent.

Le yéti sourit.

Génial ! Un bipolaire ou un schizophrène probablement échappé de l'asile le plus proche. Mes bonnes intentions sont tombées au quatrième sous-sol de mes motivations. La frayeur qu'il provoque en moi m'enfoncé dans le siège conducteur. Il déploie ses doigts lentement. Sa main gauche caresse la tôle lorsqu'il contourne le véhicule. Très vite, l'homme étrange se rapproche. Trop près. Dangereusement trop près.

Je descends le frein à main et embraye la première, mon talon enfoncé sur la pédale d'accélération. Mes pneus patinent sur le sentier boueux, aspergeant mon agresseur d'une multitude de gouttelettes terreuses. Mon rythme cardiaque est à son apogée, jusqu'à ce que ma petite automobile arrive à décoller et à filer sur la route. Mes mains tremblent. Je ne m'autorise pas à regarder dans le rétroviseur. Les larmes me montent aux yeux. Je roule. Enfin.

En arrivant sur le parking de l'université, l'odeur de la peur a pris possession de mes sueurs froides. Mon pull est plaqué sur ma poitrine. L'homme des bois m'a foutu la chair de poule. Toujours prévoyante, je cache un nécessaire de toilette dans ma boîte à gants. Une lingette pour bébé m'aide à effacer les traces de stupeur entre mes seins et sous mes aisselles. Un peu de déodorant et je suis à nouveau prête à affronter la civilisation.

Émerger de mon véhicule est une rude épreuve. Mes jambes sont alourdies comme si j'avais couru un sprint de deux cents mètres. Je jette un coup d'œil curieux à ma carrosserie. La tôle est légèrement voilée là où le yéti a plongé son poing.

La dégénérescence n'épargne apparemment pas la beauté. Je secoue la tête, dépitée par l'espèce humaine.

Le tintement de l'horloge municipale se fait entendre. Et merde ! Il est huit heures. Le cours d'anatomie commence.



### 3 - La licorne grise

Je cours jusqu'à l'amphithéâtre. Mon souffle s'épuise un peu plus à chaque enjambée. Avant de pousser les battants menant aux tribunes, j'inspire profondément. Mon entrée ne passe malheureusement pas inaperçue. Tous les étudiants ont quitté un instant l'écran de projection pour constater mon embarras.

Je guette une place libre en haut des gradins qui pourrait me sauver la mise. Mais les seuls sièges inoccupés sont aux premiers rangs. Les yeux rivés sur mes chaussures, j'avance à petits pas en espérant ne pas me faire remarquer par le professeur. Le Docteur Hanzman est réputé dans le domaine cardiovasculaire. Le nombre de candidatures pour l'avoir en directeur de thèse est insensé chaque année. Ce binoclard acariâtre est le rêve de chacun d'entre nous.

– Mademoiselle Perrin ?

La voix sourde du professeur résonne dans son micro et sous les hauts plafonds de la salle. Les murmures des étudiants accompagnent son interpellation. J'ai un mal fou à m'adresser en public depuis toute petite. Ma timidité malade est un véritable obstacle dans la vie de tous les jours. Être au cœur de l'attention me déstabilise. Ma cage thoracique est oppressée. Ma bouche devient aride. Mon cerveau se gélifie. Un karaoké serait tout autant appréciable. Je lève les yeux vers mon interlocuteur.

– Mademoiselle Perrin, sortez de ce cours ! me crache-t-il.

– Mais...

– Sortez ! Vous dérangez les vrais étudiants.

Quelques ricanements secouent les rangs. Les larmes me montent aux yeux. Je n'insiste pas. Autant ne pas me mettre à dos monsieur Hanzman. Je remonte les marches en évitant de croiser les regards railleurs des étudiants. En sortant dans le couloir, ma honte et ma colère éclatent. Louper un cours magistral est une calamité. J'aurais beaucoup de mal à trouver un camarade conciliant prêt à partager ses notes.

*Un monde de requins !*

Saleté d'homme des bois ! Sans son intervention d'aliéné, je serais assise tranquillement dans les tribunes, fondue dans la masse. Il y a des jours comme ça, où rester dans son lit aurait été plus constructif. Appuyée contre le chambranle de la porte, je réfléchis. Mes amitiés au sein de l'établissement universitaire sont plutôt restreintes.

*Inexistantes ?*

– Excuse-moi. Pardon, pardon, je suis en retard !

Une jeune femme au look étrange s'avance en courant vers moi. Sa besace colorée lui glisse de l'épaule. Ses cheveux gris argenté s'éparpillent au vent. Comment fait-elle pour paraître si légère avec les plateformes rouges qu'elle a aux pieds ? C'est la première fois que je l'aperçois sur le campus. Même si je ne remarque jamais rien autour de moi, il aurait été difficile de la louper. Elle me pousse sans ménagement sur le côté pour s'engouffrer dans l'amphithéâtre. Tout droit dans la cage aux lions. Son look acidulé effacera les traces de mon passage. Bientôt, mon retard ne sera qu'un lointain souvenir pour le professeur Hanzman. Les commérages seront tournés vers la nouvelle déguisée en licorne.

Une seconde. Deux secondes. Trois secondes.

Les rires éclatent à l'intérieur du bâtiment.

Les battants s'écartent sur le Rubik's cube en colère. Elle mordille l'intérieur de sa joue en me regardant avec attention.

– Il m'a virée du cours !

Sa petite voix fluette est amusante. Je compatis.

– Je m'en doutais. Monsieur Hanzman ne tolère aucun retard. Désolée.

Ses yeux s'illuminent de joie et un rire aigu s'échappe de ses lèvres roses. Heureusement pour moi, les couloirs sont vides.

– Pourquoi es-tu désolée ? Tu es son épouse ? me demande-t-elle.

– À qui ?

– Au chauve qui tient le micro, banane ! pouffe-t-elle.

– Jamais de la vie ! m'insurgé-je avec véhémence.

Elle s'approche, un pas vers moi, et pose sa main sur mon épaule. De plus près, son odeur de barbe-à-papa exalte mon odorat. Certains parfums sont parfois plus éloquents que de vieilles photographies. Une sortie au zoo municipal lorsque j'avais huit ans me revient à l'esprit. Mon père avait acheté cette énorme sucrerie rose. J'en raffolais et les occasions d'agrémenter de possibles caries étaient exceptionnelles. Mon manque d'expérience dans la dégustation de cet art culinaire m'avait apporté quelques désagréments. Mon visage et mes doigts caramélisés avaient attiré toutes les guêpes du parc. J'avais été conduite aux urgences après que les multiples piqûres se soient envenimées.

– Tant mieux ! Ne sois pas désolée alors. Si tu étais sa femme, je te tiendrais responsable de sa mauvaise humeur.

Je hausse les sourcils.

– Ben oui, une petite pipe de temps en temps et monsieur Hanzman serait plus étendu et sympathique. Si tu veux mon avis, sa moumoute ne doit pas frétiller souvent.

Sa bonne humeur contagieuse réussit à me décrocher un rire étouffé.

– Je m'appelle Kat, avec un K, pas comme le chat.

Je lui tends la main. Elle la regarde avec perplexité avant de la serrer dans la sienne.

– Moi, c'est Jade.

Sa poigne est dynamique et franche.

– Enchantée, Jade. Sais-tu que tu es dans la merde à présent ? Tu es la première personne qui m'adresse la parole sur ce campus. Je suis nouvelle et un peu perdue. Je ne vais plus te lâcher, avoue-t-elle en soulignant ses propos d'un clin d'œil peu discret.

Au fond de moi, son manque de connaissances ici me rassure. Je n'ai rien à cacher. Il est vrai que personne ne fait vraiment attention à moi. Mes passages au sein des couloirs de l'université passent complètement inaperçus. Je ne pense pas qu'une réputation quelconque me précède car je ne fais rien pour que l'on me remarque. Pourtant, il m'arrive parfois de croire que le regard des autres s'adresse à moi de façon malveillante, moqueuse et dénigrante. J'entends quelquefois des rires et des messes-basses lorsque j'entre dans une pièce. C'est sûrement mon imagination, un manque de confiance en soi et une solitude évidente qui me jouent des tours. Sans ami autour de moi, je suis une cible parfaite pour la

cruauté des effets de groupe et leur propension à se dévouer sur un bouc-émissaire. Kat pourrait devenir une alliée nécessaire. Sa fantaisie apparente attirera toute l'attention des élèves. À ses côtés, je n'aurais plus la nécessité de redouter les regards des autres. Ils ne me seront plus adressés. Je serais complètement transparente à ses côtés. Scénario idéal.

Cette fille pourrait m'être tout aussi bénéfique pour le futur. Les cours sont de plus en plus soutenus. Partager ses notes est indéniablement un avantage lors des révisions pour les examens. Si nous arrivons à assister aux cours la prochaine fois, bien sûr.

– Tu peux compter sur moi, déclaré-je.

– Super !

Sa besace tombe au sol et Kat m'étreint dans une accolade surprenante. Ma tétanie illustre mon aversion aux gestes d'affection. Je n'ai pas l'habitude de tant de démonstration. Je suis crispée et mal à l'aise. Elle s'écarte délicatement et passe son bras sous le mien.

– Allons à la cafétéria, tu vas me mettre à jour. Je veux tout savoir, les célibataires, les maqués, les petites bites, les professionnels du cunnilingus et les obsédés du trou de balle, grimace-t-elle.

Mes joues s'empourprent, gênée. Je ne suis pas sûre d'être une aide précieuse dans ses recherches.

\*\*\*

Kat est très bavarde. Sa langue se délie sans même que je ne lui pose de questions. En seulement deux heures, son passé, ses passions et la marque de ses sous-vêtements n'ont plus de secrets pour moi. Je l'aime bien. C'est une fan de mangas qui occupe la majeure partie de ses week-ends à lire et à dessiner. Son appétit sexuel est insatiable. La valeur d'un homme se trouve dans le nombre d'orgasmes qu'il peut administrer. Sur une échelle de zéro à dix, Kat a établi un classement dans un fichier informatique très élaboré. Je ne peux vraiment pas comparer mes expériences aux siennes.

Le 14 janvier 2015 est la date à laquelle un homme m'a fait jouir pour la dernière fois. Si je m'en souviens parfaitement, ce n'est pas pour l'exceptionnalité du plaisir donné. Une position du missionnaire, classique et rapide, sans feux d'artifice ni papillons dans le ventre. Rien de folichon. En vérité, je m'en rappelle car le 14 janvier est le jour de mon anniversaire. Mon copain de l'époque pensait que son appendice poilu était un cadeau à la hauteur de mes 22 ans. Peu après, nous nous sommes séparés. Depuis plus d'un an, le temps et l'envie de créer des liens quelconques avec la gent masculine se sont taris. Mes études me préoccupent davantage et mes mains sont plus efficaces que certaines verges en fleurs.

Les cours suivants, nous nous asseyons côte à côte, Kat et moi. Malgré sa personnalité excentrique, elle est studieuse et appliquée. J'ai jeté un coup d'œil à son cahier. Son écriture est lisible, ses schémas sont précis. Je pourrais étudier avec elle sans trop de mal.

À la fin de la journée, je lui propose de la raccompagner. Elle habite une maison qui longe l'ouest de la forêt de Salvagny. Sa présence dans la voiture me rassure durant le chemin. L'homme des bois a quitté mes pensées grâce à elle, mais la rencontre me préoccupe toujours autant au moment où nous passons devant le lieu de l'altercation.

– Tu es en colocation ? demandé-je curieuse. La vie en communauté ne te dérange pas ?

Kat n'est pas l'image que je me fais d'une colocataire. Trop éloignée des standards de normalité, je l'imagine peu respecter les règles et les valeurs de la vie en groupe. La possibilité de louer une chambre dans l'aile ouest avait été envisagée durant ma première année universitaire. L'idée avait vite été refoulée. Je ne vois vraiment pas comment j'aurais pu supporter de partager les poils de cul dans la salle de bains, les odeurs de plats préparés dans la cuisine et les programmes abrutissants de la télévision dans le salon.

– La colocation, c'est le pied total pour deux raisons, s'extasie Kat. La première et la plus importante :

j'ai un toit à la hauteur de mes moyens financiers.

J'ai parfois tendance à oublier la chance que j'ai d'avoir des parents aisés. Je n'aurais pas pu accumuler un emploi en plus de mes heures d'études hebdomadaires.

– La deuxième raison, et pas des moindres : le panel de beaux mecs à portée de mains.

– Comment ça ?

– Je t'explique. Je vis dans une immense maison avec trois autres colocataires bourrés de talents et de phéromones. Ils sont à tomber par terre, chacun à leur manière, et pour en avoir testé quelques-uns, je remercie le Seigneur d'avoir créé la colocation.

Kat est surprenante et effrayante. Heureusement que je conduis. Je me focalise sur la route devant moi, sinon j'aurais rapidement imaginé Kat dans une tournante.

– Tu es la seule fille ?

– Oui, mais attention, me somme-t-elle. Je te vois venir avec tes questions, je ne suis pas une pute. Personne ne me paie ! Et j'aime ça !

La teneur de ses propos a le mérite d'être franc. Loin de moi l'idée de la juger. Après tout, si elle se protège... Son corps lui appartient. J'avouerais même que le spécimen ayant obtenu la note de 10 dans son classement m'interpelle. Le sexe pour le sexe, je ne connais pas. Seule ma relation précédente a illustré ma vie sexuelle. Le même garçon depuis mes quinze ans. Smacks, galoche, pelotage, touche-pipi et pénétration vaginale ont suivi cet ordre linéaire dans notre relation amoureuse.

Kat me désigne la prochaine allée à droite et me fait stopper devant une immense villa défraîchie. Les murs sont recouverts de lierres. La pelouse n'a pas été tondue depuis plusieurs saisons. Des meubles, planches en bois et appareils électroniques obsolètes s'entassent sur le côté dans un débarras improvisé. À peine avons-nous franchi le portail, qu'un berger allemand se jette sur la fenêtre côté conducteur. Mon cœur s'envole. Je cale en essayant de le rattraper, une main sur ma poitrine. Ses griffes grattent la vitre. Ses babines retroussées exposent ses canines pointues et impatientes.

– T'inquiète, Huguette, c'est seulement Pistache, le chien d'un de mes colocataires.

Elle abaisse sa vitre et appelle la bête. En entendant son nom, le monstre cesse d'érafler ma portière pour s'élaner vers Kat. Il dérape et s'étale de tout son long en contournant ma voiture avec précipitation. Ma copilote est alors arrosée d'affection. Le carnivore lui offre quelques léchouilles baveuses sur la joue et sa queue fouette l'air avec vivacité.

– Mais oui, Pistache, t'es beau, le gratifie-t-elle en le grattant derrière les oreilles.

Je suis subjuguée par la largeur de ses pattes sur ma carrosserie. À côté de ce molosse, Vitamine est minuscule. Ce chien est anormalement grand. Il ne doit faire qu'une bouchée du facteur. Personne ne doit pouvoir s'approcher de la maison avec un garde de la sorte. Il est étonnant qu'il ne soit pas enfermé à l'intérieur. À moins que son propriétaire soit dans les parages pour le surveiller en permanence.

– Il t'a vite adoptée, dis-moi. Son maître n'est pas là pour le tenir ?

Kat jette un coup d'œil à sa montre Hello Kitty.

– Il est 19h00, mon coloc' est déjà au taf, à cette heure-ci.

– Vous devriez peut-être l'attacher à une corde ou je ne sais quoi. Avec un chien de cette catégorie en liberté, vous risquez d'avoir des ennuis.

Kat me fait les gros yeux.

– Sûrement pas ! objecte-t-elle. Je ne t'explique même pas. Si son maître trouve son trésor attaché en rentrant, c'est moi qui aurai des problèmes. Tu connais l'adage « tel chien, tel maître » ?

J'acquiesce en haussant les épaules.

– Tu veux rentrer ? me propose-t-elle. Je pourrais te présenter à mes autres colocataires. Je suis sûre que tu trouveras chaussure à ton pied ou que tu prendras ton pied, au choix !

Sa proposition n'est pas très alléchante. Mes chaussons fourrés sont plus tentants pour mes petons et Vitamine doit m'attendre impatiemment pour sortir.

– Non merci, Kat. J'attends un peu plus d'une relation avec un homme qu'une simple partie de jambes en l'air, m'excusé-je.

– Ah oui ? Quoi donc par exemple ?

– Je ne sais pas trop, des sensations différentes, des petits papillons dans le ventre, tu vois ?

Kat avance son visage près du mien et me surprend en déposant un bisou sur ma joue, puis elle sort de la voiture. Après avoir refermé la portière avec entrain, elle se penche à la fenêtre encore ouverte.

– Merci, Jade, de m'avoir raccompagnée, mais si je peux te donner un conseil pour les papillons dans le ventre...

– Oui.

– T'auras plus vite fait de t'enfoncer des chenilles dans le cul. À demain, chrysalide.



## 4 - Promenons-nous dans les bois

Réveil radio. Il est cinq heures.

*Ne la laisse pas tomber, elle est si fragile, être...*

J'éteins la musique. Vitamine m'amène mes chaussons ; je me lève. Douche rapide, tenue décontractée et café torréfié. Nous sommes vendredi. Le soleil commence à apparaître au loin. Ma bonne humeur répond présente. Lorsque je sors, une légère brise entraîne avec elle les effluves des sous-bois au printemps. La fraîcheur du matin se dissipe sous les rayons lumineux. Je ferme les yeux. La douce sensation du soleil sur ma peau est un met délicieux. Chaque faisceau doré injecte sa vitamine D sur mon visage.

La semaine fut particulièrement chargée. Sans compter les heures de cours magistraux, mes révisions à la maison m'ont pris beaucoup de temps. Mes soirées ont été interrompues par les appels de Kat. Pour ne rien dire, relater ses rendez-vous ou partager nos notes ; nos conversations étaient agréables. Je la raccompagne tous les jours. Le garde de la maison m'accueille chaque fois avec autant d'animosité. Pistache n'a pas l'air de m'apprécier.

Sous les arbres, la terre humidifiée par la rosée s'entasse en une couche épaisse et colle sous mes bottes. Je manque glisser à deux reprises. Je trouve le bâton de bois idéal à nos parties de javelot. La force déployée pour mes lancers est à son maximum, permettant ainsi à Vitamine de se dégourdir les pattes. Ses longues oreilles au vent, elle détale à la recherche de son précieux trésor. Je ramasse le bâton mâchouillé, étire mon bras en arrière et le lance de toutes mes forces. Vitamine se précipite dans la direction du projectile. Mon manque d'adresse envoie la branche directement contre un tronc d'arbre. Retour à l'expéditeur. L'idiot ne s'en rend pas compte. Elle est déjà partie au loin comme si son nouveau joujou était équipé d'ailes supersoniques capables de voler des kilomètres.

*– Vitamine, viens ici, hélé-je.*

Quelques chants d'oiseaux me répondent. Cinq secondes après, l'inquiétude fait place à mon amusement.

– Vitamine. VITA. VITA !

Quelle imbécile ! Si un lapin est passé devant elle, je l'imagine déjà lui courir après à travers toute la forêt. Des aboiements résonnent. Je m'arrête et retire la capuche de ma tête pour mieux prêter l'oreille. De nouveaux jappements. Ce ne sont pas ceux de Vitamine. Mes pas s'accélèrent. La dernière fois qu'elle a croisé une espèce canine, leur rencontre s'est terminée en violente bagarre. La chienne face à elle lui avait planté ses crocs dans l'oreille. Le sang n'avait cessé de couler jusque chez le vétérinaire. Trois points de suture avaient été nécessaires.

Mes enjambées s'agrandissent et j'arrive en courant à la source des grognements. Vitamine effectue des rondes joyeuses autour d'un immense chien à l'affût. La queue frétille et les oreilles dressées sur sa tête. Il aboie sans agressivité jusqu'à ce qu'il sente ma présence. Ce n'est qu'une fois que sa masse musculaire se précipite sur moi que je le reconnais. Le molosse Pistache semble considérer mon arrivée comme une aubaine pour rattraper le temps perdu. Loin de ma cage dorée, ma voiture fortifiée, je suis à découvert.

J'aimerais grimper à un arbre pour m'y mettre à l'abri, mais je m'appelle Jade pas Jane. Mon cœur s'accélère et mes pieds dérapent dans la boue au moment où je cherche à fuir. Je m'écrase de tout mon poids sur le sol. Je me recroqueville et mes genoux se plient contre ma poitrine. J'attends la sentence, la morsure inévitable, le déchirement en lambeaux de ma chair fraîche. Mon cerveau projette une lumière blanche derrière mes paupières. Des picotements parcourent mes membres. Puis plus rien. Le néant. Mon corps n'est qu'un poids mort sur l'asphalte. L'humidité recouvre mon visage. Je suffoque. « *Il y a quelqu'un ici. Elle est vivante* ».

– *Pistache ! Au pied !*

La langue râpeuse du berger me sort petit à petit de ma transe. Mes muscles crispés se détendent au moment où le chien cesse ses léchouilles. La tête cachée entre mes coudes, j'ouvre les yeux sur une paire de bottillons en cuir noir.

La honte m'assaille.

*Merde !*

J'ai l'air si bête. Je me relève à la hâte. Mon pantalon est tout crotté. Je tente rapidement d'effacer les traces de boues sur le tissu. Elles sont encore fraîches. Mes doigts se salissent aussitôt. Un petit rire moqueur me parvient. Je relève la tête. Mes cheveux tombent devant mes yeux. Je les écarte afin de découvrir l'individu.

Il est bien plus grand que moi. Son jeans déchiré à la cuisse est rafistolé avec un fil plus sombre. Sa veste en cuir accentue la largeur de sa carrure. Une fine chaîne en argent tombe sur son polo noir ajusté. Elle est de travers. Le pendentif, une croix noire tient sur sa poitrine comme si son collier avait tourné autour de son cou durant son sommeil. Je lève la tête sur sa mine réjouie. Un sourire amusé sur ses lèvres pleines étire deux fossettes sur ses joues mal rasées. Apparemment, ce type se moque ouvertement de mes petits tracas.

Son regard s'illumine lorsqu'il croise le mien. Mon souffle se coupe. Ses yeux bleus gris me rappellent étrangement l'homme des bois. Mon cerveau s'embrume. Ma tête a dû cogner un caillou. L'homme devant moi est bien plus présentable que le fou de la dernière fois. Présentable est la version soft, car si je devais le décrire en version Kat, ce type serait catégorie 10 dans le classement attribué au carnaval dans ma culotte. Par contre, son éducation laisse à désirer. Il n'a pas fait le moindre geste pour m'aider. Son chien est assis à ses pieds. La langue pendante sur le côté, il est essoufflé. Vitamine court autour de nous.

– Attacher un peu votre chien ! Il effraie tout le quartier, rouspété-je.

Le propriétaire de Pistache lève un sourcil curieux. Son front se plisse et ses yeux s'assombrissent. Il mord l'intérieur de sa joue avec dédain. J'attends une réponse, des excuses qui ne viennent pas. *Quel toupet !* Sans m'adresser une once d'intérêt, il rebrousse chemin. Non, mais j'hallucine.

– Hey ! Vous pourriez au moins vous excuser !

Il s'arrête net et se retourne en m'adressant un regard mitrailleur. Ses yeux se promènent de haut en bas sur mon corps. Bien que je sois très couverte, je suis mise à nu par ses prunelles qui se baladent de ma tête à mes pieds. Je déglutis quand son attention s'attarde sur ma poitrine généreuse.

*Quel ringard !*

J'aimerais lui jeter un bâton au loin pour qu'il se perde en forêt.

– M'excuser ? me demande-t-il enfin.

Sa voix est grave et enrôlée. Elle s'adresse directement au fin fond de mes entrailles, les secouant dans un Mambo improvisé.

– Oui, affirmé-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Il s'esclaffe sans retenue, dévoilant des dents blanches parfaitement alignées. Je suis subjuguée par ses changements d'humeur lorsqu'il cesse de rire.

– *Vous devriez me remercier, au contraire.*

– Ah oui ? m'énervé-je. Et pourquoi donc ?

Un silence s'installe. Le vent circule dans les hautes branches des arbres, secouant les épines des conifères. L'intensité de ses iris me transperce. Il me toise.

– *Vous pourrez au moins être satisfaite d'avoir été léchée aujourd'hui.*

*Quel connard !*

Mes mâchoires se crispent. La colère m'envahit et me coupe littéralement la parole. Il siffle son chien et quitte ma vue à travers les bois avant que je puisse trouver une saleté à lui balancer.

Son manque de civisme, sa vulgarité et sa sauvagerie ne font aucun doute à présent. Le yéti et le colocataire de Kat sont un seul et unique individu.

\*\*\*

Sur le chemin du retour, les réponses aiguës que j'aurais dû lui balancer au visage se bousculent dans ma tête. Lui dire le fond de ma pensée commencerait par un flot d'insultes. Arrogant, prétentieux, malpoli !

*CONNARD ! PETITE BITE ! TROU DU CUL !*

L'homme des bois a bouclé ma semaine. Lundi, il m'effrayait. Vendredi, il me ridiculise. Depuis des années, le bois m'appartient. De 06h00 à 07h00 du matin, il est mon jardin. Je refuse de le partager avec qui que ce soit et encore moins avec cet énergomène.

Ma colère accompagne ma matinée. La cuillère tinte dans l'évier quand je la balance trop fort contre la faïence. Mes fenêtres claquent lorsque j'aère les pièces, faisant fuir Vitamine derrière le canapé. Je vérifie mon sac. Deux fois. La première, je suis perdue dans l'énumération des meilleures manières d'éliminer le yéti, elle ne sert à rien. Je ferme la porte de la maison. Trois fois.

Parvenue à l'université sans embûche, mon cauchemar n'est pas terminé pour autant, j'ai dix minutes d'avance pour le cours d'anatomie. Ma réussite professionnelle est primordiale. Je ne laisserai pas des brouilles nuire à mon succès.

Il est encore trop tôt pour que les tribunes soient pleines. Les sièges du fond sont vides. Je m'assieds. Alors que j'aligne mon stylo quatre couleurs par rapport à mon cahier de note, une ombre humaine obscurcit ma tablette. Je lève les yeux sur le professeur Hanzman.

– *Mademoiselle Perrin, prononce-t-il avec cérémonie.*

– Docteur Hanzman ?

Ma voix est faible et tremblotante. Le respect qu'inspire ce professionnel admiré m'intimide.

– *Reprenez vos affaires. N'ai-je pas été assez clair, la dernière fois ? Je ne vous veux plus dans mon cours.*

Mes épaules s'affaissent. Je ne comprends pas. Mon retard fut exceptionnel. L'erreur est humaine. Pourquoi me punir aussi sévèrement ? En a-t-il le droit, d'ailleurs ?

– *Docteur Hanzman, je suis désolée pour l'autre jour. Je vous promets que ça ne se reproduira plus.*

– Mademoiselle, vous savez très bien que là n'est pas la question. N'insistez-pas. Sortez.

Mon menton tremble. Mes yeux piquent. Ma fierté me pousse à retenir mes larmes, mais je sens la fêlure pointer le bout de son nez. Les étudiants commencent à s'installer sur les places libres et l'amphithéâtre se remplit rapidement. Les regards curieux se focalisent sur moi. Je récupère mon cahier. Mon stylo glisse sous la table et dévale les gradins.

*Tant pis.*

Je déguerpis.

Heureusement, tout le monde est rentré en cours. Les toilettes sont vides. Je me précipite dans une cabine, ferme le loquet et m'effondre au sol. Les pleurs contenus jaillissent. Plus rien ne retient ma peine et mon incompréhension. C'est injuste. Mon assiduité, ma volonté et mon sérieux ne sont pas récompensés. Un seul faux pas et tout dégringole. Je suis dépitée.

Trois coups contre ma porte. Mes sanglots bruyants ne sont sûrement pas passés inaperçus. J'essuie mes larmes sur ma manche avant de me relever et de déverrouiller.

Kat me regarde avec empathie. Je souris. La pitié des autres est insupportable. Mes émotions m'appartiennent.

– *Ça va, Jade ?*

Elle me prend dans ses bras.

*Encore.*

Il ne manquait plus que ça pour clôturer cette spirale infernale.

– *J'ai tout entendu avec monsieur Hanzman. C'est un con ! Il n'a pas le droit de t'exclure de son cours définitivement. Allons voir le président de l'université, je suis sûre qu'il réglera le sentiment de supériorité de cet imbécile.*

Je romps son monologue en quittant la pièce. Kat me suit.

– *Laisse tomber, Kat, ça n'en vaut pas la peine. Rien ne laisse présager du fait que mon exclusion est définitive, me rassuré-je. Je préfère ne pas me griller totalement avec le Docteur Hanzman en lui créant des ennuis avec l'administration.*

– Il te met des bâtons les roues. C'est toi qui vois, mais si tu as besoin de mon aide, tu peux compter sur moi, me propose-t-elle, résignée.

Son soutien me rassure. J'aurai en effet plus que besoin d'elle maintenant. Elle sera mes yeux et mes oreilles pour le cours d'anatomie.

– *Tu me donneras tes notes ? demandé-je.*

Elle acquiesce en me tapant sur l'épaule. Je sors un mouchoir en tissu de ma poche pour effacer les dernières traces de mon chagrin. Kat repousse une mèche de ses cheveux gris pour m'observer du coin de l'œil.

– *Depuis quand tu n'es pas sortie de ta tanière ? m'interroge-t-elle.*

Ma solitude n'est pas une légende. J'aime être seule. Ma grotte est confortable, rassurante et immuable. J'ai sûrement un petit côté vieillot qui laisse penser que les amusements ne me sont pas familiers.

– *Je ne suis pas une ogresse, Kat !*

Elle rigole. Kat est intelligente. Elle tente de détourner la conversation pour chasser les idées noires de ma tête. Elle y arrive plutôt bien.

– *D'ailleurs en parlant de ça, j'ai croisé ton colocataire ce matin, lancé-je.*

Ses yeux s'écarquillent tel deux soucoupes volantes illuminées dans la nuit.

– *Qui ? Comment ?*

– Le plus sympathique, je suppose, ironisé-je. Le propriétaire de Pistache.

Son visage change de teinte. Il devient cramoisi. J'ai comme l'impression que l'évocation de cet homme lui rappelle quelques souvenirs.

– *Qu'est-ce qu'il t'a dit ? m'interroge-t-elle, soucieuse.*

– Rien de particulier. Je l'ai croisé en promenant mon chien. Pourquoi ? Il aurait dû me dire quelque chose ?

Son anxiété est presque palpable. Kat est mal à l'aise. Après toutes ses révélations sur sa vie sexuelle, sa soudaine gêne me rend perplexe. Si l'homme des bois est l'un des colocataires qu'elle a avoué avoir testé, je ne comprends pas bien pourquoi elle s'inquiète de notre rencontre. À moins qu'elle n'éprouve des sentiments à son égard.

– *Ah, Léo, s'extasie-t-elle en levant les yeux au ciel. Ça m'aurait étonné, aussi, qu'il soit bavard.*

Certes, il n'a pas été très loquace avec moi.

– *Il est timide ?*

Kat pouffe en entrant dans la cafétéria, visiblement divertie par ma remarque.

– *Je ne crois pas.*

Nous commandons. Un café pour moi, un chocolat chaud et un croissant pour elle. Assise en face d'elle, je poursuis mes investigations. Plus j'en saurai sur lui, plus j'aurais des éléments en ma connaissance pour l'attaquer sur ses points faibles si je le recroise.

– *Il est bizarre, tout de même ! Un peu introverti, non ?*

Kat trempe sa viennoiserie dans sa boisson lactée. Les miettes s'éparpillent sur la table et son

chemisier fleuri. La bouche pleine, elle me répond.

– *Ça ne fait pas longtemps qu'il est en ville. Je ne le connais pas assez pour te répondre. Mais ce que je sais, c'est qu'il n'est pas introverti du sguég.*

Les informations de Kat dépassent mes attentes.

– *Il est exhibitionniste ?*

Malgré le peu que j'ai aperçu, l'image de son colocataire se promenant nu dans les couloirs de leur maison envahit mon esprit.

– Mais dis-moi, tu en poses des questions ! Il te plaît ?

– NON, réfuté-je du tac au tac. Pas le moins du monde. Simple curiosité.

Kat lève un sourcil peu convaincu. La touillette de mon café devient une source de distraction. Difficile de faire croire que cet objet anodin focalise plus mon attention que le yéti.

– *Tant mieux, déclare-t-elle. Tu es bien trop sage pour lui. Il y en a du passage à la maison, si tu veux tout savoir. Léo n'est vraiment pas ton type d'hommes.*

Je serais curieuse de connaître mon type d'hommes, vu que Kat prétend le savoir. C'est une inconnue dans l'équation de ma vie qui ne me préoccupe pas pour l'instant. Mais elle a raison. L'homme des bois doit se satisfaire de bourgeons en fleurs et je suis fanée.



## 5 - Dix heures dix sur le volant

Kat me propose de sortir avec elle, ce soir. Fêter le week-end, notre nouvelle amitié et son emménagement en ville. Je feins d'hésiter pour ne pas avoir à argumenter mon refus : mon canapé m'attend. Ses intentions sont louables, mais une virée nocturne avec elle me paraît trop précipitée. Je lui promets de l'appeler en début de soirée pour lui donner ma décision, même si ce serment est absolument mensonger.

Les cours de l'après-midi se terminent tôt, suite à une épidémie de gastro-entérite chez nos professeurs. Je soupçonne le beau temps de ce vendredi après-midi de les inciter à débiter le week-end plus rapidement.

Lorsque j'arrive, le calme règne devant la demeure de Kat. Je m'attends à ce que Pistache déboule sur moi, mais il n'est pas là. Ma déception me surprend.

– *Tu rentres boire un verre ? me propose Kat.*

Et tomber sur l'homme de Cro-Magnon ? Non merci.

– *Une autre fois peut-être, décliné-je poliment. On s'appelle ce soir.*

– D'accord, à ce soir.

Mon soulagement accompagne le chemin du retour. Seule dans ma guimbarde, je suis moi-même. Plus la peine de faire semblant. La quatrième enclenchée, je roule à vive allure sur le chemin terreux. Par la fenêtre ouverte, l'air frais secoue mes cheveux.

Une camionnette blanche occupe la moitié de la route à contresens. Elle fonce droit sur moi. Le passage est trop étroit pour deux véhicules. À moins de m'envoyer dans le talus, elle sera bien obligée de ralentir. Arrivé à ma hauteur, le van a peu décéléré. Je rabats mon rétroviseur de peur qu'il me l'arrache et laisse passer le chauffard. Nos regards se croisent. J'aimerais m'enfoncer dans mon siège. C'est l'homme des bois. Une seule main sur le volant, il freine subitement. La poussière que dégage le frottement de ses pneus s'insinue dans mon véhicule et provoque une quinte de toux.

Il recule de quelques mètres et s'arrête à mon niveau.

– *Tiens, tiens, qui voilà ?*

Son teint est moins blafard que la dernière fois. La température extérieure, bien que fraîche pour cette saison, semble lui provoquer des bouffées de chaleurs. Les joues rosies, vêtu seulement d'un tee-shirt noir, il scrute ma voiture avec attention.

– *C'est ce qu'il me semblait, ce matin, en te voyant.*

Je regarde la route devant moi.

– *Tu es la folle qui a voulu m'écraser l'autre jour.*

J'aimerais lui répondre que ce n'était pas intentionnel, mais je préfère l'ignorer. Ses yeux troublants me fixent sans ciller. Il me met mal à l'aise. J'affronte son regard. Il me sourit. Mon estomac se serre. Ce

type connaît apparemment le pouvoir de son charme. Inutile de me piéger dans ses filets.

– *Le fou ne se rend pas compte lui-même de sa folie. Vous devriez y réfléchir.*

Une lueur espiègle illumine le gris de ses prunelles. Son regard se balade sur mon visage et se fige sur ma bouche. Indécemment fixé sur mes lèvres. Le temps s'est arrêté. Une chaleur excessive traverse mon être et se loge sur mes pommettes. Des fourmillements montent dans le bas de mon ventre. Il me déshabille des yeux sans prononcer un mot. Sans toucher ma peau. Je pousse un grognement pour interrompre mes rêveries lubriques et faire redescendre ce connard sur terre.

Soudainement extrait de sa léthargie, il cligne plusieurs fois des paupières. Sa chaleur et sa bonne humeur disparaissent en une fraction de seconde. Ses mâchoires se contractent. Je lis une colère inexplicable sur les traits de son visage. La paume de sa main s'écrase sur le volant. Le son aigu du klaxon me surprend. Je sursaute. Pistache apparaît derrière le siège.

– *Hey, Monica, arrête un peu, on a de la compagnie.*

La crinière brune et décoiffée d'une jeune femme apparaît au-dessus des cuisses du yéti. Elle essuie nonchalamment la commissure de ses lèvres. Ma respiration s'interrompt littéralement. Mes paupières se collent à mes rétines. Je suis choquée, outrée, scandalisée. Elle m'adresse un salut de la main avant de se recoiffer dans le rétroviseur.

– *Veronica, mon chou. Je m'appelle Veronica.*

Je les regarde l'un après l'autre. Subjuguée par cette situation.

*Quelle putain de conne je suis !*

Je l'imaginai fantasmer sur moi pendant qu'une cagole lui astiquait le manche.

*Bordel de merde !*

– *On y va ou tu invites ton amie à nous rejoindre? interrompt la traînée.*

Le gros dégueulasse m'adresse une œillade discrète avant de se redresser sur son siège. Il mordille l'intérieur de sa joue, apparemment moins prompt à l'amusement.

– *Laisse-la en dehors de ça, la remballe-t-il.*

Je secoue la tête de droite à gauche et redémarre en trombe.

*Psychopathe !*

\*\*\*

Ce n'est pas sans regret que je passe la soirée chez moi, un plaid sur les jambes, le museau de Vitamine sur mes genoux, à visionner *Bodyguard* en replay. Kevin Cosner ne me déçoit pas, au moins. Je n'ai pas répondu aux messages de Kat.

[Soirée au Rock & Beers, ce soir, ça te tente ?]

[J'y vais vers 22h00, tu me trouveras au bar.]

[Il y a une ambiance de folie, qu'est-ce que tu fous ?]

Elle ne se souvient sûrement plus de mon existence, à cette heure avancée. Je suis épuisée. Mes

paupières sont lourdes. Les ronflements de Vitamine me bercent. Je somnole, puis je m'endors profondément.

\*\*\*

Le bruit de la pluie sur la vitre accompagne en rythme mes mouvements. Le jour s'est levé depuis longtemps mais les nuages sombres nous plongent dans la pénombre. Seuls les éclairs déchirant le ciel illuminent l'habitacle. J'adore les orages. Ils sont excitants. Le bruit du tonnerre couvre ses gémissements. Je ne peux donc me fier à ses paroles pour évaluer le degré de plaisir que je lui procure.

*Je n'en ai pas besoin.*

Sa poitrine se soulève à chaque fois que mes lèvres se rapprochent. L'observer alors qu'il est sous mon emprise est jouissif. L'homme des cavernes a le regard voilé. Assis au fond du siège conducteur, Léo ne peut pas m'échapper. Sa pomme d'Adam va et vient le long de sa gorge barbue. Je me sens reine au royaume du plaisir. À genoux sur le siège passager, les muscles de mes cuisses et de mes mollets s'échauffent dans cette position. J'avance mon torse vers Léo et le cuir grince. Mes mains frémissent à l'approche du saint Graal. Jamais je n'ai ressenti cette envie folle de posséder le désir d'un homme. Léo, le yéti inaccessible me paraît désemparé devant la volonté qui me submerge.

Mon cœur ne cesse de tambouriner contre ma cage thoracique. Aucun son ne sort de nos lèvres. Il sait ce que je m'appête à faire et rien ne pourrait se mettre en travers de ma route. J'ai peur de ne pas pouvoir accomplir ce besoin, celui de dompter l'homme sauvage. J'aimerais me hâter à le déshabiller pour être certaine de profiter de son corps nu le plus longtemps possible mais l'attente qui précède le délice donne à celui-ci un goût divin. J'observe ses yeux langoureux et ses lèvres humides qui me supplient d'agir. J'emprisonne cette image au fond de moi.

Ma paume se pose sur la bosse qui tend le tissu de son pantalon. Je l'ai remarqué depuis que la foudre a frappé l'arbre devant le van. Elle a illuminé l'habitacle une fraction de seconde, et ce temps infiniment petit a suffi à me convaincre d'agir. Son érection s'accroît davantage. Ma main s'accapare de la chaleur qui émane de son sexe emprisonné. Je me sens pousser des ailes. Je ne devrais pas. Je ne suis pas la première à posséder le pouvoir de le rendre fou mais ça m'est égal, là, il est à moi, rien qu'à moi. Son souffle s'accélère et me confirme l'emprise que j'ai sur lui. Je déboutonne son jeans. Lentement. Chaque pression enlevée qui libère son sexe me permet d'échapper un peu plus le souffle que je retiens. Ses abdominaux se contractent lorsque mes doigts glissent sur sa peau soyeuse. Ce carré de peau fragile qui mène à la force d'un homme est un chemin si doux qu'il pourrait tromper les âmes les plus sensibles. Si je n'avais pas l'envie féroce de trouver son membre dur et puissant au bout du parcours, je m'attendrais plus longtemps sur ses veines apparentes ou ses fins poils blonds qui descendent le long de son nombril.

Je pourrais penser que ce sont mes doigts froids qui le font frissonner. Je pourrais, si la buée opacifiante sur le pare-brise ne prouvait pas la chaleur excessive dans laquelle nous baignons. Je n'ai pas besoin qu'il me touche pour ressentir l'étrange alchimie entre nous. Son regard fiévreux suffit à me perdre. Ses prunelles fixent ma bouche avec indécence. Je sais qu'il imagine déjà mes lèvres descendre sur son érection brûlante. Je le désire autant que lui.

Ses mains s'accrochent au siège et ses articulations blanchissent lorsque je libère son sexe. Je ne cesse de le fixer avec gourmandise. Jamais je n'ai trouvé le membre d'un homme beau et je me surprends à m'exalter devant la sublime rigidité qui tremble sous mes yeux. Léo ne bouge pas d'un centimètre, sa respiration semble s'être suspendue. Je mordille ma lèvre inférieure avec l'envie irrépressible de prolonger cet instant. La hampe courbée de l'homme des bois se relève fièrement comme un drapeau militaire que l'on érige avant de passer à l'action. J'ai du mal à avaler ma salive. Je meurs d'envie de le

posséder.

– *Baise-moi avec ta bouche, me supplie-t-il.*

Mes cuisses se resserrent face à son arrogante et vulgaire supplication. Je désire mordre sa lèvre charnue pour qu'il se taise mais aussi pour qu'il en dise encore. Je veux qu'il soit ma chose et que je sois la sienne. Peu importe les préjugés, mes convictions féminines ou l'absence d'un quelconque lien civilisé entre nous, je le veux en moi jusqu'à ce que mon corps garde ce souvenir dans sa chair. L'adrénaline prend alors le dessus sur mes craintes. Le pouvoir m'effraie, mais je veux diriger cet homme sans précipitation. Mon pouce caresse la perle de désir qui pointe au bout de son appendice. Elle est chaude et brillante. Mon bas ventre se contracte à l'envie qui me submerge. J'aimerais la récupérer avec la pointe de ma langue, la lécher jusqu'à ce qu'elle devienne un torrent qui coule dans ma gorge. Son gland rose et lisse que je m'attarde à taquiner, tremble à chacun de mes frôlements.

Je quitte difficilement des yeux ce spectacle réjouissant pour lire la détresse dans le regard du yéti. Le supplice que je lui fais subir amplifie le désir entre mes jambes. Ses joues ont rosé, sa poitrine se soulève avec frénésie, je le sens au bord de la chute. Et je souris avant de plonger entre ses cuisses. Mes mains prennent appui sur les siennes pour l'empêcher de récupérer le contrôle. Ainsi immobilisé, Léo est sous l'emprise de ma torture. Il bascule la tête en arrière avant de replonger son regard dans le mien. J'hésite à lire un appel au secours ou un appel au viol dans ses yeux. J'attends une seconde, les lèvres posées sur le bout de son sexe, le regard plongé dans le sien. J'attends le signal qui nous fera basculer dans une zone de non-retour. Ma poitrine se presse contre ses cuisses. Mon souffle chaud caresse sa source de désir. Il cligne des paupières fermement. Et mon cœur explose en comprenant le coup de sifflet.

La pointe de ma langue longe son membre nervuré. Le tonnerre vrombit au-dessus du van. Mes lèvres brûlent sur lui. Un éclair m'éblouit au moment même où ma bouche s'empare de la tension entre ses jambes. Son corps se raidit davantage. Sa respiration est haletante et mon corps s'électrise à chaque fois que je le sens faiblir un peu plus.

– *Cela fait une demi-heure que je vous dévore des yeux depuis l'autre bout de la pièce, nous interrompt la brune à l'arrière du van.*

Léo ne l'entend pas. Il ne cesse de me regarder comme si je tenais sa vie entre mes mains. Je me retourne vers Véronica, ou Monica, je ne sais plus.

– *Et bien, retournez-y et bon appétit !*

Le temps de répondre à la bimbo, j'ai lâché ma prise et le yéti en a profité pour se libérer. Ses mains puissantes me saisissent par les hanches. Mon cœur fait une envolée. Sa poigne est ferme et tendre à la fois. Ses doigts caressent ma peau et je frissonne sous ses assauts chatouilleux. Je suis foutue et les battements de mon cœur qui s'accroissent me le confirment. Ses pouces remontent et descendent le long de mes côtes. Je retiens mon souffle lorsqu'ils frôlent l'arrondi de ma poitrine et le bord de mon aine. Ma peau se pare d'un manteau de chair de poule. Je fonds à califourchon sur ses cuisses. Son sexe luisant de ma salive se dresse entre nous et je sens la pointe de son érection pousser sur le bas de mon ventre. Le vent frappe contre le pare-brise, je suis nue de la tête aux pieds mais je n'ai pas froid. Mon entre-jambe palpète d'impatience.

Je veux Léo au fond de moi, enserrer sa hampe virile entre mes lèvres. Je n'ai plus aucune pudeur. Les yeux de Véronica nous dévorent et son regard agit comme une caresse enivrante. Je ressens le besoin de donner tout mon corps, Mes seins à sa bouche vorace, mes fesses à ses mains brutes, mon clitoris à sa

langue experte, mon vagin à son sexe oppressant et chaque particule de mon corps, chaque parcelle de mon anatomie à son bon vouloir. Je n'en peux plus d'attendre. Je relève mes fesses dans l'espoir de glisser sur son membre érigé, mais lorsque je referme les yeux en pensant assouvir ma délivrance, Léo me retourne brusquement.

Il m'assied sur ses genoux, dos à lui, sans ménagement. Je vois son visage dans le rétroviseur. Le yéti mord sa lèvre inférieure tel un prédateur prêt à se délecter de sa proie. Son regard est féroce. Je ne suis qu'une poupée sous son contrôle et je raffole de cette sensation inavouable. Son membre dressé frôle mes fesses nues. Cette caresse m'envoie une série de frissons entre les jambes. Je cambre davantage mes reins pour l'encourager. Il maintient fermement mes poignées d'amour et son pénis glisse entre mes fesses. Je devrais avoir honte et pourtant, je n'ai jamais autant ressenti de plaisir qu'en cet instant. Par manque d'espace, mes seins gonflés de désir sont plaqués sur le cuir froid du volant. Ils deviennent de plus en plus lourds, ils me chatouillent et je ne peux m'empêcher de les malaxer. Léo me saisit les poignets.

– *Laisse-moi te faire du bien, Jade. Laisse-toi faire.*

D'une main ferme, le yéti se cramponne à mon sein, tandis qu'une main douce plonge entre mes jambes. Mon corps tout entier réclame l'homme des bois. Ses doigts caressent le fluide entre mes lèvres. Je ne sais plus où m'accrocher tant le désir grimpe en moi. Je cherche ses mains, sa bouche qui mordille mon dos et... oh mon Dieu ! Je me sens sur le point d'exploser.

– *Entre en moi, Léo. Je te veux en moi, maintenant !*

– Finalement, ton amie a fini par nous rejoindre, ricane la brune, assise sur le siège passager.

– T'es encore là ! s'insurge Léo. Sors d'ici.

Le membre chaud et lisse de mon assaillant glisse entre mes jambes. Le va-et-vient de celui-ci entre mes lèvres humides réveille mon bouton de jouissance. S'il ne me pénètre pas tout de suite, je vais jouir sans avoir pu le posséder. Des crampes dans mon bas-ventre me font perdre toute raison. J'agrippe sa cuisse et y enfonce mes ongles. Léo me pénètre alors violemment. Je pousse un cri de plaisir. Ma voix est devenue rauque. Il est en moi. Je le sens. J'ai envie de hurler sous les vagues de jouissance qui m'assaillent. Mon corps brûle tout entier. La brune ouvre la portière et un courant d'air frais caresse ma chute de reins.

– Non ! crié-je. Reste.

La bimbo s'immobilise. Je tourne mon visage en nage vers elle.

– *Regarde bien à quel point il prend son pied avec moi.*

Elle me regarde, envieuse, et referme la portière avec fracas. Léo se retire doucement. Je ressens un vide, vite comblé lorsqu'il me donne à nouveau un coup de butoir. J'empoigne le volant afin de ne pas m'écrouler dans les limbes du désir. C'est peine perdue, je tourne mon visage en direction de la voyeuse. Son souffle saccadé est à l'unisson de celui, brûlant, de Léo. Il s'enfonce un peu plus en moi. Encore et encore. Elle gémit de plus en plus vite. Mon corps se tend, Léo se cramponne à mes hanches. Je me contracte autour de lui dans une vague de jouissance insurmontable. La brune hurle mon nom en explosant à son tour et le yéti fond entre mes jambes comme des cristaux de neige au soleil.

\*\*\*

Réveil radio, cinquième symphonie de Beethoven. Où suis-je ? Je lance mon bras pour éteindre la musique. Ma main tombe lourdement dans le vide. J'ai les cuisses qui tremblent.

*Faire cesser ce bruit.*

Mon pyjama me colle à la peau. J'ai la bouche pâteuse et mes cils se décollent avec difficulté. Je suis dans mon lit.

*Maudit cauchemar !*

Oh mon Dieu ! Comment mon subconscient a-t-il pu me projeter un rêve aussi sordide dans mon sommeil. Entre les histoires incommodantes de Kat à longueur de temps et la vulgarité de l'homme des cavernes, mon esprit me joue des tours. J'aperçois l'heure sur l'horloge. Il est 03h15. Cinquième symphonie de Beethoven. Je me lève en sursaut. Mon téléphone sonne. Je manque de le faire tomber en l'attrapant. Un numéro masqué. Je ne réponds jamais aux numéros masqués. Appel manqué. Qui ça peut bien être ? Une erreur, sans aucun doute. Le mobile vibre dans mes mains. Le même numéro masqué s'affiche sur l'écran. J'inspire.

*– Allo ?*

– Oui, t'es bien la copine de Kat ? me gronde une voix masculine au milieu du brouhaha environnant. Ramène-toi !

Il raccroche. La voix grave et enrouée de mon interlocuteur résonne dans ma tête. Je sens mes joues se parer de la couleur rouge de la honte. Et merde !

*Qu'est-ce qu'il me veut, bon sang !*



## 6 - Sésame, ouvre-toi !

Mes yeux se fixent sur l'écran de mon téléphone. Le temps se suspend.

*Ramène-toi.*

Il n'a pas daigné se présenter, mais sa voix rocailleuse est reconnaissable entre toutes. Pour qui se prend-il ? Pas même un « s'il te plaît » ou un « excusez-moi pour le dérangement ». Un profond bâillement me rappelle l'heure déraisonnable. Je frissonne. Mon rêve ne cesse d'interrompre le fil de mes pensées.

Il me faut quelques minutes avant de réaliser que le yéti a mentionné Kat. Serait-ce une entourloupe de la part de ma nouvelle amie pour me contraindre à la rejoindre dans sa soirée ? Le ton sérieux de Léo ne présageait en rien d'un amusement, mais cet homme ne présente pas le profil d'un gai luron. J'ai du mal à l'imaginer prendre part à une mise en scène de Kat, excepté dans le but de m'humilier à nouveau. Ronger mes ongles accompagne ma réflexion. Si Kat avait des ennuis ? *Et merde !* Je me lève avec précipitation avant de changer d'avis. Le plaid réconfortant glisse au bord du canapé. Vitamine lève son museau dans ma direction.

*– J'en aurai pas pour longtemps, la rassuré-je.*

À ces mots, elle replace aussitôt sa truffe humide au creux de son ventre, recroquevillée en chien de fusil. J'enfile ma paire de bottes en caoutchouc, attrape un pull en laine qui traîne sur le radiateur et mes clés de voiture sur la table de la cuisine. Quand je claque la porte d'entrée, un sentiment d'insécurité monopolise mes pensées. Si je prends le temps de vaquer à mes vérifications habituelles, Kat ne pourra pas compter sur moi. Sortir de la maison sans me retourner assaille mes défenses. Je me sens mal. Pour ne pas sombrer dans l'enfer de mes tocs, je cours jusqu'à l'automobile et m'enferme dans l'habitacle éclairé seulement par la lumière blanche et douce de la lune.

*Ramène-toi.* J'entreprends une recherche rapide sur Google Maps. Le Rock & Beers est en périphérie de la ville. En roulant prudemment, j'y serai dans une vingtaine de minutes. J'enclenche le contact et pousse le chauffage à fond. L'humidité de la nuit me frigorigie. À moins que ce ne soit ma crainte de l'inconnu. Je ne cesse de me questionner sur le pourquoi de cet appel nocturne. Des suppositions farfelues accaparent le trajet silencieux.

Les pleins phares me guident à travers les insectes qui s'écrasent sur le pare-brise. *Les pauvres.* Leur triste sort m'émeut. Leur situation et la mienne présentent une forme de similitude. Comme eux, je fonce sans savoir si un mur n'espère pas mon écrabouillement imminent.

Ma compassion s'interrompt à la lueur des néons clignotant au bord de la départementale. Les lettres en script au-dessus d'un établissement isolé indiquent mon arrivée à destination. Le Rock & Beers a perdu son « k » mais le nombre de voitures garées devant l'entrée m'amène à penser que les clients ne sont pas rebutés par l'aspect défraîchi des lieux. Plus étonnant encore est la multitude de motos alignées le long de la route. Tel un bar de bikers au Texas, l'endroit ne paye pas de mine à première vue. Comment Kat pouvait-elle penser m'entraîner ici ? Plus adepte des salons de thé, une pointe d'appréhension me glace la colonne vertébrale.

*Quand faut y aller !*

Un créneau mal assuré entre deux Harley entraîne les regards désapprobateurs d'un groupe de motards adossés à leurs cylindrées. Je feins les ignorer en mimant de chercher un objet invisible dans ma boîte à gant. Penchée sur le siège passager et cachée aux yeux des autres, je m'interroge sur ma présence ici et regrette amèrement mon plaid.

*Qu'est-ce que je fous là ?*

J'hésite à rentrer, mais la perspective de ne pas aider Kat me broie l'estomac. Affronter l'inconnu me stresse. Je prends une profonde inspiration et sors enfin. L'air frais m'oxygène les poumons et, pourtant, je me sens asphyxiée lorsque trois filles haut perchées croisent mon chemin.

*– Ben alors, mamie, tu es somnambule ? me lance l'une d'entre elles en ricanant.*

En détaillant mon accoutrement, je comprends vite leur remarque. Le pull à grosses mailles tricotées et les bottes de pluie me confèrent un look partagé entre mémère et petite fille. Le glamour et l'élégance ne me sont plus très utiles. Je privilégie le confort, la plupart du temps. Et le camouflage. Passer inaperçue est devenu un art dans lequel seul le caméléon pourrait me concurrencer. Le ton moqueur de ces trois pimbêches en pantalon similicuir et au décolleté outrancier me catapulte sur une planète inconnue, où je fais tâche.

Lorsque je suis à leur hauteur, je baisse la tête. Je sens leur regard hautain planté dans mon dos.

*– Regarde, Véro, ce ne serait pas l'autre folle ? s'exclame une voix criarde.*

Mes pas s'accélèrent. Je reconnais la fille qui était dans le van de Léo, la même que celle dans mon rêve. Mes joues brûlent de honte. Plus vite je serai près de Kat, moins longtemps je serai vulnérable. Elle est mon paratonnerre contre les médisances d'autrui. Des rires explosent dans mon dos. J'essaie tant bien que mal de faire abstraction et d'ignorer les réactions des hyènes, mais un pincement au cœur me tiraille.

La lourde porte blindée n'est qu'à quelques mètres quand une main puissante m'agrippe l'épaule. Concentrée sur mes pieds, je n'avais pas remarqué les deux colosses à l'entrée.

*– Hep ! Où comptes-tu aller comme ça ? me demande le plus costaud d'entre eux.*

Son mètre quatre-vingt-dix et ses larges épaules me dominant aisément. Peint en vert, il serait un prototype idéal pour représenter Hulk.

*– Tu as perdu ta langue, gamine ? s'impatiente-t-il.*

*Gamine ?*

Sérieusement ? Mon air juvénile est probablement accentué par mon absence de maquillage, mais Belzébuth n'est guère plus âgé que moi. Est-ce qu'une enfant conduirait ? Aussi tard dans la nuit ?

*Non, imbécile !*

À moins d'être une fugueuse échappée de sa chambre d'adolescente en quête de liberté et de rébellion dans la voiture de maman... J'ai l'âge d'élever des enfants, de subvenir à mes besoins, de trouver un vaccin et de composer une symphonie.

– *Excusez-moi, monsieur, je suis attendue à l'intérieur, bégayé-je.*

Le regard froid de mon interlocuteur, peu enclin à la compréhension, me scotche au sol. Il me fixe sans même prendre la peine de me répondre. Je réitère mes explications. Il n'est absolument pas envisageable que ma carcasse soit bloquée à la porte.

– *S'il vous plaît, imploré-je. Quelqu'un doit s'impatienter à l'intérieur.*

Le videur fronce les sourcils. Ses yeux noirs comme la nuit me scrutent de haut en bas.

– *Qui peut bien t'attendre ici ? pouffe-t-il, amusé. Rentre chez toi, ça vaut mieux, brebis. Les loups te boufferont tout cru s'ils t'aperçoivent.*

– Mais...

– Casse-toi, grogne-t-il avec fermeté.

Quelques personnes derrière moi me poussent allègrement. On ne leur pose aucune question. Une simple poignée de main aux gardiens des lieux leur permet d'entrer. Je suis excédée. Les filles les plus dévêtues n'ont aucun mal à forcer le barrage. Je ne suis pas loin de penser que mes chances auraient été décuplées si je m'étais présentée en sous-vêtements. Mon agacement prend de l'ampleur. Mentionner Kat est une option envisageable, mais le nom de Léo me semble plus approprié au vu des circonstances. Si l'excentricité de Kat a déclenché une émeute à l'intérieur, me lier à elle ne me permettra pas d'accéder au pub. Il me faut tenter quelque chose. Je ronchonne ouvertement afin que l'on puisse m'entendre.

– *Si seulement Léo avait prévenu de mon arrivée.*

*Bingo !*

Le géant impassible et son acolyte se regardent, perplexes.

– *Léo ? ricanent-ils à l'unisson. De quel Léo tu parles ?*

Je redresse les épaules. Son nom de famille m'est inconnu. Je mime une assurance nouvelle.

– Léo, châtain clair, comme le miel, sexy à souhait, ronchon comme un diable.

Les yeux inquisiteurs du vigile me déshabillent. J'ai beau porter un tricot épais et difforme, l'homme devant moi cherche à deviner ce que je cache sous la laine. D'après son regard insistant, il imagine sûrement que je possède un corps de sirène pour prétendre connaître Léo. Il me détaille de la tête aux pieds comme une vache au salon de l'agriculture. Les amies du yéti doivent sûrement présenter leur mammographie comme gage de leur relation.

– *Léo t'a demandé de venir ? Et bien ! s'exclame-t-il avec étonnement. Je serais curieux de voir ce que tu caches sous ton pull, ma poupée !*

Mes joues s'empourprent, mal à l'aise devant l'évocation de ma nudité et du regard alléché sur ma poitrine. Mes mains deviennent moites. Mon rythme cardiaque s'accélère.

– *Ok, admet-il enfin. Tu peux entrer. Léo m'étonnera toujours, marmonne-t-il en me laissant passer.*

– Merci, énoncé-je timidement avant de m'enfoncer dans l'antre des loups.

Le bras herculéen du videur pousse la lourde porte en acier pour me laisser pénétrer à l'intérieur du

Rock & Beers. Si l'on m'avait bandé les yeux jusqu'ici, l'odeur maltée et houblonnée de la bière ajoutée au rythme percutant d'une batterie assourdissante aurait été un indice suffisant pour nommer le lieu. Un couloir étroit aux murs recouverts d'un épais velours noir oppressant m'entraîne à penser que l'établissement n'est pas aux normes de sécurité. Si un incendie se déclarait dans ces locaux, la matière inflammable de cette étoffe et l'issue trop exigüe nous conduiraient à une incinération immédiate. L'odeur de tabac froid qui s'y est infiltré malgré l'interdiction de fumer dans les lieux publics finit de me persuader que des travaux de rénovations ne seraient pas superflus.

La foule agglutinée devant la scène où le chanteur scande « *Just pretend you care* » me fait sourire jaune. *Juste faire semblant*. Un peu difficile, dans ma situation, de faire croire que je suis à l'aise parmi ces dégénérés qui secouent leur tête sur la musique comme pour chasser des poux chatouilleux. Je reste immobile, scrutant chaque visage. Qu'est-ce que j'espérais ? Trouver Kat en une fraction de seconde ? Être accueillie à bras ouverts ? Une petite tasse de thé, mademoiselle ?

Je suis apparemment un obstacle sur le chemin de tous les clients qui me bousculent sans ménagement. Épaule à droite, épaule à gauche. Je suis une toupie désorientée par les basses. L'oxygène se tarit. Ma gorge est sèche et les spots lumineux rouges tournoient autour de moi. Mes jambes atteignent le comptoir du bar à une vitesse folle. Un tabouret vide soutient alors mon désarroi. Avec ma chance, Kat n'est déjà plus là et l'autre yéti m'a entraînée ici juste pour s'amuser de ma naïveté.

Si la plupart du temps je passe pour un petit chaperon rouge fragile et innocent, ma discrétion n'est pas pour autant un signe de faiblesse. Ne pas parler sans arrêt ne fait pas de moi une jeune fille stupide, une soumise dont on écrase les pieds. Ma force est dans mon silence. Un peu à l'égal de Pierre et le loup, j'accorde de l'importance aux paroles. Mieux vaut se taire si l'on n'a rien à dire. Lorsque je parle, je suis entendue. Enfin, la plupart du temps.

– S'il vous plaît. S'il vous plaît.

Je me gratte la gorge. Mes cordes vocales ne sont pas aussi puissantes que celles de Marianne James. Les serveuses aux décolletés culpabilisants ne prêtent pas attention à mes petits signes de la main, bien trop préoccupées à se faire draguer par tous les imbéciles cloutés du coin. Un barman occupé à nettoyer les verres ne daigne même pas se retourner. Son joli petit cul se trémousse en cadence avec le frottement du torchon dans les verres. Son tee-shirt noir à l'effigie du bar sculpte ses biceps finement travaillés. L'encre noire qui recouvre sa nuque glisse sous le tissu en coton sans laisser la chance au spectateur de deviner ce qu'elle représente. Les clients éméchés se tortillent sur le comptoir pour obtenir quelques breuvages supplémentaires afin d'agrémenter leur dose d'hystérie.

– S'il vous plaît, un mojito. S'il vous plaît.

Juste un verre avant de replonger dans mes recherches en mode incognito. Est-ce trop exiger ?

– J'aimerais un mojito, s'il vous plaît. Hé HO ! Une bière alors ? Un soda ? Un verre d'eau ?

On sert tout le monde. Sauf moi. Je serais prête à boire l'eau des chiottes tant les parois de mon gosier me démangent.

– MERDE ! UN MOJITOOO, BORDEL !

Si j'avais pu visionner cette scène au ralenti, j'aurais juré observer une lueur de surprise dans l'assistance. Juste une micro seconde pendant laquelle les regards des serveuses et des clients se seraient concentrés sur la petite brune au pull informe. J'aurais pu le parier, mais chacun d'entre eux vaque de nouveau à ses occupations sans que mon intervention n'ait eu le moindre retentissement. Chacun d'entre eux, ou presque.

Ses yeux bleus perçants me fixent avec intensité. J'ai du mal à cligner des paupières tant ses prunelles s'accaparent mon regard. Comment ai-je pu ne pas le reconnaître ? J'aurais bien dû me douter qu'il travaillait dans cet endroit miteux et malfamé. À son image d'homme des cavernes, froid et caractériel. Grossier et vicieux. Aucune expression ne vient troubler son visage. La neutralité de sa mimique n'exprime pas la moindre émotion reconnaissable. Surprise ? Colère ? Joie ? Impossible de le cerner. Ce n'est que lorsqu'il ouvre la bouche que son timbre grave et sa diction lente me signalent l'agacement initié par ma présence.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Un petit pouffement s'échappe de mes lèvres.

Je n'en reviens pas. Il m'ordonne quasiment de venir ici et ose ensuite ignorer les raisons de ma présence ! Il est partiellement amnésique ou juste imbécile ?

– À votre avis ? Je suis venue boire un Mojito.

Il repose le verre parfaitement séché derrière lui avant de se pencher doucement au-dessus du comptoir. Les mains posées à plat sur le bois laqué dévoilent de longs doigts, puissants et fins à la fois, ceux d'un homme qui travaille durement. Mon attention remonte le long de ses avant-bras hâlés par le soleil. Ses muscles radiants sont visibles et particulièrement attrayants. Sa bouche pincée s'avance près de mon oreille. Un parfum délicat remplit une bulle invisible dans laquelle je me retrouve. Seule avec le yéti. Ses lèvres frôlent ma joue. Son souffle chaud caresse la peau de ma nuque, provoquant une série de frissons le long de ma colonne vertébrale.

– Tu viens souvent en pyjama boire des Mojitos ? me chuchote-t-il.

La fine frontière nous encerclant éclate telle une bulle de savon sur mon majeur levé en doigt d'honneur. Léo lève les sourcils, surpris par mon geste audacieux. La commissure de ses lèvres se soulève et un rire rocailleux éclate. Il est visiblement très amusé par ma réaction. Si ses yeux illuminent la noirceur du lieu d'une multitude d'étincelles joyeuses, les miens tentent d'exprimer tout mon mépris. La mâchoire contractée, nous sommes en totale contradiction.

Rien ne l'arrête. Je retire de sa vue mon doigt tendu afin de rompre son hilarité en en supprimant la cause. Son rire s'interrompt brusquement et, d'un geste vif, sa main saisit mon poignet. Je sursaute et, par automatisme, recule d'un bond en arrière. Mon cul glisse du tabouret en cuir. La poigne de l'homme des cavernes me retient avant la chute. Ses iris se sont assombris. Mon pouls s'accélère. De sa main libre, il déplie mon majeur entre nos quatre yeux. Mon geste insultant est cristallisé devant lui. Son regard ne quitte pas le mien. La musique rock pulse à la même vitesse que les battements de mon cœur. À quoi joue-t-il ?

– Pourquoi n'assumes-tu pas ton geste ?

Je rougis. Je déteste l'afflux sanguin qui me décrédibilise. Pourquoi ne pourrions-nous pas rougir ailleurs que sur les joues ? Je suis paralysée, telle une statue de glace, par la peur et la stupeur non seulement, mais aussi par la curiosité. Sa peau sur la mienne électrise chacune de mes pores. Comme si un scratch tout neuf accrochait chaque cellule de notre épiderme l'une à l'autre. Son visage s'avance doucement. Sa bouche s'entrouvre légèrement et emprisonne mon majeur. Putain de merde ! Je ne respire plus, mes yeux s'écarquillent sur sa succion. Mon estomac est noué. J'ai l'impression de ressentir à nouveau le désir qui me submergeait dans mon rêve. Sa langue chaude, humide et ferme, me lèche avec gourmandise, glissant le long de mon doigt. Je suis un bâtonnet glacé se liquéfiant sous les assauts voluptueux de la langue de l'impénétrable Léo. Happée, tout simplement. Ses lèvres douces remontent le

long de mon majeur humide et s'éloignent après un léger mordillement.

– C'est bien ce que je pensais, déclare-t-il féroce.

Ma bouche est asséchée. Les mots que j'aimerais prononcer buttent contre mes lèvres closes. J'ai les jambes en coton ; ma réaction face à cet homme m'horripile. Être sous son emprise, ne serait-ce que l'espace d'un instant, m'insupporte. J'essaie tant bien que mal de camoufler l'effet étrange qu'il m'a procuré en me concentrant sur la peur et la colère qu'il suscite. Je feins d'oublier sa langue humide sur ma peau, décontracte mon abdomen et lui réponds avec aversion.

– Vous devriez vous faire soigner ! Vous n'êtes qu'un malade, un pervers narcissique !

Le muscle de sa mâchoire se contracte sous mes yeux avant qu'un sourire lumineux se dévoile.

– J'aime assez !

Bordel ! L'impression désagréable que ce type m'a prise pour sa nouvelle cible me traverse l'esprit. Je n'ose plus parler, effrayée à l'idée de lui prêter le flanc. Mieux vaut éviter de lui donner de bonnes occasions de s'amuser.

Heureusement pour moi, son attention est détournée par une bimbo siliconée. La serveuse écrase ses deux obus sur le bras de l'homme des bois. Comme si elle avait besoin d'entrer en contact avec lui pour qu'il s'en aperçoive. Il baisse les yeux et récupère son torchon sans même lui adresser un signe de tête, mais son intervention suffit à interrompre son petit jeu. Comme si aucun membre de mon corps n'avait été dans sa bouche il y a moins d'une minute, il reproduit les gestes que je l'avais surpris à exécuter à mon arrivée, essuyant les verres les uns après les autres. Je n'entends pas ce qu'elle déblatère en continu à son oreille. Léo semble agacé et tendu.

Une autre serveuse me toise du coin de l'œil ; je suis mal à l'aise. J'aimerais rentrer chez moi.

– Un mojito, n'est-ce pas ?

Je lève les yeux sur une jeune femme brune. Le même tee-shirt, à l'effigie du Rock & Beers, lui couvre à peine le nombril. De grands yeux bleus bordés de cils volumineux se frayent un passage à travers les mèches bouclées sur son front.

– Je vous demande pardon ?

– Vous avez commandé un mojito ? Tenez.

La glace pilée sur la menthe fraîche tourne dans un grand verre au bord sucré. Je jette un œil sur le cavernex derrière elle. La bimbo pourrait bientôt lui enfoncer sa langue dans l'oreille. Il n'a pas vraiment l'air de s'en offusquer. Sa main agrippe fermement la hanche de la jeune fille et une légère fossette entre les poils de sa barbe témoigne du plaisir que cela lui procure.

– Ce n'est pas gratuit, ma jolie ! Dix euros, me demande la belle brune.

Elle suit mon regard, hausse les épaules, puis expire tout l'air contenu dans ses poumons avec contrariété et lassitude.

– Si tu es venue pour lui, ma belle, tu perds un temps précieux. Il ne ferait de toi qu'une bouchée. C'est vrai qu'il est beau garçon, songe-t-elle en lui matant le derrière. Tu n'es pas la seule sur le coup. Si tu veux un conseil, bois ton verre et rentre chez toi.

La jeune femme se veut peut-être prévenante, mais l'intrusion qu'elle opère dans mes pensées me dérange.

– Je n'ai aucune intention vis à vis de cette personne. Vous m'excuserez si mon attention est focalisée

sur ces deux employés. Vous êtes la patronne ?

Ses épaules se redressent avec une fierté non dissimulée.

– Oui, en effet.

– Alors vous devriez les tenir, car je n'ai pas une envie folle de payer mon verre si le serveur qui les lave plonge ses doigts dans les culottes de toutes vos nymphomanes.

Ses lèvres se pincent et des plis prononcés barrent son front.

– Le sexe fait vendre, ma belle, et Léo respire le sexe, c'est un putain d'atout de vente.

– Je ne suis pas venue pour lui.

– Et pas pour la musique non plus ? Alors qu'est-ce que tu fous dans mon bar ?

Elle se voit tant que ça, ma ringardise ?

– Je suis venue suite à un appel. Je viens pour une amie. Kat, vous la connaissez peut-être ?

Si elle me répond par la négative, je cours jusqu'à ma voiture. Tant pis pour Kat. La patronne explose de rire sous mes yeux. J'aimerais comprendre les raisons de son hilarité.

– Je comprends mieux, s'exclame-t-elle. Hé ! Léo !

Le yéti écarte sa main baladeuse du fessier de la serveuse et se retourne vers mon interlocutrice. D'un geste du menton, elle me désigne.

– Voilà l'amie de ton amie, celle que tu as appelée.

Si j'avais déjà vécu en Alaska, le pôle nord m'aurait semblé plus doux que le vent glacial soufflé sur nous. Les yeux bleus de Léo me jettent une série de flèches noires. Toute l'ombre de ses fossettes a disparu.



## 7 - Joue pas, pas avec moi

Marre des bipolaires ! Le chat sauvage a terminé de me lécher l'épiderme. L'homme des neiges refait surface. Je ne comprends pas. Il regarde tour à tour la patronne, hilare, et moi, recroquevillée sur mon tabouret. Les traits de son visage se durcissent au fur et à mesure qu'il avance dans ma direction. J'aimerais être une petite souris pour fuir l'ambiance désastreuse.

– Tu es l'amie de Kat ? Celle dont elle m'a parlée ?

Cette question semble soulever bien plus de mystères que ce qu'elle devrait. Je n'ai pas d'amies à proprement parler depuis plus d'une année. Pourtant, Kat est gentille, tolérante et j'aime passer du temps avec elle.

– Oui, je suis son amie. Quel est le problème ? rétorqué-je, sur la défensive.

Son index tapote le comptoir du bar avec agacement. Une moue de déception s'affiche sur son visage éteint.

– Je m'en doutais. Tu n'as pas le même goût que les autres, déclare-t-il avec aigreur.

Le haussement de mes sourcils témoigne de mon incompréhension.

– Tu t'es cru chez un glacier ? Quel toupet ! Quel goût aurais-je dû avoir ?

Je regrette d'avoir posé cette question à l'instant où les mots franchissent mes lèvres. Ces yeux s'illuminent étrangement. Perdues dans le vague, ses pensées semblent s'attarder sur mes saveurs. Le temps, avant qu'il réponde, est infiniment long. S'il n'était pas si proche, je tenterais de me lécher la main afin de découvrir son impression gustative. Mais l'idée de mélanger sa salive laissée sur mon doigt à la mienne m'allume instantanément une braise à l'estomac. Mes joues s'empourprent et, l'espace d'une fraction de seconde, je crois déceler un sourire malicieux sur son expression renfrognée.

– Laisse tomber ! Je ne vois pas en quoi ça pourrait t'intéresser. Je ne savais pas que tu étais liée à Kat.

Son visage s'adoucit en prononçant le prénom de sa colocataire.

– Elle est dans la réserve. Suis-moi.

Léo essuie ses mains sur le torchon avant de l'accrocher sur un crochet derrière lui. La bimbo lui barre le chemin vers la porte battante. Son sourire carnassier dévoile toutes ses intentions concernant l'imperturbable homme des cavernes. Le mojito très vite ingurgité me provoque certainement quelques hallucinations, car je jurerais surprendre une main baladeuse sur les attributs de monsieur. Sans sourciller, il la dépasse avec nonchalance. Cette dernière me fusille aussitôt, comme si je pouvais être l'instigatrice de son manque de coopération.

Lorsqu'il passe devant moi, les paroles de sa patronne résonnent en boucle dans ma tête. « Léo respire le sexe ». Je ne peux le nier. La démarche féline de cet homme est sensuelle. Il est un lion au milieu de la foule. Une aura mystérieuse l'entoure et son parfum frôlant mes narines lorsqu'il m'effleure m'enivre littéralement. Tout, chez lui, donne envie de mieux le connaître et, pourtant, la dureté de ses iris devrait freiner les plus téméraires. Il ne m'adresse aucun signe mais je cède malgré cela, et le suis comme s'il m'avait alpagué sur son passage. Une truite harponnée par son joli petit cul. Kat. Je dois penser à elle et

non à cet énergumène impoli.

Il traverse la piste de danse avec aisance. Sans lever la tête, le public agité s'écarte pour lui frayer un chemin. Je lutte telle une bille dans un flipper pour arriver à la porte dérobée derrière la scène. Elle se referme aussitôt sur nous, nous plongeant dans un noir quasi absolu. Seuls les néons verts lumineux, sur lesquels un petit bonhomme mime de prendre la fuite, éclairent le couloir. Les signes sont trop souvent ignorés. Je devrais fuir avant qu'il ne soit trop tard. Et si tout ceci n'était qu'une mascarade, un traquenard pour m'entraîner dans un viol collectif, à l'abri des regards, sans témoins. Personne n'a prêté attention à moi, si ce n'est la patronne, persuadée de mon désir de séduire l'apollon irrésistible.

Ma paranoïa se manifeste avec hystérie lorsque je butte sur le torse volumineux de mon assaillant. Un cri strident m'échappe et les battements de mon cœur s'emballent.

– Hey ! Calme-toi ! Je t'ai fait peur ? Excuse-moi, soupire-t-il.

Sa soudaine gentillesse est loin de me rassurer. Les rayons verdâtres qui se reflètent sur son visage lui confèrent une allure spatiale, inhumaine, hulkéenne. Ses yeux plongés sur moi sont si près qu'ils me déstabilisent. J'abaisse mon regard et aperçois aussitôt mes poings serrés sur le tissu de son tee-shirt. Je froisse le coton avec la conviction d'une détraquée prête à le soulever de terre à la force de mes bras. Une fourmi face à un bourdon. Sa respiration se fait oppressante. Je sens le souffle de sa bouche sur mon front et le soulèvement de sa poitrine sous mes mains. Ses doigts glissent sur mes poignets avec une douceur déstabilisante. Sa voix grave et suave s'insinue au creux de mon oreille.

– Tu sens si bon, souffle-t-il.

Je suis paralysée. Ce type est dingue. Des frissons dressent tous les poils sur ma peau.

– Euh, bégayé-je.

Incapable de répondre avec une répartie censée, je m'écarte de lui avec vivacité. Son mécontentement s'illustre par un léger grognement. Après quelques secondes dans un silence gênant, où seules les basses tambourinantes se font entendre à travers le mur, Léo brise notre embarras avec sa froideur habituelle.

– Trêve de bavardages. Je ne t'ai pas appelée pour tirer mon coup dans la réserve. J'ai d'autres volontaires pour ça.

Heureusement, le manque de luminosité me protège de la honte. J'aimerais lui cracher au visage, mais je perçois une lueur vicieuse dans ses yeux. Il aimerait que j'agisse de la sorte. Autant ne pas lui donner un tel plaisir.

– Où est Kat ? exigé-je.

Il émet un léger ricanement.

– Pas la peine de jouer à ça avec moi, princesse.

– Je ne joue jamais, affirmé-je.

J'entends le bruit de ses bottillons tout près de moi. Son index pointe avec fermeté ma clavicule. Je déglutis difficilement.

– Moi, toujours. Mais Kat est mon amie, alors inutile de te prendre pour l'héroïne bravant les flammes et le dragon afin de la sauver. N'oublie pas que c'est moi qui t'ai appelée !

– Venons-en au fait, proclamé-je.

– Elle était tellement ivre qu'elle ne s'attirait que des emmerdes dans la salle. Je l'ai enfermée dans la salle de repos du personnel en attendant que quelqu'un vienne la chercher. Si je ne l'avais pas fait, elle

serait au poste ou à l'hôpital, cette conne.

Le tintement de clefs qui s'entrechoquent précède l'ouverture d'une porte dérobée. Une lumière jaune éclaire alors ma mine défaite. Léo me laisse entrer la première dans la salle de pause. La télévision accrochée au mur braille les dialogues d'une série mexicaine. Une table de jardin en plastique blanc trône au centre de la pièce.

Kat ronfle ostensiblement, allongée de tout son long sur la banquette. Ses cheveux gris collent à la bave dégoulinant au coin de sa bouche. Je suis soulagée. Elle semble défaite, mais elle est vivante. Vivante et transportable. Je reprends ma respiration, que j'avais interrompue sans même m'en rendre compte.

Je me précipite sur elle et la secoue vivement. Elle peine à ouvrir un œil, légèrement... Une paupière se soulève... et retombe aussitôt. Merde !

– Aidez-moi à la transporter jusqu'à ma voiture. Elle est poids plume, mais...

L'écho de ma voix résonne dans la pièce fermée. Je me retourne. Léo n'est plus là. Apparemment, le connard n'est pas très serviable. L'appellation à l'égard de Kat me paraissait grossière dans la bouche de son colocataire, mais à présent qu'il me faut envisager des solutions pour la ramener chez elle seule, je suis d'accord avec lui sur un point.

*Quelle conne !*

\*\*\*

Quelques minutes me suffisent pour regretter mon manque de musculature. Sans une tractopelle, une poussette ou le vigile bodybuildé, je ne vois vraiment pas comment je pourrais amener Kat jusqu'à ma voiture. Après tout, la laisser se reposer ici ne semble déranger personne. Plus besoin de la rapatrier. Elle dort. Si je sortais par l'issue de secours dans le couloir qui nous a amené ici, ma disparition passerait inaperçue. Je ne suis qu'une lâche et, pire, je le tolère. Mon inconscient ne risque pas de me le reprocher. Mieux vaut se sortir indemne de chaque situation, quitte à ce que ce soit les autres qui en pâtissent. Aucun scrupule, aucune fierté. Tel est mon credo.

Enfin... Si j'avais choisi des études de droit ou de commerce, j'aurais pu prétendre à cette philosophie. Putain de remords et de bonne conscience !

Mes mains sur ses épaules agitent son corps désarticulé. Sans ménagement. Son menton cogne contre la table en plastique à chaque convulsion que je lui impose. Ses grognements indiquent un état semi végétatif rassurant. Elle peut se réveiller. Je commence par tapoter ses joues. Délicatement. Puis mon agacement stimule mes paumes et je la gifle plus vigoureusement. Kat cligne des yeux en réaction à mes assauts et tente de se cacher derrière ses coudes.

– Ah ça, non, ma jolie, la menacé-je en insistant avec quelques pincements. Réveille-toi !

– Mmmhhh, ronronne-t-elle.

Une odeur nauséabonde entre camembert fumé et menthe macérée parvient à mes narines. Mon Dieu ! L'alcool n'a de bons côtés que les quinze premières minutes. Mal de crâne, crise d'hystérie, débordements d'émotions refoulées, haleine suffocante, perte de connaissances suivent très rapidement joie et ivresse. Pauvre Kat ! J'espère qu'elle n'avait pas jeté son dévolu sur l'un des tordus présents dans la salle. Elle n'a plus une seule chance à présent... *quoique* ! Les énerguènes de ce pub pourraient bien trouver l'état de mon amie à leur convenance.

La colère me revient à l'esprit ; l'autre empaffé m'a laissée me débrouiller seule. Quel trou du cul ! Je n'arrive pas à le croire. Il me tarde de retrouver ma maison et de sortir de ce lieu de débauche. Aux

grands maux, les grands remèdes. Je guette tout ce qui pourrait m'être utile. La salle de pause des employés est assez spartiate. Des casiers individuels courent le long des murs. Un micro-onde, un miroir, une douche... une douche ? Très bien. Je pourrais la traîner à l'intérieur de la cabine, mais avec ma maladresse, je serais capable de tomber avec elle à cause des parois glissantes. J'ouvre les casiers. Les gourdasses qui travaillent ici ne prennent même pas la peine de cadenasser. Déodorants, trousse à maquillage, sacs bling-bling. Le regard méprisant de la bimbo siliconée au bras de Léo me revient à l'esprit.

*Une pierre, deux coups.*

Je me saisis de toutes les paires de chaussures que je trouve, escarpins à talons compensés, bottes et bottines en similicuir. Parfaits réceptacles pour l'eau de la douche. Je les remplis une par une.

– Désolée, Kat, c'est pour ton bien.

Il ne faut que trois souliers d'eau glacée sur la tête de la soularde pour qu'elle émerge et se relève. Les yeux injectés de sang, elle me regarde avec étonnement. Étourdie, elle titube et un sourire niais se juxtapose à son visage bouffis.

– Oooooohhhhh, balance-t-elle d'une voix enrouée et lascive. Tu es là.

Ses cheveux mouillés lui tombent sur le front et des gouttes d'eau ruissellent dans son cou.

– Allez viens, je te ramène à la maison.

Kat exprime d'un léger mouvement de tête des protestations vite oubliées. Je passe un de ses bras par-dessus mes épaules pour mieux la soutenir et la guider vers la sortie. Ce n'est pas sans peine que nous atteignons ma voiture. Heureusement pour elle, l'issue de secours nous permet de nous faufiler à l'extérieur à l'abri des regards. Faufiler étant un bien grand mot lorsqu'il faut traîner un arbre phosphorescent sur échasse.

Sous l'emprise de l'alcool, Kat est bienveillante. Elle ne cesse de m'exprimer son amour naissant pour moi. C'est avec un soulagement indescriptible que je referme la portière du côté passager. Impatiente d'échapper à cette soirée, je m'empresse de m'enfermer à mon tour dans l'habitacle réconfortant de ma voiture. Le froid de la nuit ajouté à la fatigue me fait frissonner. J'allume le contact et laisse le moteur se réchauffer. Le Rock & Beers ne semble pas prêt à s'endormir. L'affluence continue et il ne désemplit pas malgré l'heure tardive. La main froide de Kat passe sans délicatesse dans mes cheveux.

– Tu es trop gentille et trop belle, Jade. Je t'aime, Jade. Tu es mon amie, Jade...

Son discours élogieux à mon égard se fait de plus en plus lointain. Mon attention est focalisée sur l'homme qui fume sa cigarette sur le côté gauche du bâtiment. La jambe droite pliée, le bottillon calé contre le mur, je distingue aisément l'homme des cavernes. Même à cette distance, à la lumière du foyer de braise qu'il aspire, le regard froid de Léo est reconnaissable. Nous nous fixons. Longtemps. Son regard m'emprisonne dans une autre dimension. Il me paralyse. Des yeux bleus gris aciers qui, même au loin, me glacent le sang tout en échauffant des parties endormies de mon corps. Trop étrange pour moi. Les lèvres collantes de Kat s'écrasent sur ma joue et me sortent aussitôt de l'emprise de Léo.

– Je t'adore, Jade, me chuchote-t-elle.

– Ok, Kat, je crois qu'il est temps de rentrer, maintenant.

J'enclenche la première et les pneus patinent sur les graviers. Je m'efforce de ne pas guetter les contours du Rock & Beers.

Impossible de ne pas ouvrir les fenêtres tant l'odeur de l'alcool provoque des nausées. Kat est livide.

Cette fille aime *a priori* s'amuser, mais dépasser ses limites à ce point m'interroge. Dans cet instant de faiblesse, mon amie ressemble à une petite fille fragile qui se serait fait gronder par sa mère. Au fur et à mesure qu'elle évacue son taux d'alcoolémie, sa mine s'attriste et le trajet se fait en silence.

Nous arrivons très vite chez elle. À peine le contact coupé, Kat se précipite à l'extérieur du véhicule pour vomir. Je ne peux m'empêcher de regarder le liquide ambré qui explose sur le sol. Les mains sur ses genoux, elle tient debout avec difficulté. Je la sens désœuvrée et épuisée. Lorsqu'elle se redresse, des larmes perlent aux coins de ses yeux. Elle essuie sa bouche du revers de sa main.

– Je suis désolée, bafouille-t-elle.

– Ce n'est rien. Tu remercieras ton colocataire de m'avoir appelée.

J'omets volontairement le passage où cet égoïste ne nous a pas aidé et retourne à ma voiture quand la petite voix rouillée de Kat me rappelle.

– S'il te plaît... Ne me laisse pas toute seule.

Ses mots sonnent comme un appel de détresse. C'est sûrement son état d'ivresse qui l'entraîne à implorer ma présence. Et pourtant, une boule se forme dans ma gorge. Kat m'a réconfortée sans rien attendre en retour, l'autre jour, je ne peux pas lui tourner le dos aussi facilement. La perspective de passer la nuit dans cette immense maison ne me ravit guère, mais j'obtempère. Ne serait-ce que pour l'aider à ôter ses vêtements souillés et la glisser dans son lit. Après, je filerai en douce.

La maîtrise de son corps n'est plus d'actualité. Les gestes peu précis de mon amie l'empêchent d'insérer la clé dans la serrure. Ce qui a pour cause d'alerter Pistache, au garde-à-vous devant la porte d'entrée, les oreilles dressées, le museau inspectant la moindre odeur suspecte. Je tremble de peur. S'il reconnaît habituellement Kat à son parfum de barbe-à-papa, le mélange aigre de régurgitations qui la suit, brouille les pistes.

L'entrée n'est déjà pas très accueillante. Sur la droite, une lampe de chevet sur une console en bois blanc dont le vernis est écaillé, éclaire faiblement les arrivants. À ses côtés, une statuette africaine permet d'accrocher deux trousseaux de clés. Sur la gauche, un porte manteau en chêne plie sous le poids démesuré des vestes qui le recouvrent. Il suffit de faire quatre pas pour atteindre l'escalier grinçant qui longe un couloir sombre et étroit menant à ce qu'il semble être une cuisine.

Le chien reste immobile sur le paillason boueux. Nous sommes tous les deux sur le qui-vive, prêts à contrecarrer une attaque. Le poil hérissé sur le dos, il avance à pas prudent vers moi. Nos rencontres n'ont jamais été idéales. Il ne prête pas attention à Kat qui, sans le moindre scrupule, m'abandonne sur le perron et grimpe déjà les escaliers menant à l'étage. Je suis psychologiquement prête à me transformer en carpaccio. Les bras ballants le long du corps, j'attends mon heure. La truffe noire et humide de mon assaillant se dirige droit sur ma main. Mon souffle s'éteint un instant, avant que je ne réalise qu'il jappe. J'abaisse mon regard aussitôt et découvre Pistache, bienheureux, en train de remuer la queue avec frénésie. Il lèche mes doigts, puis frotte sa tête sous ma main en attendant que je le gratte derrière l'oreille. Je m'exécute.

– T'es plutôt sympa pour un broyeur à viande, Pistache!

Je m'aperçois alors qu'il suit avec délectation mon doigt de son museau. Le majeur dont son maître a pris possession il y a moins d'une heure. J'ai gagné la confiance du chien, c'est certain. Je suis libre, à présent. Et je grimpe à mon tour les marches des escaliers en toute sérénité. Enfin presque. Je ne suis pas chez moi et d'autres locataires logent dans cette baraque. S'ils sont tous aussi timbrés que le seul que je connais, s'engouffrer un peu plus dans leur antre est une mise en danger indéniable.

Je prends donc le risque et m'enfonce davantage dans la maison, suivie de très près par le gardien du temple.



## 8 - L'antre des loups

La maison est silencieuse. La colocation prend des allures fantomatiques au cœur de la nuit. Au premier étage, une série de portes fermées s'étend devant moi. Kat m'a abandonnée dans ce labyrinthe. Je n'ai aucune idée d'où elle peut être. Décidément, elle ne me simplifie pas la vie, ce soir.

Une lumière s'infiltré en bas d'une des portes sur la droite. Toutes les autres sont éteintes. J'inspire profondément et tourne la poignée. Le bain lumineux d'un halogène m'éblouit. Je cligne des yeux avant d'inspecter la pièce de droite à gauche. Les murs sont peints en blanc et recouverts de quelques photographies de famille. Un bureau en teck soutient une pile de livres scientifiques. Contre le mur du fond, un lit défait est recouvert de quelques notes éparpillées. L'oreiller, enfoncé et froissé, témoigne d'une présence humaine récente. Rien de féminin et d'excentrique à la manière de Kat.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

La crise cardiaque à laquelle j'échappe de peu me foudroie sur place. Je me retourne, gênée, vers la voix masculine dans mon dos. L'homme devant moi me dépasse de quelques têtes. Il doit mesurer facilement un mètre quatre-vingt-dix.

Je suis nez à pectoraux. Un caleçon à carreaux écossais tombe sur ses hanches. Une ligne de poils roux glisse jusqu'à la couture du tissu fin dissimulant à peine sa protubérance. Combien de temps mes yeux s'attardent-ils sur son entrejambe ?

*Je n'en sais rien, mais bien trop*, songé-je en constatant le regard amusé qu'il m'adresse lorsque je sors de ma léthargie.

Ses yeux verts sont encadrés par une paire de lunettes de vue à la monture fine. Des taches de rousseur sur son nez et ses joues adoucissent sa mâchoire carrée. Ses cheveux roux mouillés sont tirés en arrière.

– Euh...

– C'est ma chambre. Tu peux entrer si tu veux, me propose-t-il, un sourire taquin aux lèvres.

J'aime les personnes honnêtes et qui n'ont pas froid aux yeux, à l'inverse de ma propre personnalité. Mais la franchise et la spontanéité des habitants de cette maison atteignent un degré difficile à intégrer. J'avale ma salive inexistante avant de répondre.

– Pardon, je ne voulais pas m'introduire dans votre chambre sans y être invitée. Je suis venue avec Kat en fait. Je me suis perdue.

– Il n'y a pas de mal. J'avais envie d'une petite pause dans mes révisions. Tu es invitée, à présent.

Mon visage prend une teinte de plus en plus cramoisie au fur et à mesure que ses propos deviennent explicites. Ils sont tous fous, ici.

– C'est sympa, mais je vais rejoindre Kat.

Je le contourne afin de continuer mon chemin dans le couloir.

– Tant pis !

J'ai à peine le temps de me retourner que la porte de sa chambre s'est refermée, me plongeant à nouveau dans la pénombre silencieuse de l'étage. Étrangement, la présence de Pistache me rassure. L'être

qui semblait le plus effrayant des lieux semble en réalité le plus agréable. L'espèce canine est encore une fois plus sûre que l'espèce humaine, à laquelle je ne comprends rien. Je devrais davantage me fier au flair du berger. Il me conduit devant une porte sur la gauche. Aucune lumière n'indique une présence humaine. Dans l'état où est Kat, je ne serais pas étonnée de la trouver allongée sur son lit, n'ayant pas pris la peine d'ôter ses plateformes et encore moins la présence d'esprit d'allumer une lampe.

L'oreille collée sur le bois, je tente de distinguer un ronflement, un pas, un souffle, un froissement de drap. N'importe quoi pour ne pas tomber nez à nez avec un autre de ses colocataires. Rien... absolument rien ne parvient à mes tympans, excepté le souffle haletant de Pistache assis à mes côtés.

– Kat ? appelé-je en un chuchotement à peine audible. Kat ?

Pas de réponse. Tant pis ! J'ouvre la porte désignée par le chien. Baignée par la lueur de la lune croissante, la chambre est recouverte d'un halo blanc. La première sensation qui m'assaille est troublante. L'odeur atypique de ce confinement est douce et forte à la fois. Un parfum masculin, indescriptible et enivrant, propre à un homme charismatique, de toute évidence. Une fragrance reconnaissable qui réveille des frissons le long de ma colonne vertébrale.

*L'odeur de Léo.*

Mon pouls s'accélère sans que je puisse le contrôler. Sa caverne est donc là, devant moi. Telle une lapine trop curieuse, je me suis trompée de terrier et me mets volontairement en danger en restant à l'entrée de celui du renard. Et au lieu de reculer, de fermer à jamais le piège, j'enjambe le seuil.

Contrairement à la chambre du rouquin, celle du yéti est plus petite. Un lit individuel trône sous la fenêtre. Le matelas est uniquement recouvert d'un large duvet bleu foncé, comme si l'habitant des lieux campait dans sa chambre. Une valise ouverte sur ma droite est à moitié pleine de vêtements. La penderie encastrée est pourtant assez grande pour contenir toute ma garde-robe, mais elle est à peine occupée par quelques sous-vêtements.

J'avance un peu plus dans l'espace et m'assieds sur le lit.

*Pourquoi ?*

Je ne sais pas. Peut-être qu'une autre perspective m'aiderait à mieux cerner cet homme étrange. Une curiosité malsaine ? Sûrement. Les murs tapissés ressemblent à ceux des maisons d'antan, mais les grosses fleurs qui sommeillent sur la toile passent pratiquement inaperçues à côté des photographies punaisées. De larges panoramas s'étendent à perte de vue sur le papier glacé. Du paysage marin aux larges prairies, en passant par des rocs enneigés, Léo s'affiche parfois sur les clichés. La plupart du temps, il est seul. Sur d'autres, on distingue quelques personnes – des hommes, des femmes et des enfants, jamais deux fois le même individu. Seul Pistache a le privilège de figurer à différents endroits.

Sur la table de chevet repose un livre de poche aux pages cornées et rougeâtres, *Oro* de Cizia Zykë. Je feuillette le roman avec perplexité. L'odeur du papier vieilli envahit mes narines. Il faut dire que la date d'impression inscrite révèle l'année 1985 et le temps confère un aspect précieux et énigmatique à ce livre. Le résumé indique qu'il s'agit du carnet de bord d'un aventurier peu scrupuleux à la conquête de l... Un phare illumine la pièce dans laquelle je suis. Pistache détale. Je balance le livre sur le lit et sort de la chambre le cœur battant.

Plus le temps d'hésiter. J'ouvre toutes les portes sur mon passage : la salle de bains. Merde ! Une autre : les toilettes. Une autre : verrouillée.

*Putain de MERDE !*

Le bruit des clés dans la serrure de la porte d'entrée me parvient comme un compte à rebours avant l'explosion d'une bombe. Je me sens prise au piège. Une souris en cage épiant dans un coin la main du laborantin venue la chercher. J'envisage de retourner dans la chambre du roux. Peu importe ses propositions si cela me permet d'éviter l'homme des bois.

Pistache grogne. Une voix féminine et haut perchée miaule au rez-de-chaussée. Un grincement attire mon attention exacerbée. Derrière moi, Kat passe la tête dans le couloir. Enfin ! Je me jette sur elle et referme aussitôt la porte, m'écroulant au sol, dos contre celle-ci.

– Quoi ? me questionne-t-elle, ensommeillée.

– Chut ! rouspété-je, mon index sur mes lèvres scellées.

Mon regard menaçant est efficace. Kat, assommée, ne demande pas son reste et se jette sur son lit. Le cœur tambourinant, les mains à plat sur la moquette, j'épie les sons provenant du couloir. En apnée pour ne pas que l'on puisse m'entendre, je scrute le bruit des pas qui grimpent les escaliers. Le cliquetis d'une paire de talons sur le parquet s'interrompt. La voix sirupeuse du barman brise le silence. Je retiens mon souffle afin de distinguer ses propos.

– Mets-toi à l'aise, j'arrive.

Le silence à nouveau. Puis des pas lourds se rapprochent ostensiblement. De plus en plus distincts. De plus en plus près. Je n'entends plus que mes pulsations cardiaques. Incapable de bouger. Je sens sa présence derrière la porte contre laquelle je suis figée.

Le temps se suspend. Ma gorge s'assèche. Mes jambes sont parcourues de picotements. Je ferme les yeux.

– Mmmmmhh, Jade ? marmonne Kat.

Mon cœur fait une embardée et le bruit des bottillons reprend un rythme soutenu. Léo s'éloigne à grandes enjambées.



## 9 - La clé du café

Je me suis assoupie.

Après une quinzaine de minute adossée à la porte de la chambre, je me suis enfin levée pour rejoindre Kat dans son lit. La princesse des dégénérés a la chance d'avoir une chambre spacieuse avec un lit double très confortable. Allongée sur le dos, les mains croisées sur mon abdomen, j'ai fixé le plafond durant un temps indéfini. J'attendais que les sons qui traversent les murs cessent enfin. Il était hors de question de croiser Léo, sa pouf ou un autre de ses colocataires. Je voulais fuir de cette maison. Retrouver Vitamine.

Lasse d'entendre les gémissements peu discrets de la culbutée à l'autre bout du couloir, la perspective de descendre à la gouttière comme dans les séries américaines m'a fortement traversé l'esprit.

*Buffy le faisait bien tous les soirs pour combattre les vampires.*

Oui, mais je n'étais pas l'élue et il n'y avait pas de gouttière à proximité de la fenêtre de Kat. Alors j'ai attendu. Attendu et serré les dents. Attendu en me concentrant sur ma bulle imaginaire, là où le monde extérieur ne pouvait m'atteindre. J'ai pensé à ma tante sur ses routes de découvertes, à mon frère que je n'avais pas vu depuis longtemps et à la différence entre Igor et Grichka jusqu'à ce que je finisse par m'endormir.

La lueur de l'aube me réveille. Ma position n'a pas changé au cours de ma courte nuit et des crampes élancent ma jambe et la chute de mes reins. Je tourne la tête sur ma gauche. Kat dort profondément. Il lui faudra probablement la journée entière avant de se remettre d'aplomb. Tel un billet de banque dans le distributeur, je glisse hors du lit en essayant de ne pas déplacer la couette qui recouvre mon amie.

Le temps est gris et maussade, dehors, un peu à l'image de mon humeur. Une pluie fine tombe dans la cour. J'ai froid. Le miroir au-dessus d'une coiffeuse blanche reflète mon visage fatigué. Les cernes sous mes yeux accentuent mon teint pâle. Mes cheveux sont emmêlés et mes lèvres asséchées. Je rêve d'une douche chaude et relaxante.

L'intérieur de ma joue longuement mordillé, je me décide enfin à sortir de ma cachette. La porte grince doucement dans la maison endormie. Personne ne semble être éveillé, pas même le chien de garde. J'attends quelques secondes avant de m'élancer à toute vitesse vers les escaliers. Les marches vieillissantes n'ont pas la prétention d'être silencieuses et ma descente se fait sans discrétion. Je prie intérieurement pour que personne ne m'entende, car seul un miracle pourrait faire passer ma sortie inaperçue. Le bois craque sous mon poids, mais ce n'est rien en comparaison de ma tentative d'évasion infructueuse. La porte d'entrée verrouillée, il me faut retrouver la bonne clé parmi le trousseau pendu à la statuette. Le bruit des libératrices métalliques qui s'agitent les unes contre les autres font de moi une piètre cambrioleuse. J'entends une petite voix dans ma tête qui me crie « Sors, sors, ssssoooooorrrs » et Passe-partout, hilare devant ma défaite.

Je trouve enfin une clé qui s'emboîte parfaitement dans la serrure. Mon soulagement est de courte durée quand celle-ci refuse de tourner et tombe à mes pieds, poussée par une autre force ~~que la mienne. Tous mes espoirs s'effondrent. La porte s'ouvre et mes jambes restent paralysées. La truffe noire de Pistache passe la première dans l'entrebâillement de la porte, suivie de très près par la jambe de son propriétaire.~~

La capuche de son imperméable rabattue sur son front, il ne lève la tête que lorsqu'il aperçoit mes bottes ancrées sur le paillason. Et nos regards se croisent avec une stupéfaction partagée. Ses yeux bleus ont pris une nuance plus claire, presque translucide, et des stries rouges se sont étendues dans le blanc de son œil. Une mèche de cheveux trempée par la pluie goutte sur son nez et ses longs cils. Une perle d'eau s'écrase sur sa joue et gagne les premiers poils de sa barbe lorsqu'il cligne des paupières.

– **Bonjour, chuchote-t-il.**

Sa voix est encore plus rocailleuse que dans mes souvenirs. Ses cordes vocales semblent être taillées au whisky et au tabac chiqué, mais pour la première fois, son ton n'est ni hautain ni perfide. Il est calme. Trop calme, en fait. La bimbo aurait-elle réussi à épuiser ses forces et son tempérament imprévisible ? Je me méfie. Rester dans les parages plus longtemps pourrait réveiller son asociabilité naturelle. Je redeviendrais aussitôt le parfait exutoire à ses sautes d'humeur.

– **Bonjour et au revoir, enchaîné-je, un sourire hypocrite aux lèvres.**

Il rejette la mèche devant ses yeux pour mieux me fixer. Je n'aime pas la façon dont ses prunelles me transpercent à chaque fois qu'elles se posent sur moi. Ses lèvres pleines s'étirent et une fossette gracieuse agrémente l'angle de ses mâchoires. Il se retourne et ferme à clé la porte d'entrée avant de plonger son jeu dans la poche avant de son jeans. Il s'accroupit, récupère le trousseau au sol pour qu'il rejoigne l'autre côté de son entrejambe. Il me séquestre avec une joie mal dissimulée. Ses yeux pétillent devant mon air inquisiteur et je m'en rends compte, même s'il feint ne rien remarquer.

– **Pas la peine de fermer, je dois rentrer chez moi.**

– **Rentrer ? Il pleut des cordes. La route que tu empruntes est trop dangereuse par ce temps. La chaussée est glissante et je ne voudrais pas être responsable de la mort d'un pauvre promeneur que tu écraseras si je te laisse partir maintenant, énonce-t-il en retirant sa veste.**

– **N'importe quoi, m'offusqué-je avec plus d'entrain.**

– **Et sans avoir bu un café avant. Je suis sûr que tu ne sors jamais de chez toi sans un bon café, n'est-ce pas ?**

– **Je ne suis pas chez moi, la pluie n'est qu'un léger crachin et le seul fou capable de se jeter sous mes roues est devant moi.**

Son sourcil s'arque en guise de réponse. Je constate qu'il est traversé par une cicatrice verticale accentuant son air renfrogné.

– Tu as raison, finit-il par admettre, mais tu es trop bien élevée pour refuser le café que te propose ton hôte.

– Pffff, rouspété-je, sûrement pas, c'est mal me connaître.

– Et bien trop respectueuse pour réveiller ton amie et ses autres colocataires en élevant la voix. D'autant plus que je suis le moins timbré des trois.

Mon sang se glace à cette idée. Il s'avance un peu plus près de mon visage. Je coupe mon souffle, de peur qu'il ne respire mon haleine matinale. La sienne sent le tabac froid et la menthe glaciale d'un bonbon rafraîchissant. Sa voix descend encore d'une octave.

– Et tu es bien trop sage pour venir récupérer les clés là où elles sont.

Ses yeux brillent d'une intensité nouvelle. Je soutiens son regard avec adversité, même si je me sais vaincue par la véracité de ses propos.

Le yéti me dépasse sans s'écarter suffisamment, de sorte que son torse frôle mon épaule avec insistance. Il prolonge ses pas dans l'entrée sombre menant à la pièce derrière les escaliers. La tension dans mes épaules se relâche, libérée de sa présence.

Je ne suis plus une gamine. Un café ? Juste un café. J'inspire un grand bol de confiance et de courage et suis l'ombre de mon preneur d'otage dans la cuisine.

\*\*\*

Mes pas feutrés glissent sur le carrelage de la cuisine. Mal à l'aise, mon corps longe le mur. Mes mains sont deux bécasses qui ne trouvent pas leur place. Dans mes poches, elles me donneraient une allure trop décontractée. Le long de mon bassin ? Trop coincée. Les bras croisés ? Trop sur la défensive. Putain de mains ! Sans m'en apercevoir, je commence à me ronger les ongles.

Léo me tourne le dos. Face à l'évier, il lave deux tasses avant de les remplir d'eau. Je suis immobile dans l'entrée de la cuisine. Elle me fait penser à celle de ma grand-mère. Le carrelage en terre cuite, la faïence marron clair et les gousses d'ails pendues sous le placard mural sont identiques à la maison provençale de mes vacances. Sans compter la famille de casseroles en cuivre en file indienne au-dessus de l'évier et les multiples pots d'épices colorés au-dessus du réfrigérateur. L'immense congélateur sur ma droite est davantage représentatif d'une famille nombreuse que d'une colocation de jeunes étudiants.

La pièce est silencieuse et seul le vrombissement du micro-onde rompt le calme déplaisant. Léo pivote d'un tiers pour me regarder par-dessus son épaule.

– Assieds-toi. Mets-toi à l'aise.

– Oui.

Ma voix est trop faible. Je me racle la gorge. Sa remarque me rappelle la recommandation qu'il a émise à sa bimbo, hier soir. Il a peut-être l'habitude que les femmes se plient à ses envies. Mon « aise »

s'installe sur la chaise en rotin devant la grande table en chêne. Raide comme un piquet.

Cette table est une aubaine. Sa présence opulente impose une distance de sécurité adéquate entre Léo et moi. Je ne sais pas pourquoi, mais cet homme m'intimide. Le peu de fois où nous nous sommes croisés, ses réactions ont toujours été imprévisibles. Son calme et sa bienveillance apparente sont loin de me rassurer. Au contraire.

Je ne peux m'empêcher de prêter attention à sa carrure et je profite qu'il ne puisse pas me voir pour me délecter de ses formes plaisantes. Son dos et ses larges épaules sont assez impressionnants. Il porte un pull à capuche gris clair, mais les proportions de ses bras sous le tissu fin laissent deviner la pratique d'un sport régulier. Je serais curieuse de savoir à quoi s'adonne l'homme des bois en dehors du sport de chambre. J'ai beaucoup de mal à l'imaginer exercer une activité de groupe. Son caractère grincheux ne doit pas être un cadeau pour les membres de son équipe.

Mes yeux descendent à peine sur le creux de son bassin quand Léo se retourne en me fixant intensément. J'ose à peine croiser son regard tant la couleur bleue chlorée de ses prunelles me déstabilise. Il ne sourcille pas. Son attention est intrusive. J'ai l'impression d'être sondée et des frissons parcourent mes avant-bras. La minuterie du micro-onde retentit. Léo cligne des paupières.

– Avec ou sans sucre ? me demande-t-il.

Je déglutis, soulagée par cette diversion bienvenue.

– Sans, merci.

Il dépose les tasses fumantes sur la table, tire la chaise face à moi et s'assied. Les doigts enroulés autour de son café, son front se ride et un air sérieux s'impose sur son visage.

– Tu es rentré dans ma chambre, affirme-t-il.

Un cataclysme agite mes pulsations cardiaques. Mon regard vacille entre son air accusateur et ma boisson chaude. Je suis démasquée. La honte d'avouer ma curiosité me contraint à mentir.

– Non, m'offusqué-je. Jamais de la vie. Pourquoi aurais-je fait ça ?

S'aperçoit-il que la veine sur ma tempe bat un peu trop vite ? Je suis une piètre menteuse et ses prunelles glacées pousse mon assurance à faiblir.

– Tu mens, lâche-t-il enfin.

Mon souffle s'écourte. Il m'accuse comme si j'étais une enfant. Il dit vrai, mais la politesse et le civisme obligent la plupart des gens à faire semblant de croire aux mensonges. N'importe qui aurait acquiescé à ma réponse. Sans grande conviction sûrement, mais certainement pas en niant avec autant d'aplomb que lui. Je suis rentrée dans sa chambre sans le faire exprès, mais son ton vindicatif suggère explicitement ma malhonnêteté. Je suis une fille bien. Mes parents sont fiers de moi. Jamais je n'ai été accusée de quoi que ce soit. Je n'ai jamais volé, ni triché et les petits mensonges que j'utilise sont tout juste nécessaires pour dédramatiser une situation.

Si une personne âgée a besoin d'aide pour porter ses courses, je suis la première volontaire. Si un oisillon tombe de l'arbre, j'entreprends avec conviction le rôle de mère nourricière. J'apporte à manger tous les dimanches aux sans-abri du centre-ville et je n'oublie jamais de fêter un anniversaire ou une fête à mes proches. Je suis une fille bien. Et cet énergumène qui s'envoie en l'air avec la première venue, qui manque totalement de courtoisie, qui n'aide même pas ses amis, ose tenir des propos négatifs envers moi. Pour qui se prend-il pour se permettre de me juger ? Il est loin de me connaître.

Mes doigts commencent à trembler sous l'effet de la colère, alors que l'homme des bois reste

anormalement calme et impavide. Son attitude m'agace d'autant plus. Je n'ai plus envie que d'une seule chose : partir loin d'ici. Loin de lui et de ses accusations calomnieuses. Je me lève avec précipitation et renverse ma tasse au passage. Le liquide brûlant tombe sur le dessus de ma main et se répand sur la table. Surprise par la douleur vive, je peste sans retenue en agitant les bras.

– Merde, chiotte !

Pistache se lève, curieux de toute cette agitation. En réalité, je ne suis pas la cause de son effervescence et je m'aperçois trop tard que le chien suit son maître. Léo a fait le tour de la table. Il est déjà sur moi quand je réalise sa proximité. Ses longs doigts encerclent mon avant-bras avec fermeté. Je grogne, irritée, alors qu'il me tire jusqu'à lui. Mon pouls s'accélère. Je suis en colère contre lui. C'est de sa faute si je me suis faite mal et ce malpoli en profite pour me manipuler à sa guise.

Et puis quoi encore ? Je suis sa marionnette ?

Qu'il aille au diable ! Je lui lance mon regard fléchette, celui qui réussit habituellement à repousser les imbéciles. Sans résultat. Le yéti fronce les sourcils avec compassion. Je suis désarmée par son attitude. Par réflexe, je recule mon visage pour mieux cerner l'étrange émotion qu'il laisse paraître.

– N'importe quoi, me réprimande-t-il sur un ton agacé.

Léo récupère aussitôt son masque froid et distant. Mon cerveau a sûrement interprété sur le visage de l'homme de Cro-Magnon une émotion qu'il aurait aimé lire. Je n'ai pas le temps de soupirer qu'il m'entraîne telle une poupée de chiffon jusqu'à l'évier. Il ouvre l'eau froide du robinet et maintient ma main sous le jet rafraîchissant.

Les yeux baissés sur l'eau ruisselante, je sens le torse musclé de Léo contre mon bras. Son souffle caresse mes cheveux et, dans un silence oppressant, ses doigts qui me maintenaient fermement le poignet, glissent dans ma paume et effacent la douleur vive sur ma peau. Je suis atrocement troublée. Léo ne dit rien. Il se contente de caresser ma main avec douceur et chacun de ses effleurements réveille en moi une sensation hypnotisante, paralysante et étrangement agréable.

Cet aparté apaisant me fait oublier les raisons de ma colère. Léo est vraiment un homme étrange. Il n'est ni noir, ni blanc. Ses réactions sont si imprévisibles qu'il est un caméléon daltonien capable de passer du rouge au vert en passant par l'indigo sans réussir à s'accorder avec son environnement. Je n'arrive décidément pas à le comprendre. Si je pouvais l'observer discrètement, ses yeux témoigneraient peut-être de son émotion. Est-il en colère contre moi d'avoir pénétré son intimité ? Inquiet de ma blessure superficielle ? Agacé par ma réaction stupide ? Ou n'a-t-il simplement rien à faire de ce qui l'entoure ? Mon cœur bat la chamade, mais je tente de lire dans ses yeux. Aussitôt, le bleu acier de ses prunelles plonge dans mes iris et je regrette mon initiative. Il a un regard pénétrant et, si je l'autorisais, il lui suffirait de peu de temps pour me sonder. Par automatisme, ma main tente de s'extraire de l'emprise du yéti. La brûlure sur ma peau n'est plus due au café, mais à son contact, trop familier. Mais Léo n'est pas prêt à me relâcher.

– Alors ? Avoue, tu as trouvé ma chambre à ton goût, insiste-il en maintenant ses doigts dans les miens.

Mes joues piquent un fard.

– Puisque je te dis que je n'y suis pas allée. Je m'en fous complètement de ta chambre. Elle serait une suite royale que je ne voudrais pas y mettre les pieds.

– Une suite royale ne présenterait pas autant d'intérêt. La prochaine fois que tu désires rentrer dans ma chambre, fais-le moi savoir. Je n'ai rien contre.

Ses doigts frictionnent les miens avec plus d'audace. Son insinuation prend un nouveau tournant. Il me drague ouvertement ou je rêve ? Je ne crois pas avoir montré une ouverture quelconque pour un plan cul. Ce mec est tout simplement intrépide. Je reste un iceberg en apparence. Il est loin de s'imaginer que ma froideur ne représente qu'un tiers de la réalité de mon aversion envers la population humaine. Le Titanic est attendu de pied ferme par l'immense glaçon que je suis.

Léo coulerait s'il s'approchait trop près de moi.



# 10 - Les prénoms de l'amour

Ma peau est toute flétrie et c'est avec un soulagement indéniable que je retire ma main de la paume de l'homme des cavernes. Ma colère a failli se laisser noyer, mais je sais me faufiler comme un poisson et échapper à mes prédateurs avec vivacité.

Léo me sourit. Sa bouche est prétentieuse. Elle me parle en langage codé. Lisse, sensuelle, charnue, rien qu'un peu, et d'une teinte rose pâle, elle me nargue. J'entends presque son ricanement, assurée de son pouvoir d'attraction. Mes certitudes fondent comme neige au soleil devant ce sourire carnassier. L'arrogance du yéti ne doit pas me faire flancher.

Combien de fois devrais-je te le répéter ? Je ne suis pas rentrée dans ta chambre, articulé-je en élevant le ton.

Dans la mienne, si, énonce la voix masculine dans mon dos.

Dans une chorégraphie improvisée, mais sacrément synchronisée, Léo et moi tournons notre tête en direction de l'intervenant. Le yéti recule d'un pas et mon oxygène remplit à nouveau mes poumons. Je bénis le colocataire roux pour son arrivée, me libérant ainsi d'une oppression insoutenable. Ses cheveux dansent sur sa tête comme des flammes balayées par le vent. Il n'a plus ses lunettes et ses yeux verts sont à peine ouverts lorsqu'il avance d'un pas nonchalant vers nous.

Evan ! s'étonne Léo.

Les sourcils levés, perplexe, le yéti, si sûr de lui, nous regarde tour à tour. Si j'étais fine psychologue, je croirais distinguer une certaine contrariété dans sa bouche légèrement pincée. Les deux colocataires se saluent d'une poignée de main franche, puis d'une de ces légères accolades dont les hommes raffolent, en se tapant dans le dos.

– Ne sois pas jaloux, Léo, elle te préfère le fils du Diable. Si j'étais à ta place, je commencerais à m'inquiéter, le taquine Evan.

Léo reste concentré sur son ami et ne m'accorde plus le moindre intérêt.

Je suis inquiet pour elle, Evan. Je ne connais pas beaucoup de femmes qui aimeraient passer la nuit dans ta chambre.

On n'a pas eu besoin de toute la nuit, hein, ma belle ? acquiesce le rouquin en sollicitant ma participation d'un geste du menton.

Je suis une balle de ping-pong entre les deux géants et les deux attendent ma réponse, comme si de l'or pouvait s'échapper de ma bouche. Je n'ai aucune intention de plaire à l'un ou à l'autre. Et encore moins de prendre partie en me revendiquant comme l'un de leur trophée. Ils sont tous fous, ici. Devant mon embarras, Léo brise le silence en s'adressant à son acolyte.

– Grâce à Dieu, tu es arrivé au bon moment, Evan. Un peu plus et elle me sautait dessus dans la cuisine avant même de me donner son nom.

Evan hausse les épaules, pas plus outré que ça par la remarque du connard misogyne, et me pousse de ses larges épaules pour atteindre l'éponge dans l'évier. Alors que le rouquin s'attache à nettoyer mon accident, je croise le regard méprisant de Léo. J'hallucine. Ils me font passer pour une nymphomane. La

truite à la bouche béante sur son étalage n'est qu'une pâle copie de moi-même. Il fût un temps où j'étais bien plus venimeuse. La petite fille bien élevée en a marre.

– Je ne suis pas sûre que le prénom des pétasses que tu ramènes dans ton lit te soit nécessaire pour avoir bonne conscience.

Un doigt entortillant mes cheveux, la cambrure de mes reins accentuée et la bouche en forme de cœur, mon imitation accapare la curiosité des deux vantards. L'éponge d'Evan déborde de café sur ses pieds et Léo pétille d'amusement, ses dents emprisonnant un sourire dans sa lippe inférieure.

Oh moi, c'est Monica, j'ai le goût d'une huître à la vanille industrielle. Et moi, c'est Angéline, j'ai le rire d'un phoque quand je jouis, mais t'inquiète pas, bébé, je simule toujours. Et moi, c'est Ingrid, poursuivis-je d'une voix grave et masculine, non, mon lapin en sucre, je ne t'étoufferai pas avec mes seins siliconés, mais ne me demande pas de dire camion ou tout pète-pète.

Evan s'esclaffe sans retenue. Léo croise les bras sur son ventre. Les manches retroussées de son pull laissent apparaître les muscles développés de ses avant-bras. Un œil sur sa musculature puissante, je continue à me défendre.

Et d'ailleurs, celle de cette nuit, elle s'appelait comment ?

La roue tourne. Dans une coalition silencieuse, Evan et moi braquons nos regards sur Léo. Nous attendons avec impatience le métal précieux qui sortirait de sa bouche. En vain. Le silence répond à ma question. Ce goujat n'a aucune idée du prénom de la dernière culbutée.

Elle devait être mémorable, si tu ne te souviens même pas de son nom, accentué-je, me vengeant avec désolation.

Evan jette l'éponge dans l'évier en mimant un panier au basket-ball, puis il applaudit mon petit numéro.

Je regrette de ne pas t'avoir gardée plus longtemps dans ma chambre, ajoute-t-il.

Ne rêve pas, ajouté-je en me sentant pousser des ailes dans le dos. Ni le fils du diable, ni le baroudeur ne m'auront dans leur lit. Si je suis ici, c'est pour Kat.

Le rouquin hausse à nouveau les épaules, comme si ce geste était la seule réponse qu'il utilisait lorsqu'il n'avait plus rien à dire. Le yéti, quant à lui, décroise ses bras et m'adresse un clin d'œil, un sourire taquin dévoilant sa fossette sur sa joue. Je ne m'attendais pas à cette confiance en lui vitaminée. Il n'a pas la moindre honte et baille ostensiblement en s'étirant, les mains au-dessus de sa tête.

J'étais ravi... Euh...

Il fait mine de réfléchir avant de poursuivre.

Inutile de me souvenir de ton nom, je vais pioncer. Le baroudeur s'est épuisé, cette nuit.

Ma tête se balance, dépitée, lorsqu'il passe devant moi. Léo disparaît de ma vue en laissant un délicieux parfum sur son passage. J'entends la clé déverrouiller la porte d'entrée puis ses pas sur le gravier. Mon expression étonnée amène Evan à répondre à ma question laissée en suspens.

Ce fou dort dans son van, va comprendre, m'explique-t-il en levant les yeux au ciel.

Ah bon ? C'est étrange, ajouté-je.

Evan me regarde en biais avant de pouffer d'un petit rire distrait.

Si seulement il n'y avait que ça d'étrange, chez Léo, insinue-t-il. Ce type est une véritable comète.

Genre Superman dans sa capsule extraterrestre ? demandé-je, curieuse.

Le rouquin sort un paquet de céréales de l'armoire, qu'il déverse dans un bol à l'effigie d'Homer Simpson. Il ingurgite deux grosses cuillères avant de me répondre à travers les couinements des grains de riz soufflés.

C'est peut-être bien ça.

Il semble réfléchir à l'éventualité de mon hypothèse.

Il est arrivé de nulle part, poursuit-il.

Il prend une pause avant de prolonger cette éventualité, perplexe.

D'où vous vous connaissez d'ailleurs ?

On ne se connaît pas, déclaré-je du tac au tac. Je suis une amie de Kat, c'est tout.

Evan m'observe scrupuleusement. Son inspection se fait plus attentive et ses sourcils se froncent.

On ne se serait pas déjà vu, nous deux ? Ton visage m'est familier. T'es étudiante à Sainte Blanche ?

Les doigts enfoncés dans mes poches, je tripote mes clés de voiture. Il est temps de fuir cette maison. Les plans dragues à deux franc six sous sont à une année lumière de fonctionner sur ma personne. Evan semble être un garçon intelligent. J'ai vu les livres qu'il étudiait hier. Il ne faut pas beaucoup de jugeote pour deviner qu'une jeune fille de mon âge, dans les environs, appartient à la faculté de médecine.

On s'est sûrement croisés, le monde est petit et les couloirs de l'université le sont encore plus.

Je fais mine de regarder le cadran de ma montre.

Oh là, que le temps passe vite ! me consterné-je. Je dois rentrer. C'était un plaisir de faire ta connaissance, Evan.

Il m'accorde un léger basculement de la tête en guise d'approbation.

Si tu croises Kat, dis-lui que je n'ai pas pu attendre qu'elle décuve.

Sans faute... Au fait, c'est quoi ton prénom ?

Pourquoi cette simple question me pose-t-elle autant de difficultés ? J'appréhende toujours ce moment. Celui où il me faut être honnête ? Le fer de ma clé glisse dans ma main moite. Ma bouche devient pâteuse. Des points blancs s'éparpillent dans mon champ de vision. J'inspire.

Elsa, répondis-je avant d'accélérer mes pas vers la sortie.

Enchanté, Elsa.

La voix d'Evan s'estompe et l'oxygène extérieur m'est d'autant plus agréable que ma séquestration fût particulièrement pesante.

La traversée de la cour est périlleuse. Mon attention est accaparée par le van garé à gauche de ma Peugeot. La pluie du matin recouvre les fenêtres d'une fine pellicule d'humidité. Léo doit se geler les attributs à passer ses nuits dehors. Je serais curieuse de jeter un coup d'œil à l'intérieur de son antre, puisqu'au premier abord, sa camionnette ne paye pas de mine. Elle ressemble à celles qu'utilisent les prostituées à la sortie de la ville. Une bougie allumée sur le tableau de bord en guise de bienvenue. Je suis persuadée que de nombreuses femmes seraient prêtes à payer pour fondre sous sa langue.

*Je m'égare.*

Inutile de déboursier ses économies, les hommes sont charitables.

La clé posée sur la serrure, je suis prête à déguerpir, lorsque le bruit d'une porte coulissante me fait

sursauter. Pour une fois, Léo semble aussi surpris que moi. Il s'est débarrassé de son pull gris qui lui allait à merveille. Et de son pantalon qui lui dessinait un cul d'acier... et... de son... caleçon ? Son slip ? Son string ? Peu importe, le truc qu'un être humain doté d'une telle protubérance est censé porter pour maintenir en place ce pesant attribut !

Ma bouche est-elle ouverte ? Mes clés ont-elles glissés entre mes doigts ? Mes yeux sont-ils rivés sur son entrejambe ?

Oui.

Merde !

*Regarde ailleurs, Jade !*

*Regarde ses pectoraux rectilignes, ponctués de deux tétons couleur chair dressés—à cause du vent frais ? Non ! Plutôt son torse longiligne où se profile une série d'abdominaux, fins, gracieux ? Mauvaise idée ! Je fixe alors le tracé vers le sud de son bassin, vertigineux...*

*Au nord, Jade, plus au nord.*

Mon regard remonte le long de la ligne de poils blonds sous son nombril, jusqu'à la croix noire, probablement en onyx, pendant sur son plexus. Le creux entre ses clavicules accentue la musculature de ses trapèzes. Sa pomme d'Adam oscille sous les poils de sa barbe. Sa mâchoire encadre une bouche indécente. J'accélère mon parcours et atterris dans le bleu profond de ses yeux. Dans leur océan mouvementé. Et je me noie dans le triangle des Bermudes.

Et merde !

*Le sud, Jade !*

*Le sud est moins dangereux.*

Mais, était-il si montagneux, il y a quelques secondes ou un tremblement de terre a-t-il poussé les plaques tectoniques à accentuer la croissance des collines ? De la lave en fusion couvre mes joues lorsque le nudiste se saisit d'un tee-shirt pour recouvrir son intimité.

Petite vicieuse, m'accuse-t-il en souriant malicieusement.

Je te demande pardon ? m'offensé-je. Je ne t'ai pas demandé de te mettre à poil devant moi. Tu n'as qu'à ...

Je secoue les mains en direction de ses parties sensibles en prenant garde à ne pas les relâcher de nouveau. Ce n'est pas la première fois qu'un sexe s'affiche guilleret devant moi, mais la situation n'est pas appropriée et le porteur du flambeau trop instable pour que je me laisse aller à profiter de la chaleur de sa flamme. Léo sourit malicieusement.

Tu n'as qu'à maîtriser ta tour de Pise, ricané-je sans pudeur.

Son regard espiègle descend sur ses attributs et je ne peux m'empêcher de laisser échapper un petit rire.

Je n'y peux rien si ma queue est sensible. Cesse donc de la dévorer des yeux, se moque-t-il.

Pfff, tu devrais plutôt ranger ton paquet avant que me vienne l'idée de te la dévorer tout court, lancé-je sans réfléchir.

Tu captas mon attention, là, se gausse-t-il.

Au secours, qu'est-ce qu'il m'a pris ? Je me suis laissée emporter par nos joutes verbales dans la

cuisine et ce satané rêve de l'autre nuit. Des bribes d'images me reviennent à l'esprit. Je ferme les yeux fermement pour chasser les visions qui m'envahissent. Voilà pourquoi je devrais toujours prendre le temps d'analyser mes mots avant qu'ils sortent de ma bouche. Je suis morte de honte et mes joues s'enflamment de plus belles. Si seulement je pouvais me calfeutrer ou disparaître comme un clou dans un bois tendre. Je clarifie mes intentions avant que l'ambiguïté de mes propos ne devienne une proposition explicite dans l'esprit d'un dépravé tel que Léo.

– « Te la dévorer » est une manière de dire « te la mordre ».

**Avec mes dents, précisé-je.**

Pas de soucis, j'avais bien compris que les pénis n'étaient pas ton truc.

Je suis légèrement vexée. Je sais bien que mon look est très loin de celui d'une allumeuse avertie mais de là à passer pour une sainte-nitouche...

Ben non, désolée, je n'ai pas une collection de représentations phalliques sur mes étagères.

Évidemment.

Léo est devenu très sérieux et la dérision qui imprégnait ses propos quelques secondes à peine a disparu. Son comportement me froisse à nouveau. Il descend de son van et se dirige, pieds nus, vers l'avant du véhicule. Encore une fois, le yéti donne l'impression que je n'existe plus. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'un lien venait de se créer, mais la tension entre nous s'était relâchée. Sa froideur soudaine me ramène les pieds sur terre et me révèle que je ne suis pas si indifférente à ses agissements que j'aimerais le croire. Quelle connerie !

En sortant du véhicule, Léo n'obstrue plus l'intérieur de son van et ma curiosité est libre d'étancher sa soif. Je m'attendais inconsciemment à découvrir un espace enseveli de caisses et d'outils, tel la camionnette de mon plombier. Pourtant, je demeure bouche bée devant l'entrée d'une chambre. Aucun fouillis. Je n'aperçois qu'un matelas épais. Il est recouvert d'une couette volumineuse de couleur bordeaux et d'un unique coussin noir. Des dalles plastiques au sol donne l'illusion d'un parquet en chêne et confère un aspect cosy à l'espace restreint. À cause de l'accoutrement de Léo, je n'avais pas remarqué l'objet se balançant en hauteur. Accroché à une encoche de la carrosserie intérieure, un attrape-rêve virevolte. Les trois plumes couleur bronze dansent une valse menée par la brise, tandis que le cercle qui les tient tournoie sur lui-même, hypnotisant les curieux comme moi.

La manière de vivre de Léo est déconcertante.

Et mon intérêt est décuplé quand je me retourne vers l'homme des bois.

Les jambes écartées et les pieds ancrés au sol laissent entrevoir le jet projeté sur les feuilles de l'arbuste. Le dos tourné, nu, entièrement nu, l'homme des cavernes arrose la nature de sa pisse. Je suis subjuguée par le spectacle qui s'offre à moi. Si ce n'était que le fuselage de ses cuisses et de ses mollets particulièrement mis en valeur par sa peau dorée et ses poils vénitiens, mon engouement serait compréhensible. Si ce n'était que les deux pommes lisses et fermes qui me hèlent et me hurlent « mangez-moi », ma frénésie serait contrôlable. Si n'y avait qu'un homme normal devant moi, mon cœur ne tambourinerait pas autant dans ma cage thoracique. Mais Léo est différent et l'œuvre d'art gravée sur sa peau illustre davantage sa singularité.

Il y a longtemps, quand ma crise d'adolescence était à son apogée, j'ai moi aussi poussé la porte d'un tatoueur. Tout mon argent de poche était passé dans la réalisation d'un dessin ridicule sur le haut de ma cuisse, mais le caprice d'une adolescence n'est rien en comparaison de ce qui s'illustre sous mes yeux.

Léo est un ange. Si je me fie aux deux ailes déployées sur ses omoplates. Elles sont magnifiques et recouvrent la partie supérieure de son dos. Les plumes rectrices prennent fin sur ses larges épaules. Les couleurs vives de chacune d'elles hypnotisent ma rétine. Le rouge, l'orange, le bleu et le violet alternent. L'homme des bois paraît prendre son envol dans un arc-en-ciel. Je suis impressionnée par la beauté des détails qui rendent ces ailes vivantes. Un peu plus et l'illusion d'optique apportée par le réalisme du dessin donnerait l'impression que la brise balaie la multitude de plumes serrées les unes contre les autres.

La jovialité de ces couleurs est très vite estompée par l'œuvre verticale sur laquelle les deux ailes prennent leur base. Le long de sa colonne vertébrale jusqu'au début des vertèbres sacrées, une dague noire fine, à double tranchant, termine sa pointe acérée sur sa nuque. L'encre d'un dessin indescriptible sur sa peau que j'apercevais l'autre nuit au bar était donc le bout de cette arme blanche. La lame est effrayante, puisqu'elle semble prête à se planter dans le crâne de son propriétaire, telle une épée de Damoclès.

Plus étrange encore sont les deux serpents verts qui s'enroulent comme les fils d'un scoubidou le long de cette épée. Leurs têtes se font face entre les omoplates, leurs langues fourchues prêtes à s'enlacer. Je cligne des yeux plusieurs fois pour atténuer la sensation de picotement due à ma paralysie oculaire. Le tatouage sur le corps de Léo me rappelle le caducée, ce symbole de la médecine emprunté au dieu Hermès.

Tu admires le spectacle ?

Léo a le chic pour m'extraire de mes pensées. Mon mutisme accompagne la découverte de son corps tatoué. En le voyant nu, je pourrais penser avoir eu accès à l'intégralité de l'homme des cavernes mystérieux, mais son apparence, même dévoilée intégralement, semble être une boîte de Pandore.

J'humecte mes lèvres d'un coup de langue râpeuse avant de reprendre ma dignité humaine et retirer la bave qui glisse sur mes commissures.

Le spectacle ? J'attends que tu t'envoles très haut dans le ciel, très loin, avant d'applaudir.

Faire semblant de ne pas être affectée est comparable à un exercice de cirque sur une corde à linge. Lui donner la satisfaction d'être une attraction plaisante, une personne digne d'intérêt, n'est pas envisageable. Léo est bien trop imbu de sa personne. Son assurance est un frein à la mienne. Il est si imprévisible que lui laisser penser une seconde que j'éprouve une attirance pour lui serait de l'auto-flagellation. Il pourrait se servir de cette faiblesse contre moi. Je dois me protéger de l'extérieur.

Léo reprend le tee-shirt coincé entre ses dents avant de me faire face. Son regard est pénétrant et il me fait peur. Je regarde partout sauf dans sa direction. Qui sait ce qu'il arriverait à lire au fond de mes iris ? Il avance de trois pas vers moi, de sorte que je ne puisse plus éviter sa présence.

Ça t'arrive de dire la vérité parfois ?

Des frissons me glacent la colonne vertébrale. Mes orteils se crispent à l'intérieur de mes bottes. Je hausse les épaules pour lui signifier que sa question n'a aucun sens.

Tu es une très mauvaise menteuse. Chaque fois que tu ouvres la bouche, c'est pour sortir une grosse connerie.

Sa main se lève doucement et son index vient effleurer le côté de mon visage où la peau est la plus fine.

Tu vois cette petite veine sur ta tempe, elle tressaute quand tu cherches à cacher ce que tu penses.

Je recule d'un pas, mais ma fuite est vite stoppée par la carrosserie de ma voiture. Bloquée par

l'homme des bois et son expertise, je me sens défaillir.

Ne pas dévoiler toutes ses pensées, ça s'appelle les bases de la vie en société.

Une lueur d'amusement s'allume dans ses yeux.

Je vis dans un van. La société, c'est pas mon truc.

Eh bien, pour ta gouverne, les gens normaux s'accommodent de la politesse et des non-dits. Si j'avais vraiment envie de te dire d'aller te faire foutre, je ne te le dirais pas, pour éviter des conflits inutiles. Mais si tu tiens à tout prix à ce que je sois sincère avec toi, il n'y a aucun problème pour moi... VA TE FAIRE FOUTRE !

Sa bouche s'écrase sur la mienne avant que j'aie le temps de finir ma phrase. Je ne réalise pas tout de suite ce qu'il se passe. Mon cœur fait du hula hoop et m'envoie des frissons jusqu'aux lobes de mes oreilles. Ses lèvres me dévorent jusqu'à ce que sa langue, chaude et voluptueuse, se fraie un passage forcé entre elles. Je suis foudroyée par l'intensité de son baiser. Le goût et le parfum de son corps sont d'une douceur enivrante. Je réponds à son désir sans même en être consciente. Nos bouches s'accordent parfaitement, nos lèvres glissent l'une contre l'autre avec délice. Je suis happée. Son torse nu se presse contre ma poitrine. Ses mains sont en appui sur le toit de ma Peugeot et ses bras encadrent mon visage. Il m'enferme dans un autre monde où je suis à sa merci. Rien ne perturbe mon esprit. Je ne réfléchis plus et me laisse porter par le moment. Mon souffle est aspiré par l'énergie dévorante de Léo, jusqu'à ce qu'il s'écarte vivement.

Je suis immobile, perdue dans l'espace et le temps.

Il ramasse le tee-shirt tombé à ses pieds et les clés de ma voiture, qui gisaient à côté. Je ne m'étais pas rendue compte de sa nudité expressive. Il la cache aussitôt. Mes joues sont en feu et ma bouche réclame encore une dose de l'homme des bois. Il me tend le trousseau.

Là, tu étais sincère.

Je ne réponds pas. Trop abasourdie parce qu'il vient de se passer. Je regarde Léo remonter dans son van. La main sur la poignée, prêt à refermer son véhicule.

C'est bien dommage que tu ne veuilles pas te glisser dans le lit du baroudeur, ajoute-t-il. Tu aurais pu te confesser davantage.

Un clin d'œil clôture sa phrase et la fossette sur sa joue est la dernière chose que j'observe avant qu'il ne se mure dans son van. Le chant d'une mésange après la pluie se fait entendre. Un rayon de soleil caresse mon cuir chevelu. Le yéti m'a démasquée. Il savait que j'étais rentrée dans sa chambre au moment même où je l'ai qualifié de baroudeur. À cet instant, seules les photographies sur son mur pouvaient me permettre de l'envisager comme un voyageur sans attache.

Et s'il me devine aussi facilement, je crains de ne pouvoir lui faire confiance.

\*\*\*

J'arrive chez moi, perturbée par une culpabilité profonde. Vitamine jappe à mes pieds avec insistance. Ma petite chienne me fait savoir à quel point je lui ai manquée. Elle se précipite

dans la cour au moment même où la porte d'entrée s'ouvre. C'est la première fois que je décroche, et retarde son heure de sortie. J'occupe donc ma matinée à flâner dans les bois avec elle afin de me faire pardonner.

À l'heure du déjeuner, mon ventre crie famine. Hélas, mon réfrigérateur est pratiquement vide. La brique de lait entamée fait pâle figure à côté de la tomate fraîche et d'une tranche de jambon solitaire. Je mange avec peu de conviction. Les repas de ma mère me manquent. Ses origines italiennes et l'appétit gargantuesque de mon père l'obligent à nous préparer des plats familiaux aux capacités nutritionnelles riches. En avalant ma dernière bouchée de charcuterie, je décide de les appeler. Leur soutien sans faille sera une dose de réconfort pour ce week-end de révisions qui m'attend.

Je nettoie la vaisselle et la sèche avant de la ranger dans le placard. Je saisis mon téléphone. Le contact « Maman » est dans la liste des appels émis. Même si je ne trouve plus le temps pour leur rendre visite régulièrement, je ne manque pas à mes devoirs familiaux en les appelant au moins une fois par semaine.

Je lance l'appel en m'affalant sur le canapé du salon. Et la messagerie m'accueille : « Bonjour, vous êtes bien sur le portable de Monsieur et Madame Perrin, nous ne sommes pas là pour le moment, retentez votre chance ultérieurement, nous vous rappellerons dès que possible ».

Zut ! Pourquoi faut-il qu'ils éteignent toujours leur ligne ? À quoi leur sert un mobile, s'ils l'oublient au fin fond d'une poche ? En posséder un était déjà un exploit dans ma famille de retranchés loin de la technologie. Mon père refuse catégoriquement d'admettre la nécessité d'en avoir un à lui. Un jour, je lui en achèterai un et il sera contraint d'en être dépendant comme nous tous. Inutile de laisser un message, je ne suis même pas sûre que l'un de mes géniteurs sache consulter la messagerie. Je recommence et la voix de ma mère fait écho dans mon oreille jusqu'à ce que je décide de retenter ma chance ultérieurement. Tant pis.

Les révisions me prennent un temps considérable et je bâche tout l'après-midi sur les cours de génétique. Les schémas se mélangent dans mon cerveau et les lignes de mon cahier se superposent les unes aux autres. Je finis par m'assoupir sur mes notes.

\*\*\*

La sonnette de l'entrée me sort de ma léthargie vers 17h00. Je me lève en sursaut. Mon reflet dans le miroir du couloir fait plutôt peur. Les spirales de mon cahier ont laissé des stries sur mon front et un filet de bave descend sur ma joue. Je n'attends pas de visite. Je n'en reçois jamais et cela me convient parfaitement. Je n'aime pas être prise au dépourvu.

Une minute, s'il vous plaît.

En me précipitant dans la salle de bains, je manque de trébucher sur Vitamine. Mon agitation la rend folle. Elle passe entre mes jambes comme si j'étais un parcours d'agility. J'asperge de l'eau fraîche sur mon visage ensommeillé et remets en place les mèches de cheveux éparpillées avant de redescendre ouvrir.

Un coup d'œil rapide par la fenêtre me rassure instantanément. Kat, debout sur le perron, ne me fera pas concurrence aujourd'hui. Elle a beau eu la patience de se maquiller telle une geisha pour un speed-dating, son fond de teint ne camoufle pas complètement ses cernes et sa gueule de bois. J'ouvre la porte.

Elle me sourit timidement.

Salut.

Salut, réponds-je. Tu as réussi à te lever ?

Kat se jette à mon cou et m'entourne. Longtemps. Ses fins bras m'entourent et le bout de son nez gelé plonge dans mon cou. Je finirais par m'habituer à ses élans d'affection.

*Pas si sûr.*

En attendant, je ne veux pas la blesser outre mesure et je réponds moi-même à son accolade en pressant mes mains dans son dos. Son gémissement indique son soulagement. Elle encercle mon visage de ses mains froides et dépose un bisou sur mon front.

Merci beaucoup. Pour le câlin. Et pour hier soir aussi, ajoute-t-elle, le regard chargé de honte.

Y a pas de quoi, Kat, c'est normal. Je n'ai rien fait de plus qu'être ton infirmière, ton psychiatre, ta nounou et ton chauffeur de taxi, ajouté-je en lui pinçant le bras.

Kat acquiesce maladroitement.

Je t'avais bien dit que je te lâcherais plus la grappe.

Je m'en souviens et je n'aurais pas dû l'oublier, la taquiné-je avec sadisme, me moquant de sa mine embarrassée. Je plaisante, Kat, mais ton harcèlement est d'une ténacité remarquable, tu es sacrément courageuse d'être venue à pied jusqu'à chez moi.

Ses yeux s'écarquillent en deux billes parfaitement rondes.

Du harcèlement ? J'en suis capable, mais du harcèlement sportif, impossible, s'exclame-t-elle avec amusement. C'est Léo qui m'a accompagnée.

Je n'avais pas les yeux en face des trous pour ne pas avoir fait attention au van blanc de Léo derrière le grillage qui sépare la maison de ma tante à la route forestière. Un battement de cœur m'assaille. Il est derrière son volant et nous observe. Une casquette enfoncée sur son crâne, on peut à peine apercevoir ses traits et en déduire son humeur. J'ai envie de le voir de plus près. Ma main se lève et lui adresse un signe. Comme la fois où j'ai failli l'écraser. Sauf que cette fois, c'est le yéti qui a réussi à me désagréger. Avec son baiser. Le moteur vrombit et il redémarre en trombe en laissant un nuage de poussières obscures sur mes réflexions. Ma déception incontrôlable se reflète aussitôt sur ma moue boudeuse.

C'est déjà un exploit qu'il m'ait amené jusqu'ici, me rassure Kat. Il travaille dans moins d'une heure. Ta maison n'était pas sur sa route, mais il s'est gentiment proposé. Léo est imprévisible comme garçon, mais il est adorable !

Je m'en suis rendue compte, acquiescé-je.

Tu le trouves adorable aussi ?

Adorable n'est vraiment pas le mot qui le qualifierait le plus. Inquiétant, troublant, lunatique, psychopathe...satyriasisque seraient plus adéquat !

Je vois que tu as fait sa connaissance, s'esclaffe Kat. Laisse-moi rentrer que je rigole un peu de tes déboires, ça me fera oublier les miens. Et puis, j'ai ramené des sushis.

Elle lève son sac en papier noir, un large sourire aux lèvres.

Mais c'est à peine l'heure du goûter !

Alors goûtons, déclare la curieuse en passant à côté de moi sans attendre mon approbation.

Montée sur des échasses bicolores, Kat illumine la maison de ma tante. Vitamine est sur ses talons et guette chacun de ses mouvements. Je regretterais presque de ne pas être une chienne pour ne pas avoir à cacher ma réticence. Mon sourire n'est qu'une façade. Je suis très mal à l'aise. Depuis que ma tante est partie, voilà trois semaines, seuls les jappements de Vitamine ont résonné ici.

La vaisselle est lavée, la poussière époussetée, le linge plié, la poubelle sortie, les plantes arrosées. Et pourtant, je me sens sale. Des sueurs froides glissent dans mon dos alors que Kat installe les makis dans une assiette. Je réfléchis. Qu'est-ce que j'aurais pu oublier ? Je ne suis pas parfaite. Je suis très loin d'être parfaite.

*Quelle horreur !*

*Kat ne voudra plus jamais me parler.*

*La maison est sale. Je suis sale.*

Elle risque d'attraper mes microbes. La cuvette des toilettes est javellisée ? Oui. Et les aliments dans le réfrigérateur sont-ils périmés ?

*Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne sais pas !*

Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Je ne sais pas !

Mon souffle est saccadé. Mon cœur bat trop vite. J'étouffe. Kat n'est plus qu'un halo de lumières multicolores. Je perds le contrôle. J'ai l'impression d'être tombée en panne sur une voie ferrée et qu'un train de marchandise fonce droit sur moi. Mes mains sont engourdies. J'ai mal au cœur.

*Je vais mourir !*

Mon pull me comprime, le col m'étrangle. J'ai besoin d'air, mais mes jambes refusent d'avancer.

*Je vais mourir !*

Respire, Jade. Tu m'entends ? Respire. Je vais compter jusqu'à dix, écoute ma voix et compte avec moi. Tout va bien. Un. Deux. Trois...

Mais où suis-je ? Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Quatre. Cinq...

Les mains de Kat me tiennent les bras. Elle est agenouillée devant moi. Sa voix résonne dans ma tête.

Six. Sept...

Ses yeux me scrutent avec inquiétude. Ma respiration se calme. Je me concentre sur sa bouche. J'articule avec elle, mais ma voix n'est qu'un chuchotement d'enfant dans une cour de récréation.

Huit. Neuf et dix.

Éparpillé sur le sol de ma cuisine, mon étonnement est à son paroxysme. Je ne comprends pas l'état dans lequel je suis. Kat s'adosse contre le mur à mes côtés. Soulagée, elle m'adresse un sourire bienveillant.

Eh bien, c'est ce qu'on appelle une belle crise de panique ! Tu en fais souvent ?

Non !... Non, c'est... la première fois... Je ne sais pas pourquoi, c'est une drôle de sensation.

Moi, je sais pourquoi, affirme-t-elle. C'est une réaction en chaîne tout à fait classique. L'effet papillon.

Mon corps reprend peu à peu une température tolérable. Mes muscles se relâchent en douceur.

L'effet papillon ?

Et oui, ça monte crescendo ce genre de truc. Ça commence par un coup d'un soir médiocre. Tu te dis « Merde, je n'ai pas crié la sainte mère des orgasmes, mais tant pis j'aurais une autre occasion plus tard ». Puis le temps passe et le mec qui te drague en boîte est plutôt sexy, t'en ferais bien ton quatre-heures... ton quatre-heures du mat' évidemment, c'est le goûter que je préfère. Bref. Il t'emmène chez lui et là, horreur, tu t'aperçois qu'il porte le même caleçon imprimé, tu sais celui avec des grosses fleurs hawaïennes de toutes les couleurs, le même que l'autre abruti qui ne t'a pas fait grimper aux rideaux.

J'écoute Kat avec attention, sans trop savoir où elle compte en venir, mais son monologue est apaisant.

Tu regardes ces fleurs et ta petite culotte mouillée pleine d'enthousiasme à rouler sur tes chevilles s'assèche comme si Moïse avait écarté les eaux de la mer Rouge. Ce n'est que la deuxième fois, mais déjà tu te dis qu'un vibromasseur serait plus efficace. T'en commande un, le plus chic avec rotation à trois vitesses, doux comme du velours et beau comme un camion, mais le site Internet où tu l'as commandé est basé en Chine et ton colis tarde à venir. Toi, évidemment, t'en peux plus, ton clito est pas loin d'appeler SOS maltraitance. T'es sous la douche, et là tu te dis « Ma brosse à dent électrique, c'est une tête rotative ? ». Ben oui, pourquoi pas après tout ! Sauf que tu t'emmêles les poils pubiens avec et que tu hurles de douleur, t'étais pas loin d'en faire des tresses après tout ce temps d'abstinence.

Kat se tait une minute. Si à l'avenir, je saurais reconnaître une crise de panique, la tirade de ce phénomène est une crise inconnue du corps médical.

Et donc ? m'aventuré-je à la relancer.

Au final, tu n'as pas joui depuis des mois et tu finis par faire une crise de panique en invoquant l'heure du goûter.

J'éclate de rire si fort et si longtemps que des crampes finissent par apparaître dans mon abdomen. Malgré l'incohérence de sa théorie, Kat n'a pas tout à fait tort. Je suis trop stressée, dans le contrôle permanent et mon corps me lance peut-être un appel au secours. L'approche des examens m'annihile totalement. Si je veux devenir un bon médecin, il me faut montrer l'exemple et vivre ma vie en bonne santé. Manger cinq fruits et légumes, pratiquer une activité physique régulière, ne pas fumer, boire avec modération.

Et prendre du plaisir. J'en suis capable.

*Enfin... Je pourrais toujours essayer.*

Tu n'as pas ton mot à dire. Regarde les conséquences de ton absence hier. J'ai fini la tête arôme pieds de cochonne, me gronde Kat.

Tu n'es pas obligée de sortir tous les soirs.

Quoi ! Un samedi ? Et qu'est-ce que tu voudrais que je fasse d'autre ?

Kat insiste pour sortir. Encore ! Je suis de nature têtue, mais l'adversaire face à moi est de taille. Voilà vingt minutes que nous débattons de la possibilité d'aller boire un verre en ville.

Tu as vu l'heure ? Il est plus de minuit ! Je refuse de mettre le nez dehors.

Après avoir « goûter », ma nouvelle amie et moi sommes restées dans le salon. Nous avons d'abord discuté, puis regardé un épisode de Danse avec les stars, avant de nous assoupir, toutes les deux, devant l'épreuve du cha-cha. À la coupure publicitaire, le son de la télévision nous a réveillées.

Je ne savais pas que j'avais à faire à Cendrillon, mais dans tous les cas, tu seras bien obligée de sortir

pour me raccompagner chez moi. Je ne vais pas abuser de ton hospitalité, plaisante Kat.

La teneur de ses propos me claque en pleine figure. La laisser entrer chez moi était déjà source d'un conflit interne douloureux, je n'envisage même pas l'idée qu'elle passe la nuit entière ici. Mes appréhensions doivent se refléter sur mon visage, car Kat intervient, brisant le cours de mes pensées.

T'inquiète, Jade, ricane-t-elle. Je n'ai nullement l'intention de dormir cette nuit, ni chez toi, ni chez moi.

Le plaid qui me recouvrait glisse sur mes jambes lorsque j'étire mes membres.

Un bruit sourd retentit. Quelqu'un cogne à la porte. Vitamine aboie, l'air hagard, et Kat m'interroge silencieusement. Si j'avais été seule, je me serais terrée dans le canapé, le cœur prêt à exploser, en attendant que mon visiteur inconnu reparte. Mais Kat n'appartient pas à cette catégorie de personne.

Qui est-ce ? hèle-t-elle, sans se préoccuper un instant de n'être qu'une invitée dans ma maison.

Mes yeux la fusillent, mais mon amie n'en est pas affectée. N'obtenant qu'un silence pour toute réponse, elle réitère sa demande.

C'est qui, bordel ?

Putain, ouvre la porte, grogne une voix familière.

Ce son, grave et éraillé, atteint directement le plus profond de mes entrailles. Kat lève les sourcils et son expression, en alerte, me fait doucement peur. Léo cogne à nouveau contre la porte d'entrée.

C'est moi, merde. Ouvrez ! exige-t-il.

Je m'apprête à me lever, mais Kat secoue la tête énergiquement pour me signifier de ne pas bouger. J'ai du mal à comprendre son changement d'attitude. Léo est censé être son ami. Pourquoi vouloir soudainement l'éviter ? Certes, ses mots saccadés présagent d'une consommation abusive d'alcool et Léo n'est qu'un homme des cavernes peu fréquentable, mais je m'interroge avec inquiétude.

Pourquoi tu ne veux pas lui ouvrir ? chuchoté-je.

Il est saoul, répond-elle immédiatement.

Et alors ? Tu l'étais hier aussi, et il a fait en sorte que tu rentres chez toi, saine et sauve.

Kat s'enfonce dans le fauteuil. Ses traits se durcissent et ses doigts pianotent avec rapidité sur le bras de l'assise. Elle lutte intérieurement. Ma réponse semble lui infliger une bataille intérieure.

Il est saoul, me répète-t-elle.

Oui, j'ai bien compris. Mais ce n'est pas une raison pour le laisser tambouriner à ma porte toute la nuit.

Il finira par renoncer ou s'épuiser, se convainc-t-elle.

Ma chienne jappe en effectuant des allers retours entre l'entrée et le salon où nous nous trouvons. Kat et moi continuons de nous fixer en silence. Son regard déterminé semble affirmer qu'elle compte camper sur ses positions, tandis que j'essaie d'analyser son comportement peu représentatif de sa personnalité délurée.

Tu as peur de lui ? lui demandé-je.

Ses paupières clignent à répétition avant qu'elle ne me réponde.

Non.

Je suis de nature curieuse. La venue de Léo est étonnante et, malgré l'appréhension de Kat, je veux savoir ce qu'il vient faire ici. Ou, tout simplement, je veux le voir. Je ne sais pas. Je ne sais pas, mais je me lève.

Il est trop lourd quand il a bu, me prévient Kat. Tu vas le regretter, et encore plus si cet imbécile n'a pas fait que boire.

Tu exagères.

Mon pouls bat au rythme des poings de Léo qui cognent contre ma porte. Et s'il était violent ? Ou agressif ? Sa personnalité lunatique peut réserver quelques mauvaises surprises. J'en ai déjà fait la malheureuse expérience. Si l'alcool dévoile son mauvais côté, je ne pense pas que l'ignorer soit une solution. J'approche ma main de la poignée. Elle tremble légèrement.

*Je suis maso.*

Ouvre... Kat, je sais que t'es là !

Mon amie est silencieuse. Apparemment, l'homme des bois est venu dans l'intention de voir Kat, pas moi. J'ai un petit pincement au cœur. Ça m'énerve.

*D'être aussi mièvre.*

Un baiser de sa part et me voilà prête à espérer qu'une suite serait envisageable. Les filles comme moi ne sont tout simplement pas attrayantes pour les hommes de caractère au physique érogène. Ils cherchent les bombasses ou les excentriques. Je ne suis ni l'une, ni l'autre. Ma main abaisse la poignée et la porte d'entrée s'ouvre sur le poing fermé de Léo, prêt à tambouriner une fois de plus. Surpris, ce dernier manque de perdre l'équilibre et se rattrape, in extremis, au chambranle de la porte.

Son regard est perdu, vitreux. Le blanc de ses yeux est injecté de sang. Ses cheveux retombent négligemment sur son front, et je comprends la raison de leur aspect lorsqu'ils les entremêlent à ses doigts, dans un geste nerveux, les ébouriffant dans tous les sens avant de les remettre bien alignés.

Qu'est-ce que tu veux ? l'interrogé-je avec froideur.

C'est toi que je veux, répond-il du tac au tac.

L'espace d'une minute, son affirmation me paraît presque sincère. Ses yeux bleus me scotchent. Je suis happée par l'intensité de son regard. On dit que les prunelles sont le reflet de l'âme. Si c'est le cas, alors son âme est brûlante, dévorée par les flammes de l'enfer, car il m'est impossible de rester stoïque lorsqu'il me fixe. C'est comme si le bleu de ses iris était une eau gelée. Une entité qui vous cristalliserait par le froid. Celle qui vous paralyse, qui vous immobilise sans même que vous ne vous en rendiez compte. Celle qui vous détruit, vous fait souffrir sans que vous puissiez réagir. Les yeux de Léo sont tout cela, jusqu'à ce qu'un sourire narquois se dévoile sur sa jolie bouche. Il se paie ma tête. Comme d'habitude.

Je souffle de désespoir en cherchant à refermer la porte derrière lui, mais le yéti ne l'entend pas ainsi. Son amusement se transforme vite en détermination. Il bloque mon geste avec sa boots et réussit à s'engouffrer par l'entrebâillement sans difficulté. Ses mains puissantes agrippent mes bras et me plaquent avec fermeté contre la porte, grande ouverte. Son torse est collé à ma poitrine. Mon visage est tout près de son cou et l'odeur de son parfum se mélange à celle du whisky. Il en a sûrement bu une grande quantité. Je fixe sa mâchoire. Je sais qu'il a le visage penché vers moi et qu'il me regarde. Si je levais les yeux, je constaterais la faible distance qui nous sépare. Nos lèvres sont à seulement quelques centimètres et je ne peux m'empêcher de repenser à la douceur de celles-ci, à leur chaleur, à l'embrassement qu'elles

pourraient procurer au creux de mon estomac. Mon cœur bat la chamade, mais je ne suis pas effrayée. Pas vraiment.

Je ne sais pas mentir... surtout quand j'ai bu, me confie-t-il à voix basse.

Ma langue est pâteuse. Je gigote et mon ravisseur réalise ce qu'il est en train de faire. Il relâche sa prise et ses doigts remontent le long de mon bras, jusqu'à mon épaule, pour venir effleurer mon cou, juste derrière le lobe de mon oreille. Des frissons recouvrent ma peau.

Je ne sais même pas comment tu t'appelles, admet-t-il d'une voix soudain si douce, pleine de regrets.

Je trouve enfin le courage d'affronter son regard. Léo fixe mes lèvres sans pour autant les regarder vraiment. Les yeux dans le vague, il semble emporté par ses pensées. Ailleurs. Mes capacités de peureuse peuvent enfin être exploitées. Je le vois sans qu'il ne me voie. Chaque couleur dans ses prunelles se juxtapose, créant une mise en abyme profonde. Impossible alors de quitter son emprise. Je le vois, et il me noie, car je ne sais pas nager en eaux troubles. J'essaie de me raccrocher à ses pupilles noires, mais elles brillent tant, que les fixer trop longtemps provoque des picotements sous les paupières.

KAT, qu'est-ce que tu fous, bordel ? hurle-t-il soudainement, en reculant de deux pas.

Le haussement de son ton me fait sursauter. Il tient à peine debout. Ses pieds dansent l'un sur l'autre avec un équilibre précaire. Kat déboule dans le couloir. Elle ne semble pas effrayée, contrairement à ce à quoi je m'attendais. Elle fronce ses sourcils, ostensiblement.

Qu'est-ce que tu fous ici, Léo ?

Allez, Kat, je suis venu te chercher, amène-toi.

Le yéti chancelle d'un pas vers la sortie.

Ça va pas, non ? proteste mon amie. Tu tiens à peine sur tes jambes. Je t'ai rien demandé et je tiens à la vie, moi.

Léo se retourne, un air mélancolique sur son visage.

Je t'en prie, Kat... Me fais pas ça ! l'implore-t-il.

Il se précipite sur elle et lui saisit les mains. Kat m'adresse un regard gêné. Je crois bien être de trop. Leur confrontation m'a tout l'air d'être un conflit de couple. Mon homme des bois appartient donc au tableau de chasse de sa colocataire. Ça m'en a tout l'air. Mon amie se libère de l'emprise de Léo.

Mais t'es complètement malade ! J'ai pas envie de me prendre un arbre. T'es imbibé de la tête aux pieds et tu ne devrais pas être ici.

Et pourquoi ? s'insurge le yéti. Tu as peur que je drague ta copine ?

Oh, ta gueule, Léo, répond aussitôt Kat, le regard désapprobateur, tu m'avais promis.

L'image que leur couple renvoie à travers leur dispute est étrange. Je n'aurais jamais imaginé les deux assez longuement impliqués dans une relation pour qu'elle en arrive au point des règlements de compte et des reproches. Je suis bouche bée. Et surtout, je ne veux pas être la source de leur conflit ou un souffle sur leur brasier.

S'il vous plaît.

Personne ne m'entend.

*J'ai l'habitude.*

S'il vous plaît !

J'attire leur attention en agitant mes mains entre eux. Ils s'interrompent pour m'écouter.

Kat a raison. J'ai l'impression que tu n'es vraiment pas en mesure de conduire, commencé-je avec prudence.

C'est pas moi qui conduit, c'est... mon... van, bégaye Léo.

T'es raide mort, tu devrais rester dormir ici, lance-t-elle en ricanant sournoisement.

Je suis prise d'un haut-le-cœur. Il en est hors de question !

Il en est hors de question ! s'exclame l'homme des cavernes. Je ne dors pas chez qui que ce soit, et encore moins chez une...

Il hésite, tout en me lorgnant de haut en bas, pour s'aider à me qualifier.

Chez une petite bourgeoise, reprend-il. Une fille à papa. Non, merci... J'ai un chez moi. Allez-vous faire foutre, toutes les deux !

Sa bouche se crispe. Ses paupières se ferment à plusieurs reprises, et Léo traîne ses bottes jusqu'à la sortie.

Aucun mot ne me vient, tant j'ai de la peine.

Fille à papa. Fille à papa. Fille à papa.

*Oui ! Et alors ?*

J'aime mon père et il me prouve son amour en retour. Je n'ai pas à en avoir honte, ni à m'en justifier.

Je te l'avais bien dit qu'il était lourd quand il avait bu, me sermonne mon amie, mains sur les hanches.

Pas autant que toi, plaisanté-je. Vous êtes faits l'un pour l'autre.

Léo n'est fait pour personne, marmonne-t-elle en le regardant s'enfermer avec difficultés à l'arrière de son van. Au moins, s'il dort un peu, il aura déçu avant de reprendre le volant.

Elle m'envoie un coup de coude dans les côtes.

À mon tour, maintenant. Si tu pouvais me déposer en ville, je t'en serais redevable.

Et lui ? m'inquiété-je.

Il ne risque pas de t'embêter, oublie qu'il est là.

Je hoche la tête sans grande conviction et saisis mes clés de voiture.

*Oublie qu'il est là !*

Si seulement.



# 11 - À la lueur de la lune

Tu es bien sûre de ne pas vouloir rentrer chez toi ?

Les néons lumineux du Rock & Beers nous accueillent sur le parking. J'ai laissé le moteur tourner en espérant que Kat change d'avis.

Ça ne me dérangerait pas de faire un détour par la villa, insisté-je encore.

J'ai probablement oublié ce que c'était d'être une jeune étudiante. Une troupe s'agglutine devant l'entrée et les visages ne me sont pas tous inconnus. Je ne pourrais pas donner le nom de ces personnes, mais je reconnais quelques-uns de mes camarades d'amphis.

Est-ce que tu sais qu'après minuit, ici, c'est open bar pour les filles, le samedi soir ? Je ne manquerais ça pour rien au monde, jubile Kat. Tu devrais te garer et t'amuser avec moi.

L'idée de descendre du véhicule et d'affronter les regards me paralyse instantanément. Des centaines d'yeux tournés dans ma direction. Le mépris, la curiosité, la pitié et toutes sortes d'émotions centrées sur ma personne. Je suis pourtant d'une banalité évidente et je m'applique, à chaque fois que je dois mettre le nez dehors, à passer inaperçue, à être la plus transparente possible. Mes vêtements sont sobres, je ne porte jamais de couleurs flashy, ni de jupes trop courtes, ni de décolletés trop grands. Et pourtant, j'ai constaté ces derniers temps que plus j'essayais de me fondre dans la masse et plus on me remarquait.

Si t'amuser signifie, dans ton jargon, se péter la gueule jusqu'à ne plus reconnaître ses doigts de pieds, non merci. Je préfère cent fois être sous ma couette, précisé-je. Et je couperai mon téléphone, cette fois-ci.

Kat m'adresse un clin d'œil complice.

Ne t'en fais pas, ma belle. Léo n'est plus de service. Si je finis ivre morte, personne ne s'inquiétera assez pour moi pour prévenir quelqu'un. Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

Je rouspète ouvertement. Mon amie est inconsciente. Ce bar est si glauque. Les fraîches étudiantes ne sont que des proies pour les clients assidus, ceux qui garent leurs cylindrées à côté du bâtiment. Les gros bras tatoués, qui lorgnent de haut en bas les minettes, expriment franchement leurs intentions : tirer un coup rapide dans les toilettes avant de reprendre la route. Peu importe la victime, pourvu qu'elle possède un vagin et deux nichons.

Devant mon air inquiet, Kat pose une main sur la mienne.

Je t'envoie un SMS quand je serai rentrée, me rassure-t-elle.

J'acquiesce et mon amie sort aussitôt de la voiture, sautillant jusqu'à la file d'attente. Je me demande comment elle fait pour être aussi enthousiaste et pleine d'entrain après sa courte nuit. Mes paupières à moi sont lourdes, alors que je n'étais pas aussi fatiguée qu'elle.

L'envie de retrouver le confort de mon lit, ainsi que mon intimité, est irrépessible. La compagnie de Kat n'était pas désagréable, malgré l'épisode de ma crise de panique, mais je suis soulagée d'être à nouveau seule.

Seule ? Enfin, je l'espère. Léo n'avait pas l'air prêt à décamper de mon territoire tout à l'heure. Suivre

le conseil de mon amie serait avisé : oublier qu'il est là. S'il dort profondément dans son van, je n'aurai qu'à faire abstraction de sa présence, monter me coucher dans ma chambre après avoir verrouillé toutes les issues et je constaterai avec soulagement son absence au petit matin.

*Rien de plus simple. N'est-ce pas ?*

Pourquoi, alors, je ralentis sur la route du retour ?

*La prudence est mère de sûreté, la chaussée est glissante, par ici.*

Foutaises ! Je conduis très doucement et pourtant le chemin du retour me paraît bien plus rapide qu'à l'aller.

Et déjà, je longe l'allée qui mène au portail.

J'enclenche le clignotant sur la droite cent mètres avant le point d'ancrage. Il n'y a personne sur cette route, surtout à cette heure-ci, mais le tic-tac répétitif est comme un compte à rebours avant l'explosion d'une bombe. Mes battements de cœur se calquent sur ce bruit qui devient de plus en plus oppressant au fur et à mesure que j'avance. Quel fil devrais-je couper ? Le rouge ou le noir ? Le van sera-t-il dans ma cour ? Ou non ? Je suis presque à l'arrêt avant de tourner le volant. Je respire un grand coup et enclenche la première. Mes phares éclairent l'orée du bois d'une lueur jaune, mes pneus crissent sur les graviers et le van blanc fait son apparition dans mon champ de vision. Et merde !

Merde ! Merde ! Merde !

*Oublie qu'il est là ! Oublie qu'il est là.*

Mon taux d'alcoolémie est au plus bas, et pourtant j'ai la tête qui tourne. Je me sens nauséuse lorsque je me gare aussi loin que possible de l'objet de mes tourments. Ce putain de van blanc finira par me hanter. La nuit risque de ne pas être très reposante.

*Encore !*

Et ce connard à l'intérieur ne doit pas se douter de ce qu'il provoque. Léo ronfle probablement dans sa demeure mobile pendant que je me prends la tête pour rien. Il est venu pour Kat. Et Kat est partie. S'il est encore dans les parages, c'est qu'il n'est tout simplement pas en état de conduire. Cet homme des cavernes n'en a vraiment rien à faire de moi. Je devrais être rassurée...

*Je devrais ?*

Le silence a envahi l'habitable. Heureusement, le ciel n'est pas voilé, ce soir, et la lune et les étoiles illuminent la nuit d'une lumière blanche. Une légère brise fait danser les branches du pin devant moi. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. On ne sait jamais. La camionnette n'a pas bougé. Je me penche vers la boîte à gant. La ceinture de sécurité, encore bouclée, me compresse l'estomac et la poitrine. Je la retire pour pouvoir attraper les clés de la maison. L'application « lampe de poche » de mon portable me permet de trouver la clé d'entrée. Je la sépare des autres pour ne pas avoir à chercher une fois devant la porte. Un dernier regard dans le rétroviseur. Rien. Je déverrouille mes portes.

L'odeur du bois fraîchement coupé est entraînée par le souffle venu de la forêt. Une sensation de fraîcheur caresse mon visage. De légers frissons glissent le long de ma colonne vertébrale et les poils de mes bras se hérissent immédiatement. Je ne claque pas la porte de ma voiture. Au contraire, j'évite le moindre bruit qui pourrait dévoiler ma présence. Tout est calme. Trop calme quand on sait le tourbillon présent dans les parages.

Je ne cours pas, mais mes pas s'accélèrent. La porte d'entrée est droit devant moi. Je ne vois qu'elle. Une marche d'escalier, une deuxième. Le plancher craque sous mes pas. La clé, bien serrée entre mes

doigts, je m'apprête à l'insérer dans la serrure. Vitamine a entendu mon arrivée. Elle gratte la porte de l'intérieure en poussant quelques jappements.

Je suis là, chuchoté-je. Je suis...

Le bruit du verre qui se brise sur ma gauche explose mon cœur sous ma cage thoracique. Mes clés tombent. Je sursaute en reculant de trois pas. Une main sur ma poitrine, j'essaie de calmer mes pulsations cardiaques, mais celles-ci reprennent de plus belle lorsque la balancelle bouge sous le poids de son assaillant.

Il est allongé sur les coussins de la bascule. Une jambe tombe sur le côté, sa bottine en cuir sur les planches craquelées, tandis que l'autre glisse entre les deux chaînes qui accrochent l'assise au toit du perron. Le bras gauche du yéti repose sur la banquette. Son tee-shirt est relevé au-dessus du nombril et laisse apercevoir le tracé de ses abdominaux.

Sa main droite effleure le sol. Juste à côté, des tessons qui s'éparpillent sur les lames du plancher. Le cul de la bouteille de whisky gît près de moi. Elle a dû rouler en tombant. Mon regard alterne entre les morceaux de verres brisés et la main ballante de Léo.

Son visage est tourné vers le dossier de la balancelle. Je ne distingue pas ses traits. Il s'est sûrement endormi.

Jusqu'au bout.

Il compte m'emmerder jusqu'au bout.

Pourquoi, diable, est-il sorti de son van pour venir s'écrouler sur mon perron ?

Je reste paralysée pendant un laps de temps inconnu. Je le regarde simplement en le maudissant. Même assoupi, le visage caché, cet homme dégage quelque chose. Je n'arrive pas à expliquer pourquoi. Peut-être est-ce son style vestimentaire ? Le tee-shirt noir qui lui colle à la peau met particulièrement en valeur sa musculature. La chaîne en argent autour de son cou tombe sur sa nuque. Son jeans brut épouse parfaitement ses cuisses imposantes. Le yéti a un corps à damner un saint. Une chaleur vive remonte de mon estomac jusqu'à mes joues. Je ne peux m'empêcher de le revoir nu. Léo n'a rien à envier à qui que ce soit. Il est... oh mon Dieu, il est diaboliquement bien proportionné... de partout. Putain ! Je ne suis pas une vierge effarouchée et la pensée de son membre lisse, épais et fier me donne des frissons d'excitation.

*Qu'est-ce qu'il me prend ?*

Je ne dois pas oublier qu'il est probablement le mec de ma nouvelle amie. Ni qu'il est un connard invétéré.

Mon regard parcourt son bras pendant. Les veines longent ses avant-bras jusqu'à sa main robuste. Une main robuste et fragile tant elle est inerte. En journée, le soleil sait nous réchauffer agréablement, mais les nuits sont fraîches et particulièrement humides aux alentours de la forêt de Salvagny. Si l'alcool lui a donné une impression de chaleur, Léo sera frigorifié en étant si peu couvert.

*Et pourquoi devrais-je m'en inquiéter ?*

Tant pis pour lui. Après tout, je ne lui suis redevable de rien. Il m'a tout de même traitée de « petite bourgeoise » et de « fille à papa ». Il n'a qu'à se geler les testicules. C'est tout ce qu'il mérite.

Je récupère les clés à mes pieds et déverrouille ma porte. Vitamine me saute dessus. Dressée sur ses petites pattes arrière, sa queue frétille de joie.

Chut, pas de bruit, Vita ! ordonné-je doucement.

Cette chienne est aussi têtue qu'un âne et son esprit de contradiction se manifeste toujours quand j'en ai le moins besoin. Sa truffe humide se met à osciller. Elle vient de renifler la présence d'un intrus chez elle.

Non, Vita, viens ici, chuchoté-je. Viens ici, je te dis.

Bordel ! La voilà déjà en train de lécher les doigts de l'homme des cavernes. Cette petite gourmande raffole de tous les mets alcoolisés. Elle devient folle devant un baba au rhum et je peux à peine la retenir devant une glace Colonel.

File de là, idiote, les tessons de verre vont te couper.

Rien n'y fait. Mon doigt en l'air menaçant, mon ton autoritaire, ou taper du pied sur le plancher ne la convainc pas de m'obéir. Vitamine se met à couiner de plus en plus fort devant l'homme endormi. Je n'ai plus d'autre choix que de m'approcher pour la porter loin de son péché mignon.

Si tu finis par me le réveiller, tu le paieras cher, marmonné-je.

Mes chaussures brisent un peu plus les morceaux de verre sur mon passage. Je suis debout, à quelques centimètres de Léo et j'entends le son de sa respiration. Elle est étrange pour quelqu'un qui dort. Il inspire puis expire à un rythme irrégulier, loin, très loin d'être caractéristique d'un sommeil profond. J'ai une mauvaise appréhension tout à coup.

Léo ?

Ma voix transperce le silence de la nuit. Et pourtant, je ne crie pas. Aucun mouvement. Tant pis si je les réveille, lui et sa mauvaise humeur traditionnelle, mais son immobilité commence à m'inquiéter.

Léo ? Léo ? Il faut se réveiller.

Vitamine lève son museau vers moi en jappant. Je crois qu'elle essaie de consolider mes craintes. J'avance d'un pas de plus. Mon cœur bat la chamade. Je tends ma main vers le corps sculptural de Léo et mes doigts se posent délicatement sur son bras. Son muscle radiant a perdu son tonus. Sa peau est froide. Putain !

Léo !

Je secoue son bras, en vain. Léo ne se réveille pas. Son corps ne réagit pas à mes stimulations. La peur s'empare de moi. J'aimerais courir à l'intérieur de la maison, m'enfermer à double tour et m'endormir sans penser à l'homme inerte sur mon terrain. J'attrape mon courage à deux mains et tourne son visage. Ma paume appuie sur sa joue. Les poils de sa barbe me piquent légèrement. Léo a les yeux clos et le teint pâle. Lui qui pourtant a la peau hâlée par le soleil, est blanc comme un linge, voire gris clair. Quelques gouttes de sueur perlent sur son front. Il a le visage moite, alors qu'il est froid comme un sac de viande en décongélation. Putain !

Sa main se met à trembler. Son torse se soulève par à-coups. Merde ! Il se réveille ? Non ? Non ! Ses lèvres ont blanchi soudainement et sa gorge se contracte.

Il cherche à vomir.

Putain !

Allongé sur le dos, il risque de s'étouffer avec son vomi, ou pire, avec sa langue. Je panique. Mes bras et mes jambes sont parcourus de fourmillements. Il faut que je fasse quelque chose. Je ne peux pas rester là sans rien faire.

*Réfléchis, Jade ! Putain, réfléchis un peu !*

Qu'est-ce que je suis censée faire ? Bordel de merde ! L'adrénaline accélère mon rythme cardiaque. La

situation me stresse. Vitamine aboie. Cela paraît pourtant si simple en cours de secourisme.

*Putain, Jade ! Ne réfléchis plus !*

Son corps est secoué de tremblements. Je passe ma main droite sous son genou gauche et attrape son bras gauche en même temps. Il faut que je le bascule sur le côté, mais il est lourd. C'est impossible sur cette assise ! Mon visage rougit sous l'effort que je dois fournir pour le faire pivoter. La balancelle se secoue sous mes essais. Vitamine aboie entre mes pattes. J'inspire une grande bouffée d'oxygène et tire d'un seul coup ses membres vers moi. Son corps suit le mouvement, mais le banc sur lequel il roupillait est trop étroit. Son poids l'entraîne au sol et sa chute est fracassante. Ma chienne fuit dans la maison au moment où il atterrit sur le plancher couvert de tessons de bouteille. Le pauvre !

Je n'ai pas le temps de m'apitoyer sur son sort. Léo se retrouve à nouveau sur le dos et ses convulsions reprennent de plus belle. Sur le sol dur, j'ai plus de facilité à le mettre en position latérale de sécurité. Je m'exécute sans trop de difficulté.

À genoux face à lui, les morceaux de verres traversent mon pantalon en lycra. Je sens quelques coupures me tirailler la peau. J'appuie ma main sur la poitrine de Léo et penche mon visage vers le sien. Mon oreille s'impatiente près de sa bouche et de son nez. Sa respiration se fait fine et saccadée. Elle ralentit peu à peu. Mon Dieu !

Je n'entends plus que les battements de mon cœur. Ils résonnent comme le son d'une basse dans mes oreilles. Mon pouce et mon index agrippent le menton de Léo et l'abaissent afin d'ouvrir sa bouche. Ses lèvres s'écartent et j'enfonce deux doigts de ma main gauche à l'intérieur de son gosier. Sa langue est râpeuse et tente de s'échapper. Je l'écrase et atteins le fond de sa gorge avec mon majeur. Aussitôt, un liquide chaud imprègne ma main. Son ventre se contracte sous plusieurs assauts. Je retire mes doigts alors que Léo vomit l'alcool ambré à l'odeur acerbe.

Je suis éreintée. Léo a puisé toutes mes forces. Il ne cesse de vomir par intermittence, mais sa respiration s'est apaisée. Elle est plus régulière. Je repose mes fesses sur mes talons avec soulagement. Les mains sur mes cuisses, je regarde le yéti devenu si frêle. Il fait peur à voir. Ses lèvres sont asséchées et craquelées. Il doit être déshydraté.

Quand je me relève, mes jambes me font un mal de chien. Je cours jusqu'à la cuisine et fais couler de l'eau tiède du robinet. J'en profite pour rincer rapidement mes mains avant de remplir à raz-bord un verre d'eau. J'ai peur de laisser Léo seul. Heureusement, les deux plaids sont dans le salon, où Kat et moi les avions laissés. Je les saisis en vitesse.

Il est toujours allongé sur le flanc quand je reviens sur le perron. Le vomi s'est répandu entre les lames du plancher et atterrit sous la maison. Je devrais déplacer Léo, mais je n'en aurais pas la force physique. J'écarte les morceaux de verre de ma chaussure, afin qu'ils rejoignent le liquide sous les planches.

Sur l'étendoir à linge, derrière la balancelle, une serviette de bain fera très bien l'affaire. Je la pose à côté de Léo. Ainsi, je peux m'asseoir à ses côtés sans me couper ou m'imprégner de ses régurgitations.

La lune donne au visage du yéti une pâleur significative. Après quelques secondes à l'observer, j'étends le plaid sur son corps. Ses longs cils se soulèvent avec peine et retombent aussitôt. Il risque une hypothermie si sa chaleur corporelle ne remonte pas. J'enlève mon gilet et trempe ma manche dans le verre d'eau. Et doucement, je caresse son visage, puis le contour de sa bouche pour effacer les traces de ses vomissements. Ses paupières se soulèvent. Son regard est vitreux. Sans remuer d'un pouce, je distingue l'agitation dans ses yeux bleus. On peut y lire l'incompréhension, la fatigue et la peine. Puis ses prunelles croisent les miennes. Je m'immobilise. Il me fixe un instant. Le temps est suspendu. Ma

respiration s'est coupée. Aucun mot ne parvient à sortir de ma bouche pour le rassurer. Et ses yeux se referment. Épuisé de toute évidence. L'alcool n'efface pas ses traces aussi facilement.

Je devrais appeler les secours pour qu'il bénéficie d'un suivi médical, mais je ne suis pas prête. Je me sens incapable de le laisser partir dans une ambulance. Je préfère attendre qu'il se repose. Demain, j'aviserai. L'autre manche de mon gilet éponge l'eau du verre. Je presse celle-ci entre les lèvres asséchées de Léo. Goutte à goutte, j'humidifie ses lèvres et sa langue afin qu'il ne se déshydrate pas davantage.

L'homme des cavernes est si paisible, dorénavant. Il semble endormi, à présent, car sa respiration est profonde. Mes inquiétudes s'envolent et mes doigts s'entremêlent à ses cheveux ébouriffés. Je glisse mes phalanges dans sa crinière en soupirant de soulagement.

Le plus dur étant passé, Vitamine réapparaît à mes côtés et je la surprends en train de se coucher en boule contre l'estomac de Léo. Elle le réchauffe. Je souris et enjambe l'homme des cavernes pour m'allonger sur la balancelle près de lui.

Je songe que ne pourrais sûrement pas dormir.

*Encore.*

Et pourtant, emmitouflée dans le second plaid, il ne me faut pas longtemps pour que les ronflements de l'homme des bois me bercent et m'entraînent dans un profond sommeil.

\*\*\*

Les vibrations le long de mon aine me réveillent en douceur. Mon téléphone est dans ma poche. Il me faut un temps d'adaptation avant d'évaluer la situation. En une fraction de seconde, des tonnes de questions me traversent. Où suis-je ? Pourquoi ai-je mal au genou ? Quelle heure est-il ? Léo est-il encore là ? Est-ce qu'il dort ? Est-il mort pendant mon sommeil ? Qui donc m'envoie un SMS ? Je me redresse sur les coudes. Mes reins sont en compote. Dormir sur la balancelle n'est pas une expérience que je reproduirai. Le bas de mon dos est ankylosé, j'ai eu froid toute la nuit et la circulation du sang dans mes jambes n'est pas homogène. Je sens poindre une crampe imminente dans le mollet. Mais avant même de m'étirer ou de remonter mon plaid jusqu'au cou, je m'assure que mon hôte indésirable est toujours là.

Et il est là... réveillé. Oh, oui, Léo est bien réveillé. Si je me fie à ses yeux bleu clair fixés sur moi, je suis sûre qu'il n'est plus dans un état comateux. C'est à peine s'il bat des cils en me regardant et j'en suis extrêmement gênée.

Ma main rapidement passée sur mon visage, pour vérifier en toute discrétion que tout est à sa place et qu'aucune crotte d'œil ne ternit mon image, me rassure inexplicablement.

*Je l'ai aidé à gerber ses boyaux et je m'inquiète de l'aspect que je lui présente.*

Je n'ai malheureusement pas son assurance. Léo pose nonchalamment sa tête sur son coude replié derrière lui. Ses cheveux vont dans tous les sens sur son crâne. Ses yeux sont encore plus clairs que d'habitude. Son visage est encore pâle et ses lèvres gercées. Et pourtant, il est là, à me fixer avec toute sa confiance.

Je m'apprête à entamer le dialogue. Mes lèvres s'entrouvrent, mais je suis coupée dans mon élan de sociabilité.

Ne dis rien, ronronne la voix éraillée de Léo.

Sa langue humecte ses lèvres avant qu'il ne poursuive.

Je ne me souviens pas de ce qu'il s'est passé hier soir, mais quelque chose me dit que j'ai été le roi des cons. Alors ne dis rien, parce que je le sais déjà et te l'entendre dire me ferait encore plus mal.

Pourquoi ? demandé-je.

Tu me demandes pourquoi je suis le roi des cons ? Ou pourquoi je le sais déjà ?

Sa voix rauque anime un sentiment de plaisir au fond de moi. L'entendre parler me satisfait étrangement. Il y a quelque chose de rassurant dans son timbre et d'excitant aussi. Si ses yeux ont tendance à déshabiller les femmes qu'il regarde, sa voix est un indice sur la façon qu'il aurait de me déshabiller moi, suavement et avec gravité, comme si chaque vêtement ôté avait son importance.

Non.

Il fronce les sourcils. J'inspire profondément avant de clarifier ma question.

Pourquoi le fait que je te considère comme le roi des cons a son importance ?

Ma question fait mouche. Léo, silencieux, détourne son regard quelques instants. Il réfléchit avant de me répondre. Je n'arrive pas à le cerner. La plupart du temps, il donne l'air de me mépriser et là, il sous-entend que mon jugement lui est précieux. Je ne comprends pas.

Parce que tu es l'amie de Kat, répond-il enfin en caressant Vitamine entre les oreilles.

Ma déception est de taille, inavouable et trop intense à mon goût. J'aurais aimé l'entendre dire qu'il avait de l'intérêt pour moi et pour moi uniquement. J'aimerais être Jade, seulement Jade. Pas l'amie de Kat, la délurée. Pas la fille de mes parents réputés, ni la sœur de mon frère insolent, ou encore la nièce de ma tante libérée. J'aimerais juste être Jade. Ses propos me blessent.

Eh bien, oui, tu es le roi des cons, m'énervé-je. Le plus idiot des hommes que j'ai pu croiser dans ma vie. Un imbécile.

Léo lève les yeux vers moi avant de fuir à nouveau mon regard. Il paraît attristé par mes dernières paroles. Ses mâchoires se serrent. Il fait grincer ses dents, puis ferme ses paupières avec intensité.

Je sais, affirme-t-il. Merci de me le rappeler.

Puis il sourit faiblement.

Je l'accepte pour cette fois. C'est un peu ma façon à moi de m'excuser pour ce que j'ai t'ai fait endurer hier. Te laisser me traiter d'imbécile est mon remerciement.

N'importe quoi, c'est insuffisant, m'offusqué-je. Tu n'as aucune idée de ce que j'ai dû faire hier.

Si tu n'en as pas profité pour abuser de mon corps, je rajoute mes plates excuses pour cette occasion ratée, ricane-t-il.

La vision de son corps nu me traverse l'esprit. Je chasse aussitôt cette image en me projetant le souvenir de ses vomissements.

Ne m'en veux pas, mais j'aime les gens à l'haleine fraîche, le provoqué-je avec insouciance.

Il lève un sourcil et place sa main devant sa bouche avant de souffler l'air surchargé par l'alcool ingéré et régurgité. Il grimace et je me mets à rire. Léo se redresse sur ses avant-bras et il m'observe avec amusement. Ses iris s'illuminent d'un sentiment de bien-être. Je n'arrive pas à m'arrêter de rire. Il mordille sa lèvre inférieure.

Ton rire est mon second cadeau, dit-il en souriant, intrigué.

Je pouffe davantage.

Pourquoi ? Mon rire est aussi précieux que ton premier cadeau, m'amusé-je. Mes éclats de rire sont-ils aussi rares que les personnes pouvant te traiter de con ?

Tu as toujours l'air énervé ou indigné, déclare le yéti. Comme si la colère était omniprésente en toi. Ton regard est noir, sévère. On dirait que tu en veux à tout le monde. Et en même temps, tu sembles toujours désolée, comme si tu culpabilisais d'avance pour ta colère.

Je ne crois pas être ce qu'il décrit. Il a tout faux. Je suis aimable et réservée. Son taux d'alcoolémie lui fait dire n'importe quoi. Je n'ai aucune raison d'être en colère à longueur de temps. Mon regard ne se veut pas sévère. Mes yeux sont quelquefois trop expressifs, mais son expertise est fautive. Elle me contrarie légèrement, alors je feinte un sourire amusé pour ne pas renforcer ses convictions.

Je ne suis indignée que par toi, contre-attaqué-je.

Tant mieux. Ça serait dommage de priver le monde de ton rire de porcelet.

Ma bouche est béante. Je le fustige du regard.

Pas la peine de me le prouver, j'avais remarqué que je te scandalisais et j'aime ça, précise-t-il.

Je déglutis. La façon dont il a prononcé « j'aime ça », avait tout l'air de signifier autre chose. Sa voix était pleine de promesses non énoncées et son regard soutenu préméditait le souhait de me scandaliser davantage – autrement. Des idées malsaines me viennent. Je m'imagine Léo m'agrippant par les hanches, les ailes sur son dos prolongeant son coup de reins, effréné, sauvage... et bizarrement, je suis loin d'être outrée. Une pointe d'excitation me parcourt et se niche sur la pointe de mes seins. Mes tétons se dressent sous le tissu de mon chemisier. Et Léo le remarque. Sa bouche s'entrouvre devant le spectacle. Je remonte le plaid sur moi.

Il souffle intensément. Ses joues se sont empourprées. La vie s'affiche à nouveau sur son visage. Il se racle la gorge et sa voix grave brise le trouble installé.

J'ai un mal de tête carabiné, une haleine de chiotte et l'estomac dans les talons. Est-ce que je t'offenserais si je me servais dans ta trousse à pharmacie, si j'utilisais ta salle de bains et si j'activais ta cafetière ?

Ma réponse a du mal à franchir la barrière de mes lèvres.

*Évidemment !*

Imaginer l'homme des bois chez moi me paralyse. Mais s'il s'aperçoit de ma réticence, il pourrait s'en servir contre moi. Le pour et le contre se balancent dans mon crâne.

Léo se lève et se dirige vers la porte d'entrée.

Te dérange pas, je trouverais bien moi-même, dit-il en entrant à l'intérieur de la maison.

*Jusqu'au bout... Jusqu'au bout.*

\*\*\*

Je rentre chez moi à tâtons. La porte d'entrée grince lorsque que je la pousse pour passer. Léo m'a prise au dépourvu. J'ai attendu sur la balancelle un moment, en pensant qu'il plaisantait. Au bout de quelques minutes, alors qu'il ne réapparaissait pas sur le palier, j'ai dû me rendre à l'évidence. L'homme des bois était dans ma maison. Je ne sais où.

J'ôte aussitôt mes chaussures. Mes chaussettes glisseront sur le parquet sans faire de bruit. Au rez-de-chaussée, le calme règne. Seuls les pas de Vitamine rompent le silence. Un sifflement m'indique la position de Léo à l'étage. Le vieux cumulus émet un son strident. Il marche à plein régime et me signifie que l'eau chaude coule dans ma salle de bains. Je déglutis. Une main sur la rampe de l'escalier, j'écoute le bruit du jet de la douche, les yeux rivés sur le plafond.

Pourquoi une étrange chaleur m'envahit-elle ? Le corps d'apollon fait encore irruption dans mon cerveau. Je monte les marches, une à une. Et sans même m'en rendre compte, je me retrouve au premier étage. Happée, guidée et hypnotisée comme une somnambule au milieu de la nuit. Je tends l'oreille. Le bruit de l'eau, qui éclabousse la faïence blanche de la baignoire, projette des images hédoniques. Je veux le voir nu. Encore.

L'homme des bois fait de moi une perverse. Je suis attirée par la lumière comme un insecte stupide autour de l'halogène. Je suis grillée. Une connexion est probablement défectueuse pour que des scènes torrides envahissent ma conscience. À moins que ce ne soit mes chaussettes ridicules, que je n'arrête pas de fixer. Bugs Bunny y est allongé sur le flanc et savoure une carotte avec gourmandise. Je ne sais pas. Est-ce l'image du chaud lapin qui m'excite ou l'idée de grignoter une carotte ? Je mords l'intérieur de ma joue avec vivacité pour me sortir de mes délires. Je comprends mieux pourquoi les chaussettes à l'effigie de certains dessins animés sont proscrites de la vie d'une adulte : pour ne pas ternir à jamais nos héros d'enfance.

*Pauvre Bugs Bunny !*

Bordel de merde ! Le yéti chante sous la douche. J'ai un peu de mal à reconnaître la mélodie. Sa voix grave résonne avec l'acoustique de la salle de bains sur un rythme entraînant.

« Dance, dance, dance, dance ».

Je l'ai ! Pour un type qui travaille dans le bar rock le plus miteux de la ville, l'entendre chanter *Can't stop the feeling*, de Justin Timberlake, est plus que surprenant. Si Léo pourrait être le premier de la classe en sport, vu son corps d'athlète sans stéroïde, ses cordes vocales éraillées ne l'emmèneraient pas sur un podium en chorale. Il chante faux. Incroyablement faux.

J'avance doucement en longeant le mur du couloir. Il a laissé la porte entrouverte. Je suis pratiquement sûre que c'était volontaire, mais je ne m'en plaindrais pas. Mon dos est collé au mur. Je me penche de quelques centimètres... et je le vois.

Heureusement, Léo n'est pas tourné vers la porte, sinon il aurait aperçu mon petit manège. Je ne devrais pas rester là. Et pourtant ! L'eau sort du pommeau de douche avec vivacité et arrose son visage. Il a les yeux fermés. Ses cheveux imprégnés ont pris une teinte plus sombre. Il passe une main sur sa tête pour discipliner sa coiffure et éviter que l'eau ne lui tombe dans les yeux. À la lumière artificielle, son tatouage est magnifique. Les couleurs des ailes sur ses omoplates sont flamboyantes. J'admire les heures de travail que le tatoueur a dû accomplir sur son corps. Une œuvre d'art majestueuse ! J'aimerais la toucher, suivre les contours du dessin. Le réalisme de la dague le long de sa colonne vertébrale est si frappant qu'elle donne la sensation d'être tranchante... Si je caressais sa peau de haut en bas.

Il y a une boursouffure au niveau du coccyx, que je n'avais pas remarquée la dernière fois. Le manche de l'épée recouvre une cicatrice longiligne de quelques centimètres de long. Une belle cicatrice, nette, sans bavure, pas comme celle à ma cheville, épaisse et en relief. Le pire, c'est que je ne me souviens même pas comment j'ai pu me faire cette immondice. Empotée comme je suis, j'ai sûrement dû me blesser lorsque j'étais gamine, ou vouloir faire du sport, tout simplement. Elle est si voyante que, parfois,

j'ai l'impression qu'elle me fait mal. Un peu comme le membre d'un amputé qui ne cesse de le démanger. J'ai espoir qu'un jour, je ne prêterai plus attention à cette marque disgracieuse mais, en attendant, je ne porte plus que des pantalons pour la cacher. Cette cicatrice en dégoûterait plus d'un. Léo, le premier.

Mon Dieu ! Un tatouage aussi imposant que le sien doit avoir une signification personnelle importante, mais connaissant le personnage, je serais tentée de croire que recouvrir son dos d'un panel de couleurs n'est qu'un stratagème élaboré. Une technique irréprochable pour faire contraster son joli petit cul blanc du reste de son corps et ne voir ainsi que lui. Bombé, lisse et ferme, son fessier est à croquer.

Il a coupé l'eau, et il fredonne encore les paroles de cette chanson joyeuse. D'une main, il se saisit d'un gel douche sur le porte savon. Il l'ouvre et hume le parfum avant de le reposer aussitôt. Un à un, il débouchonne les shampoings et les savons qui entourent la baignoire.

J'aime la propreté, et manquer d'un produit d'hygiène s'avère être un drame. Alors, j'achète et j'accumule. Sans compter ceux de ma tante, il y a une dizaine de bidons entamés. En ce moment, je ne jure que par un gel douche à l'odeur de madeleine. Il a évincé tous les autres. Et lorsque Léo ouvre l'opercule de celui-ci, je suis hypnotisée par sa réaction. Les yeux fermés, il inhale l'odeur qui sort de la bouteille. Ses narines exercent un mouvement afin de mieux s'imprégner du parfum onctueux du gâteau proustien. Cela dure un certain temps avant qu'il n'en déverse une grosse quantité dans le creux de sa paume.

La mousse glisse alors sur ses bras, son cou et... son sexe.

J'avance d'un pas, comme si mon pied n'avait pas pu se contrôler, obligé de s'approcher un peu plus. Plus près. Léo s'aperçoit alors de ma présence. Je suis là. Dans la salle de bains, avec lui. Ses yeux sont fixés sur moi tandis que sa main reste immobilisée sur sa verge. La mousse la recouvre à peine.

Et j'avance encore.

Je ne peux pas m'en empêcher. Il n'y a plus un bruit dans cette pièce. Je m'approche de lui en silence. Mes intentions ne sont pas cachées. Mon regard en dit long sur le fond de ma pensée. Je savoure visuellement le membre de l'homme des bois.

Il fait une moiteur insupportable dans la pièce. La buée opacifie le miroir et l'air est suffocant. J'ai chaud. De plus en plus chaud, au fur et à mesure que la distance se réduit entre Léo et moi. Son corps m'appelle. Je veux le toucher, le goûter, m'abreuver de son essence. Tant pis pour les principes et les bonnes manières. Tant pis pour mes convictions féministes. Je le veux et je désire prendre mon plaisir en lui donnant du plaisir. L'abominable et inabordable yéti est à moi. Ici et maintenant, il ne m'échappera pas.

Au moment où je le frôle presque, je lève les yeux vers son visage. Il sent bon et la douce odeur de madeleine me donne faim. Il me domine de sa taille imposante, et je me sens un peu plus essouffée, étouffée. Mon cœur tambourine violemment. Du bout de mes doigts, j'effleure sa tempe. Il ferme les yeux. Je trace un chemin sur sa joue. Sa barbe picote mon index avant que ses lèvres soyeuses viennent apaiser cette sensation. Ses paupières se relèvent et l'intensité de son regard a pris de l'ampleur. Il mordille la partie charnue de mon pouce. Une agréable sensation s'étend dans mon bas-ventre. Je regarde son sexe. Il est devenu plus grand. J'attrape le gel douche qu'il a longtemps humé et presse le liquide dans ma paume sous le regard curieux de Léo. Il déglutit lorsqu'il comprend ce que je m'apprête à faire. Je frictionne la crème entre mes mains pour que la substance soit chaude. Et lorsqu'elle a suffisamment moussé entre mes paumes, j'entoure son sexe gonflé de mes doigts.

Je m'immobilise. Mon attention rivée sur le gland de Léo, je sens les palpitations de son pénis dans ma main. Il pousse un gémissement de satisfaction qui me remue les tripes et m'encourage à intensifier son

plaisir en effectuant un mouvement de va-et-vient le long de son membre dressé. C'est incroyable, ce sentiment de puissance qui m'assaille. Le savon onctueux permet une fluidité d'exécution. Son pénis gonfle rapidement. Je me sens bien. Mon pouce effleure sa fente à l'allure délicieuse. Il frémit. Mon clitoris commence à palpiter. Je suis excitée.

Le bassin de Léo accompagne mon mouvement. De plus en plus vite. Ma main se resserre davantage autour de lui. Il pousse un son rauque, puissant et empoigne mes cheveux. Il enfouit son visage dans mon cou. J'entends son souffle erratique.

Léo baise ma main. Littéralement. Ses fesses se contractent.

Et il éclate de rire.

Ça fait longtemps que tu es là ?

Quoi ?

Ça fait longtemps que tu es là...

*Ça fait longtemps que je suis là ?*

Debout devant la porte de la salle de bain, je suis sortie brusquement de mes rêveries par la voix de Léo. Il lève les sourcils et attend ma réponse qui tarde à venir.

*Putain ! J'ai imaginé cette scène.*

Elle n'était pas réelle. J'étais complètement déconnectée de la réalité. Mon absence s'est apparemment prolongée un temps considérable, puisque mon hôte est déjà sorti de la douche et a enroulé une serviette autour de la taille. Elle tombe négligemment sur ses hanches et laisse découvrir son ventre sculpté en forme de V jusqu'à son...

Si tu ne comptes pas me répondre, ça ne fait rien, mais donne-moi une aspirine, par pitié. J'ai suffisamment mal au crâne à cause de l'alcool et ton silence ne fait qu'ajouter une douleur supplémentaire.

Il me faut cligner plusieurs fois des paupières pour redescendre complètement sur Terre. Je réalise alors la confusion de la situation. Il va finir par croire que je le matais sans vergogne et que son corps exceptionnel m'a mise sur le carreau.

*Bon, c'est la vérité, mais il est hors de question qu'il le sache.*

Léo a les chevilles suffisamment enflées.

On dirait ma mère... Parle, bon sang ! grimace-t-il en récupérant ses vêtements dans le lavabo.

Sa mère ? Il ne manquait plus que ça pour reconforter mon sex-appeal. À moins que sa mère ne soit un top model des années quatre-vingt dix bien conservée, je doute sincèrement que cette remarque soit un compliment.

Toutes les mères sont belles, m'indigné-je.

Il pivote dans ma direction et un léger rictus étire le coin de ses lèvres.

Je ne parlais pas de beauté, m'affirme-t-il en détaillant scrupuleusement mon visage cramoisi.

Il soupire. De son index, Léo s'applique à tracer de petits cercles appuyés sur sa tempe.

C'est juste que les silences qui prennent trop d'espace me font penser aux siens, explique-t-il, songeur. Et puis, cesse de me mater, un peu !

*Merde !*

Tu m'as suffisamment vu à poil, pour une femme avec qui je ne couche pas.

Je n'en demandais pas tant, me défends-je. Je crois que tu aimes bien te dévoiler aux yeux des femmes. Ça se soigne, tu sais ?

Les yeux bleus de mon interlocuteur se mettent à pétiller soudainement.

Je voulais juste remettre mon caleçon sans t'offrir à nouveau mon attirail en spectacle, mais puisque tu insistes !

La serviette blanche tombe sur le tapis de sol. Je fais mine de ne pas m'en soucier, mais mon doux rêve éveillé me revient à l'esprit aussi vite qu'un boomerang lancé à pleine vitesse.

Tu as mal à la tête, n'est-ce pas ? tenté-je pour détourner la conversation. Je vais te chercher une aspirine et tu pourras repartir.

Il enfle son caleçon en me toisant. Je ne peux plus supporter sa présence si familière. L'attraction que provoque Léo me met mal à l'aise. Cet homme est un ovni qui m'interpelle. Et mon imagination ne m'aide pas. Le rapprochement entre lui et moi, monté de toute pièce par mon cerveau, me perturbe. Tout semblait si réel. Nous étions en osmose et je n'ai jamais ressenti cette sensation avec qui que ce soit pour pouvoir me baser sur une expérience vécue. J'ai besoin de me retrouver seule.

Tu as raison de chasser l'exhibitionniste de ta maison, siffle-t-il lorsque je le contourne pour atteindre la pharmacie au-dessus de l'évier. Je ne suis jamais resté aussi longtemps chez quelqu'un, d'ailleurs.

Léo fait mine de réfléchir.

Décidément, tu défies toutes mes statistiques. Tu es la femme qui m'a vu le plus de fois à poil, exceptée ma mère, bien sûr, et chez qui j'ai presque emménagé. Et on ne baise même pas ensemble. Imagine un peu si on baisait ! ricane-t-il.

J'ouvre le miroir mural.

Ta mère mérite tout mon respect. Elle doit être une femme courageuse.

Des boîtes de médicaments tombent dans l'évier. Les noms médicaux transcrits sur les cartons deviennent flous. Mon cœur s'accélère. Il fait chaud dans cette pièce. J'étouffe à nouveau. Je ne vois que

des bandes rouges. Mes cuisses tremblent et je m'écroule sur le carrelage.



## 12 - Douche froide

Des bourdonnements résonnent dans mes oreilles. Ma vision se trouble. Les murs de la salle de bains semblent rétrécir. Je manque d'air.

Léo me secoue par les épaules. Je le sens, mais je n'arrive pas à lui répondre, ni même à le voir correctement. Je suis assise sur le sol, les genoux recroquevillés contre la poitrine. Les poings serrés sur tissu de mon pantalon. Des vertiges m'envahissent. J'ai peur.

La voix grave de Léo n'est qu'un son inintelligible. J'aimerais lui répondre, dire quelque chose, n'importe quoi, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Je n'y arrive pas. J'essaie encore, mais rien. Ma langue semble lourde et imposante à l'intérieur de ma bouche.

Mes jambes, en revanche, sont légères. Je n'ai plus de force, ni de muscles capables de me maintenir ou me porter. Toute ma puissance se concentre dans mes mains crispées, à la limite de la douleur. Des larmes me montent aux yeux. Elles envahissent l'espace sous mes paupières et coulent le long de mes joues.

Puis, je suis soulevée. L'odeur de mon enfance gagne mes narines. Elle est différente. Apaisante aussi. Le visage collé contre la poitrine de Léo, j'essaie de m'accaparer cette fragrance, de me l'approprier au fin fond de mon être et de l'emprisonner pour toujours.

Mais la douleur à la poitrine me paralyse. Elle est puissante et familière. Mon cœur s'effrite, je le sens. Je tremble.

Je tremble... Et j'ai froid. L'eau est gelée. Je suis trempée.

*Léo ?*

– Léo ?

Je manque de m'étouffer en ouvrant la bouche en tentant de l'interpeller. L'eau glisse dans ma gorge et je bois la tasse en la recrachant aussitôt. En constatant ma probable noyade, Léo coupe l'eau froide de la douche.

– Je suis là, je suis là, répète-t-il.

Ses cheveux tombent sur son front. Il est trempé, lui aussi. Accroupi, l'air inquiet, l'eau finit de ruisseler sur son corps. Il est légèrement penché sur moi, tandis que je m'accroche fermement à ses avant-bras. J'ai la tête en vrac. Je n'arrive pas à comprendre. C'est la deuxième fois qu'une crise de panique me submerge, sans raison apparente. De quoi vais-je avoir l'air ? Heureusement que Léo n'est pas très net. Il faut vraiment que ces crises cessent avant que quelqu'un de normal ne me surprenne en train d'en avoir une autre.

*C'est stupide, bon sang !*

– Ça va mieux ? se soucie-t-il.

Mes dents se mettent à claquer. Je suis frigorifiée.

– Non, articulé-je péniblement. Pourquoi as-tu fait ça ?

Léo balaie la mèche de cheveux devant mes yeux. Il semble gêné, et complètement désarçonné.

– Je ne sais pas, tu pleurais.

– Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m’a pris. La fatigue, sûrement, le stress des partiels. Je ne comprends pas. Mais tu es radical tout de même. Ce n’était pas la peine de me balancer sous l’eau glacée.

Le yéti perd son assurance. Il me regarde, désolé. Ma remarque semble l’égarer dans son raisonnement. Il hésite avant de se justifier.

– Tu pleurais et tu ne répondais pas. J’ai paniqué, je crois.

– C’est moi qui paniquais, rectifié-je. Alors la prochaine fois, si tu paniques, balance-toi tout seul sous l’eau froide.

Léo ne sourit pas. Il est décontenancé, l’air hagard et même si nous devons nous ressembler en cet instant, il a tout l’air d’être passé sous un train.

– Désolé, mais ma mère faisait ça, j’ai cru que...

– Des crises de panique ? le questionné-je, curieuse.

Il réfléchit un instant avant de me répondre.

– Pas ma mère, non. Ce n’était pas ma mère qui faisait des crises.

Nos regards se croisent. J’ai l’impression d’assister à un moment rare. Léo est bien plus loquace que Kat le prétendait. Je m’impose le silence pour le laisser parler.

– En fait, excuse-moi, se reprend-il. Ma mère me jetait sous l’eau froide quand je me réveillais la nuit, en pleurs. Je faisais des cauchemars et c’était le meilleur moyen pour me calmer. Du coup, comme elle avait constaté que ça fonctionnait plutôt bien, elle abusait un peu de cette méthode et elle me balançait sous la douche dès que je pleurais.

Il se tait, en attente de ma réaction. J’ai peur de lui dire le fond de ma pensée. Si Léo se confie rarement, je ne voudrais pas l’offenser. Il semble inquiet d’avoir dévoilé un pan de sa vie privée.

– Et ça marchait ? lui demandé-je prudemment.

– Comment ça ?

– Tu cessais de pleurer ?

Léo sourit. Son regard se perd un instant dans ses souvenirs.

– Non, je criais encore plus.

– Alors, tu vois ?

– Tout à fait, je vois que tu avais tort, ma mère ne mérite pas tout ton respect finalement.

Mes lèvres tremblent en guise de réponse. Je suis trempée de la tête aux pieds. La chair de poule s’étend sur mes bras. J’ai froid, tout simplement. Léo le remarque. Son regard balaie mes lèvres, puis mes yeux. Quelque chose dans son regard me dit de me méfier. Cette étincelle si particulière qui embrase ses rétines fait son apparition. J’inspire avec appréhension. Il avance doucement son visage près du mien.

– Tu as les lèvres bleues, chuchote-t-il.

Ses doigts glissent derrière mes oreilles. Ses paumes encadrent mes joues et Léo écrase sa bouche sur la mienne sans crier gare. Son baiser est tendre. Il prend son temps et accorde ses lèvres aux miennes dans une danse voluptueuse. La chaleur qu’il émet me réchauffe rapidement. Chaque pression qu’il exerce a un effet apaisant.

Je ne réponds pas tout de suite à sa tendresse. Le froid m'a paralysée et il me faut quelques secondes avant que ma bouche se décontracte. Puis, je ne maîtrise plus rien. Nos langues s'harmonisent avec délice.

Mon souffle s'épuise peu à peu. Léo interrompt notre connexion doucement. Mes paupières sont à demi closes. Lui aussi. Il humecte ses lèvres d'un coup de langue sensuel. Je frémis.

J'attends qu'il parle.

– Désolé. Je n'aurais pas dû.

Il prend appui sur le mur derrière moi et se relève.

– Merci... euh... pour la douche.

Il me tourne le dos, sur le point de décamper comme à son habitude.

– Jade, l'interpellé-je.

Léo s'immobilise. En caleçon, dans le cadre de la porte, je peux voir ses épaules se soulever au rythme de sa respiration soutenue.

– Je m'appelle Jade.

Il se retourne. Une fossette éclaire alors son visage.

– Je me doutais bien que ces yeux verts avaient dû troubler d'autres personnes avant moi. Jade, répète-t-il.

Mon cœur tambourine violemment. Et Léo disparaît de ma vue.



# 13 - Dans la peau du lapin d'Alice

Réveil radio. Il est cinq heures.

*Ton coup de folie, c'est pas fini, fini...*

Vitamine dépose mes chaussons au pied du lit. Qu'est-ce que je ferais sans elle ? Je me lève avec une sensation d'inconfort. Nous ne sommes que mercredi et je suis déjà fatiguée par ma semaine de cours magistraux.

J'ai beaucoup de mal à rattraper le sommeil perdu durant le week-end dernier. Depuis dimanche, je n'ai pas revu Léo. Kat m'a laissé entendre qu'il avait eu beaucoup de mal à se remettre de sa cuite. Il aurait passé trois jours dans son van, à éviter ses colocataires. Lorsque je raccompagnais mon amie chez elle, après les cours, le van n'était déjà plus là.

Je ne le surveille pas, mais son absence me chagrine quelque peu. Il faut dire que son attitude était troublante, l'autre jour. Et son baiser ne m'a vraiment pas laissée indifférente. Je n'en ai parlé à personne. J'ai bien trop peur des moqueries. Vivre en société devient si difficile, je crois en avoir perdu les codes. Et si s'embrasser n'était qu'une banalité sans conséquence, à l'heure actuelle ? Parler de mes émotions n'est pas envisageable. Je préfère les enterrer au fin fond de la forêt. Sans regret, sans blessure.

La solitude est devenue ma routine et mon fardeau. Voilà plus de trois semaines que ma tante est partie en voyage. Mes parents ne m'ont toujours pas répondu. Je suis sûre que ma mère me boude. Elle est pire qu'une gamine de trois ans et elle pratique le chantage affectif avec dextérité. Elle me fait payer mon absence en me montrant que ça peut être désagréable de ne pas avoir de nouvelles des êtres chers.

Il me reste mon grand frère, Sébastien. Trop préoccupé par sa petite vie de famille, je ne suis pas sa priorité. Depuis qu'il est parti s'installer dans le nord de la France, après la mutation de sa femme, je n'ai guère l'occasion de le voir. Et il me manque. Alors Vitamine est mon ancre. Elle me permet de me sentir moins seule.

J'ai bien essayé de me faire des amis à la faculté, mais les regards dédaigneux de mes camarades ne m'encouragent guère à entamer la conversation. Hier, le professeur Hanzman a refusé, d'un signe de la main, mon entrée dans l'amphithéâtre et les autres élèves ont bien ri, à nouveau. Peu importe, je réussirai mes examens quand même. Kat et moi révisons presque tous les soirs. Mes parents seront fiers de moi.

Je rentre dans la douche avec une certaine appréhension. Depuis ma dernière crise de panique, je

crains une rechute éventuelle. En vérité, à chaque fois que je passe le pas de la porte de cette salle de bains, la vision de Léo nu me vient à l'esprit. Je me lave donc en vitesse avant de sortir Vitamine et profiter des premiers rayons de soleil du mois de mai.

Les sous-bois sont encore sombres, mais déjà, quelques brins de muguet font leur apparition. J'adore cette saison. La pluie et la grisaille ne seront bientôt que des mauvais souvenirs. Le seul hic viendra des promeneurs qui seront de plus en plus nombreux sur les sentiers. La tranquillité des lieux ne m'appartiendra plus. Elle ne m'est déjà plus exclusive, depuis Léo.

\*\*\*

Vendredi matin, je reçois de grands coups de langue sur mon visage. Vitamine est une chienne bien entretenue, mais son haleine n'en est pas moins rebutante.

– C'est bon, Vita, laisse-moi tranquille.

Je peine à ouvrir les yeux. L'horloge de mon réveil indique neuf heures.

*QUOI ? Il est déjà neuf heures !*

Je me précipite hors de mon lit. Si je me dépêche suffisamment, j'arriverai à l'université pour assister à la moitié du cours de génétique. Pas le temps pour la douche, je saisis ma brosse à dents en dansant à cloche-pied sur le tapis de bain, afin de retirer mon pyjama et enfiler une culotte. Accomplissant une prouesse artistique exemplaire, j'arrive à m'habiller en un temps record. Vitamine a juste le temps de déposer son précieux cadeau sous les pins et me voilà fonçant sur la route à toute vitesse.

Les nids de poule ne ménagent pas la vieille guimbarde, ni mon postérieur sensible. J'arrive sur le parking de l'université lorsque mon téléphone braille dans mon sac à main. C'est en courant que je décroche. Je suis à bout de souffle.

– Allô ?

– Ah, je savais que tu serais réveillée, annonce une voix guillerette à l'autre bout de la ligne.

Je reconnais Kat et sa bonne humeur. Par contre, ses paroles me semblent curieuses.

– Je n'ai pas entendu mon réveil. C'est la première fois que ça m'arrive. J'espère que tu m'as gardé une place, m'inquiété-je.

– C'est un très grand lit, tu sais. On pourrait tenir à trois, facilement, réfléchit mon amie.

– Hein ?

De quoi me parle-t-elle ? Mon souffle qui s'accélère m'empêche de comprendre distinctement les propos de Kat. Je raccroche. Encore quelques marches d'escaliers à franchir, une porte battante à percuter et j'arrive devant l'amphithéâtre... fermé.

À travers les fenêtres, j'observe la salle d'étude. Les gradins sont vides et les lumières éteintes. Mon téléphone sonne à nouveau. Le son de la cinquième symphonie de Beethoven résonne dans le silence environnant. C'est encore Kat.

– Vous êtes où ?

– Moi et moi-même sommes dans mon lit, nous nous étirons en vue du petit déjeuner gargantuesque que nous envisageons d'engloutir, plaisante-t-elle. Mais j'imagine, au regard de cette question que tu parlais des étudiants, n'est-ce pas ?

– Ben oui, évidemment.

J'entends Kat s'esclaffer.

– Tu n'as pas reçu un mail venant de la fac, hier soir ?

– Quel mail ? L'université envoie des mails ?

– Tout le temps, s'étonne mon amie. C'est étrange que tu ne les reçoives pas !

J'ai l'habitude de scruter ma boîte mail régulièrement, mais celle-ci n'est envahie que de publicités pour des enseignes sportives, des agences de voyages ou des ventes privées. Jamais rien qui ne finisse automatiquement dans la corbeille.

– La plupart des enseignants font grève aujourd'hui, tous nos cours de la journée ont été annulés, me renseigne Kat. Nous sommes libres.

– Ah ? m'exclamé-je, déçue.

La joie que me procure un week-end prolongé n'est pas aussi grande que celle de mon amie. Passer du temps à l'université me permet de ne me sentir utile. Étudier m'amène chaque jour un peu plus vers mon objectif : devenir quelqu'un d'important. Louper des cours freine mon chemin de vie.

– C'est super, au contraire. J'ai prévu une petite escapade. Toi et moi, on va profiter de la vie.

Merde ! Kat me fait peur. Nous n'avons pas les mêmes notions du bonheur. Si profiter consiste à glisser des billets de banque dans des strings de chippendales, le programme qu'elle nous concocte ne risque pas

de me satisfaire.

– Arrête de te ronger les ongles ! me sermonne-t-elle.

– Quoi ? Je ne me rongerais pas les ongles.

*Comment a-t-elle su ?*

Cette fichue manie s'entend à travers le combiné. Je devrais me badigeonner de vernis amer.

– Passe me chercher à seize heures, le temps que je me lève, que je me prépare...

– Il est neuf heures et demie, l'interromps-je. Tu pourrais être prête bien avant.

– Et louper le film de l'après-midi à la télévision ? répond-elle avec ironie. Jamais de la vie ! Ne t'inquiète pas, ma beauté astrale, tu ne le regretteras pas.

Kat raccroche. Elle ne me laisse pas le choix. Et une petite voix dans ma tête me sermonne diaboliquement : « Tu vas le regretter ».

\*\*\*

Il est quinze heures et trente minutes. Les clés de ma voiture deviennent chaudes au creux de ma paume. Assise sur le bord de mon canapé, j'hésite. Me jeter dans la gueule du loup, encore une fois, n'est peut-être pas une bonne idée. J'adore Kat. Elle est tout ce que je ne suis pas, mais je me demande parfois si son influence n'est pas néfaste pour mon avenir. M'écarter des sentiers battus en la suivant dans ses projets – ses « escapades », comme elle les nomme – est une source de questionnements.

Mon chemin est déjà tout tracé. Il me plaît comme ça. Être sûre de ce qui m'attend demain est rassurant. Kat est tout le contraire.

J'ai essayé de la rappeler pour lui tirer les vers du nez, mais elle n'a pas daigné me donner le moindre indice sur notre destination. Des milliers de suppositions traversent mon esprit. J'ai la tête en vrac.

Je regarde l'heure. Il est 15h45. Mes mains sont devenues moites à force de maintenir les clés au chaud. Il est déjà trop tard pour changer d'avis. Je n'irai pas rejoindre Kat dans ses folies.

Sans réfléchir, j'attrape mon téléphone. Entendre une voix familière m'est nécessaire. Mon frère est considéré comme le raté de la famille. Je l'aime. Mes parents aussi. Enfin, sûrement. Pourtant, je n'ai pas honte d'avouer que ça déviance universitaire, qui a fait de lui un ergothérapeute, me permet de m'élever au sommet dans le rang familial. Et je me sens beaucoup mieux lorsque je lui relate mes cours. Je suis

égoïste ? Complètement quand il s'agit de ma réussite professionnelle. Je manque constamment de confiance en moi. Le moindre obstacle peut anéantir mon courage. Heureusement, mes convictions chevronnées, celles de rendre fière mes parents, sont, elles, suffisamment ancrées en moi pour ne pas fléchir.

Sébastien décroche à la troisième tonalité.

– Allô.

– Coucou, c'est moi, entonné-je d'une voix guillerette.

Plus rien. Je n'entends plus un son.

– Allô ? Allô ?

J'écarte l'appareil de mon oreille pour vérifier l'écran allumé. L'appel n'a pas été interrompu. Le temps de communication défile sous mes yeux.

*Bizarre !*

Je recommence.

– Allô, Sébastien, tu m'entends ?

Merde ! C'est sûrement son téléphone qui ne capte pas le réseau dans le trou perdu où il habite. Je raccroche et relance l'appel. Les sonneries d'attente résonnent dans mes oreilles. Je tombe sur la messagerie.

*C'est quoi ce délire ?*

Pour une fois que je décide de prendre des nouvelles de mon frère, ça serait dommage de repousser mon appel à plus tard. Avec nos vies bien occupées, on finit toujours par oublier l'essentiel : la famille. J'essaie de le joindre encore une fois.

Une tonalité... Deux tonalités...

– Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? m'agresse la voix de mon frère.

Sébastien semble passer ses nerfs sur moi. Je dois sûrement mal tomber. Une énième dispute avec sa femme, probablement. Mais je n’y suis pour rien. Son accueil chaleureux n’encourage pas à poursuivre une discussion sympathique.

– Bonjour, Sébastien, tu es bien grincheux, le taquiné-je. Ça fait plaisir d’entendre que tu vas bien.

– Tu te fous de moi ? répond-il au bout de quelques secondes.

Mon frère a un caractère beaucoup plus tranché que le mien. Avec lui, tout est noir ou blanc. Le manque de soleil qu’il supporte dans le nord de la France doit causer des sautes d’humeur peu engageantes. Il n’est pas quelqu’un de très abordable en temps normal, mais là, il exagère. Je fais comme si je n’avais pas entendu sa dernière question.

– Moi, ça va. Les cours sont éreintants en ce moment. J’ai les examens dans moins d’un mois et je commence à stresser un peu. Mais bon, tu me connais, je me fais toujours un sang d’encre pour rien.

– Pardon ? Mais qu’est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu m’appelles ? demande Sébastien d’une voix plus basse.

Il faut une raison maintenant pour se soucier des gens qu’on aime ? Mais où va-t-on ? Franchement, je comprends pourquoi mon frère est un peu mis à l’écart dans notre famille. Il fait toujours tout à contre-courant. Il n’entend jamais ce qu’on lui dit. Sébastien est têtu, buté même quand il fait quelque chose de travers. Il en veut à mes parents de ne pas l’avoir soutenu dans ses choix de carrière et je le soupçonne d’être jaloux de moi.

– Sébastien, t’es chiant, bordel ! Je t’appelle pour prendre de tes nouvelles et donner des miennes par la même occasion. Tu t’en fous ?

J’ai élevé le ton de ma voix sans même m’en rendre compte. Mais, en l’absence de réponse, je poursuis.

– Pour ta gouverne... je vais bien. Merci de t’en inquiéter. Sinon, je voulais savoir si tu avais eu papa et maman au téléphone ces derniers temps ? Ils sont rancuniers, comme toi, et ils ne répondent pas. Vous êtes pas faciles... je me demande si je n’ai pas été adoptée.

– Passe-moi tante Julia, exige-t-il.

Comme lorsque j’étais plus jeune, mon frère m’infantilise. Nous avons vraiment du mal à communiquer tous les deux. Je voulais me vider la tête en l’appelant. C’est un échec total. Quel con !

– Et sinon, toi, ça se passe bien ? La santé ? La famille ?

– Jade, passe-moi Julia.

Il m'agace.

– Elle n'est pas là. Tu me saoules.

– Jade...

Je raccroche et jette mon téléphone sur le canapé. J'ai les nerfs à vif à présent. Je le déteste.

– CONNARD, hurlé-je.

Il arrive à me rendre dingue sans raison. J'ai soudainement l'incompréhensible envie de m'allumer une cigarette. C'est complètement ridicule. Je n'ai fumé qu'une seule fois dans ma vie. J'avais quinze ans et le paquet de tante Julia traînait sur le canapé. Je voulais comprendre pourquoi ses épaules se relâchaient à chaque fois qu'elle recrachait la première bouffée d'une clope allumée. La brûlure dans ma gorge et le goût de cendre dans ma bouche ne m'ont pas aidé à saisir les joies du fumeur. Et pourtant, en cet instant précis, le poids qui compresse ma poitrine et la boule qui pèse dans mon estomac sont si présents que je ferai n'importe quoi pour les estomper.

Sans comprendre pourquoi, je me dirige devant le buffet du salon orné des photographies encadrées de ma tante. Et celle qui attire mon attention est un souvenir d'enfance. Je devais avoir dix ans, pas plus. Mon père avait loué un chalet à la montagne pour célébrer les fêtes de fin d'année. La neige était tombée en abondance, cette année-là, et j'apprenais à skier pour la première fois.

*Enfin, j'excellais dans l'art de la chute.*

Cette photographie a été prise par Julia, le dernier jour des vacances. Mes joues apparaissent rougies par le froid, mais mon sourire élargi témoigne de mon bien-être. Je tiens la paire de skis devant moi. Mon frère, dans sa combinaison violette, est accroupi à côté de moi. Il rassemble de la neige entre ses moufles, le regard dans ma direction, prêt à me mitrailler d'une boule glacée en plein visage. Mes parents sont debout derrière nous. Mon père a une main sur mon épaule. Ma mère s'accroche à lui comme un lierre à une branche.

J'attrape le cadre entre mes mains. Notre bonheur est figé dans ce cliché. Il est transcendant, indéniable et inévitable. Ma bouche s'assèche. Des picotements parcourent ma cheville jusqu'à mes hanches. La pièce tourne autour de moi. Je prends appui d'une main sur le buffet. De l'autre, je projette, de toutes mes forces, le cadre contenant mes souvenirs contre le mur du couloir. Le verre se brise dans un bruit cinglant.

Et la porte d'entrée s'ouvre avec fracas sur Léo.

Je sursaute, effrayée, lorsque le yéti déboule dans mon salon. En deux secondes, il enjambe les morceaux de verre au sol et se jette sur moi. Une tornade d'émotions m'envahit lorsqu'il plonge ses yeux dans les miens. Sa barbe a poussé, depuis la dernière fois que je l'ai vu, et les poils blonds vénitiens qui agrémentent sa mâchoire mettent en valeur sa bouche ensorcelante. Ses iris me lancent des éclairs venimeux. Je suis paralysée par l'effroi.

– Qu'est-ce que tu fous, bordel ? aboie-t-il. On t'attend, putain ! Kat m'a envoyé te chercher, alors tu bouges ton cul et tu me suis.

Il me faut un laps de temps pour assimiler ses propos. J'ai cru une seconde qu'il était entré chez moi par inquiétude, qu'en entendant le bruit du verre brisé, Léo avait craint pour ma sécurité. Je deviens folle à ses côtés. Il s'en contrefiche du sort d'autrui. Cet homme est un caverneux qui survivrait à l'apocalypse. Mes états d'âme sont d'une banalité sans importance pour quelqu'un comme lui. Je commence à cerner le personnage. Il ne faut pas attendre de Léo un comportement normal. Une réaction humaine. Il est à contre-courant. C'est un saumon sauvage qui remonte la rivière. N'importe qui aurait demandé pourquoi je me suis énervée ? Pourquoi je pète un câble à cause de cette photo ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Et je n'aurais pas eu la réponse.

Léo est apaisant. J'aime sa présence auprès de moi. Pas de compte à rendre, pas d'explications à donner.

Il me tourne le dos et repart en direction de la sortie. Son tee-shirt blanc qui lui colle à la peau est assez fin pour laisser voir l'encre sur sa peau. Ses boots cognent sur les planches du parquet lourdement. Il laisse la porte grande ouverte. Vitamine lui court après.

Je reste immobile au milieu de mon salon. Les bras ballants, je retiens ma respiration. Une minute de répit m'a été accordée par l'intervention de Léo. À chaque fois qu'il est là, il accapare tellement mon esprit qu'il efface tous les tracasseries qui m'envahissent au quotidien. Le stress des examens est envolé, les sautes d'humeur de mon frère sont oubliées et les bouderies de mes parents, remises à plus tard. Sa beauté me coupe du reste du monde. Son aura paralyse mes pensées. Ses mots m'enveloppent dans une bulle. Léo vole l'espace et le temps.

*Et ça fait du bien.*

Vitamine sautille de joie jusqu'à moi, suivie de près par Léo. Le regard déterminé, un sourire en coin, il me soulève de terre avec une facilité déconcertante et me jette sur son épaule comme un sac de terreau encombrant.

– Hey ! Relâche-moi !

– Je t'ai gentiment demandé de bouger ton cul et tu ne l'as pas fait, répond-t-il. Je vais donc t'aider.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes, encore ?

Son visage à hauteur de mon postérieur, le sien à hauteur de mes yeux, je suis dans une position de faiblesse. Ou pas. Trop surprise par son assaut, je ne m'étais pas rendue compte du spectacle. Le cul de Léo, moulé dans son jeans noir, s'accorde à chacun de ses pas. On aurait envie de le pincer et de le mordre. Je déraille.

Soudain, les grandes mains de mon assaillant saisissent ma croupe. J'écarquille les yeux et cesse de gigoter le temps de réaliser que je ne rêve pas. Léo malaxe mes fesses avec ferveur. Et une pointe d'excitation descend de mon cœur à mon entre-jambe.

*Merde ! Jade, réagis, bon sang !*

Le type te tâte comme un morceau de viande et tu aimes ça ?

*Réagis, nom de Dieu !*

Je me remets à gesticuler dans tous les sens, avachie sur l'épaule du yéti.

– Mais, tu es malade ! Vire tes pattes de mon cul ! exigé-je fermement.

Je l'entends émettre un rire franc. Ses mains ne cèdent pas pour autant ; elles sont soudées à mon postérieur.

– Je t'aide à te bouger le cul, puisque tu n'étais pas décidée à le faire toute seule, ricane-t-il... et j'en profite en même temps. Tu es trop bien gaulée pour que je me prive.

Si l'afflux sanguin dans mes joues n'était pas dû au fait que ma tête est à l'envers, le compliment de Léo serait à l'origine de mon visage cramoisi.

– J'évitais ça si j'étais toi, le menacé-je.

Ma chienne bondit autour de nous et accompagne les pas de Léo en cherchant à me laper le visage en sautillant. Heureusement que le yéti est grand, j'évite ainsi les coups de langue poisseuse de Vitamine. Mon agresseur, seulement concentré sur mon fessier, j'ai peur de perdre l'équilibre et je n'ai rien pour me retenir.

*Enfin, presque !*

– Pourquoi ? s’amuse Léo. Tu as le cul ferme et malléable à la fois. J’ai l’impression d’avoir une balle antistress entre les mains. Une fois qu’on y a goûté, c’est difficile de s’arrêter.

*Hein !*

Un hoquet témoigne de ma surprise.

– Tu l’auras voulu.

J’attrape ses deux belles pommes entre mes mains. Je ne savais pas où me tenir, ses fesses dures et bombées sont un ancrage idéal. Et quel ancrage ! Inutile de résister, je m’active sur ses muscles arrondis. Il cille à peine. Léo m’informe de son consentement en me pinçant délicatement. Et nous nous massons les fesses l’un l’autre avec un plaisir non feint. Je l’entends pousser un léger soupir, après qu’un son impudique se soit échappé de mes lèvres. Je nous imagine, vus de l’extérieur et j’éclate de rire.

Léo me repose. J’ai la tête qui tourne et les cheveux devant les yeux. Il les écarte pour les coincer derrière mon oreille. Ce geste tendre m’envoie des frissons le long de la colonne vertébrale. Ses yeux pétillent de joie et je ne peux m’empêcher de rire encore.

– Ça te va si bien, amorce-t-il.

Je fronce les sourcils en guise de questionnement.

– Tu es à croquer quand tu te bouges les fesses.

– Les tiennes sont pas mal non plus, osé-je lui avouer.

– Il paraît même qu’elles sont douces comme celles d’un bébé, ajoute-t-il avec un clin d’œil accentué.

– Prétentieux.

– Réaliste, souffle-il en avançant plus près de moi.

Mon cœur se met à tambouriner à une vitesse incontrôlable. Ses yeux perçants s’emparent de mon insouciance éphémère.

– Imbécile, chuchoté-je lorsque son visage se retrouve à quelques centimètres du mien.

Sa mâchoire se contracte. Léo passe sa langue sur ses lèvres et ce simple geste envoie un signal puissant tout en bas de mon ventre. Je soupire et ferme les paupières. Son souffle chaud se fait plus

proche. Je suis prête à céder. Sans excuse. Pour de vrai.

– Léo ? Vous êtes prêts ?

J'ouvre les yeux précipitamment. Le soleil illumine ma désillusion et la femme qui claque la porte du van de mon yéti.

\*\*\*

Léo sourit à la brune qui marche dans notre direction. J'ai reculé d'un pas. J'étais prête à m'ouvrir, à baisser ma garde.

*Quelle idiote !*

La fille est élancée. Elle porte un jeans très serré et un tee-shirt noir plutôt ample. Lorsqu'elle arrive à notre hauteur, mon attention reste figée sur le vêtement. Je reconnais l'enseigne du Rock & Beers et vu la taille de celui-ci, j'imagine qu'il ne lui appartient pas. J'ai l'amère sensation d'avoir été trahie. Sans aucune raison valable.

*Je suis conne, voilà tout.*

– Salut, me lance-t-elle. À quoi vous jouez, tous les deux ? demande-t-elle à Léo.

Je reconnais ses yeux bleus et ses cils noirs épais. Elle n'a plus les boucles qui lui tombent sur le front. Ses cheveux sont tirés en arrière en une queue de cheval et à la lumière du jour, elle est bien plus pâle que sous les néons du bar. Pourtant, la patronne du Rock & Beers reste une très belle femme. *Salope !* Elle m'avait paru sympathique en me mettant en garde contre Léo, mais ce n'était probablement qu'une tactique égoïste pour faire fuir une rivale potentielle. Je crois qu'elle a eu peur de moi. Et lorsqu'elle glisse sa main dans le dos de l'homme des bois, je suis persuadée qu'elle me craint encore.

*Quelle drôle d'idée !*

J'ai beau avoir un peu de charme, je n'arrive pas à la cheville de cette bombe.

Elle se trompe de cible. Pistache, qui se dandine contre son maître, possède bien plus d'atouts. Je ne suis rien pour Léo. Par contre, j'espère pour lui que sa patronne n'est que sa patronne. Sinon, je serai bientôt bien plus qu'une connaissance pour le yéti : je serais sa pire ennemie. Car je n'oublie pas le lien qui l'unit à Kat. Même si je ne sais pas quel degré d'importance ce lien a pour mon amie, je ne tolérerai

pas que l'homme des bois la blesse en forniquant avec une autre. Sa liberté n'en est une que si elle ne heurte personne. L'homme des bois m'est redevable. Il me doit la vie, en quelque sorte. Je refuse catégoriquement qu'il baise avec une autre femme.

C'est vrai, il m'a déjà embrassée, plus pour me décontenancer et me mettre mal à l'aise que pour exprimer un quelconque désir. Et j'allais réitérer cette erreur, volontairement cette fois. Ce n'était qu'un moment de faiblesse. Une erreur. Juste un besoin stupide de me changer les idées. Je m'en serais voulu de trahir la nouvelle amitié créée avec Kat. Mes pulsions ne prendront plus le pas sur mes convictions.

Léo regarde la fille avec tendresse.

*Merde ! Je n'aime pas ça. Pas du tout !*

– On est prêts à partir, l'informe-t-il en souriant.

– Tant mieux, j'ai cru que vous étiez en train de vous peloter, répond la brune en me jetant un regard noir.

Je souris. Mon regard planté au fond du sien, je réponds sans prendre le temps de réfléchir.

– C'était le cas.

L'aplomb qui me submerge n'est pas un trait caractéristique de ma personnalité. Je le fais pour Kat. Du moins, je ne vois pas d'autres explications. Les deux tourtereaux sont surpris par ma réplique. Léo lève un sourcil étonné à mon intention, mais je décèle sa fossette à travers les poils de sa barbe. Quant à sa patronne, mon audace est loin de l'effrayer. Une grimace de fureur passe en une fraction de seconde sur son joli minois, puis un sourire hypocrite relève ses joues poudrées.

– Encore une prise dans les filets du pêcheur. Tu fais fort, Léo, ce coup-là, ricane-t-elle.

Léo me scanne de la tête aux pieds en fronçant les sourcils. Je déglutis, mal à l'aise.

– Je ne crois pas, non, répond mon assaillant, la voix pleine de regrets.

*Quel enfoiré !*

La brune repart vers le van dans un éclat de rire. Qu'ils aillent au diable. Je ne suis pas assez bien pour eux ? Grand bien m'en fasse. Je ne me laisserai pas rabaïsser par ces énergumènes sans ambition. Ils ont raté leur vie et se grandissent en jouissant du malheur des autres. Je ne comprends pas ce que Kat fait

avec eux, elle qui est si gentille.

– Faut y aller maintenant, sinon il sera trop tard, déclare Léo.

Trop tard ? Mais où compte-t-il m'amener ? Il repart en direction de sa camionnette. J'hésite un instant. Passer du temps avec Léo et sa greluce n'est pas une idée séduisante, mais penser à Kat, seule face à eux, à supporter leur rapprochement, me contraint à lui venir en aide. Mon amie doit avoir besoin de renfort. Et puis, la perspective de rester cloîtrer chez moi à ruminer ma relation avec mon frère n'est pas très engageante.

– Attendez-moi une minute. Je vais chercher mon sac et je vous suis.

– N'oublie pas ton maillot de bain, lance Léo dans mon dos.

Un maillot de bain ? Le 6 mai ? Les rayons du soleil printanier sortent à peine.

– T'es sérieux ?

– Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

– Mais...

– Ça me va aussi si tu te ballades en sous-vêtements, me coupe-t-il, amusé.

Merde ! Si je refuse de les accompagner maintenant, ils sauront que l'idée de dévoiler mon corps a freiné mes intentions. Faire semblant d'être à l'aise ne dévoilera pas mes complexes. Si j'attire leur attention sur ma gêne, ils chercheront la faille, le défaut sur mon corps qui me dérange. C'est une mauvaise idée. Faire semblant est mieux. La chanson du Rock & Beers me revient en tête. *Pretend you care.*

– Accorde-moi dix minutes.

– Pas une de plus... Jade.

Quand il prononce mon prénom, des étincelles crépitent dans ses yeux bleus. Je dois m'en méfier. La beauté n'est qu'un leurre. Léo respire le sexe. Sa patronne savait ce qu'elle disait. Je suis prévenue. Si je me réfère à ses mots, Léo n'est qu'un atout pour la vente. Il attire, il attise, jusqu'à ce que l'on tombe dans le panneau. Je ne crois pas qu'il y ait un service après-vente des émotions. Aucune garantie. Si tu veux cet homme, tu payes. Quel qu'en soit le prix.

Je fais mine de ne pas presser le pas avant d'entrer dans la maison, mais une fois la porte refermée, je cours au premier étage. Me montrer en maillot de bain risque d'être une épreuve. Je me déshabille à la hâte, farfouille dans le tiroir de la salle de bains et trouve aussitôt mon rasoir. Pas le temps pour m'épiler

soigneusement, je glisse sous la douche et débroussaille rapidement les poils de trop. Dans la précipitation, je me coupe à plusieurs reprises, mais je ne m'en rends compte qu'une fois séchée, quand le sang goutte ça et là sur mes jambes. Tant pis. J'enfile un maillot de bain, un short et des baskets montantes afin de cacher ma cicatrice disgracieuse à la cheville. Je suis prête.

– Vita, sois sage, je reviens, murmuré-je en refermant la porte d'entrée.

Lorsque j'arrive dans la cour, Léo est adossé à la porte du côté conducteur de son van. Il lèche la feuille d'une cigarette qu'il vient de rouler quand il se rend compte de mon arrivée. Son regard se braque sur moi, et je me demande si cette tenue est vraiment adéquate. Le soleil l'éblouit. Ses yeux sont plissés dans ma direction. Il tasse le tabac en tapotant sa roulée contre l'ongle de son pouce. Et j'avance à petits pas vers lui. Chaque seconde en sa compagnie est une scène de ma vie au ralenti. Ses gestes et les miens sont fragmentés. Si précieux et attendus qu'ils pourraient s'évaporer ou changer de cap avant qu'ils n'aboutissent. Mes chaussures de marche écrasent les graviers tandis que je le rejoins.

– Tu prends ta voiture, m'impose-t-il. J'ai un programme pour ce soir et je ne veux pas perdre mon temps à te raccompagner jusque chez toi.

Encore une belle claque dans ma gueule. Je feins de ne pas être étonnée.

– Ne t'inquiète pas, je ne comptais pas monter dans « la baise-mobile ». Ce véhicule doit contenir plus de virus que les incubateurs des laboratoires internationaux.

Léo sourit avant d'allumer la clope entre ses lèvres. Il avale trois bouffées l'une après l'autre et recrache la fumée sur mon visage. Je lui adresse un regard noir.

– Tu es une fausse timide, en fait, proclame-t-il.

– Tu ne me connais pas, me défends-je avant de rougir sous l'assaut de ses prunelles bleues transparentes.

L'homme des bois se détache de sa carrosserie et avance d'un pas vers moi. Je maintiens mes yeux dans les siens, mais mon cœur bat la chamade, comme à chaque fois que son corps se rapproche du mien.

– Pas plus que toi, affirme-t-il. Et je suis prêt à parier qu'une sauvageonne se cache derrière cette carapace que tu t'imposes.

– C'est ce que tu crois.

– Non, répond-t-il. C'est ce que je vais te prouver. Demande au cadre photo brisé dans ton couloir si j'ai tort.

Il détache la cigarette coincée entre ses lèvres et me la glisse entre les doigts. Je regarde la fumée s'échapper. Léo profite de cette distraction pour se pencher vers moi. Ses lèvres se déposent sur ma tempe droite. Un baiser doux qui réveille en moi un tourbillon d'incompréhension, mélangé à une sensation d'ivresse absolue. Je frémis.

Et Léo grimpe derrière son volant.



# 14 - Roby

Suivre Léo dans son engin diabolique n'est pas une promenade de santé. Il grille les feux rouges, ne s'arrête pas au stop, double sur des lignes blanches et roule au-dessus des limites de vitesse autorisées. J'ai manqué de peu me retrouver dans la chaussée à deux reprises. La poussière qu'il m'envoyait dans les petites routes de campagne m'a contraint à remonter ma vitre. Sans la climatisation, j'étouffe et les gouttes de sueur qui dégoulinent dans mon dos et entre mes seins compensent une séance de sauna au hammam.

En chemin, la camionnette s'est arrêtée devant la villa des colocataires siphonnés. Et Kat, telle la reine incontestée de cette tribu d'aliénés, est sortie de la maison en souveraine. Les cheveux gris argentés tressés sur le côté du visage, des plateformes indigo et un short jaune poussin, mon amie fait de l'ombre au soleil. Mais ce n'est rien en comparaison du sourire éclatant qui illumine son visage lorsqu'elle aperçoit ma Peugeot. Je ne comprends pas comment elle y parvient, sur ses échasses, mais elle court jusqu'à ma portière.

Je baisse la vitre en dégoulinant de plus en plus sous l'effort. Kat se penche vers moi, les mains appuyées sur le haut de ses cuisses.

– Alors là, je pensais que tu faisais la morte pour ne pas avoir à me répondre au téléphone, s'étonne-t-elle, amusée. Je ne m'attendais vraiment pas à ce que tu changes d'avis.

– Ha ha ! ironisé-je. C'est ce que je comptais faire à vrai dire, mais Léo s'est montré convaincant. Même si je n'ai aucune idée du lieu où nous nous rendons.

– Léo ?

Mon amie penche la tête en direction du van en stationnement le long de la maison. Son propriétaire est resté derrière le volant. Ses doigts frappent sur un tempo endiablé le tableau de bord. Il fait mine de ne pas nous observer, mais il semblerait pourtant que son attention soit focalisée dans notre direction.

– Léo est venu chez toi ? me demande Kat, suspicieuse.

– Euh... oui. Ce n'est pas toi qui l'as missionné ?

Kat lève un sourcil, un seul, comme certaines personnes peuvent le faire lorsqu'elles veulent exprimer d'un seul geste : « Tu te fous de ma gueule ? ».

– J'ai lâché l'affaire au bout de la cinquième fois où ta voix de vendeuse de déboucheur de chiottes me signalait de rappeler ultérieurement. Il est parti chercher sa patronne, elle s'est incrustée. Je peux pas me

la voir, marmonne-t-elle, mais je ne savais pas qu'il ferait un crochet par chez toi.

Nous jetons un coup d'œil toutes les deux vers le van. Le plan cul de Léo est en phase de mise en chauffe de l'appareil. Sa patronne se colle à lui. La bouche contre son oreille, elle lui chuchote quelques paroles qui déclenchent un sourire vicieux sur ses lèvres. Bordel ! Je fulmine de l'intérieur. Comment Kat peut-elle les laisser flirter ainsi sous son nez ? J'aimerais l'étouffer avec les deux obus qu'elle pointe sous les yeux du yéti. Quel manque de respect envers mon amie. J'hallucine ! Kat et Léo sont peut-être un couple moderne et libéré. À moins que mon amie, sous sa carapace de femme émancipée, ne soit amoureuse et complètement aveuglée.

– Je monte avec Roby, tu nous suis ? m'indique-t-elle.

– Roby ?

– Mon colocataire, m'informe-t-elle.

– Encore un fou ? m'indigné-je.

Un rire franc répond à ma question. Cette maison est un asile déguisé en colocation d'étudiants. Kat pointe du doigt l'homme qui ferme la maison à clés. Un grand type brun, une armoire à glace.

– Il travaille au Rock & Beers aussi, n'est-ce pas ? demandé-je en reconnaissant le vigile du bar.

– Ouais, exactement. T'inquiète, il est gentil... en vrai, ricane-t-elle.

Un coup de klaxon nous fait sursauter. Léo a redémarré et dérape devant ma voiture après avoir fait trois tours de la cour à toute vitesse. J'ai l'impression d'être une vachette dans une arène, entourée de toreros expérimentés et sanguinaires. Il freine à notre niveau et son regard perçant m'atteint immédiatement.

– Qui m'aime me suive, lance-t-il à la volée avant de redémarrer en trombe.

Kat évente la poussière que les roues ont soulevée. Je toussote tant ma gorge me gratte.

– Allons-y, lance-t-elle en sautillant vers une cylindrée impressionnante.

Elle lève une jambe et enfourche la moto noire derrière Roby. Je soupire. Suivre un sauvage au volant d'une baise-mobile ou un *biker* sur une fusée diabolique est mon unique choix. J'ai l'impression d'être Oui-oui dans sa petite auto jaune. J'appuie sur le champignon et mon klaxon fait « pouêt-pouêt ». Et sur la route nationale, en ligne droite, je motive la voiture de ma tante à accélérer.

– Vroummmmmmmmmm... Vroummmmmmmmmm.

Il lui fallait bien ça pour que la vieille Peugeot arrive à destination.

Après une heure de conduite sur des routes sinueuses à travers la campagne, nous nous garons sur le bas-côté escarpé d'un chemin de terre. Le capot de ma voiture est bouillant et dégage une odeur âcre et puissante.

Léo descend du van. Il passe une main dans ses cheveux pour les replacer en arrière. Sa bimbo s'arrête à ses côtés. Elle me fixe avec méchanceté. Cette garce tente de marquer son territoire comme un animal dominant. Il ne manquerait plus qu'elle lui pisse sur le mollet, elle n'en serait pas moins explicite.

– Salut. Une voix grave me sort de mes pensées.

C'est le vigile... enfin, Roby. En plein jour, il est encore plus effrayant. Ses yeux noirs sont particulièrement déstabilisants. Il a un regard profond qui ferait avouer à n'importe qui le moindre de ses péchés.

– Salut, réponds-je timidement.

Il me scrute de haut en bas impoliment, en s'arrêtant avec insistance sur mes cuisses.

– T'es la meuf de Léo, je te reconnais. C'est toi, l'autre jour, qui est venue au bar, n'est-ce-pas ?

– En fait... commencé-je à expliquer avant que la Barbie brune ne me coupe la parole.

Elle se tient devant moi, les paumes sur les hanches, la tête penchée sur le côté, et cette garce me regarde avec mépris. Ses lèvres s'étirent en un sourire diabolique.

– C'est bien la fille que tu n'aurais pas dû laisser entrer, Rob, le réprimande-t-elle. Je ne vois vraiment pas comment tu as pu penser qu'elle pouvait être la meuf de Léo. Ce n'est pas contre toi, chérie, mais Léo aime les femmes... différentes.

Ma gorge se noue. Une tension désagréable gagne mes doigts et mes jambes. Le vigile plisse les yeux en direction de sa patronne.

– Morgane, tu es une véritable chienne, la taquine-t-il, en déposant une main sur son épaule découverte.

Je m'esclaffe sans retenue. J'imagine Vitamine et rien dans la salope devant moi ne me fait penser à ma chienne. Roby et Morgane sont subjugués par ma réaction. Elle cherche sans aucun doute à me pousser

dans mes derniers retranchements, à me rabaisser, à me blesser ou à m'énervé. Je suis une cible parfaite. Je suis calme, timide et peu sûre de moi, mais je ne suis ni stupide, ni masochiste. Si cette allumeuse de bas étage pense avoir trouvé une victime pour ses démonstrations de force, elle se fourre une bite dans l'œil.

– Qu'est-ce qui te fait rire ? demande-t-elle, agacée.

– Toi.

Un éclair de rage traverse ses rétines.

– Léo a beaucoup de respect pour l'espèce canine et si je devine bien tes intentions, je ne pense pas qu'il baiserait une chienne. Tu n'es qu'une chatte en chaleur et ~~si tu es son genre de femme, alors je suis bien contente de ne pas l'être, moi.~~

– Tu te trompes, ma chérie, une belle et grosse queue te ferait le plus grand bien. Et crois-moi, celle de Léo fait des miracles.

La patronne avance d'un pas menaçant vers moi. Je ne recule pas.

– Mais tu ne dois pas avoir connu ce plaisir depuis longtemps, me grogne-t-elle.

– Très bien, les pucelles, égalité partout, s'interpose Roby d'une voix ferme, mais amusée.

Je souffle d'agacement. Léo et Kat nous rejoignent. Le regard bleu acier du yéti passe de Morgane à moi. Elle sourit, telle une hypocrite entraînée. Je lève les yeux au ciel.

– On ne peut pas comparer l'incomparable, marmonné-je à l'intention de Roby.

Le petit groupe commence à suivre Pistache, impatient, sur un chemin escarpé entre les rochers. Sauf le vigile. Il étire ses épaules en arrière, comme s'il s'échauffait pour une course de fond. Puis il me fait signe de m'avancer vers lui. Ses lèvres viennent frôler mon oreille droite.

Et il me chuchote :

– Je pourrais en être le juge, si tu veux. Laisse-moi mieux te connaître et je comparerais.

J'en viens à me demander si cette colocation n'est pas une supercherie bien lubrifiée. Tous les habitants de cette villa font des propositions sexuelles explicites. Le loyer se paye peut-être en don de soi. Qui sait ?

– Rob !

Léo hèle son ami d'une voix ferme. Kat et Morgane ont déjà emprunté le chemin à travers les rochers. L'homme des bois est à quelques mètres de nous. Ses épaules se sont redressées. Il est au taquet. Pistache a fait demi-tour et se tient assis à ses côtés, attentif aux réactions de son maître. Les deux colocataires se toisent sans prononcer un mot. Leurs regards respectifs ne flanchent pas. Ils ne cillent pas. Je ne comprends pas leur langage silencieux. Puis Roby lève les bras au ciel.

– Ok, j'abandonne, souffle-t-il. Il te les faut vraiment toutes.

– Exactement, répond Léo en relâchant la tension dans ses épaules.

Roby nous dépasse et je le perds vite de vue. Léo reste immobile à me scruter. Je suis en colère. Quelles que que soient ses intentions, je ne supporte pas que l'on me considère comme une marionnette. Je m'avance à quelques centimètres de son visage et pointe mon index dans sa direction.

– Toi, ta gueule, je ne suis à personne, grondé-je.

– Tu devrais me remercier. Roby est un chasseur sans scrupule, tu aurais eu du mal à t'en débarrasser sans mon aide.

Mon doigt se presse fermement sur sa cage thoracique. Je bouillonne. L'intervention de la catin brune, ajoutée à celle du vigile, créé en moi une rage incontrôlable. Je n'aime pas que l'on tente de m'imposer quoi que ce soit, ou que l'on prenne des décisions à ma place. Léo se donne un droit sur moi que je ne lui accorde pas.

– Je n'ai pas besoin de toi, ni maintenant, ni jamais.

Mon ton de voix est particulièrement sec. Mes iris sont foudroyants. Je sens une veine pulser à mon poignet. Léo abaisse les paupières. Il semble affecté par ma remarque. Je serais presque prête à faire machine arrière et m'excuser tant ses humeurs sont perturbantes.

Il soupire. Et sans me regarder, le yéti me tourne le dos en empruntant le chemin suivi par les autres.

\*\*\*

– Tu t'es arrêtée pour faire pipi ? me demande Kat lorsque je les retrouve enfin.

J'ai mis du temps à me calmer. Les nerfs à vif sans raison vraiment suffisante, j'ai préféré prendre sur moi avant de rejoindre ce petit groupe. Aucun d'entre eux, mis à part Kat, n'est mon ami et je me demande ce que je fais là, jusqu'à ce que j'aperçoive le paysage qui s'offre à nous.

Jusqu'à maintenant, j'entendais le bruit de l'eau, de plus en plus fort. La rivière n'était qu'à quelques mètres.

Le courant d'eau douce s'écoule entre des rochers abrupts. Une petite plage de sable fin est bordée par une eau transparente. Quelques poissons nagent à la surface à la recherche de petits planctons. Des bulles se forment et des cercles concentriques se dessinent. L'odeur de la pierre chaude effleure mes narines. Je ferme les yeux un instant. Mon sentiment de colère s'estompe et quand je soulève à nouveau les paupières, je ne ressens plus rien que du bien-être.

Le soleil se couche entre les deux montagnes au loin. L'astre lumineux aux couleurs orangées semble tenir en équilibre contre les parois rocheuses. Le temps se suspend. Et le spectacle est à couper le souffle. La beauté du paysage m'apaise. Il suffit de si peu, parfois, pour être bouleversée. Une vague de sensations m'envahit peu à peu. Les montagnes sont si puissantes, le soleil, si destructeur, et nous... Nous ? Que sommes-nous à côté ? Si fragiles. Si peu de chose. La nature est si forte et mes émotions ne sont rien à côté.

Le quotidien me fait oublier ce que je suis. Les responsabilités, les tâches ménagères, l'avenir... le passé. Je ne suis que de passage sur cette terre. Comme nous tous. Et les deux montagnes face à moi, le soleil, eux, seront toujours là. Ils gagneront toujours. J'aurais beau faire de brillantes études, devenir un chirurgien renommé, gagner un salaire élevé et rendre fier mon entourage, l'aboutissement sera le même. Je ne suis rien.

À trop regarder l'astre solaire, mes yeux me piquent. Le paysage devant moi n'est plus qu'un dégradé de jaune et d'orange. La rivière devient un tableau de Monet et des larmes se stockent derrière mes paupières sans que je ne puisse plus rien maîtriser. Une perle salée coule sur ma joue et atterrit à la commissure de mes lèvres. Je glisse ma langue sur le côté pour recueillir le fruit de mon trouble et essuie aussitôt du revers de la main la preuve sur mon visage.

Heureusement, Kat, assise sur un rocher, est trop occupée à jeter des miettes de pain aux poissons. Morgane, trop concentrée à masser les épaules de Roby et Pistache, les pattes dans l'eau, remue la queue avec ferveur en surveillant la vie qui occupe les fonds de la rivière.

Et Léo... Merde ! Il est debout sur ma droite. Il me fixe effrontément. Merde ! Il m'a probablement vue pleurer. Son regard intrusif ne me lâche pas. Il ne semble pas juger ma réaction. Non ! Au contraire. J'ai l'impression qu'il est satisfait, comme s'il avait cherché à provoquer cette émotion en moi. Comme s'il avait ressenti la même chose.

Mon cœur cogne violemment dans ma poitrine. Je n'arrive pas à détacher mon regard du sien. Ses yeux sont un piège, des miettes de pain à la surface de l'eau. Ils accaparent mon attention, stoppent le temps et je m'accroche à ses deux perles bleues comme si ma survie en dépendait.

Des frissons se promènent sur mes bras et une autre larme coule sur ma joue. Léo me sourit. S'il a voulu emmener tout le monde ici, son objectif était peut-être d'atteindre le cœur de ses co-aliénés. Il a atteint le mien.

– Jade, viens voir comme ils se battent pour choper les miettes, intervient Kat dans notre bulle.

Je me tourne vers mon amie.

– Je sais, réalisé-je. Si ce n'était que les poissons.

– Pourquoi ? T'as faim ? s'étonne Kat.

Elle ouvre son sac à dos et en sort une bouteille de Desperados qu'elle me tend.

– Tiens, comble ton vide avec ceci. Ça réchauffera ton corps pour le bain.

– Le bain ? Tu comptes te baigner ?

Roby attrape la bouteille entre mes mains et glisse le goulot entre ses dents pour décapsuler ma bière. La pression fait déborder le liquide ambré. Il avale aussitôt une gorgée du breuvage. Je déglutis. Léo nous observe. Il a remarqué le petit manège de son colocataire. Roby cherche à marquer son territoire comme si j'étais une vulgaire pièce de bétail. Mais son adversaire est de taille.

Le yéti ôte son tee-shirt.

Et je ne suis pas la seule à être hypnotisée. Morgane et Kat sont à l'affût. Il faut dire que le spectacle est réjouissant. Lorsque le yéti fait passer son haut par-dessus sa tête en tirant sur le col, son regard embrase littéralement la gent féminine. Et quand sa ligne abdominale apparaît devant nous, je crains un feu de broussailles. Espérons que les deux fans en train de baver se sont mieux épilé le maillot que moi, sinon un camion-citerne sera indispensable pour éteindre l'incendie dans leur culotte avec un tel combustible.

Je bois une gorgée pour rester ancrée sur la terre ferme. Et lorsque je redescends le goulot, j'aperçois la foudre dans les yeux de Léo. Un regard animal habite l'homme des bois. J'en tremble presque, et je n'arrive plus à me détacher de son emprise bestiale. J'ai comme l'impression que l'homme des bois me considère comme acquise. Sa poitrine se soulève. Ses trapèzes se contractent et sa bouche se tord en une grimace de dégoût et de colère à chaque fois que mes lèvres se déposent sur la bouteille. Est-ce que le fait de partager ma salive avec celle de Roby le dérangerait ? Il déboutonne son jeans sans me quitter des yeux. Je sens mes joues brûler. Je bois à nouveau. Il fronce les sourcils et son regard nous emprisonne à l'écart des autres, comme si plus rien ne nous entourait. Puis il descend son jeans sur les chevilles. J'ai

déjà vu cet homme nu, mais l'effet que provoque la vision de son corps à peine vêtu dans chaque particule de mon être est si puissant que je n'ose imaginer la sensation qu'infligerait un corps à corps. Je déglutis devant sa musculature parfaite. Son boxer noir laisse parfaitement deviner sa virilité. Et j'adore ses cuisses. Putain ! Ses cuisses !

– Qu'est-ce que tu fous, Léo ? Ne me dis pas que tu vas te baigner, lance Roby, en pure provocation.

Un sourire illumine sa mine renfrognée. Il avance d'un pas sur le rocher avant de se retourner dans notre direction.

– Non, répond-t-il, posément.

Il inspire profondément.

– Je panique, souffle-t-il à mon intention.

Un léger clin d'œil vient appuyer sa phrase. Et Léo plonge aussitôt dans l'eau glacée de la rivière. Sa phrase fait tout de suite écho en moi. Je suis la seule à pouvoir la comprendre. Le yéti ne se baigne pas, il s'affole et suit ma dernière recommandation. Il se souvient des mots qui m'avaient échappés lorsqu'il m'avait balancé sous la douche.

*« La prochaine fois, si tu paniques, balance-toi tout seul sous l'eau froide. »*

Une émotion inconnue me submerge. L'homme de glace est troublé. Moi, Jade, je trouble l'abominable et imperturbable yéti.

Ma respiration se coupe. Pendant que Léo nage sous l'eau, je suis en apnée avec lui. Il refait surface près de l'autre rive où la roche abrupte surplombe le lit de la rivière. Les cheveux plaqués en arrière, il nous tourne le dos en s'accrochant à une encoche dans la pierre. Les muscles de ses omoplates se tendent sous l'effort quand le yéti commence à escalader à mains nues la roche. J'en ai le souffle coupé. Le soleil qui s'éloigne derrière la montagne crée une ombre sur son corps. Les ailes tatouées se déplacent à chaque fois qu'il grimpe un peu plus haut.

Je finis ma bière d'une traite. Je dois cesser de reluquer cet homme. J'ai un mauvais pressentiment à chaque fois qu'il accapare mon attention. Quelque chose murmure à mon inconscient de ne pas me perdre. Je dois rester maître de moi, concentrée. Et Léo est un emmerdeur. Dès qu'il est là, mon self-control s'évapore. Mes pensées vagabondent, mon âme se métamorphose, elle devient différente et familière en même temps. Et cela m'effraie. Il me terrifie.

– Reste pas debout, m’interpelle Kat en tapotant la pierre sur laquelle elle est assise.

Je la rejoins en m’efforçant de ne pas regarder l’homme qui envahit ma tête. L’homme avec qui mon amie a un lien apparemment plus qu’amical. L’homme qui semble avoir une relation plus qu’amicale avec toutes les femmes.

– Tu as l’air bien préoccupée, quelque chose te tracasse, me demande Kat.

– Un peu, rien de grave.

– C’est à cause de Tarzan ? m’interroge-t-elle en m’indiquant d’un signe du menton Léo sur son plongeur d’une dizaine de mètres. J’ai remarqué que vous n’arrêtiez pas de vous regarder tous les deux.

Je grince des dents.

– Il fait tout pour se faire remarquer, tu ne trouves pas ? me défends-je du mieux possible.

– Je ne crois pas. Il serait assis au cinéma immobile, ~~son aura réussirait à attirer tous les regards.~~

– Je suis désolée, culpabilisé-je.

Je regarde droit devant moi. Il m’est impossible d’affronter le visage de mon amie tourné vers moi. Je n’ai rien fait, mais l’envie de me rapprocher de Léo est si présente au fond de moi que, déjà, l’impression de trahir Kat me submerge.

– Arrête de toujours t’excuser pour les autres.

Les genoux pliés sur mon estomac, j’observe Léo plonger. Les bras en avant, les ailes déployées, on dirait un ange.

– Il vole, murmuré-je.

Les applaudissements bruyants de Morgane, accompagnés par ses petits cris surexcités, viennent casser l’instant magique. Je soupire. Kat passe un bras autour de mon cou.

– J’ai l’impression qu’il a volé ton cœur, me chuchote-t-elle à l’oreille. Il n’est pas stable et ça m’inquiète pour toi. Tu es si posée, alors que lui, c’est un papillon. Certes, il est attirant, avec ses belles couleurs dans le dos, mais il a besoin de toutes les fleurs pour survivre.

– Tu es bien poétique, tenté-je de dédramatiser la conversation.

– Réaliste, Jade, soupire-t-elle. Regarde-le.

Il a nagé jusqu'à notre rive et taquine sa patronne en lui jetant quelques gouttes d'eau fraîche. Morgane gigote avec délectation. Elle se tortille lorsqu'il lui saisit les chevilles pour l'attirer dans l'eau avec lui. Mon cœur se serre. Il s'amuse, rit et profite de la vie. Et cette garce de Morgane prend un malin plaisir à se coller contre son torse. D'autant plus que son tee-shirt trempé révèle sa poitrine volumineuse. Elle serait lauréate à un concours de miss camping. C'est certain.

Si Kat s'est faite une raison, si elle a accepté de n'être qu'une passade pour l'homme des bois, batifoler devant elle est un cruel manque de respect. Je rage. Les mains du yéti sont cachées sous l'eau ; je le soupçonne de tripoter le fessier de cette allumeuse sans scrupule. Je les entends rire et chaque regard dans leur direction me poignarde finement.

*Quelle conne, je suis !*

Il va me falloir d'autres Desperados pour supporter leurs tripotages toute la soirée.

Je me lève pour récupérer une des bouteilles qui flottent dans l'eau fraîche en guise de réfrigérateur.

– Tu viens te rafraîchir ? ricane Morgane. On te donne chaud ?

– Pas du tout, vous me dégoutez. J'espère juste faire passer la nausée que vous m'inspirez.

Morgane se décroche de Léo et nage jusqu'à moi. Même si cette fille avait une auréole sur la tête, elle ne duperait personne. Son regard témoigne de sa méchanceté naturelle.

– Moi, je te dégoûte ? sourit-elle, sournoisement.

Je me penche pour attraper une bouteille quand cette garce me saisit par le poignet et m'entraîne dans l'eau glacée. L'eau bourdonne dans mes oreilles. L'eau est si froide que les battements de mon cœur se coupe un instant. Je remonte à la surface aussi vite que possible. J'ai bu la tasse et mon nez me pique. L'eau est entrée dans mes oreilles et j'entends des rires en sourdine. Ceux de cette salope de Morgane, de Roby, particulièrement amusé, et celui de Léo qui fait la planche, les bras et les jambes en position d'étoile de mer, un peu plus haut sur le cours.

Kat m'aide à me hisser hors de l'eau. Mes chaussures de marche sont complètement imbibées et particulièrement lourdes. Si je m'énerve, j'aurais l'air d'une rabat-joie ou d'une fille aigrie. C'est la réaction que Morgane cherche à déclencher. Elle me provoque pour que je n'apparaisse que comme une fille coincée et frustrée aux yeux de Léo. Cette fille est une garce maligne. Et même si je n'ai qu'une envie, lui jeter du sable dans les yeux, je m'abstiens en souriant.

– Merci, Morgane, j'avais justement prévu mon maillot de bain pour pouvoir en profiter aussi, lancé-

je.

J'inspire profondément. En la regardant avec une fierté mal dissimulée, je me saisis du bord de mon débardeur et le passe au-dessus de ma tête. Roby émet un sifflement qui flatte aussitôt mon égo et attire l'attention de Léo. Il manque perdre l'équilibre et boire la tasse en se redressant. Le niveau de l'eau arrivant juste en dessous de sa lèvre inférieure, le regard du yéti est déstabilisant. La couleur cristalline de l'eau se reflète dans ses yeux bleus. On ne sait jamais à quoi peut penser cet homme insondable, mais la façon qu'il a de me déshabiller du regard m'aide à ôter davantage de vêtement. Je déboutonne mon short et roule des hanches pour le descendre jusqu'à mes chevilles. Je ne suis pas particulièrement fine ; la taille mannequin n'est pas un atout que je possède. Mais je sais que les hommes préfèrent les formes voluptueuses et je suis bien fournie. Morgane semble s'étouffer avec sa propre langue. Je n'entends plus ses rires fendre le bruit du courant.

Je jubile. La réaction de la nymphomane est jouissive, et celle de Léo, l'est encore plus. Ses mâchoires se contractent et il plonge sa tête sous l'eau. J'ai presque du mal à me déplacer tant mes chaussures sont lourdes. Je suis obligée de les retirer aussi. Je fais tout de suite moins la fière. Quand je retire mes chaussettes trempées, la vue de la cicatrice rose qui entoure ma cheville me paralyse un instant.

*Ressaisis-toi, Jade !*

J'étale les chaussettes sur un rocher encore au soleil. Morgane sort de l'eau. Son regard mesquin ne présage rien de bon lorsqu'elle se dirige vers moi. Les conversations entre Kat et Roby sont rompues. Tout le monde attend avec impatience la suite des événements. Je fais mine de l'ignorer, mais c'est peine perdue.

– Pauvre chérie ! marmonne-t-elle, en penchant sa tête sur le côté. Tu t'es ratée. Essaie le poignet la prochaine fois.

Je mets un certain temps avant de comprendre ce qu'elle cherche à me dire. Et quand je la surprends à fixer ma cheville, je saisis le sens de sa remarque. C'est est trop.

– Sale pute ! l'insulté-je.

J'attrape un caillou presque trop grand pour tenir dans la paume de ma main et le lève derrière ma tête. Je vais lui défoncer le crâne à cette salope. Un éclair de frayeur traverse ses yeux de merlan frit. Je la déteste. Quelqu'un me saisit les bras et m'enveloppe avec force. Je tremble tant les émotions qui m'envahissent sont puissantes et incontrôlables.

– Chut, me chuchote une voix rauque à mon oreille, ça n'en vaut pas la peine.

Les larmes grimpent au bord de mes cils. Léo me maintient fermement contre lui. Je sens son cœur qui bat à tout rompre dans mon dos. Il est frais et humide Sa présence près de moi est loin de me calmer.

– Elle est malade ! crie Morgane.

– C'est toi qui a commencé, me défend Kat qui s'est levée pour se dresser entre nous.

Je me débats pour échapper à l'emprise de Léo. C'est de sa faute à lui si cette garce m'attaque.

Au lieu de prendre ma défense, même s'il n'a aucune raison de le faire, il me maintient comme si j'étais folle. Comme si j'étais la fautive.

Encore un homme guidé par sa queue. Des sanglots atteignent le fond de ma gorge.

– Lâche-moi, toi, hurlé-je.

Kat me regarde, ébahie. Je ne sais pas à quoi je ressemble, mais quelque chose me dit que mon corps trempé, mes yeux furibonds et la rage qui m'assaille me donnent l'air d'une psychopathe.

*Peu importe.*

J'en ai assez que l'on me prenne pour une conne. Le destin qui a mis ces dégénérés sur mon chemin n'est pas celui qui me correspond. Je n'ai rien à faire avec ces gens, grossiers, irresponsables et aux mœurs douteuses.

– Mais qu'est-ce qu'elle pense pouvoir faire, la pucelle, me nargue Morgane. Tu ne fais pas le poids, ma petite. C'est le fait de le réaliser qui te met dans cet état. Retourne chez ta mère !

Cette peste déclenche ma fureur. On dit parfois « Méfiez-vous de l'eau qui dort » ; cette expression a été inventé avant ma venue au monde. Dorénavant, le dicton devrait s'intituler : « Fuyez si la mer morte s'agite ».

Je mords la chair tendre de l'avant-bras de Léo et mon passage en mode piranha me permet de me libérer. Mes petites dents et ma force de papillon ne sont sûrement pas la cause du renoncement de l'homme des bois, c'est la surprise qui lui fait lâcher prise.

Je ne réfléchis plus à mes actes. Seule ma colère est maîtresse de mes émotions et de mon raisonnement. Défigurer cette catin est l'unique pensée qui me vient. Je jette le caillou dans sa direction. Elle se tord d'effroi devant mon geste, mais mon adresse envoie le projectile mal intentionné dans un

énorme plouf derrière elle.

– Je vais la tuer, beugle la brune après avoir réalisé que je l’avais loupée.

Roby se glisse devant elle tel un rempart. Son regard sombre et son attitude frigorifique soudaine me glace l’échine. Il maîtrise parfaitement les *basics* de sa profession.

Je tremble de la tête aux pieds. Mon cœur bat à un rythme effréné. J’ai du mal à me calmer. Et ma voix se tord lorsque je réponds aux reproches silencieux de Kat. Mon amie me regarde avec incompréhension et regrets. Je ne supporte pas l’idée de décevoir ou d’être jugée, mais la coupe est pleine aujourd’hui.

– Tu as quelque chose à me dire, Kat ? Tes amis tordus ne te surprennent pas, mais moi, par contre, je suis un problème ?

– Je n’ai pas dit ça, Jade.

J’entends les paroles de Kat, mais l’afflux sanguin que pulse mon cœur en direction de tous mes organes est si puissant qu’il m’empêche de l’écouter.

– C’est moi l’intrus, n’est-ce pas ?

Ma voix se brise un peu plus.

– Non ! Pourquoi tu dis ça ? s’inquiète-t-elle.

Je pouffe, désespérée.

– Laisse tomber, je vous laisse entre vous. Baisez-vous tous, ce n’est pas mon problème.

J’attrape mon sac et mes vêtements qui gisent au sol. Et je quitte à la hâte ce lieu, si beau et si magique, avant que la nature de l’homme ne vienne gâcher sa grandeur. Les yeux baignés de larmes, j’aperçois Léo, assis sur un rocher. La scène qui vient de se dérouler sous ses yeux ne semble pas l’avoir affecté plus que ça. Il finit de rouler une cigarette en papier sans m’adresser un signe quelconque de satisfaction, de peine, de colère ou de mépris. Je quitte le rivage et m’éloigne sur le chemin sinueux – dans la plus grande indifférence du yéti. Des larmes coulent à flots sur mes joues.



# 15 - Zombie

Un pas. Un caillou. J'ai les yeux embués. Je vois à peine où je mets les pieds.

On progresse toujours en cherchant la prochaine prise. Trouver où s'accrocher est le chemin le plus sûr. Regarder le point d'arrivée est la meilleure façon de chuter. Aveuglé par le but, on finit par se perdre en route. J'essuie le surplus de larmes du revers de ma main.

Quelle situation pathétique ! Me voilà à renifler disgracieusement. J'ai la tête qui bourdonne. Personne ne me suit de toute manière. Je ne risque pas de leur inspirer de la pitié. Suis-je allée trop loin en m'emportant de la sorte ? Putain, non ! Je ne crois pas.

Le soleil est passé derrière la montagne et l'ombre a envahi le chemin escarpé en un rien de temps. J'arrive à ma voiture précipitamment. Je mets beaucoup plus de temps que d'habitude pour insérer la clé dans la serrure. Tout est flou. Je me sens oppressée, prisonnière du présent, menottée au passé. Rien ne peut supprimer mon mal-être. Ce qui est fait est fait. C'est comme si je me retrouvais dans un épisode de *Walking Dead*, la transformation en mort-vivant est déclenchée. On ne peut plus revenir en arrière. Les événements nous transforment sans que l'on ne puisse rien y changer. Le hic, c'est que je ne sais pas encore si la fin est proche. Elle est inévitable, mais quand surviendra-t-elle ? Combien de temps me reste-t-il ? Suis-je encore poursuivie par mes démons ? Pourrai-je leur échapper pour vivre encore un peu ou est-ce déjà trop tard ?

Des sueurs froides me glacent le corps. J'ouvre enfin ma portière et la claque si fort et si vite que je manque de me coincer la cheville. L'air est lourd et chaud à l'intérieur, le volant brûlant. Je ressens chaque inspiration comme un poids dans ma poitrine. La difficulté d'être libre et soi-même est douloureuse. J'ai dit ce que je pensais aujourd'hui. Je n'ai mis aucune barrière à ma franchise. Et j'ai sûrement perdu la seule amie que je m'étais faite. Être honnête n'apporte que du chagrin, j'en suis certaine. Être ce que je suis cause plus de mal qu'autre chose. Et les personnes perspicaces sentent cela. Si tout le monde semble m'éviter, je le comprends. C'est mieux ainsi. Léo est sûrement doté d'un sixième sens. M'ignorer fait de lui une personne intelligente. Il a sûrement dû vivre beaucoup d'expériences, subir le bon comme le mauvais pour parvenir à distinguer une source d'emmerdes.

Ma tête lourde s'effondre sur le volant et le son aigu du klaxon me sort de ma paranoïa. J'enclenche le contact et démarre en laissant un nuage de poussière derrière moi.

J'abaisse la vitre. Rouler à toute vitesse sur les routes de campagnes me soulage. Les paysages

défilent. Ils m'empêchent de réfléchir. Je fais le vide. Doucement, ma colère et mes craintes s'échappent par la fenêtre et s'envolent loin de moi. Je redeviens une coquille vide. Si creuse que lorsque je regarde l'heure sur le tableau de bord, je réalise que je roule depuis plus d'une demi-heure et que rien autour de moi ne m'est familier.

Sans m'en rendre compte, j'ai sûrement pris la mauvaise route. La nuit est tombée et les phares jaunes de ma vieille voiture éclairent une route de montagne. Les signalisations de « chute de pierres » se répètent toutes les dix minutes. Des filets épais maintiennent la roche friable sur certaines parois à ma gauche. Sur la droite, une fine glissière de sécurité sépare la route goudronnée du ravin. L'air est frais et l'humidité est tombée. J'aime l'odeur qui m'enivre. Le parfum de la résine de sapin. Les notes boisées sont vibrantes, sensuelles et chaudes sans être trop chargées ou sucrées. Cette agréable sensation m'évoque le parfum d'un homme. J'ouvre la fenêtre un peu plus et la brise ramène aussi l'odeur de la rivière et de la terre mouillée. C'est apaisant. J'inspire profondément pour absorber les fragrances exquises de la nature, mais ce court instant de bien-être est interrompu par une fumée blanche nauséabonde qui s'échappe soudainement de mon capot.

Merde ! L'émanation est de plus en plus forte. Un relent de plastique brûlé amplifie mon angoisse et mon désarroi. La fumée obstrue ma vision. Je vois à peine la route devant moi, maintenant. Heureusement, j'arrive vite à un croisement où une forêt de pins s'étend à flanc de montagne. Un chemin pédestre sur ma droite présente un renforcement sur le bas-côté et je me gare aussitôt, paniquée.

Je coupe le contact et détache rapidement ma ceinture de sécurité. L'odeur âcre de la fumée blanche me picote le nez. Je touche le capot du bout des doigts : il est brûlant.

*Et voilà, quelle veine !*

Cette journée est un véritable désastre et elle est apparemment loin d'être terminée. J'ai envie de crier et c'est ce que je m'applique à faire en m'agrippant les cheveux.

– Rhaaaaaaa, me défoulé-je.

Ma voix désespérée fait écho dans la vallée. Je suis seule. Et je ne vois vraiment pas ce que je peux faire d'autre à part attendre et espérer.

Mon téléphone portable m'indique « appel d'urgence uniquement ». Il n'y a pas de réseau ici. De toute façon, qui pourrais-je bien appeler pour me venir en aide ? Ma tante n'est pas là. Mes parents habitent trop loin. Mon frère aussi et même s'il était à deux pas, je doute que sa mauvaise humeur le pousserait à

organiser mon sauvetage. La seule amie que je me suis faite au cours de l'année ne doit sans doute plus vouloir me parler à vie. Et le seul homme qui réveille mon cœur est aussi le pire égoïste que la terre ait connu. Souhaiter de tout mon cœur que laisser refroidir le moteur me permette de repartir est mon unique solution.

Je m'assieds sur un rondin de bois. Et la beauté du ciel étoilé au-dessus de ma tête est le seul élément qui me permette de relativiser. Au moins, je profite du paysage.

\*\*\*

Mes vêtements sont encore trempés. J'ai froid. Lorsque mes fesses commencent à s'ankyloser sur le bois ferme de mon banc improvisé, je me lève pour faire un nouveau bilan de la situation. La vieille grincheuse est encore tiède, et lorsque je tente de la redémarrer, un bruit sourd sous le capot freine toutes mes espérances. Je retourne m'asseoir.

Cela fait plus d'une heure que je me suis arrêtée. Si je suis optimiste, je pourrais prétendre avoir aperçu dix voitures passer sur la route principale. En pleine nuit, les camionnettes ou autres utilitaires ne m'inspirent pas confiance. J'ai peur de tomber sur un psychopathe chanceux, un tueur en série en veine. Une femme, à moitié nue, seule, dans l'incapacité d'appeler de l'aide, avec une forêt sombre à proximité pour dissimuler un corps, le jackpot pour n'importe quel dégénéré hésitant à passer à l'acte.

Enfermée dans ma Peugeot, je me suis allongée sur la banquette arrière. J'observe la multitude d'étoiles brillantes. Je ne connais pas vraiment les constellations. Ma seule fierté est de distinguer la grande casserole, tandis que je cherche la petite pendant une quinzaine de minutes. Les bras croisés derrière ma nuque, je préfère m'inventer des dessins. Je relie les points entre eux, un peu comme les jeux que j'affectionnais, petite, dans mon Mickey magazine. Et c'est bien plus amusant, surtout quand on distingue parfaitement une banane, un écureuil et un phallus en érection.

Je n'y suis pour rien, mais je n'arrête pas de le visualiser celui-là. J'ai bien peur que cette garce de Morgane n'ait raison sur un point : le loup n'est pas venu titiller la brebis depuis longtemps. Il semblerait que mon subconscient me lance des appels de détresse.

Une étoile filante glisse au-dessus de ma tête et disparaît en un clignement de paupières. J'ai l'embarras du choix pour décider du vœu qui me tient le plus à cœur. Je ferme les yeux avec force pour être sûre d'envoyer ma prière aussi loin que possible.

– Faite que cette nuit se termine bien, chuchoté-je à mi-voix.

Le bruit d'un crissement de pneu brise le silence de la nuit. Je retiens ma respiration. Des phares éclairent le chemin sur lequel je me trouve. Mon cœur se met à battre à une allure folle. Je vais implorer. Le vrombissement du moteur se rapproche. Une porte claque. Je n'arrive plus à bouger. Paralysée sur mon siège, j'attends la sentence.

*Putain de vœu à la con !*

Des pas m'indiquent que quelqu'un avance à toute vitesse dans ma direction. Mes globes oculaires vont exploser tant j'écarquille les yeux pour tenter de distinguer qui arrive à travers la vitre arrière. Mon cerveau est attaqué par une décharge de terreur lorsque j'aperçois deux mains en coupe sur la fenêtre, encadrant une barbe blonde et des paupières plissées.

*Oh mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il fait là ?*

Comment Léo a-t-il pu me retrouver ? Il balaie l'habitacle de la voiture du regard et m'aperçoit. Son visage froissé passe de l'inquiétude au soulagement ; enfin c'est ce qu'il me semble identifier à travers la buée sur la vitre. Mais lorsque ses lèvres se serrent et que sa mâchoire se contracte, je me demande si je ne me le suis pas imaginée, comme mon phallus étoilé. Léo paraît furieux. Il tape sur le toit de ma voiture de la paume de la main, avec une telle force que je sursaute, surprise. L'homme des bois refait surface, comme au premier jour lorsque j'avais manqué l'écraser. J'espère qu'il connaît un bon carrossier, à force de voiler ma tôle sous ses assauts de colère, il risque de l'abîmer pour de bon.

– Sors de là, exige-t-il, froidement.

Léo n'est pas très engageant. Il fait un pas en arrière. Je m'assieds sans le quitter des yeux. Il a croisé ses bras sur sa poitrine. Ses épaules carrées traduisent la prestance d'un homme tenace. Le manque de choix qui s'offre à moi m'arrache un soupir. Je suis coincée ici. Si je veux rentrer et retrouver Vitamine, je n'ai pas d'autre option que d'affronter l'homme devant moi. Je dois me rendre.

– Très bien, je sors.

J'actionne le loquet. À peine ai-je mis un pied à terre que mon assaillant m'interroge.

– Qu'est-ce que tu fous ici, bordel ? m'agresse-t-il en levant les bras au ciel, exaspéré.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? renchéris-je aussitôt.

– Ne joue pas à ça avec moi, Jade, menace-t-il. Qu'est-ce que tu fous, ici ?

– Je me préparais à faire une randonnée équestre nocturne avant que tu arrives, j'attendais juste qu'un cheval sauvage passe ici par hasard et accepte d'être ma monture, ironisé-je.

Je lève les yeux au ciel en claquant la portière de mon épave.

– Je me suis trompée de route en rentrant et je suis tombée en panne, si tu veux tout savoir.

Mon short et mon tee-shirt sont encore humides et l'air frais de la nuit me frigorifie. Ma peau se couvre d'une chair de poule, mes poils se hérissent. Je croise les bras sur mon ventre comme si cela suffisait à me couvrir de la brise. Léo fixe effrontément ma poitrine. Mes tétons gelés sont prêts à transpercer le tissu de mon tee-shirt. Je n'aurais pas dû ôter mon maillot de bain. Je me sens mise à nue. Ma gorge se noue et une légère chaleur grimpe du creux de mon bas-ventre jusque sur mes joues, provoquant ainsi un choc thermique à l'intérieur de mon corps. J'ai la sensation d'être une carte météorologique. J'imagine la présentatrice de la télévision en train de désigner, par de légers mouvements circulaires de la main, les perturbations dépressionnaires qui habitent mon corps : « Une dégradation est à prévoir à la suite de la rencontre d'un courant chaud venu du Sud et d'un front froid du Nord. Des orages violents risquent de survenir dans la nuit, soyez vigilants ! »

Léo avance précipitamment vers moi. Sa main frôle mon bras. Je m'écarte aussitôt.

– Tu es gelée, s'inquiète-t-il.

– Sans rire ! Si ta putain ne m'avait pas jetée dans l'eau toute habillée, je n'aurais pas froid, grommelé-je.

Le yéti hausse un sourcil, dépité.

– Ce n'est pas ma « putain », déclare-t-il.

– Ah ! m'exclamé-je en riant. Tu as fait tout ce chemin pour m'annoncer cette connerie ? Ce n'était pas la peine, vraiment.

Léo me lance une série de flèches empoisonnées. Son regard est dur.

– Arrête de faire chier, Jade !

– Mais je ne t'ai rien demandé ! Je n'ai pas besoin de toi, lui crié-je.

Il s'assied sur mon rondin de bois et passe une main dans ses cheveux. Son air est morose, presque triste.

– Tu me l'as déjà dit, je le sais. Personne n'a jamais eu besoin de moi, de toute façon, tu ne me surprends pas. Je ne suis pas venu pour t'aider. Je suis là pour moi.

Je retiens ma respiration. Je ne suis pas sûre de comprendre.

– Pour toi ? murmuré-je.

Léo lève la tête dans ma direction. Quelques mèches de cheveux lui tombent sur le front. Des ridules apparaissent aux bords de ses yeux et trahissent le trouble qui l'habite. Le personnage volatile et dévergondé qu'il laisse apercevoir tous les jours est soudain effacé par un homme soucieux, sensible et inquiet.

– Et pour Kat, se rattrape-t-il. Je n'aurais pas réussi à dormir sereinement si je ne t'avais pas retrouvée.

Il laisse passer un temps devant mon silence, puis il poursuit ses explications.

– Tu es partie tellement perturbée que Kat a commencé à paniquer. Elle avait peur que tu te prennes un platane au bord de la route.

– Et toi, tu t'en foutais complètement, l'accusé-je.

– Non, c'est juste que je me suis dit qu'il te fallait un peu de temps pour digérer toute cette merde.

– Et que tu ne voulais pas vexer ton plan cul en retenant la folle déglinguée, surtout, ricané-je.

Léo se lève d'un seul bond. La lune éclaire parfaitement son visage. Il semble tiraillé entre la colère et la politesse. Mais le yéti n'en a que faire des bonnes manières.

– Mais ferme-la, bon sang ! Morgane n'a jamais été mon plan cul. Elle n'est même plus ma patronne. Je l'ai laissée au bord de la route sur le chemin du retour. Je suis viré.

– Tu l'as laissée sans aucun moyen de transport ? m'étonné-je.

Il hausse les épaules avec dédain.

– Je ne l’ai pas jeté aux crocodiles, non plus ! Une âme charitable a dû se sacrifier avec plaisir pour la prendre en auto-stop. Elle, ses seins siliconés et sa langue de vipère.

Je souris malgré moi. J’aurais presque envie de lui dire « merci », mais je suis trop fière pour lui donner cette satisfaction. S’il n’avait pas emmené cette pimbêche ou s’il était intervenu plus tôt, tout cela ne se serait pas terminé ainsi.

– Tu n’obtiendras pas une médaille d’honneur.

– Non, sûrement pas, mais j’aurai peut-être ta considération si j’arrive à réparer ta caisse.

Je grimace. Lui être redevable n’a pas le monopole de mes envies, mais j’accepte à contre cœur.

Le yéti soulève le capot. Je l’observe en maudissant ma condition de femme ignare. La mécanique automobile n’est pas enseignée à l’école, mais si cette matière permettait de gagner des points supplémentaires aux examens, je serais une experte en cambouis et clé de douze.

Léo, penché sur le moteur, trifouille quelques fils et tuyaux. Je n’arrive pas à me concentrer sur ce qu’il fait. Son dos large et puissant m’attire considérablement. J’ai froid et je m’imagine me coller à lui et poser ma joue sur ses omoplates, sentir la chaleur de son corps et la douceur de son tee-shirt sec.

Je l’entends marmonner. Si je me fie à ses jurons, la panne doit être sérieuse. J’ai peur de devoir laisser la voiture de ma tante ici. Léo se redresse. Il se gratte le front avec embarras. Je soupire, désespérée. Pas la peine de m’expliquer en termes techniques que je suis dans la merde jusqu’au cou. Je devrai attendre le retour de ma tante pour payer les réparations. Mes parents accepteraient probablement de m’avancer les coûts, mais si mon frère venait à l’apprendre, sa jalousie n’en serait qu’alimentée et j’aimerais vraiment reconstruire une relation saine avec Sébastien.

Les yeux bleus du yéti plongent dans les miens. Ils expriment beaucoup de regrets.

– Je suis désolé, Jade. Je ne m’y connais pas du tout en mécanique. Je n’ai vraiment aucune idée de la cause de la panne.

Mes épaules s’affaissent.

– Tu te fous de moi ?

– Non, répond-il, visiblement vexé. Je vais te raccompagner chez toi et tu appelleras une dépanneuse demain matin, voilà tout, ce n'est pas la fin du monde.

Je fulmine de colère. Il prend tout à la légère. Les gens, leurs problèmes, leurs ressentis ; rien n'est sérieux pour lui.

– Tu es vraiment un égoïste, me défoulé-je. Tu n'as aucun respect pour personne. Ah oui, ce n'est pas grave pour toi, rien ne l'est. Les femmes avec qui tu baisses, les sentiments des autres...

Il referme le capot avec fracas. Sa mâchoire se contracte. Léo avance d'un pas menaçant vers moi.

– Exactement, confirme-t-il. Je n'en ai rien à foutre que ta voiture soit en panne. J'ai cru péter un câble quand on est allés chez toi et que tu n'y étais pas. J'ai cassé une fenêtre pour rentrer. J'avais peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

Je reste muette devant sa franchise.

– Tu n'aurais jamais laissé ta chienne seule. Je t'ai imaginé dans un fossé. Ça fait deux heures que je parcours les routes à la recherche de ton épave.

Il reprend son souffle. Les mains sur les hanches, il soupire.

– Alors oui, Jade, je n'en ai vraiment rien à foutre de ta caisse. Tu es vivante et ça me suffit.

J'ai dû mal à intégrer son discours tant il me surprend.

– Tu es là pour toi, c'est ça ?

Il ferme les paupières et les soulève doucement. Sa pomme d'Adam fait un va-et-vient visible.

– Et pour Kat, précise-t-il.

– Et pour Kat, répété-je, la boule au ventre.

Je frémis devant la tristesse que son regard exprime. Je me force à sourire.

– Tu peux me ramener, s’il te plaît ?

Léo mordille sa lèvre inférieure et laisse apparaître sa fossette.

– Je ne te laisserai pas sur le bord de la route. Promis.

\*\*\*

Pour monter dans le van du côté passager, il faut lever la jambe très haut. La banquette en cuir beige me rapproche dangereusement... du conducteur. Trop près du conducteur. Un rideau nous sépare de l’arrière, où Léo a l’habitude de dormir. Il allume le moteur et les vibrations de celui-ci font trembler mes cuisses.

– Tu as froid ? se soucie-t-il.

– Un peu.

En réalité, je suis carrément frigorifiée. Mes lèvres ont dû virer au bleu. Et si je ne claque pas des dents, c’est pour mieux entendre la musique de l’autoradio. La voix gospel de Parson James me berce paisiblement. Je ne m’imaginai pas Léo écouter des mélodies comme *Waiting game*. Je n’ose pas le regarder. Sa présence est si perturbante que j’ai l’impression de suffoquer. Trop proche et si intime. La nuit, la musique, le lieu isolé, tout est mis en œuvre pour que chaque silence entre nous devienne alarmant. J’ai beaucoup de mal à l’ignorer lorsqu’il retire son tee-shirt. Pas encore ! Je vais finir par me liquéfier.

– Tu devrais le mettre et enlever l’attrape-mort que tu portes.

Nous nous observons un instant, son bras suspendu entre nous. Je prends son vêtement et nos doigts se frôlent. Je frémis comme une adolescente à son premier rencard au cinéma.

– Retourne-toi.

Il caresse sa barbe de sa main droite en me souriant explicitement.

– Retourne-toi, insisté-je.

– Je ne suis pas un pervers.

Mais il obtempère et me tourne le dos. Je me dépêche d’ôter mon débardeur humide et d’enfiler son haut beaucoup trop grand pour moi. Lorsque le tissu effleure mes narines, le parfum de Léo m’enivre doucement. Je ferme les paupières tant cette odeur est apaisante. Quand j’ouvre à nouveau les yeux, je croise ceux de Léo, pétillants, dans le rétroviseur du conducteur. Je déglutis.

– Juste un opportuniste, déclare-t-il, en me fixant à travers le miroir.

Je ne sais plus quoi penser de cet homme. Son regard me chamboule sans arrêt. J’aimerais ne pas apprécier Léo. Il a tout des hommes que je déteste. Trop franc, trop téméraire, trop libre. Je n’arrive pas à le suivre. Moi qui m’enferme dans la logique, la linéarité, la monotonie ; il est si différent de moi.

J’attache ma ceinture en évitant de croiser à nouveau son regard. Le pare-brise taché de moustiques écrasés et autres papillons de nuit est mon rempart à mon déséquilibre. Je dois me contenir et me forcer à regarder droit devant moi pour éviter son torse sur lequel se contracte ses pectoraux à chaque mouvement de ses bras. Regarder droit devant pour ne pas fixer son dos. Ne pas perdre la tête à tenter de déchiffrer son immense tatouage. Ne pas contempler ses avant-bras sur lesquels deux veines dessinent un parcours jusqu’à ses mains puissantes et viriles. Ignorer sa nuque et ce petit losange de peau hâlée, entre les cheveux et le début de sa barbe. Ne pas désirer toucher cet homme et déposer mes lèvres sur les siennes.

*Regarder droit devant.*

Les phares illuminent le chemin forestier. Une paire d’yeux rouges brillent au loin dans la chaussée et disparaît aussitôt. Léo enclenche la première et commence à faire demi-tour. Le moteur se met à brouter et se coupe aussitôt. Je jette un œil sur le conducteur.

– Putain ! geint-il, en tournant à nouveau sa clé dans le démarreur.

Un cliquetis résonne entre nous. Le van ne démarre plus. Les sourcils froncés de Léo m’affolent.

*C’est tout moi ; je porte la poisse.*

– Je crois qu'on a un léger problème, se confesse-t-il en souriant.

Je ne suis plus d'humeur à rire. Et monsieur « je-m-en-fous-de-tout » me rend folle.

– Tu ne crois pas que je vais gober le coup de la panne ?

– Tu me prends pour un amateur, Jade ? ricane Léo. Je ne prendrais pas autant de détours si mon but était le même que celui du coup de la panne. J'ai bien remarqué que j'étais sur la réserve, mais je pensais encore tenir une dizaine de kilomètres. Apparemment pas, regrette-t-il.

Je suis fatiguée. Léo a sûrement déjà eu de nombreuses occasions d'inventer des stratagèmes au cours de sa vie. J'ai du mal à le croire.

– Redémarre cette camionnette, je veux rentrer chez moi.

Le yéti mordille sa lèvre. Je croise les bras. J'espère lui montrer ma détermination. Il penche la tête sur le côté pour mieux me fixer. Son regard coule sur mes seins, puis sur mes cuisses. Chaque endroit où son attention s'attarde s'embrase.

*Ça m'énerve, bon sang !*

J'attrape l'intérieur de ma joue entre mes dents. Léo glisse sur le siège en cuir et se retrouve à quelques centimètres de moi. Surprise par son élan fluide, je m'écarte quelque peu et mon crâne cogne contre la vitre.

Il saisit ma cuisse de sa main froide et la soulève sur la sienne en agrippant l'arrière de mon genou. De sa main droite, il maintient ma nuque et avance son visage tout près du mien, si près que ses lèvres soufflent une respiration haletante sur mon expression de stupeur. Mon cœur se resserre. Il va implorer. Son regard étincelant s'ancre dans mes iris. Je suis hypnotisée, sans pouvoir, faible et je gémiss d'un plaisir inavouable et espéré. Léo fixe un instant ma bouche avant de définitivement me perdre à nouveau dans son océan démoniaque.

– Viens, on baise, me susurre-t-il d'une voix rauque et sensuelle.

Des fourmillements crépitent sur mes lèvres. Paralysée par la chaleur envahissant mes joues, mon cœur

répond oui. Il cogne à l'intérieur de moi. Il hurle son consentement. Ma respiration s'accélère. Léo tourne mon visage et lèche la veine sur ma tempe avant de s'éloigner en douceur.

Je me retrouve à nouveau assise sur le siège passager. Abasourdie, décontenancée, j'ai l'impression de n'être qu'un jouet pour l'homme des bois. Je serre les cuisses pour tenter de calmer les pulsations entre mes jambes.

– Je n'ai pas besoin du coup de la panne, Jade, soupire-t-il. Je n'ai plus une goutte dans mon réservoir. J'ai oublié, c'est tout.

*Quel connard prétentieux !*

Je me penche vers lui. Ma poitrine frôle son bras et je constate un tressaillement de sa mâchoire tandis que ses pupilles se dilatent en une fraction de seconde. J'appuie sur le centre du volant et le klaxon strident du van résonne au cœur de la nuit.

– Tu es un super héros en carton, me moqué-je. Un sauveur inefficace ! C'est bien ma veine que tu sois venu me chercher. Tu ne sais pas réparer ma voiture et tu viens sans carburant pour rentrer. Bravo !

J'applaudis de toutes mes forces. Léo semble agacé.

– Tu as raison, je me suis vraiment fatigué pour rien en venant te chercher. Je n'aurais même pas droit à une petite pipe en contrepartie, grince-t-il entre les dents.

– Tu es un être abject, grimacé-je.

Léo évite mon regard. J'ouvre la portière et saute du van.

– Où vas-tu ? me crie-t-il en me suivant.

– Partout... où tu n'y seras pas !

Il me rattrape avant que je n'arrive à m'enfermer dans ma voiture. Sa main agrippe mon bras. Je tente de le pousser, mais il ne bouge pas d'un iota.

– Excuse-moi, Jade. Mes paroles ont dépassé mes pensées. Je t'ai manqué de respect et je ne voulais

pas te blesser. Cette journée est merdique, je ne veux pas qu'elle se termine mal. J'ai un peu de mal à accepter de foirer sur toute la ligne aujourd'hui.

Je le regarde avec insistance. Si je pouvais le sonder, ce serait plus simple.

– Tu ne vas quand même pas passer la nuit dans ta voiture ? m'interroge-t-il, soucieux.

Mes possibilités sont limitées à présent.

– Bien sûr que oui !

– Mais j'ai de quoi dormir dans mon van.

– Et tu crois que je vais risquer le tout pour le tout en attrapant une maladie vénérienne dans les draps de ta baise-mobile ? Plutôt que faire une petite pipe au roi de la bite, je préfère dormir dans ma voiture.

Je me dégage de son emprise et lève les bras au ciel.

– Oh ! J'ai mieux, m'exclamé-je. Je préfère même rentrer à pied.

Je lui tourne le dos et avance à grand pas sur le chemin.

– Putain, Jade ! Arrête tes conneries. Personne n'a jamais dormi dans mon lit. C'est ma maison, pas un hôtel de passe.

Je m'immobilise. Léo est derrière moi.

– Je ne peux pas te laisser seule dehors. Si je dois t'attraper de force pour t'enfermer à l'intérieur de mon van, je le ferai. Et je ne dormirai même pas nu. Demain, il fera jour et j'irai à la station prendre de l'essence.

Un râle d'agacement me submerge. Je tremble de froid. Ses excuses paraissent sincères, mais jusqu'à quand son comportement restera-t-il civilisé ?

– J'ai peur de t'accorder ma confiance, avoué-je de but en blanc.

– Juste un bout. Tu n’es pas obligée de te fier à moi à cent pour cent.

Il soupire dans mon dos.

– Si je peux être le pire des hommes partout ailleurs, ma maison est le seul lieu où je me sens en sécurité et en paix, chuchote-t-il. Je ne souillerai pas cet espace avec mes saloperies.

J’assimile ses paroles, me les répète en boucle afin d’en saisir la teneur. Qu’est-il arrivé dans la vie de Léo pour qu’il considère une camionnette comme sa maison, sa protection ? Qu’aucune femme n’ait dormi dans son van fait de moi une privilégiée.

*Pourquoi ?*

*Il me rabaisse à la moindre occasion.*

Certes, il est venu me chercher, mais sous prétexte de rendre service à Kat. S’ils se sont disputés la semaine dernière, il espère peut-être regagner sa confiance en se rendant aimable avec elle. Je ne suis qu’un objet de transition pour permettre leur réconciliation.

*Pour une fois, je pourrais être utile à quelqu’un.*

Je tape le pied dans un caillou et gratte la terre comme une vachette dans l’arène. Je me sens un peu prise au piège. Je ne sais pas vraiment comment je pourrais rester tranquillement couchée à côté du yéti. Ça me paraît impossible.

Un hullement brise ma réflexion. La brise balaie les cimes des pins sous la lumière de la lune en émettant un bruit effrayant. Je frissonne. L’obscurité éveille mon imagination et les deux yeux rouges qui traversent le chemin à une dizaine de mètres me stoppent net. Ce sont sûrement ceux d’un renard ou d’une biche. À moins que ce ne soit un loup ou un sanglier ?

*Ou un troll ? Gollum ?*

– Ok, je viens dans ton van, me résigné-je, inquiète et pressée.

Léo glisse les mains dans les poches avant de son jeans. Ses pectoraux se contractent et le pantalon descend sur ses hanches en laissant une veine apparente à la hauteur de son aine. Ma salive a du mal à couler dans ma gorge. J'ai la bouche pâteuse. Je crois que le danger ne se trouve pas dans les bois.

Le yéti m'entraîne dans son antre. Je fonce dans la gueule du loup telle une brebis égarée. Je suis devenue folle.

Il me sourit et sa fossette détruit toutes mes hésitations, mon jugement sur le bien et le mal. Ma morale et mes valeurs ne font pas le poids face à son charme. Je suis si faible.

Je le suis de près jusqu'au van. Lorsqu'il fait coulisser la porte, l'attrape-rêve se balance au-dessus de nous. Léo monte le premier et allume une veilleuse sur la gauche de l'entrée. Elle éclaire la camionnette d'une lueur orangée agréable. Mon hôte m'invite à entrer et referme la portière. Le matelas prend quasiment tout l'espace. Au fond, une étagère bourrée de livres longe le matelas. Des chaussures, une veste en cuir et un stylo gisent au sol.

J'ai si froid que la couette me paraît être une délivrance. Étrangement, toutes mes craintes s'effacent à la vue de ce lit. Cette journée fut horriblement longue. Je suis si épuisée que plus rien ne m'occupe l'esprit mis à part ces coussins moelleux et ce matelas épais.

– Je prends le côté gauche, déclaré-je sans négociation.

Le côté droit est celui de la porte. Je ne suis pas à l'aise à l'idée de dormir dans la nature. Je n'ai jamais fait de camping et la seule fois où j'ai dormi à la belle étoile, j'avais sept ans. C'était dans le jardin de notre maison de vacances. Mon frère était resté éveillé toute la nuit pour me rassurer. Ce lointain souvenir me provoque un pincement au cœur.

Je me précipite sous la couette et me retourne contre la bibliothèque.

– Bonne nuit, sifflé-je rapidement avant de me forcer à fermer les paupières.

Le bruit d'un froissement d'un vêtement que l'on ôte me parvient. Léo retire son jeans. La boucle de sa ceinture atterrit sur le sol stratifié avec lourdeur quand il jette son pantalon au fond du van. La lumière s'éteint. Léo pousse un profond soupir. La couette se soulève et l'air frais vient frôler mes jambes nues. Je me concentre sur ma respiration. Le poids du yéti écrase le matelas lorsqu'il s'allonge à mes côtés. Sa chaleur irradie jusqu'à moi. Je le sens. Sa présence est difficile à ignorer. Léo est le genre d'homme qui

avale l'oxygène de tous les êtres autour de lui. Il monopolise l'espace. Et le temps.

Sa voix grave résonne à mon oreille.

– Bonne nuit.



# 16 - Dans la jungle

Plus la fatigue vous guette, moins il est facile de s'endormir, comme si le corps tentait d'aller au-delà de ses limites. Je n'ai pas bougé depuis que Léo a éteint la lumière. Allongée sur le flanc, j'essaie d'oublier qu'un homme irrésistiblement attirant dort dans le même lit que moi. Mais je n'y arrive pas. J'ai les yeux cloués sur les livres de l'étagère. Tous des manuels de médecine, de chirurgie ou de psychologie. Ils sont plastifiés et étiquetés comme ceux que l'on trouve dans les bibliothèques municipales ou universitaires.

Je ne sais pas depuis combien de temps mes pensées troublent mon sommeil. J'ai entendu Léo se retourner plusieurs fois. À chaque fois qu'il changeait de position, ma respiration se coupait pour mieux prêter attention à son mouvement.

Je crois qu'il a fini par s'endormir. Je ne préfère pas le vérifier. J'ai bien trop peur qu'il me surprenne en train de l'observer dans son sommeil.

Son souffle est régulier et il ne bouge plus.

La chaleur de nos corps dans ce si petit espace a augmenté la température dans la pièce. Le froid s'est transformé en sueur. J'ai lutté sous la couette pendant un moment pour ne pas avoir à me découvrir, mais mon pied à l'extérieur pour réguler ma température interne n'était plus suffisant. J'ai baissé la couette sur mes hanches. Je pourrais dormir. Je devrais dormir. Mais je n'y arrive pas.

*Léo. Putain de Léo !*

Avec ses livres, ses tatouages, ses sautes d'humeur, ses secrets, son manque de tact. Il m'obsède. Et il est là. Si près.

La couette se tend sur ma cuisse.

*Oh putain ! Léo se tourne.*

Je ferme les yeux.

*Jade, comme quand tu étais petite quand ta mère entrerait par surprise dans ta chambre. Ferme les paupières et cesse de battre des cils.*

J'essaie de calquer ma respiration sur l'air de *Le lion est mort ce soir* de Pow Wow.

*Ça fonctionne.*

Jusqu'à ce que la main de Léo en appui près de moi n'écrase le matelas. Le yéti se penche au-dessus de moi pour constater mon coma. Je le sais car je sens son souffle chaud se rapprocher de mon visage. Cette seconde pendant laquelle je le sens m'observer est infiniment longue. Je me décompose et heureusement qu'aucune lumière ne peut trahir les rougeurs sur mes joues.

*Dans la jungle, terrible jungle, le lion est mort, ce soir...*

Il se rallonge, mais il est plus proche. Trop proche. Je dois me calmer si je ne veux pas inonder ses draps de sueurs froides. Je feins de ronfler discrètement. La bouche entrouverte, j'expire en laissant trembler mes lèvres. Mais cette imitation de la Belle au bois dormant devient une épreuve quasiment insurmontable quand je sens un frôlement sur mes hanches.

*Je rêve !*

C'est sûrement ça. Je ne vois pas d'autres explications.

*Oh ! Oh mon Dieu !*

Cette chaleur, cette douceur alliée à la rugosité est celle de la peau de Léo. Celle de sa main, de sa paume, de ses doigts qui frôlent mes hanches découvertes. Son tee-shirt qui me sert de pyjama s'est légèrement soulevé et laisse entrevoir mes poignées d'amour. Et Léo effleure ma peau du bout des doigts. Des frissons parcourent mon corps. Son geste est tendre. Il cherche sûrement à ne pas me réveiller, mais les chatouilles que provoque son frôlement contractent mes abdominaux contre mon gré.

Et c'est encore pire quand son excursion se prolonge sur mon flanc. Il remonte doucement la ligne de ma taille et glisse sa main sous le tissu du tee-shirt. Mes battements de cœur vont me trahir. Mon organe pompe mon sang si vite et si fort qu'il ne peut l'ignorer lorsque sa main frôle le renflement de mon sein. Ma poitrine se soulève de plus en plus. Léo pousse un léger soupir.

*Est-ce qu'il croit que je dors ?*

Je ne veux pas l'affronter. Ce Léo sans sa carapace témoigne d'une tendresse si douce qu'elle me transperce le cœur. Je ne peux pas nier que son contact me plaît. Il me rend folle et dépendante. La sensation qui m'envahit se décuple au fur et à mesure que ses doigts prolongent leur promenade. Chaque cellule de mon corps réagit à cette caresse. J'ai l'impression d'être une rockstar prête à grimper sur scène. J'appréhende ce qui va suivre, je tremble, je stresse, mon cœur s'apprête à exploser. Mais en même temps, ma sensibilité est exacerbée, j'aimerais prolonger l'instant. Je me sens unique, désirée et indispensable.

*Et les hommes tranquilles s'endorment, le lion est mort, ce soir...*

Je continue de faire semblant de dormir profondément pour ne pas avoir à partager un moment de gêne. Léo retire sa main.

*C'était quoi ça ? Qu'est-ce qui lui a pris ? Il est peut-être somnambule !*

Je me calme doucement, mais peu de temps m'est accordé pour retrouver mes esprits. La main de Léo est descendue plus au sud. Il caresse ma cuisse sans prendre la moindre précaution à présent. Sa paume est légère, mais elle occupe chaque parcelle de ma peau. J'ai l'impression qu'elle est partout sur moi. Des fourmillements d'adrénaline envahissent mes jambes jusqu'à mon estomac et ma nuque. Un courant électrique traverse mon corps entier.

*Plus de rage, plus de carnage, le lion est mort, ce soir...*

Léo me fait rouler sur le matelas. Je me laisse guider sans broncher et me retrouve sur le dos, le bras gauche à hauteur de mon visage. Mes paupières tremblent comme une feuille sous la tempête. Je ne crois pas que mon numéro de la femme endormie dupe le yéti. Je déglutis. Léo caresse la veine sur ma tempe, celle qui tressaute lorsque je tente de camoufler mes sentiments.

*Je suis démasquée. Merde !*

Je pousse un long soupir, tout en maintenant les yeux fermés.

Le yéti se saisit de la couette et s'en recouvre. Je sens la chaleur de la couverture jusqu'à la courbure de ma poitrine.

Et il descend au fond du lit.

Je force mes yeux à rester fermés comme si faire semblant de dormir pouvait transformer cette scène en

un simple songe. Mais la réalité se retrouve entre mes jambes. Les doigts de Léo frôlent l'intérieur de mes cuisses. Ma culotte s'embrase. Un feu crépite dans mon bas-ventre. Il glisse ses index sous les coutures de mon sous-vêtement et enroule le fin tissu de mon maillot de bain le long de mes cuisses jusqu'à mes chevilles. Je ne bouge toujours pas. Le yéti pousse un râle exquis.

C'est sa langue chaude et humide qui déclenche un gémissement involontaire et irrévocable chez moi. Léo joue à tracer des chemins imaginaires sur mon ventre et descend petit à petit vers mon mont de Vénus. Il pose d'abord sa bouche sur mon sexe. Ses lèvres, immobiles patientent sur mon clitoris. Je le sens pulser rien qu'au contact de ce « lèvres à lèvres ». Je frémis quand je sens sa langue laper délicatement mon bouton de jouissance. Je n'ai pas ressenti ça depuis longtemps. Je n'arrive plus à contrôler mon mensonge. Léo me caresse très doucement et je commence à m'habituer à ces merveilleuses sensations après m'être tortillée sous ses assauts voluptueux. Ses mains traînent sur le bas de mes fesses. Le plaisir grimpe. Le yéti n'a pas l'air pressé de m'achever.

Léo titille mon clitoris du bout de sa langue et sa barbe effleure mes lèvres comme une séance d'acupuncture aux vertus jouissives. Elle frotte ensuite l'intérieure de mes cuisses lorsqu'il commence à me lécher avec délectation. Sa langue me parcourt de l'entrée de mon sexe à ma perle de plaisir, où elle s'attarde en effectuant de petits cercles maléfiques.

Lorsqu'il arrête sa danse circulaire, je pense reprendre mon souffle, en vain. Léo s'amuse avec mes lèvres et insère sa langue à l'intérieur de moi. J'essaie d'anticiper le prochain coup de langue, mais chacune de ses entreprises me surprend. Il me goûte et prend tout de moi.

C'est au moment où je me sens tellement excitée et si mouillée, que l'assaillant accélère le rythme et la pression sur mon clitoris. Un tourbillon de plaisir m'envahit. J'ai envie de hurler son nom, de presser son visage entre mes cuisses, de lui crier des obscénités. Je gémiss bruyamment malgré mes lèvres scellées. Léo redouble d'intensité et accélère ses mouvements. Je ne peux plus me contrôler. Mon ventre se contracte, mes cuisses se resserrent autour son visage mal rasé et je m'effondre au creux de ses lèvres en une série de convulsions que je ne maîtrise plus.

*Viens ma belle, viens ma gazelle...*

La chaleur exquise de ce plaisir se solde par un tendre baiser de Léo.

Je suis paralysée sur le matelas. Mes jambes sont en coton. Ma volonté n'a plus d'emprise sur mes capacités physiques. Sans m'en rendre compte, je mords ma lèvre supérieure avec acharnement. J'ai gardé les yeux fermés. Léo caresse mes cuisses jusqu'à mes chevilles et sort de la couette par le pied du lit. Heureusement, la lune est opacifiée par quelques nuages et le van est plongé dans l'obscurité la plus totale. Je ne pourrais pas voir l'expression de son visage. Lui non plus. Il ne peut pas distinguer mes sentiments contradictoires. Je me sens détendue, apaisée et femme. J'ai aimé l'intensité de cet instant, mais les réjouissances retombent comme un soufflé. Faire semblant de dormir n'effacera pas ce que nous venons de faire. Je viens de me donner à l'homme des bois. Et je ne sais pas ce que cela signifie pour lui. Ni pour moi. Je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec un homme sans qu'il ne soit mon partenaire officiel. Et je ne sais pas ce que Léo représente pour moi.

Les paupières parfaitement closes, j'entends Léo récupérer son jeans. La porte du van coulisse. La brise s'engouffre à l'intérieur et vient rafraîchir mes joues écarlates. Le silence envahit de nouveau l'habitable. J'ouvre les yeux. Léo est sorti. Sans un mot, sans un murmure, sans une explication. Je suis épuisée. La balance du bien et du mal joue au pendule devant mes yeux et me berce efficacement. Mes paupières deviennent lourdes. Très lourdes. Et le sommeil m'emporte sans crier gare.



# 17 - Le carrosse de Léon

BOUM ! BOUM ! BOUM !

Je ne fais qu'un avec le matelas. Mon visage repose sur le coussin comme si mon corps était en apesanteur. Plus de muscles tiraillés, plus de membres ankylosés. Je suis si bien, en harmonie sur mon petit nuage, que mon enveloppe corporelle n'est plus une barrière de sensation physique. Je ne le sens plus.

BOUM ! BOUM ! BOUM !

J'aimerais que le temps s'arrête. Dans cet instant suspendu où l'esprit est juste là, présent, sans perturbation, ne pas penser est un privilège rare. Aucun songe, aucun espoir, aucun remord. L'absence de toutes sensations, qu'elles soient physiques ou émotionnelles, est la source du bien-être. Cette nanoseconde qui précède l'éveil est la raison pour laquelle j'aime les matins. L'espace et le temps sont flous. Je n'ai plus de passé, ni de futur. Je ne suis plus qu'une entité vivante qui virevolte dans l'univers. Une poussière de fée qui flotte dans les étoiles. Ma route ne dépend que du souffle du vent. Je ne maîtrise plus ma destinée. Je ne suis responsable, ni de mes actes, ni de mes pensées. Et je suis bien car rien n'est de ma faute.

BOUM ! BOUM ! BOUM !

Cette accalmie est éphémère.

Mes paupières se soulèvent lentement sur des plumes virevoltantes. Elles dansent devant moi. Légères, insouciantes et douces, elles caressent mon réveil. L'attrape-rêve accroché au-dessus de l'entrée du van gigote un peu plus vite lorsque l'on cogne fortement sur la tôle de la portière coulissante.

BOUM ! BOUM ! BOUM !

Et voilà ! Tout me revient à l'esprit brutalement. La nuit passée, Léo, mon orgasme, mes émotions contradictoires. Mon rythme cardiaque s'accélère. Je me redresse en sursaut. Les vêtements de Léo ne sont pas là. Ses chaussures ne gisent pas au pied du lit et son tabac à rouler n'est posé nulle part lorsque je balaie la pièce du regard. Je me souviens de son départ précipité après l'incendie qu'il a provoqué au fond de moi. Je n'ai pas réussi à tenir éveillée jusqu'à son retour. Je me suis profondément endormie. Et me voici seule, chez lui.

Je vais devoir affronter son regard bleu acier. La couleur et l'intensité de ses prunelles vont anéantir mes capacités de déni. Ne pas me confronter à la réalité, hier soir, était loin d'être une solution avisée. J'ai reculé pour mieux me jeter dans le vide. Il sait que je ne dormais pas. J'ai peur qu'il ne me plaque au pied du mur. Il pourrait me demander des explications, vouloir connaître mes sentiments et je n'ai pas la force de les analyser. Tout est flou. Ce que je ressens n'est qu'un tourbillon enclavé par la brume. La tempête gît au fond de moi, mais elle balaie tant de merde au sol que le ciel s'opacifie des déchets qui tapissent mon être.

– Elsa ? Tu dors ? Réveille-toi.

Je cesse de respirer. Cette voix ne m'est pas inconnue. Mais ce n'est pas celle de Léo. Je devrais me sentir soulagée. Je n'aurai pas à me justifier. Du moins, pas tout de suite.

– Elsa ? Allez, tu peux ouvrir, c’est Evan, le coloc de Kat.

Je me frotte les yeux afin d’éclaircir ma vision et mes idées.

*Elsa ? J’avais oublié.*

C’est le nom que je lui ai donné lors de nos présentations. Elsa. C’est donc moi. Je me racle la gorge pour lui répondre.

– Oui, je t’ouvre.

Je marche à quatre pattes sur le matelas. Je tire la poignée vers moi. Le loquet se libère et la lumière de l’aube éblouit mes yeux endormis lorsque je pousse la porte coulissante sur ma droite. Agenouillée à l’entrée du van, je tire sur le tee-shirt que je porte pour cacher mes jambes nues. Evan retire ses lunettes de soleil sur le nez et les ajuste sur le sommet de son crâne pour mieux me détailler de haut en bas. Il n’a pas l’air surpris de me voir à moitié nue sortant du lit de son colocataire. Le grand roux semble même amusé, si je me fie à son sourire en coin.

– Salut, entame-t-il devant mon mutisme.

L’air frais et humide de la matinée glisse sur ma nuque et mes avant-bras. Je frissonne. Ma gêne est probablement perceptible. L’intérieur du van doit retenir les effluves de mon plaisir nocturne, mon regard doit témoigner de ma jouissance récente, mon corps doit communiquer l’orgasme qu’il a ressenti. Le regard d’Evan m’indique qu’il n’est nul besoin de mot pour deviner les événements qui ont eu lieu ici. Je me sens démasquée, jugée, honteuse.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? demandé-je sur la défensive. Où est Léo ?

Je scrute les environs. Derrière le mètre quatre-vingt-dix du rouquin et ses larges épaules, je n’aperçois qu’une dépanneuse.

– Il m’a appelé il y a une heure pour que je vienne t’aider à remorquer ta caisse. Je l’ai croisé sur le bord de la route en contrebas. Il est allé chercher de l’essence pour son van, m’explique-t-il.

– Tu as une dépanneuse ?

Le rouquin ouvre ses bras en direction du véhicule derrière lui. « Le carrosse de Léon » est inscrit en lettres majuscules sur la carrosserie blanche de la dépanneuse, suivi d’un numéro de téléphone.

– Votre carrosse est avancé, Cendrillon !

Je hausse un sourcil, en attente de plus d’explications.

– Mon père tient un garage en ville. Je lui ai emprunté sa dépanneuse pendant qu’il dormait. On embarque ta carcasse rapidement et je trouverai de quoi la réparer chez toi. J’ai quelques notions de mécaniques, se vante-t-il.

Il frappe dans ses mains devant mon air ahuri.

– Par contre, on se dépêche, princesse. Si mon père se rend compte de mon emprunt, je risque d’avoir quelques ennuis.

– Et Léo ? On ne l’attend pas ?

– Je ne m’inquiète pas pour lui, ricane-t-il. C’est un grand garçon, il nous rejoindra plus tard.

– Très bien. Laisse-moi juste m’habiller, j’en n’ai pas pour longtemps.

J’ai la nette et désagréable impression que le yéti tente de m’éviter. Apparemment, Léo n’a pas l’intention d’affronter la réalité, tout comme moi. Son comportement pourrait me satisfaire. Après tout, il

ne fait que ce que je comptais faire moi-même. Mais son évitement à lui me plonge encore plus dans la culpabilité. Si même le pire des hommes émet des regrets quant à nos actes, comment pourrais-je ne pas avoir honte ? Je viens de trahir mon amie. Kat ne mérite pas un coup de poignard dans le dos. Je me suis laissée submergée par mes désirs, au détriment de la raison. J'aurais pu éviter cela. Je ne l'ai pas fait. Faire semblant n'annihile pas mes remords ou la teneur de ma trahison. Je me suis laissée happée par le yéti. Je suis quelqu'un de bien et les filles bien élevées n'ont pas de relations sexuelles avec les partenaires de leur meilleure amie.

*Qu'ai-je donc fait ?*

Je regrette tellement. Une boule d'amertume plombe mon estomac.

J'étais si bien, endormie.

Si bien.



# 18 - Mensonge et vérité

Sur le chemin du retour, Evan fait un détour par la villa. Les volets de la chambre de Kat sont encore fermés. Elle dort probablement. Je soupire de soulagement. Je n'ai pas encore décidé du discours que je lui tiendrai. Je ne sais pas trop ce que je pourrais bien lui dire étant donné que je ne comprends pas moi-même la situation. Le seul répit qui m'est accordé est la sortie en fanfare de ma chienne. Vitamine est suivie de près par Pistache qui, de joie, me saute dessus.

– Qu'est-ce qu'elle fait là ? chuchoté-je à Evan.

– C'est Léo qui l'a emmenée ici hier soir.

Il grimace.

– Il avait peur qu'elle s'échappe par la fenêtre de ta cuisine.

Il laisse passer un silence en frottant ses cheveux nerveusement.

– Celle qu'il a bousillée pour rentrer chez toi.

Mes épaules s'affaissent. Ce détail m'avait échappé. Heureusement, ma tante n'est pas là. Elle aurait toutes ses raisons pour ne plus être mon hôte. En moins de vingt-quatre heures, sa voiture est hors d'état d'usage et sa maison a été vandalisée par ma faute. Je ne peux être qu'une déception pour mon entourage.

– Ta mère n'est pas vitrière, par hasard ?

Mon dépanneur fronce les sourcils avant d'émettre un rire profond.

– Non, je suis désolé.

– Tant pis. J'aurais quand même essayé.

En arrivant devant la maison de ma tante, je constate vite les dégâts. Des morceaux de verres sont éparpillés sur la terrasse et sur le carrelage de la cuisine. J'ai envie de pleurer, mais les larmes ne sortent pas. La fatigue m'envahit. Et la solitude me déprime rapidement une fois qu'Evan repart. Des sanglots oppriment ma poitrine. Je me sens faible et anéantie.

Je reste un moment debout dans le couloir, immobile. Je me suis promise d'être honnête, mais j'ai la sensation que ma vie n'est qu'un mensonge. Je me sens sale, pourrie de l'intérieur. Quelque chose me gangrène et m'empêche d'avancer vers mes objectifs. Léo est un frein vers ma réussite. Je le sens au fond de moi. La preuve est qu'il me rend moins bonne. Je suis tiraillée et je n'aime pas ça.

Avoir le cul entre deux chaises n'est pas confortable. Je préfère que les choses soient blanches ou noires. Les nuances sont interdites. Les sentiments qui naissent en moi à l'égard de cet homme dont je ne connais rien, troublent considérablement mes ambitions, ma personnalité, ma raison d'être. Je suis la fierté de mes parents, studieuse, ambitieuse ; j'avance vers la réussite avec discrétion et le respect d'autrui. J'aurai une carrière enviée, une famille modèle et je donnerai mon temps libre à des associations. C'est ce que j'ai toujours voulu. C'est ce que j'ai toujours été. Rien, ni personne ne se mettra en travers de mon chemin.

Balai, serpillère, éponge, crème à récurer, produit à vitre, javel, aspirateur sont mes armes contre la morosité. Je passe la journée du samedi à briquer la maison de fond en comble. Rien ne m'échappe, la

moindre poussière est traquée. Tout brille enfin. Tout est net. Je sais à présent qu'il me faut avouer mes erreurs. Faire table rase de mes tracas.

Le lendemain, Evan répare ma voiture et j'attends quelques heures après son départ pour me rendre à la villa. Kat est mon amie. Je dois être sincère avec elle. J'ai peur de croiser Léo et de ne pas avoir le courage d'aller jusqu'au bout. Mais dans la cour, le van n'est pas là. Une légère pointe de déception me surprend.

*Bon sang, Jade ! Qu'est-ce que tu veux vraiment ?*

Deux jours à peine sans le voir et te voilà déjà en manque de son aura extraordinaire. La porte d'entrée n'est pas verrouillée. Je grimpe les marches d'escaliers avec le cœur lourd. Chaque pas de plus me compresse la poitrine. Je ne dois pas reculer si près du but.

Je prends une profonde inspiration avant de toquer à la porte de la chambre de Kat. L'heure des révélations a sonné.

– Oui, c'est ouvert.

J'entrouvre la porte avec lenteur. Mon visage passe discrètement dans l'entrebâillement. Kat est allongée sur son lit, les jambes croisées l'une sur l'autre, un livre de mathématiques appliquées en équilibre sur son ventre. Elle porte des lunettes de vue à la monture noire très sobre. Sans ses vêtements multicolores et farfelus, Kat paraît plus mature et moins insouciante. Elle abaisse son livre sur sa poitrine et m'aperçoit. J'ai un battement de cœur irrégulier au moment où se dessine un sourire bienvenu sur son visage.

– Ah enfin, tu es venue. À qui ai-je l'honneur aujourd'hui ? Docteur Jekyll ou Miss Hyde ?

Quelle honte ! Je suis d'un tempérament si calme, normalement. Je me mords la joue. Je dois surmonter l'angoisse qui me monopolise.

– Je ne sais pas, avoué-je honnêtement en refermant la porte derrière moi.

Kat se redresse sur son lit, intriguée par la gravité de mon expression.

– Je ne sais vraiment plus qui je suis, Kat.

– Qu'est-ce que tu me fais, là ? Ça peut arriver à tout le monde de péter un câble. Elle t'avait bien cherchée, cette garce. On aurait dû la noyer dans une flaque de boue, si tu veux mon avis. Ne culpabilise pas pour cette catin artificielle.

Des remontées acides envahissent mon œsophage. Je me sens mal.

– Ma réaction face à Morgane était loin d'être réfléchie et intelligente, j'en suis bien consciente, mais je ne regrette pas tant que ça ce que j'ai fait. Je ne me suis pas laissée faire, pour une fois.

Je déglutis difficilement. L'image de Léo entre mes jambes envahit mes pensées et me rappelle à quel point j'ai cédé totalement à son emprise sans la moindre protestation.

– Je ne suis pas venue pour te parler d'elle.

Kat retire ses lunettes et les dépose sur sa table de nuit.

– Tu es venue pour quoi, alors ? me demande-t-elle, visiblement inquiète.

J'inspire une grande bouffée. Elle ne m'aide pas plus. J'ai l'impression d'étouffer.

– J'ai... Léo et moi...

Quel mot employé pour révéler au mieux ma trahison ? Kat se lève et avance doucement vers moi, un

peu comme si j'étais un animal blessé et apeuré. Je recule d'un pas. Mon regard s'ancre dans le sien. Et je vomis d'un seul coup la vérité qui me culpabilise.

– J'ai eu une relation intime avec Léo.

Elle s'immobilise et fronce les sourcils, perplexe.

Je souffle et continue.

– Je l'ai laissé me faire un cunni dans son van.

Kat écarquille les yeux, choquée ou surprise, je n'arrive pas à identifier l'émotion que provoquent mes révélations.

– Je suis désolée, Kat. Je me sens si honteuse. Tu m'as fait confiance et je t'ai trahie. Je ne voulais pas te faire du mal. Je regrette. Si tu savais comme je regrette. Je n'ai aucune idée du degré d'importance de ta relation avec Léo, mais je n'aurais jamais dû m'interposer entre vous. JE suis la garce et je n'arrive pas à me faire à l'idée d'avoir été si mauvaise.

Mes paroles ne sont plus qu'un gémissement. Le silence de mon amie est douloureux. Je préférerais qu'elle me hurle dessus, qu'elle m'insulte ou qu'elle me frappe. Son calme est déroutant. Je me sens de plus en plus mal à l'aise.

– Si tu ne veux plus jamais me parler, je comprendrais.

Kat retourne s'asseoir sur le bord de son lit. Elle attrape ses doigts un par un pour faire craquer ses articulations. Sans m'adresser un regard, elle se racle la gorge, visiblement tourmentée.

– C'est ma faute, dit-elle enfin.

– Quoi ? C'est de sa faute à lui et de la mienne, mais en aucun cas tu es responsable de notre dérapage.

– Non, tu ne comprends pas, Jade.

Kat mordille sa lèvre inférieure et m'adresse un regard triste. Je suis troublée. Ce n'est vraiment pas la réaction à laquelle je m'attendais.

– Je n'ai jamais été avec Léo. C'est un ami, rien de plus.

– Mais... votre querelle chez moi, le jour où il est venu complètement ivre pour te voir ?

Elle agite sa tête de gauche à droite en signe de protestation.

– Il n'était pas venu pour moi. Il avait du mal à accepter que toi et moi... nous puissions être ensemble.

La voix de mon amie est de plus en plus faible. Ses épaules sont voûtées. Si elle pouvait se recroqueviller et disparaître, elle le ferait probablement.

– Je ne comprends pas, Kat.

– Je suis homosexuelle, Jade.

Un silence pesant s'insinue dans la chambre. Je me répète sa phrase en boucle dans ma tête.

*Kat sans les hommes ?*

Je n'arrive pas à le croire. Pourquoi m'aurait-elle menti ? Je m'assieds sur la chaise du bureau en face d'elle, car mes jambes tremblent légèrement. Kat lève des yeux de chien battu dans ma direction.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? demandé-je.

Mon amie laisse échapper un sanglot.

– Ta réaction, me répond-elle, immédiatement.

– Quelle réaction ? m’offusqué-je.

Kat me regarde de la tête aux pieds et je réalise à quel point mon comportement puisse la rebuter. J’ai les cuisses serrées, les bras croisés sur la poitrine et je me suis mise en retrait. Toute ma gestuelle laisse croire que son homosexualité me pose un problème, alors que je m’en contrefiche. Je me sens si stupide. Je me lève et m’assieds à côté d’elle. Je ne reconnais plus mon amie, si forte. Celle qui se moquait du regard des autres semble, en réalité, bien sensible au jugement d’autrui. Je dépose ma main sur son épaule et amène son visage dans mon cou dans une étreinte réconfortante. Kat se met à sangloter.

– Tu n’avais rien à me cacher, chuchoté-je. Je suis ton amie, Kat.

– Mais tu ne l’aurais peut-être pas été si je te l’avais dit depuis le début.

– C’est ridicule.

– Pas tant que ça. Si j’ai débarqué dans cette ville en cours d’année, ce n’est pas pour rien, avoue-t-elle, peinée. J’ai fait mon coming out à mes parents. Ma famille est très conservatrice, elle a du mal à accepter que leur fille aime brouter des minous.

Elle renifle avant de poursuivre.

– Ils m’ont coupé les vivres et chassé de la maison. C’est grâce à Léo si j’ai un toit. Sans garant, ni caution, c’était dur de trouver un logement. Il m’a vue, un soir, au Rock & Beers, dans un état pitoyable, et il m’a emmenée à la villa. Il n’y a que lui qui connaît la vérité.

– Et moi, maintenant, rectifié-je, en l’embrassant sur le front.

Nous restons un moment dans les bras l’une de l’autre. Je comprends petit à petit la peur qui la poussait à ne rien dévoiler de son homosexualité. Le rejet des gens que l’on aime est parfois si destructeur. J’ai beaucoup de peine pour elle. Léo a été son seul soutien. Je me dégage de notre étreinte.

– Tu n’es pas amoureuse de moi ? m’inquiété-je.

Kat sourit avec douceur.

– Je suis désolée, Jade, mais pas du tout. Tu es très belle, mais bien trop sérieuse pour moi.

Je soupire, soulagée. Néanmoins, quelque chose me tracasse.

– Pourquoi as-tu dit alors que Léo craignait que l’on soit ensemble ?

Mon amie renifle de plus belle.

– Il a cru dès le début que tu étais ma copine et je n’ai rien démenti.

– Mais pourquoi ?

– Il semblait un peu trop curieux vis-à-vis de toi ; j’avais peur, Jade, qu’il se passe un truc entre vous et qu’il te dévoile mon secret. Je sais, c’est complètement con, mais j’ai aussi fait ça pour toi. Léo ne s’attache pas, ma belle. Il t’aurait baisée, puis jetée comme il le fait avec toutes.

Les pensées tourbillonnent dans ma tête. J’ai le tournis. Tout est confus. Et la seule chose que j’arrive à retenir est la curiosité du yéti envers moi.

*Nom de Dieu ! Léo a cru que j’étais en couple avec Kat.*

Voilà pourquoi il était tellement étrange avec moi. Et ce qu’il a fait dans son van ? Il m’a cru homosexuelle et sa langue n’a fait que ce qu’une femme aurait pu faire aussi. Ce type est dingue.

Je frémis. Toutes ces informations qui arrivent à mon cerveau s’agitent. Tout ce qui me semblait fondé et sûr s’effondre. Léo ressent apparemment quelque chose pour moi. Ce nouvel élément en ma

connaissance change tout. Je persistais à croire que je le détestais. J'avais bien trop peur de discerner des sentiments à sens unique. Les bases étaient faussées. Mon rythme cardiaque s'accélère. J'ai besoin de le voir et de savoir ce qu'il éprouve réellement pour moi.

– Où est-il ? m'empressé-je de questionner Kat.

Une larme coule sur la joue de mon amie. Je me lève et me dirige vers la porte de sa chambre. Je n'ai plus une minute à perdre. Je dois retrouver Léo pour lui dire la vérité.

– Il est où, Kat ? S'il te plaît. Si tu le sais, dis-le-moi, imploré-je.

Kat baisse les yeux vers ses orteils.

– Il est parti.

Un bruit assourdissant envahit mes oreilles, comme si ma tête avait plongé sous l'eau à toute vitesse.

*Il est parti.*

Ma gorge est nouée, mes jambes vacillent. Je me tiens à la poignée de la porte. J'ai peur de trop bien comprendre sa phrase.

– Il est parti ? En vacances ? Il revient quand ? paniqué-je.

– Non, Jade. Il est parti. Il a déménagé hier soir.

Mes doigts tremblent. J'ouvre la porte et cours à la chambre de Léo. Le matelas n'a plus de drap housse, les photographies au mur ne sont plus exposées et la table de nuit n'est plus embellie par le vieux livre de poche. Seule l'odeur de Léo imprègne encore les lieux et appuie sur la plaie béante qui s'étire au fond de moi.

Léo est parti.



**Léo**

# 19 - Un pissenlit au vent

*Il est libre, Max... Il y en a même qui disent qui l'on vu voler.*

S'il ne s'arrête pas de jouer cet air de colonie de vacances avec son banjo à la con, je crois que les cordes en nylon de son instrument seront la solution à l'énigme que tout le monde cherche. Le chandelier dans la salle de billard ? La clé anglaise dans la cuisine ? Le poignard dans la bibliothèque ? Non. Pas besoin de finir le jeu de Cluedo dans lequel je me suis engagée, le petit merdeux aura été étranglé par les cordes de son instrument dans la salle commune. Fin de la partie.

– C'est ton tour de jouer... c'est quoi ton nom, déjà ? me demande la rouquine à la chemise échancrée.

Depuis le début de la journée, cette fille n'a cessé de me tourner autour. C'est la fille du propriétaire de la plantation. Son regard langoureux se promène sur moi sans interruption. Je sais ce qu'elle veut. Le hippie a beau chanter de sa voix veloutée, il n'est qu'un second choix pour cette experte en coup d'un soir. Reconnaître les serial killeuses de la braguette est devenu une de mes capacités les plus aiguisées. Elle minaude et titille mes sens depuis mon arrivée. Elle obtiendra ce qu'elle veut. Son numéro de séduction est connu d'avance, sans saveur, sans sel ni épices, mais je ne suis pas si difficile. Pas ce soir. Plus maintenant.

Mon nom, elle le connaît. Elle l'a lu dans la liste des saisonniers ce matin. Ils ont fait l'appel. La fin de la récréation avait sonné à six heures. Les roses de mai doivent être récoltées au petit matin, lorsqu'elles embaument le plus. Elles ne sont pas les plus belles, mais les parfumeurs les adorent et, par chance, ce travail, en proposant le gîte et le couvert, tombait à pic pour moi. J'ai atterri dans la ville de Grasse par hasard. J'ai roulé, roulé, roulé, jusqu'à ce que je ne puisse plus me demander d'où je viens, ni où je vais. Cinq jours sur les routes départementales ont eu raison de mon amour pour la vadrouille.

Je n'ai plus une thune. Le goût de l'essence siphonnée sur mon palais et les douches gelées dans les cours d'eau m'ont convaincu de faire une halte. Je ne voyage pas, contrairement à ce que s'imaginent les gens que je croise. Je n'ai pas de destinations. Je ne fais pas d'escales. Je suis transporté par le destin. Il m'emmène où il veut. Je suis un pissenlit qui virevolte dans les airs. Quand je sens qu'une main cherche à m'attraper au passage et que de lèvres douces sont sur le point de souffler sur mes pistils, je fuis avant de me retrouver éparpillé dans le vent.

*Jade.*

Cette fille allait causer ma perte. Sa petite bouche pulpeuse allait bientôt former un cœur pour libérer un souffle chaud et dévastateur.

J'ai peu de valeurs. Je bois. Je fume. J'aime baiser sans connaître, ni reconnaître la petite chatte qui encercle ma queue. Je vole si je veux quelque chose. Je frappe si l'on me cherche. J'aimerais être un homme droit dans ses bottes, mais je ne sais jamais ce dont j'ai envie, mis à part la certitude de vouloir vivre. Pas rêver, juste vivre.

Les êtres humains sur mon chemin sont souvent des obstacles à ma liberté et d'autres, parfois, sont en manque de liberté. Et j'aime proposer mon aide. Voilà la seule valeur qui me tient à cœur : tendre la main à ceux qui n'ont plus rien pour se tenir. Kat était de cette catégorie de personne, qui laisse une empreinte sur les gens qu'elle croise. Elle était seule, à un tournant de sa vie, un tourbillon dans lequel rien n'est

tangible. Je sais exactement ce que c'est. Ne plus savoir qui l'on est, comment être ou pour qui être. Kat aura beaucoup de chemin à parcourir avant de se connaître et se faire confiance en toute circonstances.

Même si Jade n'est qu'une passade, elle est sûrement importante, voire nécessaire pour l'accomplissement de son bien-être. Rien que pour ça, je ne pouvais pas rester. J'aurais fini par ne penser qu'à moi, comme je sais si bien le faire, comme je l'ai toujours fait. Et j'aurais brisé Kat à une période décisive dans sa vie. Il faut parfois si peu de choses pour détruire une vie. J'en sais quelque chose. Moi, j'ai eu de la chance. Si j'étais un animal, je serais un chat. Sur mon chemin, les nombreux obstacles auraient dû me détruire. Mais je suis là... en train de jouer à un jeu de société pour pré-adolescents.

*Ça, c'est la vraie vie.*

Je souris à la fille. Elle rougit. Voilà le destin. La rouquine est ce dont j'ai besoin. Ne pas penser, ne pas espérer. Elle est parfaite. Je me lève. Le hippie cesse d'accorder son jouet. Mes jambes sont ankylosées et mes mains sont crispées. Les gestes répétitifs de la cueillette ont aminci mes forces. En temps normal, je fais preuve d'une plus grande résistance physique. Je dois couvrir un microbe. J'ai tendance à me sentir morne et épuisé, depuis peu. Tant pis, la fille travaillera à ma place.

– Suis-moi, exigé-je à la rouquine en tendant une main vers elle. Je vais t'épeler mon nom.

Un clignement de paupières plus tard, elle se lève, du désir dans les yeux, et agrippe ma main sous le regard déconfit du hippie. Nous passons devant mon van et Pistache se lève pour renifler ma proie. Il éternue à cause de son parfum haute couture et retourne se coucher devant le véhicule. Il semblerait que Pistache ait, lui aussi, un faible pour la jolie Jade. C'est la seule femme, avec Kat, dont il acceptait la présence. Qu'elle soit la seule femme qu'il ait vu plus d'une fois à mes côtés pourrait aussi expliquer sa sympathie. Je grogne.

*Concentre-toi sur ce joli renflement de poitrine, Léo !*

Je l'entraîne dans la réserve de roses, là où, ce matin, les fleurs cueillies étaient entreposées. J'ai un haut le cœur en poussant la porte. L'odeur puissante qui stagne dans cet immense espace est écœurante, étouffante. Tant pis, je n'irai pas plus loin. Je laisse la porte d'entrée entrouverte, j'ai besoin d'air à proximité ou je risque de vomir la soupe de poissons que l'on nous a concocté ce soir. J'attire la rouquine contre mon torse et passe une main sur sa nuque. J'aimerais tirer un coup sans avoir à jouer une quelconque comédie de séduction, mais mon appendice refuse de se mettre au garde-à-vous sans savoir pourquoi.

La fille, elle, est déjà prête. Elle glousse alors que je ne l'ai même pas touchée. Elle m'irrite. Je l'embrasse férocement. J'ai besoin d'un peu plus d'adrénaline et de passion pour bander. Mes mains s'agrippent avec ardeur à ses hanches, mais le peu de chair sur ses os m'empêche d'avoir une prise agréable. Je mordille ses lèvres sans ménagement. Elle gémit dans ma bouche. Je m'écarte pour lui ôter son chemisier. Les boutons en nacre m'emmerdent. Ils sont trop fins pour mes grosses paluches et trop nombreux. Je tire sur le tissu et les attaches sautent aussitôt. La rouquine rouspète. Elle m'agace.

J'essaie de me concentrer sur sa lourde poitrine. Je malaxe un sein dans ma paume, tandis que je lape l'autre téton, jusqu'à sentir la fille se cambrier contre mes reins. C'est le signal. Elle déboutonne son jeans dans la précipitation et le laisse tomber à ses chevilles. Son regard langoureux me déconcentre. Je me focalise sur la culotte en soie blanche qu'elle porte. Je l'écarte avec mes doigts pour glisser mon majeur le long de sa fente. Elle est mouillée. Je ferme les yeux. Des images envahissantes me viennent à l'esprit.

Je vois Jade, mon visage entre ses cuisses écartées et son doux fluide sur mes lèvres. Ma queue se réveille aussitôt à cette pensée.

*Merde !*

– Retourne-toi, grondé-je.

Avec empressement, je retourne la fille et la plaque contre le mur près de la porte d'entrée. Une main sur sa nuque, l'autre sur la chute de ses reins, je glisse ma cuisse entre les siennes pour qu'elle écarte un peu plus les jambes. J'attrape une capote dans la poche arrière de mon pantalon. L'emballage aussitôt déchiré entre mes dents, je descends mon jeans sur les cuisses et glisse le latex sur mon membre dressé.

La rousse se retourne. Elle me rassure. Malgré sa facilité à écarter les jambes devant un inconnu, elle s'attarde au moins à vérifier si son percuteur se protège. Elle écarquille les yeux en voyant mon engin. Je souris. La génétique a été généreuse sur ce point. Un, c'est déjà bien.

– Je m'appelle Iris, balance-t-elle lorsque je glisse deux doigts en elle.

Putain ! Pourquoi pense-t-elle que son prénom m'intéresse ?

*Iris.*

Je débände aussitôt. Iris, comme les yeux. Et Jade, comme la couleur de ses yeux.

*Et merde !*

D'une pression de la main, je penche la rouquine devant moi. Son cul s'arrondit devant mon sexe. J'attrape ses seins entre mes mains. Ses seins lourds comme le seraient sûrement ceux de Jade. Je ferme les yeux. Et j'imagine la petite brune lorsque je pénètre entièrement la fille de mon employeur. Mon cœur se soulève. Du plaisir parsème tous les membres de mon corps. La tension s'intensifie dans le bas de mon ventre. Je pense à Jade. C'est malsain, mais j'en ai rien à foutre, si cela peut m'aider à évacuer le poids mort dans mon estomac depuis que j'ai quitté Salvagny. J'aimerais que ce soit elle.

*Pourquoi elle ? J'en ai aucune idée, bordel !*

Et ce n'est pas normal, ce n'est pas moi. Mon bassin pousse intensément contre le cul de la rousse. J'entends le claquement de nos corps l'un contre l'autre. Je refuse d'ouvrir les yeux. Ses gémissements sont à la limite d'une bande-son pornographique. Et j'aimerais qu'elle se taise. Elle simule, mais je n'ai pas la moindre envie de m'attarder sur son plaisir à elle. Elle comprend vite que je vais me contenter de la labourer comme une bête sauvage. Elle glisse ses doigts entre nous et stimule son clitoris. Je maintiens un rythme soutenu. Sans partage, sans émotions aucune, je me branle en elle sans scrupule. Son vagin se contracte. Jade apparaît sous mes yeux. Et je jouis rapidement dans un silence pesant.

\*\*\*

Il fait une chaleur suffocante. Je sens une goutte de sueur longer ma colonne vertébrale. Si seulement je pouvais prétendre m'asphyxier suite à l'effort physique fourni, j'accepterais volontiers cette sensation d'étouffement. Je retire mon tee-shirt. Le tissu a beau être fin, le mois de mai loin d'être encore frais, un sauna aurait le même effet. J'ai la peau moite et de légères palpitations. Cette puanteur qui irrite mes narines est loin d'arranger les choses.

La rouquine reboutonne son pantalon. Je me penche pour ramasser son chemisier. Je l'ai bousillé. La discrétion de notre retour ne sera pas assurée par mon air serein et désabusé. Débraillée comme elle l'est, la fille du patron affiche pleinement notre acte coïtal. Je regretterai presque ma sauvagerie, de peur de nous faire surprendre par son paternel et ainsi perdre le travail pour lequel on m'a engagé pour la semaine.

*En fait, non ! Je ne regrette jamais rien.*

Je préfère croire au destin.

*Il est rassurant, le destin.*

Avec lui, les responsabilités sont amenuisées, les conséquences inévitables et l'avenir indomptable.

*Tant pis !*

– Waouh ! s'exclame la rousse. Ton tatouage est vraiment impressionnant. Qu'est-ce qu'il signifie ?

Si je devais faire un palmarès des questions les moins perspicaces, celle-ci serait coude à coude pour le trio de tête entre « Tu ne prends pas mon numéro de téléphone ? » et « Tu dors ? ».

Elle prétend ne pas savoir mon prénom, mais elle ose me poser une question sur ce que je suis, ce que j'étais et ce que je deviendrai. Car ce tatouage, même s'il est visible aux yeux de tous, est surtout là pour que je n'oublie pas. Et grâce à lui, chaque jour, je me rappelle que la vie est belle. Il m'a fallu trois années entières pour réaliser ce dessin sur mon dos. Et depuis la première aiguille sur ma peau, il y a cinq ans, je ressens chaque millimètre, chaque pore incrusté d'encre sur moi.

Ce tatouage vit en moi. Révéler ce qu'il signifie ne peut pas s'expliquer en une seule phrase. Comment peut-on décrire l'esprit par des mots, l'âme par des phrases ? Ressentir n'est pas donné à tout le monde. Et ce n'est pas parce qu'une infime partie de mon corps s'est niché à l'intérieur du sien, que cette fille pourrait prétendre me comprendre.

Je sors une cigarette déjà roulée dans ma poche. Elle est écrasée et tordue, mais la bouffée que j'inhale en l'allumant est délicieuse. La fille attend toujours ma réponse.

Pourquoi ne pas lui offrir la vérité après tout ?

Elle a répondu à mes attentes. Je peux bien répondre aux siennes.

– Il est beau, n'est-ce pas ?

Elle avance dans ma direction et me contourne pour mieux contempler l'œuvre sur mon dos. Sa main caresse mes omoplates. Elle suit du bout des doigts les plumes colorées.

– Il est flamboyant, dit-elle avec admiration. C'est très sexy. Ça te donne un côté sauvage et mauvais garçon, j'adore.

Je la laisse s'attarder sur les têtes des deux serpents qui se font face, puis lorsqu'elle atteint la lame de la dague, j'interromps son cheminement d'une voix sombre et menaçante.

– Tu as raison. Iris, c'est bien ça ? lui demandé-je, en me retournant.

Mon regard s'intensifie. Je plisse des paupières et approche mon visage du sien. Ses lèvres s'entrouvrent. Elle attend probablement que je l'embrasse, mais son expression d'impatience se transforme en figure blême devant mon immobilisme. Elle émet un rire guttural, un peu forcé. La rouquine commence à être mal à l'aise.

– Oui, c'est ça. J'ai raison de quoi ? demandé-t-elle, inquiète.

– Ce tatouage me donne un côté mauvais garçon car j'en suis un. Et sa signification est là pour le rappeler.

– Ah oui ?

Elle déglutit. Je saisis son visage en coupe entre mes paumes. Je sens son pouls battre derrière ses oreilles. Je suis le fils du diable et je trouve ça réjouissant.

– Oui, ma belle. Ce tatouage illustre avec poésie comment ma mère, schizophrène, a tué mon père puis

a tenté de m'assassiner ensuite.

Un long silence rejoint la fin de ma déclaration. Je ne pensais pas qu'une peau aussi pâle que la sienne puisse perdre encore une teinte. Iris est fantomatique. Cette explication fait toujours son effet sur les curieux. Je ris intérieurement.

– Mais je suis là, chantonné-je. Et sexy, en plus.

Elle blêmit davantage avant de s'écarter brusquement. Sa moue devient contrariée. Je crois que la fille du propriétaire n'apprécie pas qu'on la prenne au dépourvu. Elle croise son chemisier sur sa poitrine avant de me lancer son venin.

– Pauvre con !

Iris sort précipitamment de la réserve de roses. Elle a sûrement cru que je plaisantais et elle n'apprécie pas l'humour noir. C'est pourtant celui que je maîtrise le mieux.

*Quel dommage !*

Moi qui m'imaginai déjà célébrer mes noces en costume blanc immaculé, des pétales de roses jetées sur mon passage. La vie d'un nanti sédentaire comme je la rêve ! Tel est mon destin.

J'allume une autre cigarette en sortant du hangar à l'odeur empoisonnante. Je m'applique à effectuer des cercles avec la fumée recrachée. Ça ne sert à rien, mais c'est gratifiant de réussir une belle forme concentrique. Le ciel étoilé apparaît sous mes yeux. Les constellations sont scintillantes, ce soir. Je m'allonge au sol. Les gravillons ne sont pas confortables. Ils poinçonnent ma peau sur toute sa surface. Je ne bouge plus. Mon avant-bras plié sous ma nuque, les chevilles croisées, je me délecte de la beauté astrale à travers la fumée que je recrache par intermittence.

L'air est plus respirable. La fraîcheur du sol régule la température de mon corps. Je pourrais m'assoupir ici. Relier les étoiles entre elles d'un coup de crayon imaginaire m'apaise. Je ne compte pas les moutons pour m'aider à dormir, je les dessine. Des moutons, des fleurs, des visages bicornus et un phallus en érection, oppressant, que je n'arrive plus à ignorer depuis que je l'ai aperçu.

J'entends quelques voix en fond sonore. Celle du hippie et de la rousse.

*Clarisse ?*

On me prend pour un barjot. J'ai l'habitude. Il ne me reste probablement que quelques heures avant d'être licencié. Peut-être moins. Je les ignore et, très vite, l'impression d'être seul sur un lit en apesanteur prédomine. Pistache est près de moi. Sa langue râpeuse s'écrase sur ma barbe mal taillée. J'aurais besoin d'éclaircir mon visage, dissimulé sous mes poils vénitiens. Je le sens en passant mes doigts sur ma mâchoire.

Depuis quelques années, je ne reste jamais en place. Je n'y arrive plus. Dès que ma présence dans une ville me semble trop familière, que les rues que j'emprunte ne sont plus des découvertes, que la boulangère me demande comment je vais quand j'achète ma baguette, je ressens le besoin de prendre la poudre d'escampette. Avec les gens, c'est pire. Et pourtant, cette fois, un sentiment d'inaccompli tiraille mes convictions et mes habitudes. Une étrange sensation similaire à celle des départs en vacances me submerge. Vous avez beau préparer vos valises à l'avance, lister le nécessaire à ne pas oublier, vérifier plusieurs fois qu'il ne manque rien, sur les premiers kilomètres du trajet vous avez la certitude d'avoir oublié quelque chose.

Depuis mon départ de Salvagny, cette impression me colle à la peau. Elle ne me quitte pas. Kilomètres après kilomètres, jours et nuits, baisés après baisés. Elle est toujours là. Je devrais fermer les yeux sur

cette obsession mais, même les paupières closes, elle apparaît. Et chaque fois, Jade me regarde avec un air méprisant, dégoûté, offusqué. Sa bouche se tord d'insatisfaction devant moi, les traits de son joli minois se durcissent, son front se plisse. Le regard de Jade sur moi était unique. Si son visage n'était que colère et haine, ses yeux, eux, étaient bienveillants, inquiets et curieux. Personne ne m'a jamais regardé comme elle. Il est vrai que je ne laisse personne indifférent, mais la plupart du temps, les femmes témoignent du désir ou de l'aversion pour moi. Je suis quitte ou double. La pièce de viande juteuse ou le steak de soja desséché. On me veut dans son lit ou sur une autre planète. Je ne fais pas dans la demi-mesure. Elle aime les filles. Elle ne considère mon appendice que comme un outil efficace pour uriner sur la cuvette des toilettes. Rien de plus.

J'écrase ma cigarette sous la semelle de ma boots. Il est temps de déguerpir. Rien de bon ne risque de me tomber dessus par ici. Une fois que j'aurais récupéré l'argent que l'on me doit, j'irais voir si l'herbe est plus verte ailleurs. Je suis fatigué et trop jeune pour me tracasser à cause du regard d'une femme. Elle est si pure, et moi, si souillé. J'aimerais la salir, la froisser. Pour mon plaisir, juste pour me sentir un peu plus proche d'elle.

*Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?*

Je ne peux pas rester avec ces conneries dans la tête.

Et quel que soit le moyen, ma tête redeviendra vide, comme elle l'a toujours été. Pour être libre. Libre de n'être qu'un animal.



## 20 - Les animaux et les hommes

J'ouvre les paupières avec difficulté. La musique en fond sonore est probablement la cause de mon réveil prématuré. J'ai les yeux qui piquent. Ma bouche est pâteuse. Tout mon corps est engourdi. Enfin, presque entièrement. Je tends ma nuque pour visualiser où je suis, mais l'effort me paraît incommensurable. Une barre d'acier me sabre le front et m'inflige un mal de crâne carabiné. La pièce dans laquelle je me trouve est baignée d'un halo de lumière rougeâtre. Une lampe de nuit ajourée projette des ombres étoilées sur le mur en papier peint. Je me force à regarder sur la table de nuit. Un bâton d'encens fume et laisse échapper une odeur de patchouli puissante. Je me redresse sur mes avant-bras. Un cul se tortille devant moi.

*Joli cul, soit dit en passant !*

Je ne bouge pas d'un iota. Observer peut me sauver d'une situation difficile. La fille est de dos, elle ne sait pas que je suis réveillé. C'est peut-être ma chance. Elle a la peau caramélisée et une culotte défraîchie que je verrai plutôt sur Claude, la directrice du foyer pour jeunes que je fréquentais. Elle ne porte rien d'autre que ce tissu en coton gris délavé. Ses cheveux noirs descendent en cascade jusqu'au creux de ses reins. Elle paraît sexy et elle l'est forcément si je me retrouve dans son lit. Mais sa façon de fredonner me laisse pantois. Sa voix grave accentue l'effet de son chant. En tendant l'oreille, son chant s'apparenterait davantage à une prière ou une incantation.

*Aïe ! Quel est donc ce traquenard dans lequel je me suis encore fourré ?*

J'évalue rapidement les risques et les possibilités de fuite discrète et efficace. La fenêtre n'est pas loin du matelas. Les volets sont seulement entrebâillés. Le hic, c'est que je ne sais pas la hauteur qui me séparerait du sol. Si c'est un rez-de-chaussée, c'est bon. Si c'est une maison, c'est encore mieux. Si c'est un premier étage, passe encore. Mais si cette fille est comme je le pressens, une sociopathe torturée idolâtrant la sorcellerie, *Charmed* et les méchantes belles-mères dans les dessins animés, cette issue n'est probablement qu'un leurre en haut d'un donjon ou d'un gratte-ciel. Je ne sais même pas dans quelle ville je suis et si je porte encore mon caleçon. Je glisse ma main vers mes attributs.

*Et merde !*

Mon appendice dresse le drap en toile de tente. Escalader le long de la gouttière les fesses à l'air est mon rêve secret depuis que je suis gosse ! Toutes les bonnes choses arrivent à ceux qui savent les attendre. Les plus insensées arrivent à ceux qui n'attendent pas ! La patience est une vertu, me sermonnait Claude, quand les familles d'accueil ne voulaient plus de moi. Je n'en crois pas un mot. La patience n'est qu'une excuse à la lâcheté. Les gens passent leur vie à attendre. Attendre que ça passe, attendre que ça aille mieux, attendre le bonheur, attendre la mort. Je déteste patienter. Les dés sont déjà jetés.

*Léo, bouge-toi !*

– Salut, poupée, bien dormi ? demandé-je en m'asseyant sur le rebord du matelas.

Je déteste les connards insidieux qui nomment les femmes par des surnoms ridicules, rabaissant et machistes.

*Bébé, chaton, poupée ! C'est mignon, mais fragile.*

Et mes expériences antérieures m'ont convaincu que la femme est l'antithèse de la fragilité. Cependant là, à cet instant, je n'ai aucune idée de son nom et « poupée » n'est peut-être pas si mal choisi au regard de ce que j'aperçois entre ses mains lorsqu'elle se retourne.

Elle est plutôt jolie et pourtant je n'arrive pas à afficher un sourire. Mes mâchoires sont serrées, ma salive, curieusement, crée en quantité déraisonnable, inonde ma bouche et je ne cesse de déglutir pour évacuer ce surplus. Ses yeux sont injectés de sang, ses pupilles doivent être aussi dilatées que les miennes et son regard vitreux explique les sachets d'herbes sur la table de nuit. L'anneau doré accroché à ses narines lui donne l'allure d'une vache sacrée et le tatouage représentant un croissant de lune au bord de ses cils devraient m'effrayer. Mais il n'y parvient pas aussi bien que la forme humaine en tissu raccommoqué qu'elle tient. Une poupée aux cheveux hirsutes. Ses yeux sont représentés par deux punaises vertes plantées à hauteur du crâne dans la toile marron qui lui sert de corps.

– Ah, enfin, tu es prêt. Elle lui ressemble, non ? se réjouit l'inconnue devant moi.

Qui peut bien s'apparenter à cette figurine plus proche de Chucky que de Barbie. Elles me rappellent les poupées que j'adorais piquer à mes codétenues. Les filles qui se retrouvaient dans les mêmes familles d'accueil que moi étaient bien mal loties. Je démembrais chacune de leurs Barbies. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'aimais faire ça. Ce jouet me faisait vraiment flipper. Les jambes télescopiques et la poitrine unicolore de Barbie étaient dignes d'une extraterrestre camouflée dans *Men in black*. À cette époque, je rêvais du stylo qui flashait les rétines pour effacer les mémoires. J'aurais aimé tout oublier.

– Elle est très réussie, réponds-je pour ne pas vexer mon hôte.

Je m'avance prudemment vers la figurine pour toucher les pics sur son crâne.

– Ses cheveux sont... très statiques, non ?

Les narines de ma geôlière se dilatent sur sa boucle dorée. Elle semble vexée. Je recule.

– Oui, je sais, grince-t-elle, entre ses dents. Je n'ai rien trouvé d'autres que des poils de brosse à dents. Mais elle ressemble à cette Jade, non ?

Mon cœur cesse de battre une fraction de seconde. J'ai beau être engourdi par le manque de sommeil, l'alcool qui coule dans mes veines et le cannabis dans mon cerveau, le nom de Jade dans la bouche de cette folle, allume toutes mes connexions nerveuses.

*Bordel !*

Ma vision s'accroche aux punaises vertes sur la poupée. Qu'est-ce que j'ai bien pu raconter à la dégénérée devant moi.

– Tout va très bien se passer, mon lapin.

La pseudo-sorcière avance doucement vers moi.

– Je vais la glisser dans mon dos, à cette ceinture et tu seras débarrassée d'elle. Après l'avoir baisée, tu n'auras plus à penser à elle et ton esprit sera libre.

Ses ongles peints d'un rouge écarlate, atrocement longs, viennent gratter le sommet de mon crâne, comme si j'étais un chien ou un chaton égaré. Être un animal m'a toujours semblé idyllique. Les bêtes ne pensent pas comme nous. Elles vivent instinctivement, sans se fier au passé, sans se soucier du futur. Les animaux ne sont pas définis par leurs parents. Elles reçoivent uniquement les caractères physiques de l'hérédité. Et elles ne jugent pas. Pourtant elles savent aimer. Sans condition.

Je ferme les yeux un instant. Une bulle se crée autour de moi. Je ne vois plus la fille, je n'entends plus

sa voix enrouée, je n'ai plus besoin de comprendre ses paroles. Car j'ai très bien compris. Je ne suis malheureusement pas un animal. Je suis un homme et mes plus bas instincts se réveillent dans la détresse, dans la passivité. J'ai attendu que mon obsession s'estompe seule. Que ce que je ne comprends pas disparaisse de mon esprit pour ne pas avoir à réfléchir.

J'aimerais que ce soit si simple. Le déni. Si seulement le déni pouvait protéger les hommes.

*Foutaise !*

Voilà où mon déni d'elle m'a amené. Je suis dans la chambre d'une inconnue se prenant pour une sorcière ou croyant posséder des pouvoirs vaudous et à qui j'ai probablement demandé de m'exorciser.

*Comment ?*

En la baisant avec une représentation de mon obsession sur le dos !

*Putain !*

Cela doit faire plus de quinze jours que Jade envahit mes pensées. Si je la veux à ce point, il me la faut. C'est tout. Ce ne sont pas les tours de passe-passe de Cruella qui régleront mes ennuis. J'ai voulu être un homme intègre et respectueux, mais je me leurre. Je suis le fils d'une psychopathe. Je n'ai pas de cœur. Je ne raisonne pas en fonction des autres. Je vis pour être libre dans ma tête. Et si je veux être libre, je dois me débarrasser de Jade et continuer ma route. Lesbienne ou pas, amoureuse ou pas, avec ou sans Kat, je dois baiser Jade. Comme un animal. La retrouver pour mieux l'oublier.

J'ouvre les yeux. La sorcière accroche sa poupée vaudou à une ceinture en cuir autour de sa taille. Elle est complètement nue à présent.

Mais où est-ce que je l'ai trouvée, celle-là ?

Elle se retourne, les mains dans le bas de son dos, elle lutte pour maintenir ma Jade miniature en place.

– Aide-moi à synchroniser nos âmes. Si elle est bien placée sur ma colonne vertébrale, le sort fonctionnera mieux.

*Je guette les contours de la pièce. Aucune de mes affaires en vue. Tant pis pour ma pudeur et les âmes sensibles qui attendent dehors.*

– Bien sûr, poupée !

Je me lève avec détermination. Une profonde inspiration soulève mes épaules dénudées. Mon corps, nu comme un ver, s'élance vers la fenêtre que j'ouvre en silence. J'écarte le battant des volets et une lumière vive éblouit mes rétines. Ni gratte-ciel, ni donjon, à mon plus grand bonheur. Juste un marché dominical bondé de badauds trois mètres plus bas. J'entends la folle s'offusquer. Je ne me retourne pas. Mon rêve s'accomplit et j'escalade la gouttière, impatient pour la première fois depuis longtemps.

\*\*\*

Une halte à la rivière était nécessaire avant de franchir la frontière de mes conneries. Me rafraîchir le corps et l'esprit n'était pas excessif. Dans le miroir de mon rétroviseur, un homme de Cro-Magnon me lorgne. Un ravalement de façade ne serait pas de trop. Je ne me rends pas à un entretien d'embauche, mais ma barbe cache mon visage et je ne vois que mes yeux bleus. Ceux de ma mère. Le soleil se cache derrière la montagne ; j'enfile mes lunettes. Le reflet de mon âme n'est plus en accès libre. C'est mieux ainsi.

À l'entrée de la ville, le panneau « Salvagny » me permet étrangement de reprendre mon souffle. Mes

poumons sont oxygénés comme si j'avais coupé ma respiration jusque-là. Pistache passe son museau dans l'encadrement de la fenêtre. Sa truffe gigote sous les assauts odorants des lieux. Je suis fou. C'est la première fois que je reviens sur mes pas et c'est le cœur battant que je coupe le moteur dans la cour d'Evan. J'ai besoin de récupérer la chambre à la villa. L'argent de la récolte des roses me permettra de payer la semaine de location. Si l'accomplissement de ma mission doit durer plus longtemps, je trouverais un travail.

Et puis, peut-être que mon obsession n'est pas si réelle. J'ai fantasmé sur Jade depuis mon départ. Son goût dans ma bouche a provoqué en moi des hallucinations. En la revoyant, je pourrais rire des soubresauts de mon appendice et réaliser que cette fille n'a rien d'exceptionnel. Il est même tout à fait probable que je n'ai pas besoin de rester en l'apercevant à nouveau avec Kat. L'esprit est parfois fourbe. Il essaie de vous faire envier l'impossible juste parce qu'il est impossible. Si cette fille n'était pas lesbienne, je suis persuadé que mon désir de la posséder ne serait pas si fort.

Je ne suis qu'un gosse à la recherche de ce qu'il n'a pas. Mon camarade possède la dernière paire de basket d'une grande marque, je la trouve magnifique, alors qu'elle coûte la peau des fesses et que je n'ai pas l'intention de ressembler à un cosmonaute de la cité. Mon voisin a des parents aimants, j'aimerais avoir les mêmes alors que les miens se sont trop aimés. Je veux Jade alors qu'elle n'est qu'une fille à papa, son vagin n'est pas une mine de pierres précieuses et son clitoris n'est pas un diamant. Elle est comme une autre femme. J'ai juste besoin de me le certifier. Et au fond de moi, j'espère que ce soit le cas.

En sortant du véhicule, Pistache me bouscule et prend appui sur mes cuisses pour sauter dans le jardin. Pisser sur un arbre le rend frénétique et plein de joie. Je devrais faire la même chose pour éprouver un peu plus d'allégresse. Cela ne fait qu'une quinzaine de jour que je suis parti et rien n'a changé. Les épaves qui stagnent sur le côté de la façade sont toujours là, l'herbe n'a pas encore été tondue et la moto de Roby est toujours stationnée sur la droite de l'entrée. J'ai l'impression de n'être jamais parti.

– Attends-moi dehors, Pistache.

*Je ne cogne pas à la porte. À l'intérieur, les jeux de clés sont suspendus à la statuette africaine et les vestes ont envahi le porte-manteau. Une odeur d'épices et de riz parfumé me parvient. Elle est agréable et rare dans cette maison. Dans cette cohabitation occupée par des étudiants acharnés et un lascar préoccupé, la cuisine se limite à quelques sandwiches et des pâtes au beurre. La musique résonne à fond dans la maison. Des rythmes de percussions tambourinent à mes oreilles. J'entends des rires et des cliquetis de couverts dans la cuisine. Au fur et à mesure que j'avance dans le couloir, des voix se distinguent les unes des autres. J'ai le sourire aux lèvres lorsque je reconnais celle de Kat. J'accélère le pas.*

Je la vois immédiatement en passant le pas de la porte. Jade est assise à la grande table de la cuisine.

*Elle est belle, putain !*

Ses cheveux châtain sont noués en une tresse qui lui retombe sur l'épaule. Elle ressemble à la Reine des neiges mais ses joues, particulièrement rougies, cassent son apparence glaciale et hautaine. Elle sourit légèrement. Ses lèvres pulpeuses semblent si douces et chaudes que j'aimerais les emprisonner entre les miennes. Cette idée réveille le membre confiné dans mon pantalon. Je chasse les images malsaines qui me traversent l'esprit. C'est fou, le nombre de scènes imaginaires qui peuvent faire irruption dans mon cerveau le temps d'une seconde.

Sur sa droite un homme que je ne connais pas lui murmure à l'oreille. Mon sang se glace, mes mâchoires se contractent violemment. Je suis un con, un animal dont la proie est attaquée par d'autres fauves. J'ai des insultes bouillonnantes qui grattent à la frontière de ma bouche. Elles veulent brûler l'inconnu qui tente de séduire ma cible. L'homme porte un débardeur blanc. Collé à son corps, le tissu expose ses muscles épais et met en valeur sa peau couleur ébène

*Bas les pattes !*

– Léo ?

La voix d'Evan m'extrait de mes spéculations douteuses. Pourtant, je n'arrive pas à détacher mes yeux du spectacle devant moi. Jade a levé la tête brusquement et son regard s'est posé sur moi. Ses prunelles vertes se sont ancrées dans les miennes. Et je saisis en cet instant la fin de mon libre arbitre.

Je suis foutu. Éperdument « foutu » d'elle.

Le rebond qui fait sursauter mon cœur me le confirme. Je n'aurais jamais dû revenir ici. Cette sensation étrange que je croyais réelle uniquement chez les hommes qui espèrent, me fustige.

Le fantôme que je suis glace l'atmosphère chaleureuse. Kat lance un regard appuyé et inquiet à Jade. Elles s'interrogent mutuellement sans exprimer la moindre émotion, si ce n'est de la crainte. Il se pourrait que Jade ait révélé mes dernières improvisations à sa petite amie. Je n'ai pas honte. La culpabilité me chatouille la gorge un instant, c'est vrai, mais je préfère l'ignorer. *Je n'ai pas honte*. Je tire la chaise vide à la droite de Roby et m'assieds. Un plat fumant est posé au centre de la table. Je m'avance pour humer le parfum de coriandre et de curry qui s'échappe de la marmite.

– Bon ! Qu'est-ce qu'on mange ? demandé-je sans quitter la nourriture des yeux.

Le rire de Roby à mes côtés rompt le silence. Il pose sa main sur mon épaule en serrant fermement mes trapèzes. Ce grand imbécile ne sait pas exprimer normalement ses émotions. Sa force de taureau est le seul moyen qu'il pense posséder pour montrer sa joie de me revoir.

– C'est du Kedjenou, me répond l'inconnu en face de moi. Une spécialité de mon pays. Tiens.

L'homme trapu se lève et se saisit d'une assiette propre sur l'égouttoir. Sans un mot, il fait déborder le riz, le poulet et la sauce sur la porcelaine blanche avant de me la tendre avec un grand sourire. J'ai faim et manger me permettra de prendre le temps qu'il me faut pour assimiler le brouhaha dans ma tête.

Elle ne cesse de me fixer. Je devrais être gêné, mais j'adore ça. Sentir la force de ses prunelles froides sur moi me réchauffe l'âme. Je me sens serein sous son regard. En temps normal, je ne me pose aucune question. Jamais. Et là où mon crâne est martelé d'une multitude d'interrogations, où les mots s'enchaînent, où les points d'interrogations effectuent une ronde digne d'une clé de Saint Georges, je ne me suis jamais senti aussi bien. Comme si le fait de ne pas savoir à quelle sauce j'allais être mangé me rassurait. Comme si la difficulté permettait à l'homme d'être plus humain, plus sûr de lui, plus heureux au final.

Est-ce que l'être humain qui n'a jamais rien vécu de douloureux, de compliqué, peut apprécier les

petits bonheurs de la vie ? J'ai tellement supporté la merde, que la vie seule me suffit à être heureux. Jusqu'à ce que Jade embrouille mon cerveau. Cette fille est une complication inconnue. Je ne connais pas la solution à ce problème. Je baigne dans l'ignorance et cela est un soulagement étrange. Jade est une difficulté de plus dans ma vie, qui me permet d'apprécier davantage la vie. Cette fille me plonge dans l'inconfort et augmente ma part d'humanité.

*Putain, qu'elle est belle !*

Je pourrais me jeter sur elle comme un affamé devant un steak saignant. Je connais déjà son goût et je sais que Jade est une nourriture divine. Je baisse les yeux à nouveau pour ne pas avoir à céder à mes pulsions, mais son image envahit mon esprit. Je m'imagine sauter par-dessus la table, poussant les assiettes et brisant les verres sur mon passage. Je la soulèverais pour l'allonger sur la nappe. Elle écarterait les jambes et croiserait ses chevilles derrière ma nuque. Là, j'humecterais mes lèvres et glisserais ma langue dans sa fente étroite et humide jusqu'à ce que son corps s'agite violemment. Peut-être, ce repas pourrait me rassasier. Je souris.

Maintenant, je sais. Mon obsession pour Jade est bien réelle. Jamais je ne pourrais repartir sans avoir obtenu ce que je veux.

Et c'est elle que je veux.



## 21 - Pur sang

Quel est ton film préféré ?

*Bordel !*

C'est une chose d'être sociable et avenant, c'en est une autre d'être indiscret. L'ivoirien au pseudonyme étrange, Ozé, car je n'arrive pas à concevoir que ces trois lettres soient son prénom, anime la table depuis mon arrivée. Je fais tout pour éviter d'attirer l'attention. Je m'applique à mâcher ma nourriture doucement pour toujours avoir la bouche pleine et ainsi user d'une bonne excuse pour ne pas répondre à ses questions incessantes.

Mais mon assiette est vide à présent et mon ventre si rebondi que l'idée d'avaler une bouchée supplémentaire me soulève l'estomac. Le mets était délicieux, mais si épicé que mes joues sont en feu. J'ai apaisé la sensation de brûlure dans mon gosier par l'abus de quelques Guinness. Trois, quatre, cinq. Je ne sais plus. Peu importe. Il m'en faudrait bien plus pour me mettre à l'aise.

Jade et Kat n'ont cessé de se lancer des regards appuyés. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit là en venant ici et sa présence perturbe mes plans.

– Tu n'es pas bavard, toi, me lance Ozé en me servant un verre d'eau-de-vie. Bois un peu ! C'est de l'alcool de mon pays, il s'appelle le Koutoukou. Ça délie les langues, crois-moi.

J'avale cul sec le nectar flamboyant. Une seconde de plus sur ma langue et le liquide aurait percé un trou dans ma chair. Il me ressert aussitôt. Si son intention est de ma saouler, il est sur la bonne voie.

Jade soupire. Sa voix est douce et familière.

– Vous devriez lever le coude.

Elle pince ses lèvres charnues. Les yeux baissés sur son assiette, Jade entortille sa serviette du bout des doigts. Elle paraît contrariée. Son visage enfantin et sa colère latente lui donnent une mine boudeuse à croquer. Elle est tellement sexy quand elle fait la gueule. Tout son être réclame de l'aide. Elle a besoin de sourire. Je connais cette expression. Celle que les démons, tapis au fond d'elle, font de ton visage. Comment ces créatures maléfiques ont-elles pu venir s'installer dans ce petit bout de femme, si fragile, si innocente ?

*Le diable sait se camoufler là où on ne l'attend pas.*

Quelque chose me dit que je devrais me méfier. En même temps, je me dis que le diable, c'est sûrement moi et je rêve de venir me camoufler en Jade.

Je cogne brusquement le verre sur la table. Ses paupières se lèvent dans ma direction. J'adore la contrarier. Elle préférerait que je cesse de boire. Jade se remémore sûrement ma dernière grosse cuite, celle qui avait nécessité son intervention. Je comprends son appréhension, mais je suis un homme de contradiction. J'amène la chaleur du liquide sur mes lèvres sans la quitter des yeux et m'abreuve rapidement de l'eau-de-vie.

– Au pire, j’aurai besoin d’un bouche-à-bouche. Au mieux, je serai assez saoul pour user de ma bouche, la nargue-t-elle en reposant mon verre.

Oh, oui ! Que cette boisson me donne l’ivresse, une excuse et le courage de l’embrasser encore. Ses joues s’empourprent immédiatement, à tel point qu’il semblerait qu’elle ait davantage bu que nous tous. Ses prunelles vertes me foudroient. Je souris.

– Bon, alors, tu n’as pas répondu à ma question, me presse Ozé. C’est quoi ton film préféré ?

Il est obsessionnel, ce type.

*Qu’est-ce que ça peut bien lui foutre ?*

– Allez, mec, on a parié de l’argent avec Rob et Evan, explique l’ivoirien devant mon mutisme catégorique. Si je gagne, je te reverse la moitié des gains. T’as juste à répondre à cette question.

– Tu vas perdre, lui signale Evan.

J’ai besoin de thunes. Trouver un nouveau boulot dans cette ville ne sera pas une mince affaire.

– Et si tu perds, qu’est-ce que j’y gagne ?

Ozé hausse les épaules en signe de défaite, Roby et Evan ricanent.

– Malheureusement rien, proclame l’ivoirien. Ces deux-là sont tellement pingres qu’ils ne lâcheraient pas un centime.

– Oublie-moi, alors.

Je sors le tabac à rouler de ma poche. J’ai besoin d’oxygène.

– Moi, je te donnerai la moitié des gains si Ozé perd, lance Jade.

Kat écarquille de grands yeux.

– Ça ne va pas ! Ils n’ont pas parié qu’un paquet de clopes ! Tu n’as rien à gagner dans leur stupide jeu.

L’ivoirien dépose un baiser sur la joue de Jade. Un raclement de gorge contrarié m’échappe involontairement. Evan et Roby jubilent de leur côté. Jade me scrute avec attention. Elle semble en pleine réflexion. L’étudiante en médecine, affûtée et maligne, me fait face.

– Si je dois te reverser la moitié des gains, je veux quelque chose en échange.

Roby applaudit, exalté par la perspective d’une embrouille.

– Laquelle ? demandé-je, intrigué par l’audace de cette fille.

– Tu le sauras au moment où je le déciderai. N’importe quand, n’importe où et quelle que soit cette contrepartie, tu devras l’accepter. C’est ma condition.

Emprisonné dans son regard translucide, je réalise que cette fille est loin d’être aussi fragile que son physique et sa timidité le suggèrent. Je suis appâté par la curiosité. Jade est une pochette surprise. Sa part cachée m’attire plus que tout. Et pourtant, le cadeau à l’intérieur risque d’être décevant. Malgré tout, je ne peux m’empêcher de vouloir ouvrir cette boîte de Pandore.

– C’est d’accord.

Kat soupire. Voir sa petite amie négocier avec le diable n’est pas facile à accepter. J’en suis parfaitement conscient, mais je m’en contrefiche. Les rares fois où j’ai perdu du temps à vouloir penser aux autres et à leurs sentiments, je n’ai récolté que des ennuis. Si je veux être heureux, je ne dois penser qu’à moi-même, assouvir mes besoins et les prioriser. J’ai réussi jusque là. Je ne vois pas pourquoi je

changerai de mode de vie.

– Passons donc aux choses sérieuses, reprend Evan. Quel est ton film préféré ?

Je ne me souviens pas de la dernière fois où je suis allé au cinéma. La télévision ? Je n'en ai pas et elle ne me serait d'aucune utilité dans mon van. Mon cerveau embrumé n'a pas besoin de support pour se créer des histoires. Il me suffit d'un peu d'alcool, d'un petit joint et les images tourbillonnent sans effort dans ma tête.

– *Le Cheval venu de la mer*, répons-je en tirant une bouffée sur ma cigarette.

Ozé se lève de sa chaise d'un seul bond. Evan et Roby sautent de joie en se tapant la paume de la main. Dans cette explosion de bruits et de mouvements, je reste impassible. Jade aussi. Une bulle de silence s'est formée entre elle et moi.

– Putain, mec, mais d'où tu viens ? rage l'ivoirien. C'est quoi ce film ? *Le Cheval venu de la mer* ? T'es sérieux ?

Je le regarde à peine, trop pris dans les filets de Jade.

– Ne sois pas mauvais joueur, le nargue Roby, aboule les mille euros.

*Mille euros ?*

– C'était impossible de perdre. Sur les 100 films préférés des Français de 25 à 35 ans, tu étais obligé de répondre un parmi la liste. Toutes les personnes autour de cette table ont répondu un film de la liste. Toutes ! T'es un ovni ! réalise Ozé.

– Je sais, répons-je avec enthousiasme. Mais tu devrais le regarder, ce film, je l'ai adoré.

Oui, je me souviens parfaitement de ce film. J'étais en classe de CE2 quand on nous a emmenés le voir en sortie scolaire. J'avais sept ans, juste avant que mon monde s'écroule. L'histoire de ces deux enfants ayant perdu leur maman et retrouvant l'amour de celle-ci au côté d'une jument mystérieuse. Avant de tout perdre, j'enviais leur liberté. J'aurais voulu être à leur place. Seul, errant, libre et aimé. C'est presque le cas, à présent. Ma vie est devenue un peu la leur.

*Je suis seul, errant et libre...*

Bande de tarés ! Parier autant d'argent sur une de mes réponses est suicidaire. Je suis si imprévisible. Roby et Evan ne pouvait que gagner. Ils sont loin de me connaître, mais ils ont su cerner mon personnage.

Jade sourit légèrement. Et si l'expression de son visage est presque inchangée, je décèle une lueur de joie et de malice dans ses yeux. Ozé a perdu, elle doit donc me verser une somme équivalente à la moitié des gains pariés. *Cinq cent euros* ! Elle vient aussi de gagner le droit de me demander ce qu'elle veut, quand elle veut. Dorénavant, elle possède une longueur d'avance sur moi et c'est loin de me déplaire.

J'écrase le mégot sur le bord de mon assiette jusqu'à sentir la braise échauffer le bout de mes doigts. J'interromps alors la joie du propriétaire.

– Evan ! Ça ne te dérange pas si je débarrasse mes affaires dans la chambre maintenant, j'ai de quoi te payer deux semaines complètes.

J'ai la nette sensation d'avoir jeté un froid dans la pièce. Les visages semblent préoccupés par des choses insignifiantes. Kat triture sa fourchette, Roby émiette son morceau de pain, Ozé tapote des doigts sur la table et Jade a le visage et le corps statufiés. Je lève des sourcils interrogateurs à l'intention d'Evan. Il soupire.

– Je suis désolé, Léo. Tu es parti du jour au lendemain, sans rien dire. J'ai reloué ta chambre. Ozé y

habite depuis une semaine. J'ai besoin de thunes, tu le sais bien, s'excuse Evan.

Je fais mine de n'être ni contrarié ni blessé par sa réponse. Il a raison. Après tout, je ne devais pas revenir.

– Ok, Evan, il n'y a pas de problèmes.

J'ai mon van pour dormir. J'avais juste besoin d'espace pour entreposer mes affaires et d'un lieu sûr, pour pouvoir manger et me laver. Mes plans sont loin d'être réalisables. Il serait temps de retrouver mes esprits et d'interrompre mes idées folles.

Je me lève en évitant de jeter un dernier regard à la personne en face de moi.

– Bonne soirée.

Et je me dépêche de fuir cette maison.

Une de plus.

\*\*\*

En sortant de la villa, la fraîcheur de la nuit me surprend plus que de raison. La convivialité qui régnait à l'intérieur était peut-être propice à une illusion de chaleur et de bien-être. Je sais qu'il n'en est rien. J'ai vécu dans tellement de foyers différents en étant adolescent. Certes, j'étais un jeune homme en colère, perturbé et, souvent, les familles qui m'ouvraient les bras ne devaient pas être aussi diaboliques que je me l'imaginai. Pourtant, aucune d'entre elles ne pouvait égaler la sécurité et le sentiment de confort que je ressens dans mon van aujourd'hui. Je ne suis chez moi qu'à l'intérieur de ce véhicule.

Il m'a fallu du temps pour me retrouver. J'étais perdu, ballotté de famille d'accueil en famille d'accueil. Aucune ne voulait du garçon étrange, renfermé et agressif assez longtemps pour que je puisse les nommer « ma famille ». J'étais un étranger parmi eux. On me considérait comme un ovni. J'étais trop différent.

Les adultes naïfs espéraient que j'explose de joie à l'idée d'avoir à nouveau des parents, or je n'en voulais plus. Je me suis alors construit une carapace si solide que le monde extérieur était dans l'incapacité de m'atteindre. Ma bulle était un paratonnerre à la méchanceté, à la douleur, mais aussi à l'amour. Je me fichais de tout. Je ne vivais qu'en ne voyant mes propres intérêts. J'étais dans l'incapacité de faire preuve d'empathie, les sentiments des autres ne pouvaient arriver jusqu'à moi. Mes comportements ont causé du tort. J'ai blessé et mis à rude épreuve les personnes de bonnes intentions. J'en ai conscience, même si je ne regrette rien.

Lorsque j'ai atteint la majorité, j'ai fui ce système dans lequel les sollicitations externes tentaient de briser ma bulle. Je n'avais rien. Absolument rien. Et pourtant, je ne me suis jamais senti aussi exalté qu'à cette période de ma vie. Le bitume était froid et dur, mais mon cœur était serein. Je ne craignais plus d'être abandonné. Personne n'attendait quoi que ce soit venant de ma part et je n'attendais rien de personne. La liberté m'appartenait.

Pistache m'a trouvé à cette époque. Il errait sans collier dans la rue. Je crois que l'odeur immonde que je dégageais avait attiré son odorat surpuissant. Il était aussi perdu que moi, aussi jeune et aussi fougueux. Nous étions faits pour nous réchauffer l'âme. Il avait probablement dû appartenir à quelqu'un. Peut-être s'était-il échappé ? Peut-être l'avait-on abandonné ? Je n'en sais rien, mais sa compagnie avait été la plus sincère depuis la mort de mes parents. Elle l'est encore à présent. Enfin, je crois.

J'ai fait la manche, puis j'ai travaillé : des petits boulots, pas toujours très honnêtes. Je m'en moquais. Mes dons pour la bagarre, le vol et le sexe m'ont permis d'échapper à la rue rapidement. Plus rien

n'avait d'importance. J'étais si jeune. Le jour où j'ai découvert l'annonce pour un van d'occasion, ce fût une révélation. J'ai économisé pour pouvoir en posséder un et jouir enfin de ma liberté.

J'ai grandi, depuis. L'âge et la maturité n'ont pas atténué mes traits de caractères. J'ai juste changé la méthode pour parvenir à mes fins. Je suis moins renfermé et agressif, mais je ressens toujours le besoin de me protéger du monde extérieur. Ma bulle ne me suit plus partout où je vais, même si elle réapparaît parfois. Mon van a pris la relève. C'est là que je me sens bien, en sécurité et libre. Voilà pourquoi je n'autorise personne à y pénétrer. Je ne tente pas le diable à fendre ma bulle.

*Personne jusqu'à Jade.*

Le bonheur est si friable. Je serais fou de m'en éloigner. J'accélère le pas jusqu'à la portière coulissante de mon véhicule. Je sais qu'à l'intérieur, je n'aurais pas à me poser de questions, à craindre l'avenir ou le passé. Ma tête bourdonne. J'ai besoin de repos. J'actionne l'ouverture à la hâte.

– Où vas-tu ?

Je manque de sursauter en entendant sa voix douce et ferme à la fois.

– Putain !

Je ne peux m'empêcher de jurer. J'étais si proche du but, à deux doigts de fuir et d'oublier cette fille à jamais. Et la voilà qui resurgit avant que je puisse prendre la poudre d'escampette. Elle finira par briser ma bulle si je ne l'en empêche pas. Et la pointe d'un sourire apparaît à l'angle de mes lèvres à cette idée saugrenue.

– Je ne suis pas une putain, se vexe Jade aussitôt.

Je me retourne vers son visage contrarié. Je ris instantanément sans pouvoir me contrôler. Je ne sais pas si c'est son air revêché qui me ravit ou le fait qu'elle m'ait suivi qui m'inonde de joie.

– Je le sais, Jade, puisque ce n'est pas moi qui te paie, mais plutôt toi qui me doit de l'argent.

Sous la clarté de la lune, sa peau pâlit rapidement.

– Tu me dois 500 euros, n'est-ce pas ? Je ne prends pas les cartes de crédits, ni les chèques.

– Je ne les ai pas, marmonne-t-elle.

Sa beauté égale probablement ses richesses. Étant donné la maison dans laquelle elle habite, je doute fortement qu'elle en manque. Et pourtant, Jade semble particulièrement gênée de ne pas pouvoir honorer son pari.

– Pourquoi être intervenue dans leur jeu stupide, alors ?

Elle pose ses yeux verts sur moi avec une telle intensité que je la jurerais volontiers capable de me troubler en me lisant la page des obsèques dans le journal.

– Par curiosité. J'avais envie de savoir quel était ton film préféré.

Elle reprend son souffle avant de poursuivre.

– Ça ou autre chose. Je voulais juste en savoir un peu plus sur toi.

De si loin que je m'en souviens, les femmes que j'ai eu l'occasion de côtoyer cherchaient certainement à connaître la taille de mon pénis, mes capacités à les faire jouir plusieurs fois de suite ou la signification de mon tatouage. Mais aucune n'a jamais eu d'intérêt pour mes goûts. Je suis touché et énervé de l'être. Cette fille fissure ma carapace à la force de ses pupilles. Si je la laisse entrer dans mon monde, j'en paierai le prix fort.

*Et je suis certainement masochiste.*

J'avance d'un pas vers Jade. Elle retient son souffle lorsque mon visage se retrouve à quelques centimètres du sien et que mes lèvres frôlent sa tempe. Son parfum de madeleine envahit ma raison. Je suis hypnotisé, drogué par son aura.

– Mon sport favori est l'escalade. J'affectionne tout particulièrement le gospel et la musique des années soixante. J'ai perdu ma première dent à l'âge de six ans et demi, ma virginité à l'âge de quinze ans et mon premier cheveu blanc est apparu sur ma tempe il y a trois mois. Je me régale davantage avec un gratin d'aubergines qu'avec un steak-frites. J'ai vingt-neuf ans et je n'ai jamais été à la fête foraine. Le parfum qui me rend dingue est celui de la madeleine et ma couleur préférée est le vert... la couleur de tes yeux.

Mes cils s'abaissent en direction de ses lèvres charnues. J'aimerais l'embrasser. Je le peux. Il me suffit de me pencher un peu et de prendre possession de cette bouche sensuelle.

– On a conclu un marché, grogne Jade en reculant rapidement. Je te donnerai l'argent que je te dois. Et tu me donneras la contrepartie promise. Une parole est une parole. Laisse-moi juste le temps de rassembler cette somme.

– Je ne peux pas rester à Salvagny. J'ai besoin d'un pied-à-terre et d'un travail.

Jade réfléchit. Je m'apprête à tourner les talons lorsqu'elle m'interpelle à nouveau.

– Si ce n'est que d'une douche et d'un lieu pour déposer tes affaires dont tu as besoin, tu peux installer ta caravane dans mon jardin.

Aussitôt ses paroles prononcées, j'aperçois la frayeur émerger dans son regard.

– Je te fournis le gîte et le couvert le temps que je réunisse l'argent. Il est évident qu'étant donné le service rendu, je ne te devrais plus que la moitié, soit 250 euros, et que la contrepartie négociée au départ n'est pas négociable.

Elle a énoncé sa tirade si précipitamment que j'imagine aisément le stress infligé par cette proposition. Je ne suis pas un colocataire facile. Elle s'en doute bien. Et je crains que Kat n'apprécie pas cette situation.

– N'as-tu pas peur de me savoir si près de toi ?

Un silence apaisant berce la nuit.

– Dois-je être honnête ? me répond-elle.

Jade est si complexe. Je n'arrive pas à la cerner. La veine sur sa tempe bat à un rythme frénétique.

– L'es-tu, parfois ?

– Non.

Je souris en effleurant la peau fine de son visage.

– Alors ne change pas pour moi. Crains-tu ma présence ?

– Non.

Jade causera ma perte, seulement je n'ai jamais été aussi proche de réaliser mes projets. Être près d'elle pourrait paradoxalement m'aider à m'en éloigner. Plus je la découvrirai, mieux je la connaîtrai et moins je l'idéaliserai. Si je n'arrive pas à l'oublier en la possédant comme j'aimerais la posséder, au moins je n'aurai plus envie d'elle. D'une façon ou d'une autre, c'est ce résultat qui importe.

Jade est lesbienne et malgré tout mon sex-appeal, je n'ai pas la prétention de pouvoir changer ce qu'elle est. J'espère juste pouvoir changer le bouleversement qu'elle opère au fond de moi.

– Marché conclu.

\*\*\*

Jade est allée chercher les clés de sa voiture et je l'ai suivie jusqu'à chez elle. Quitter la soirée en cours de route n'a pas dû être si facile à expliquer aux habitants de la villa. Je suppose que l'hypothèse altruiste était la plus plausible. Je suis un chien égaré que Jade ne peut laisser errer sans lui apporter son aide.

À notre arrivée devant chez elle, son mal-être se fait immédiatement ressentir. Elle entrelace ses doigts avec appréhension après avoir vérifié trois fois que sa portière était bien verrouillée. Et quand son regard se fixe dans le vide, je comprends qu'une crise d'angoisse est imminente. Alors je me mets à chanter.

– Oh happy day, oh happy day !

*Putain !*

Je chante atrocement faux. Je ne sais pas d'où vient cette idée étrange, mais elle fonctionne. Jade me regarde, éberluée. Sa poitrine se soulève et redescend à nouveau calmement. Elle mordille sa joue en fronçant les sourcils, apparemment gênée par ma prestation. Si elle était devant *La nouvelle star* ou *The Voice*, je crois qu'elle zapperait devant ma médiocrité.

Lorsque je termine mon solo, je rebrousse chemin vers mon van.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais dormir, l'informé-je. Je connais déjà ta maison, ta douche et ta cafetière. Ce n'est pas la peine de me faire une visite guidée, je trouverai facilement mon chemin, demain matin.

En vérité, j'ai juste besoin de m'éloigner d'elle. La perspective de me retrouver dans sa maison avec l'alcool ivoirien qui circule dans mes veines n'est pas une bonne idée. J'ai envie d'elle au moindre effleurement. Je ne suis pas sûr de pouvoir me contrôler. Mon obsession est si grandissante qu'elle en devient effrayante. Un jeune puceau ne serait pas tant excité devant un calendrier de l'actrice Katsumi.

– Très bien, bonne nuit.

Le timbre de sa voix est un mélange d'une forme de soulagement et de déception. Je traverse la cour sans me retourner. Une fois au volant de ma maison, j'hésite. Le bordel dans ma tête est si grand qu'il me faut trouver la solution la plus efficace pour vite l'amenuiser. Je tourne la clé dans le démarreur d'un cran. J'augmente le son de la radio et la musique se met à hurler dans l'habitacle. *Elle est pas méchante, mais putain qu'est-ce qu'elle est chiante... Léa...*

Je démarre en trombe. Les pneus patinent dans les graviers. Pistache perd l'équilibre sur le siège passager. J'emprunte le chemin de terre sinueux au fond de sa cour, celui qui mène dans la forêt de Salvagny. Je roule près d'un kilomètre et je freine sur le bas-côté, entre deux pins.

Je suis enfin seul, inatteignable. Ma bulle est intacte et il est impossible d'apercevoir la maison de Jade, d'où je suis. Même si l'envie me prenait de la rejoindre au milieu de la nuit, la perspective de marcher plus d'un kilomètre me freinerait. Je peux dormir.

Le lendemain matin, je me réveille tout engourdi, la joue écrasée sur le volant. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Il est rare que je fasse la grasse matinée. Pistache n'est pas satisfait de ce changement

d'habitude. Il jappe à mon oreille pour que je le laisse sortir. Je le suis dehors.

En apercevant ma tête dans le rétroviseur, je comprends pourquoi Jade s'est proposée pour m'héberger. Ma barbe fournie et mes cheveux ébouriffés me donnent l'allure d'un highlander. Si le côté viril et poilu ne l'attire pas, j'ai dû lui inspirer de la pitié. Le temps du ravalement de façade est venu. Celui d'un café serré aussi.

En longeant le chemin forestier jusqu'à la maison de Jade, je croise les doigts pour ne pas la croiser. Ma gueule de bois ne me permettant pas d'élaborer une stratégie de séduction désespérée, il vaut mieux pour moi l'éviter jusqu'à ce que je sois capable de me maîtriser.

*Bordel !*

Une bonne douche chaude me libérera de la tension constante entre mes jambes.

De toute façon, elle ne sera pas chez elle à cette heure-ci. Les cours ont déjà dû commencer depuis des heures. Et si je me rappelle son empressement sur la route, elle a probablement déjà écrasé un lapin, une biche et un ou deux hommes qui passaient par là.

La porte d'entrée verrouillée me confirme son absence. Je soulève le paillason, scrute les pots de fleurs attenants, inspecte le dessus des lampadaires, mais rien, pas de clés camouflées.

*Je veux une douche, nom de Dieu !*

Je ne vais tout de même pas me branler derrière un hortensia. J'examine rapidement les alentours de la maison et découvre une fenêtre ouverte au premier étage. Ni une, ni deux, je grimpe par la gouttière et atterris directement dans une chambre à coucher. Le lit est impeccable. Rien n'est froissé, rien ne dépasse. Si ce parfum doux et sucré n'enivrait pas mes narines, j'aurais l'impression d'avoir été catapulté dans un magazine d'ameublement.

Une photographie encadrée sur la table de nuit attire mon attention. La fille sur le cliché ressemble énormément à Jade et pourtant, on ne dirait pas la même personne, mises à part les mêmes pommettes rouges qu'elle obtient lorsque je la mets dans l'embarras.

Elle a les yeux verts comme les siens, mais illuminés par les rayons du soleil, ils semblent plus rieurs. Elle a les mêmes cheveux bruns, mais ils ont l'air de danser dans le vent. Elle a la même bouche pulpeuse, mais le sourire de cette inconnue exprime de l'insouciance et de l'épanouissement. Elle paraît plus jeune et sa tenue d'alpiniste est surprenante. Un casque de protection sous le coude, des mousquetons et une sorte de pic à glace accrochés à la ceinture, des cordes de différentes couleurs, des gants et une combinaison moulante.

Je suis scotchée par ce portrait.

*Est-ce vraiment Jade ?*

Je crains que l'alcool et mon sommeil perturbé n'accentue mon manque de lucidité. Une douche froide serait préférable ; je la vois partout. Je jette le cadre sur le lit et me hâte d'aller dans la salle de bains attenante.

Mais en ouvrant la porte, mon cœur explose en mille morceaux. Mon cerveau se désintègre alors que mon sexe décuple.

Jade n'est pas à l'université.

Elle est là, devant moi.

Nue.

Intégralement nue.

L'eau ruisselle le long de ses cheveux pour atterrir goutte à goutte sur ses adorables fesses. Et moi-même, je me liquéfie devant son corps, à la vue de chaque centimètre de cette peau qui m'attire inexorablement. Ses formes généreuses sont arrondies et douces et pourtant elles paraissent étrangement fermes et musclées. Des fourmis parcourent mes mains. J'ai envie de la toucher, de m'accaparer cette femme qui m'est inaccessible. Mon regard échappe à mon contrôle. Il se fixe sur sa beauté et lorsqu'elle se retourne, mes orbites explosent tel le loup devant Betty Boop. Ses deux tétons rosés pointent dans ma direction et je ne peux m'empêcher d'imaginer ma langue recueillir les perles d'eau sur sa peau de pêche.

Je ne sais pas qui de nous deux est le plus effrayé. Elle, par ma présence inattendue, ou moi, par mon manque de réaction face à sa présence magnétique. Je suis paralysé. J'entends les battements de mon cœur en sourdine dans mes oreilles.

– Oh mon Dieu ! s'exclame-t-elle en tirant le rideau de douche contre son corps.

Si elle avait voulu être encore plus sexy, elle n'aurait pas mieux choisi que ce plastique transparent pour la recouvrir. Ses courbes se devinent sans difficulté et cet artifice n'en est que plus troublant.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Comment es-tu rentré ? Je croyais que tu étais parti ? Je t'ai entendu quitter la cour en trombe, hier soir.

Si j'ai du mal à reprendre ma respiration devant ce spectacle à couper le souffle, Jade risque de perdre connaissance à ne pas inspirer entre deux phrases.

– J'ai cru que tu serais en cours. Et je ne suis pas parti, je campe juste un peu plus loin dans la forêt.

– C'est la semaine avant les examens, les cours sont finis.

– Ne le prends pas mal, mais si tu pouvais rester quelques secondes dans cette position, le temps que j'assimile cette image à tout jamais dans ma tête.

Ses yeux s'écarquillent tant que la partie blanche de ses iris devient proportionnellement plus grande que la verte. Elle se met alors à hurler et ses pommettes se teignent d'un rouge furieux :

– Sors d'ici !

Je lève le doigt pour lui implorer une seconde supplémentaire.

– SORS !

Je déglutis avec peine.

– C'est bon, je peux sortir. Il me suffira de fermer les paupières pour visualiser cette image. Elle est gravée à tout jamais, affirmé-je en tapotant ma tempe de mon index. Et j'en ai vu des femmes nues, mais toi... déclaré-je en refermant la porte derrière moi.

La salle de bains verrouillée, je m'effondre contre la porte.

*Pourquoi la tentation est-elle si puissante ?*

J'aimerais faire comprendre à ma queue qu'il est inutile de s'emballer, mais les paroles ne sont que chimères à côté des projections que lui envoie mon cerveau.

– En fait, non, crié-je à travers la porte, pas besoin de fermer les yeux, Jade.

Elle sort de la salle de bains avec fracas et je manque perdre l'équilibre sans mon appui. Quoique la troisième jambe qui me pousse pourrait bien servir de béquille en cas de chute ! La serviette bien nouée sur sa poitrine, elle s'empresse de se cacher dans sa chambre.

– Je te laisse la douche, tu dois en avoir besoin, me somme-t-elle. Il y a du café chaud dans la cuisine, claque la porte en partant.

– Merci, Jade, réponds-je devant sa porte close. Merci pour tout.



## 22 - Les yeux ouverts

*De l'argent, beaucoup d'argent !*

Voilà ce qu'il me faut. J'essaie de me convaincre en replaçant les pichets de bières sur leur support. Pour la première fois de ma vie, je fais une concession dans le but de plaire à une femme. Retourner voir Morgane, la patronne du Rock & Beers était loin de me satisfaire, mais je n'avais pas le choix. Trouver un travail rapidement, pour le marginal que je suis, n'est pas une mince affaire. Cette garce de premier ordre n'a pas résisté longtemps à mon offre. Elle a rechigné deux minutes avant de me tendre un tee-shirt d'employé. Je crois que mon numéro de charme en est la cause. J'ai menti pour obtenir ce que je voulais. Un mensonge par omission n'est pas aussi grave qu'une invention de toute pièce. Les gens ont tendance à interpréter les choses comme ils aimeraient qu'elles soient. Certes, je lui ai spécifié que mon retour résultait de mon envie incontrôlable de revoir une femme.

Elle l'a pris pour elle. Je n'y peux rien.

La gaule qui me tend depuis ce matin n'est pas des plus honorables. Les images du corps nu de Jade me reviennent sans cesse en tête. J'ai évacué cette tension sous le jet de la douche, mais mes envies lubriques sont immédiatement revenues. Depuis le début de la soirée, les serveuses enchaînent leur frotti-frotta contre moi, les clientes battent des cils en reposant leur verre au comptoir et Morgane déblatère des phrases coquines à mon oreille. Elles n'ont aucune chance. Je suis comme elles. J'espère ce que je suis sûr de ne pas obtenir. C'est complètement absurde, pourtant. Il m'a fallu du temps et du courage pour surmonter les épreuves qui m'ont permis de ne plus rien espérer.

Quand mes parents sont décédés, je suis mort avec eux.

J'ai eu peur, j'ai été en colère, j'ai voulu me venger, me blesser, me détruire. J'ai bien failli réussir à achever la mission de ma mère. Lorsque j'ai touché le fond des abysses, le noir m'a enveloppé d'une détermination sans faille. Ma mère m'avait donné la vie. Elle avait tenté de la reprendre, mais les médecins m'avaient sauvé.

Mais si j'étais vraiment mort ce jour-là, mon âme regarderait le monde avec amertume. Le cul posé sur un nuage moelleux, les jambes ballottant dans le vide, je verrais grouiller les êtres humains insouciant. Je les détesterais de ne pas profiter du temps qu'il leur reste, d'ignorer la chance qui leur est accordée.

Mais je ne suis pas mort.

Ni ce jour-là, ni le jour où j'ai bourré mon corps de stupéfiants. La vie requérait encore ma présence. Et je devais l'honorer. Alors je vis. Je profite, je ne fais aucune concession. Je ne me force à rien. Faire ce dont on a envie, sans se poser la question de ce qu'on pourra faire demain, ou de ce qu'on devrait faire demain est le plus beau cadeau que ma mère ait pu me donner après la vie.

*Je l'aime.*

Malgré sa folie, elle est l'être le plus pur et le plus généreux qu'il m'ait été donné de rencontrer. Elle m'a permis de respirer une première fois en supportant des douleurs insoutenables le jour de ma naissance. Elle m'a permis d'apprécier cette première bouffée d'oxygène. Elle m'a permis de respirer une deuxième fois en s'ôtant son dernier souffle. Je suis peut-être aussi timbré qu'elle mais, à la différence de ma mère, je suis heureux.

Depuis que Jade est apparue derrière son volant, le regard apeuré, la mine triste, la braise prête à s'éteindre au fond de la pupille, j'ai comme l'impression que vivre n'est plus suffisant. Je suis complètement perdu. Comme toujours et davantage depuis que je ne fais que penser à elle, je ne sais pas ce que je suis censé faire.

Tout tenter pour la conquérir ? Fuir et oublier ?

L'incertitude m'a accompagné avec sérénité, jusqu'à présent. Mais maintenant, ne pas savoir si mon existence serait toujours aussi apaisée sans elle m'effraie au plus haut point.

Et s'il y avait un avant et un après Jade ?

*Bordel, c'est le big bang dans ma tête !*

– Qu'est-ce qu'elles foutent ici, celles-là ? s'insurge Morgane devant l'arrivée d'un groupe à l'entrée.

Son caractère de hyène était loin de me rebuter au début, j'appréciais même son côté sauvage et entreprenant. La reine des commérages et de la langue fourchue ne me préoccupe plus. Ma patronne déteste tout le monde et tout le monde la déteste. Roby est le seul à la supporter. Il faut dire aussi que Roby est aussi effrayant qu'elle.

Je continue d'essuyer un verre lorsque je l'entends grogner à nouveau.

– C'est toi qui leur as dit de venir ?

Ses joues sont rouges écarlates. Elle contracte sa mâchoire comme si elle tenait un os entre ses dents et qu'elle craignait qu'une autre femelle puisse le lui chaparder. L'incompréhension me submerge et la curiosité prend le dessus sur ma nonchalance. Je lève les yeux en direction des éclairs que Morgane envoie.

*Elle est là.*

Mon cœur bondit sans crier gare.

*Mais quel âge j'ai ?*

Quinze ans, pour exploser intérieurement à chaque fois que cette fille me regarde ?

J'ai l'impression d'avoir un poids lourd dans ma poitrine. Ma cage thoracique se soulève avec difficulté à chaque inspiration. Mes doigts sont parcourus de fourmis. Je déglutis en tentant de me ressaisir.

Je vais devoir renoncer ou faire une connerie. Si mon corps réagit ainsi, je ne peux nier le bouleversement qu'instaure au fond de moi la présence de Jade. J'ai peur pour moi. J'ai peur pour elle.

– Elle n'a pas compris, la dernière fois ? Je ne la veux pas dans mon bar ! Ces deux lécheuses de minous n'ont qu'à aller brouter ailleurs ! fulmine Morgane.

Kat se balance déjà sur la piste de danse. Les cheveux entortillés dans un fichu pourpre, ses cheveux gris argenté brillent sous les néons rouges de la salle. Son visage est lumineux et épanoui. Elle ne ressemble pas à la fille qui est entrée pour la première fois au Rock & Beers il y a un mois, défaite et achevée. Jade est probablement la raison de ce bonheur affiché.

*Comment pourrait-il en être autrement ?*

Je souris, mais mes lèvres s'étirent peu. Les yeux me brûlent. Et mes paupières s'enflamment lorsque Jade m'aperçoit. Je cesse de sécher le verre entre mes mains. Plus aucune goutte d'eau ne glisse sur sa paroi depuis longtemps. La musique n'est qu'un battement de cœur sombre et puissant. Les basses rythment mon organe vital.

Morgane saisit mon avant-bras. Sa main froide me surprend comme celle d'un imbécile tentant de réveiller un somnambule.

– Si tu veux garder ton poste, je te conseille vivement d'aller les foutre dehors ! me chuchote-elle d'une voix mielleuse.

Je ne crois pas qu'elle soit méchante ; Morgane est une survivaliste. Je le vois dans ses yeux et je ne peux m'empêcher d'afficher un sourire compréhensif. Jade ne remarque sûrement pas ce contact d'où elle est.

*Quoique !*

Son regard s'assombrit. La source de mes tourments me fixe avec dégoût ou désarroi ; je n'arrive pas à décerner l'émotion qui la traverse. Mais un pincement aigu au fond de ma poitrine me saisit d'effroi. J'aimerais qu'elle me regarde avec désir, qu'elle me voie moi, et pas le connard fornicateur sans état d'âme. J'essaie tant bien que mal de le lui expliquer par le biais de mes prunelles mais, déjà, Jade se détache de mon regard et attrape le cocktail mentholé que lui tend Ozé. Je ne m'étais même pas aperçu de sa présence, tant j'étais absorbé ailleurs, ni même qu'il avait passé commande à l'une de mes collègues. Il est tactile avec Jade. Bien trop. Je ne suis pas homme à être jaloux et pourtant la chaleur envahissante qui grimpe au fond de moi me prétend le contraire.

*Comment Kat peut-elle supporter ce rapprochement ?*

*Kat ?*

Elle n'a vraiment pas l'air de s'en soucier. Le groupe qui joue sur scène reprend *Poison and Wine* de The Civil Wars et la bulle que la mélodie crée autour de chaque personne sur la piste semble atteindre mon ancienne colocataire et son... amie ?

*Merde ! Qu'est-ce qu'elles font ?*

Le front de Kat prend appui sur celui d'une jeune femme que je n'avais jamais vue auparavant. Elle enroule ses bras autour de sa nuque. Leurs lèvres dansent sur les paroles de la chanson, puis elles se rapprochent avec douceur. Je fronce les sourcils pour affiner ma vision trouble. Kat et l'inconnue échangent un baiser tendre et langoureux. Les doigts de mon amie se déposent avec douceur sur les hanches de son amante et leurs corps se serrent dans une étreinte sensuelle. Sous mes yeux ébahis. En la présence de Jade.

*Je croyais qu'elles étaient ens... !*

Mon corps se paralyse devant le spectacle qui surgit devant moi.

*Je rêve ! Je rêve, n'est-ce pas ? Putain ! Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?*

Je lève le verre placé sous le bar, celui dans lequel j'ai bu toute la soirée. Je l'amène sous mes narines et renifle l'odeur boisée du whisky. J'insiste en humectant mes lèvres du breuvage enivrant. Le liquide danse entre mon palais et ma langue dans un tourbillon tout à fait normal. Je ne crois pas avoir été drogué ou empoisonné. Je ferme les yeux intensément et les ouvre à nouveau brusquement en direction de la piste de danse.

Des frissons parcourent ma colonne vertébrale, là où la lame de la dague est tatouée. Des étincelles explosent çà et là à l'intérieur de ma tête, comme une série de pétards le soir du 14 juillet. Les spots tourbillonnent, éclairant le spectacle qui s'offre à moi au rythme de mes battements de cœur. Jade s'illumine au milieu de la piste comme un ange descendu du ciel. Un halo éclaire cette femme si délicieuse.

*Nom de Dieu !*

*Mais quel Dieu ?*

Je ne crois pas en un être suprême maître de mon destin.

*Nom de quoi, bon sang ?*

Je ne rêve pas ! Ozé danse avec Jade. J'ai appris la danse irlandaise quand j'étais à l'école primaire et je vous assure qu'il ne s'agit en rien de ce genre de danse. La musique ne se prête vraiment pas à cet enlacement explicite. Le mouvement de leurs bassins se synchronise abusivement. Les mains de cet imbécile descendent de plus en plus bas sur ses hanches. J'ai du mal à avaler ma propre salive. Tout se bouscule dans ma tête. Tout est clair, à présent.

– Si tu ne tiens pas à ton poste, je vais m'en occuper moi-même, rage Morgane.

Ses paroles haineuses se prolongent en un brouhaha incompréhensible dans l'état où je suis.

– Ferme-la.

Je la pousse sur le côté, car plus rien n'a d'importance à l'exception de la personne aux yeux verts, grands ouverts, qui m'adresse des regards en biais. Le torchon tombe de mes mains. J'escalade le comptoir.

Plus rien n'a d'importance. Tout est clair.

\*\*\*

Si on m'avait dit qu'un jour j'aurais peur de tout perdre en quelques secondes, je n'aurais pas cru le prédicateur.

*Quand on n'a rien, on n'a rien à perdre, c'est aussi simple que ça.*

Pour moi, le bonheur partait de ce principe. Pourtant, les quelques mètres qui me séparent de Jade sont les plus longs de toute ma vie.

Je ne vois plus qu'elle. Le chemin qui nous sépare me paraît être une piste d'atterrissage. Si je me loupe, les conséquences ne seront pas réversibles. C'est maintenant ou jamais. Je ne sais toujours pas ce qui m'attend, mais je suis persuadé que la ligne d'arrivée que je cible – Jade, en l'occurrence – est le point de départ. Et je ne me louperai pas.

Plus je me rapproche, plus mes sens se décuplent et convergent vers elle. Ma vision périphérique s'est rétrécie. Mon ouïe ne sélectionne que mon rythme cardiaque. Mon odorat expose mes souvenirs d'arôme de madeleine et mes mains tremblent de l'envie irrépressible de toucher, saisir et prendre possession de cette femme. Tout est clair, à présent. Jade n'est pas lesbienne, elle peut être à moi et je la veux.

Ma détermination à obtenir ce que je désire n'a jamais été aussi forte. Quiconque se mettra en travers de ma route pourrait le regretter. Ozé n'est pas un ami, et même s'il l'avait été, il ne ferait pas le poids. La chaleur envahit mon estomac, puis ma poitrine. Imaginer les lèvres de cet homme sur ma Jade n'est plus soutenable. J'accélère. Jade cligne des paupières et les ouvre dans ma direction. Une fraction de seconde suffit à apercevoir sa surprise. Mon cœur bat la chamade, j'ai l'impression d'être un surhomme prêt à abattre mon poing à la surface de la Terre et faire trembler la croûte terrestre tel Thor et son marteau. De la main gauche, j'attrape l'épaule du jeune ivoirien pour l'éloigner. Jade ne recule pas.

– Hey mec, qu'est-ce qu'il te prend ?

Je ne m'attarde pas à lui répondre. Il n'a aucune importance. Les yeux verts de Jade me noient dans un tourbillon d'allégresse. Ma respiration s'accélère. Elle ne bouge pas. J'avance vers elle. Sans la quitter

des yeux ne serait-ce qu'une fraction de seconde. J'ai si peur qu'elle m'échappe, qu'elle disparaisse comme dans un rêve qu'on ne peut matérialiser. Mes doigts frôlent sa joue. Sa peau est si douce. Je me rapproche plus près pour absorber l'essence de son être. J'ai envie d'elle. Mes mains caressent sa nuque et se glissent sous son oreille. Ses pupilles claires sont ancrées dans les miennes. Je ressens le battement d'une veine sous mon index. Mon pouce s'étend sur sa lèvre charnue. Elle entrouvre légèrement la bouche. Mon désir pour elle s'amplifie. Je suis pris dans les filets de sa sensualité. Je retiens encore les fines digues qui empêchent mes pulsions d'exploser. J'en ai le cœur serré à maintenir une corde tendue, prête à rompre à tout instant.

– Tu n'es pas lesbienne, n'est-ce pas ?

Ma voix est enrouée. Les mots s'effondrent dans l'atmosphère irrespirable. Mes yeux me piquent. Je ne veux pas les fermer. Cligner des paupières m'empêcherait de la voir et me ferait louper une partie de cet instant sacré.

Je sens le pouls de Jade s'accélérer sous son oreille. Elle tremble légèrement des lèvres. Le mouvement de sa tête est infiniment discret, mais il ne m'en faut pas plus pour exploser les barrières qui me retiennent.

J'embrasse Jade.

*J'embrasse Jade.*

Je l'ai déjà fait auparavant, mais rien ne vaut la sensation que me procure ce nouveau baiser. Rien n'a jamais été aussi pur et excitant à la fois. Je m'accroche à elle comme une moule à son rocher et elle me retient. Un verre éclate à mes pieds et un liquide froid éclabousse le bas de mon jeans. Jade passe ses mains sur mon torse et remonte vers mon visage. Sa poitrine se presse contre la mienne.

Mon corps réagit instantanément. J'ai envie d'elle et je ne peux plus attendre. Mon érection cogne contre la braguette de mon pantalon, comme si mon désir contenu jusqu'à présent réclamait d'être assouvi. Embrasser n'a jamais été aussi délectable. Nos langues s'épousent parfaitement. Elles dansent l'une contre l'autre sans que je puisse jamais m'en lasser. J'ai la sensation étonnante d'être assis sur mon petit nuage, les jambes ballotant dans le vide, la chaleur des rayons du soleil me caressant le visage. Je ne regarde plus le monde en bas. Je ferme les yeux et le monde est en moi

*Je suis entier.*

Elle maintient mon visage avec fermeté. Son bassin se frotte à ma cuisse. Je ne peux plus tenir. Au milieu de la foule, je sens tous les regards dirigés dans notre direction. Je m'en fous. La seule pensée qui m'obsède me fait oublier toutes les politesses et les gestes de bienséance. Je n'ai aucune pudeur. Et si je ne me permets pas d'arracher les vêtements qui me séparent de Jade, c'est uniquement par décence pour elle. Je veux être en elle. Fusionner nos corps pour qu'elle ne puisse plus jamais m'échapper. Ne faire qu'un pour l'avoir à moi, rien qu'à moi. J'ai presque honte d'avoir ce genre de pensées. Personne n'appartient à qui que ce soit

*Je suis libre. Jade l'est aussi.*

Et pourtant, à l'instant même où nos lèvres sont entrées en contact, je n'ai cessé souhaiter lui appartenir.

Lorsqu'elle détache notre union en glissant la pointe de sa langue sur ma lèvre supérieure, j'aperçois à quel point ce baiser ne l'a pas laissée indifférente. Ses pommettes sont cramoisies. Sa bouche, déjà pulpeuse au naturel, engage mon attirance à l'envie folle de la mordiller, de la lécher et de la sucer. Sa robe fine en lin blanc me paraît soudainement bien trop provocante. Je contracte mes mâchoires pour

retenir mon désir incontrôlable de l'envahir sur-le-champ.

Ses pupilles dilatées témoignent de son excitation.

*Oh ma Jade !*

Comment ai-je pu penser qu'elle était attirée par les femmes ?

– Je ne sais pas comment, me murmure-t-elle à l'oreille.

*Ai-je parlé à voix haute ?*

Je perds la tête. Les gémissements qu'elle m'avait offerts la nuit avant mon départ de Salvagny me reviennent à l'esprit. Ils couvrent complètement la musique et mes autres pensées rationnelles. Ses ongles glissent sur mon biceps sans griffer ma peau. Ils provoquent une ligne de frissons, qui hérissent mes poils. Je suis bien trop poli. Rien à foutre des normes, des autres ou de la raison; je la veux et peu importe le jugement des autres.

– Je ne terminerai pas cette nuit sans t'avoir baisée à n'en plus connaître mon nom.

Un hoquet de surprise lui échappe. Ma rudesse n'est pas très romantique, mais elle ne témoigne pas de mon irrespect. Je veux m'oublier en elle et je n'ai jamais eu la volonté de devenir quelqu'un d'autre pour une autre femme auparavant. Elle presse sa main sur mon bras. Une mèche de cheveux bruns tombe sur son front alors qu'elle penche son visage en direction de mon entrejambe. Je déglutis d'impatience. Nous nous sommes vus l'un et l'autre complètement nus et imaginer la juxtaposition de nos corps m'étreint d'un désir incommensurable.

– Veux-tu de moi pour la nuit ?

Ses longs cils se lèvent, tel un rideau rouge sur la scène et me laissent bouche bée devant le spectacle de ses prunelles dilatées.

– Je n'ai droit qu'à une seule nuit ?

Mon cœur s'emballa. Sa réponse surpasse mes attentes et réduit ma patience et mon self-control, si tant est que j'en ai déjà eu un.

– Tu n'aurais jamais dû dire cela.

J'empoigne sa main et entrelace mes doigts aux siens.

– Suis-moi.

Elle pourrait me poser toutes les questions du monde, mais même pour un million d'euros, je ne pourrais sortir un son de ma bouche. Je maintiens mon attention sur la porte des vestiaires, derrière la scène. Les regards désapprouvateurs de l'assistance ne me décourageront pas, ni les insultes proférées sur mon passage. La paume de Jade, serrée dans la mienne, est tout ce qui m'importe. Si elle préférerait être ailleurs qu'avec moi, elle aurait déjà lâché prise.

En poussant la porte des coursives, l'obscurité du couloir me rappelle la première fois où je l'ai entraînée ici. Déjà, mes sens avaient été troublés par son parfum enivrant et le contact de son corps contre le mien. Je me souviens de la peau fine et délicate de ses poignets, de la fragilité qu'elle dégageait, en contradiction totale avec la rudesse de ses réflexes. Elle avait maintenu mon tee-shirt avec tant d'ardeur, ce jour-là, que je m'étais laissé emporter par l'envie qu'elle le déchire pour abuser de moi. Et j'aimerais abuser d'elle à présent.

D'un coup d'épaule sur la porte des vestiaires, je libère notre passage. J'ai juste à récupérer mes clés de bagnole et ma veste et je pourrais l'emmener chez elle. Si je tiens jusque-là. J'ouvre le casier dans

lequel sont entreposées mes affaires. Mes gestes sont exécutés avec tant de hâte que j'en perds mes moyens. Les clés glissent au sol. Je me penche pour les ramasser et lorsque je me relève, Jade me plaque contre le casier. Sa bouche s'écrase violemment contre la mienne. Nos dents s'entrechoquent en un baiser possessif. Je suis en ébullition face à son audace.

– Finis ce que tu as osé commencer dans ton van, me lance-t-elle entre deux baisers.

C'est bien plus qu'une évidence. Je ne tiendrai pas jusqu'à chez elle. Si c'est l'homme des cavernes qu'elle désire, elle l'aura. Mes mains se saisissent de ses cuisses fermes. Je la soulève de terre en lui écartant les jambes autour de ma hampe. Sa robe blanche se plie jusqu'à ce que je puisse apercevoir le tissu de sa culotte. Ses chevilles se croisent sur la chute de mes reins et emprisonnent avec fermeté mon érection contre elle. Sans quitter la fusion qui nous lie par les lèvres, je la couche sans ménagement sur la table de la salle de pause. Putain de plastique bon marché, la table fend sous nos poids respectifs. Je me redresse pour ne pas faire écrouler notre appui.

*Mon Dieu, qu'elle est belle !*

Un sourire coquin illumine son visage. Ses yeux me transpercent le cœur. Les jambes écartées, offerte à moi, Jade est une représentation idyllique de la tentation.

Je ne peux m'empêcher de la toucher. Ma main caresse son cou et descend doucement sur ses clavicules avant de se frayer un passage au creux de ses seins. Sa poitrine se soulève pour venir à la rencontre de ma paume. Ses reins se cambrent et ses talons pressent mes fesses pour que je me colle à elle. La tension entre mes jambes est douloureuse. Je n'ai jamais eu autant envie de la pénétrer. Je déboutonne les premières accroches de mon jeans d'une main maladroite tandis que Jade me fixe avec attention.

Son regard est perturbant, mais il ne fait qu'amplifier la montée de désir entre mes cuisses. Sans me quitter des yeux, allongée devant moi, Jade se sert de ses pieds pour faire glisser mon pantalon sur mes chevilles. Je lève un sourcil étonné. Elle pince ses lèvres avec une timidité déconcertante. Après ce qu'elle vient de me suggérer, sa gêne n'en est que plus séduisante.

Elle réveille en moi une envie vorace de la faire mienne. J'agrippe ses hanches et entraîne son sexe contre le mien. Nos sous-vêtements respectifs empêchent mon appendice de devenir incontrôlable, et pourtant, mon désir accru me permet de ressentir les formes vallonnées du sexe de Jade à travers le tissu. Comme un adolescent pré-pubère, je ne peux m'empêcher de me frotter à elle et ressentir l'humidité poindre sous sa culotte. La gorge serrée, les abdominaux contractés, je me retire avec précipitation.

Jade relève sa nuque et m'adresse un regard inquiet.

– Ne bouge surtout pas, imploré-je.

Après avoir retiré entièrement mon pantalon, je me précipite sur les casiers ouverts. J'ouvre le premier sac à main que j'attrape et déverse son contenu sur le sol. Rien. Je m'empresse d'effectuer la même opération avec un autre.

*Bingo.*

Le papier argenté qui gît sur le carrelage de la salle de repos est une délivrance.

Jade m'observe, le regard trouble.

– Je..., hésite-t-elle. Je ne suis pas ce genre de fille.

*Putain !*

Il fallait bien que mon comportement ait des conséquences au moment le plus inopportun. Je m'avance vers elle. Mon cœur résonne à l'intérieur de ma cage thoracique. Il est prêt à exploser tant les émotions qui me traversent sont inhabituelles. Elle s'est redressée et se tient assise sur le rebord de la table. Les mains entre les cuisses, elle semble tiraillée par des décisions contradictoires. Je n'aurais pas dû me transformer en animal sauvage hors de contrôle.

*Mais putain !*

Comment voulez-vous que je me ressaisisse devant cette beauté enivrante ? L'odeur du désir circule entre nous. Elle est un délicieux poison qui ignore son pouvoir de séduction. Je dépose mes mains à plats à côté de ses cuisses, pour ne rien lui imposer.

– Moi, je le suis, réponds-je. Ce genre de mec.

Elle grimace en baissant des yeux. Je refuse de voir l'étincelle s'éteindre au fond de ses prunelles.

– Regarde-moi, Jade.

Elle soupire et relève les yeux à ma rencontre.

– Je suis le genre d'hommes qui n'en a rien à foutre des femmes. Je baise et j'oublie. Jusqu'à présent, c'était très bien comme ça.

– Jusqu'à présent ?

– Jusqu'à ce qu'une folle tente de m'écraser, plaisanté-je.

– La folle, c'est moi ? Est-ce que tu t'es bien regardé ? me taquine-t-elle.

*Oh mon Dieu !*

Je suis conscient de ma folie naissante. Jade me rend complètement dingue.

– Jade, je ne fais que penser à toi et si je suis revenu, c'est uniquement pour toi. Je suis ce genre de mec, mais avec une fille comme toi, je ne veux pas l'être. Je n'arrive pas à t'oublier, alors que je ne t'ai pas baisée. Je t'assure, tu n'es vraiment pas ce genre de fille.

– N'importe qui pourrait rentrer et...

– Et je m'en moque, Jade. Si quelqu'un nous voit, alors tant mieux. Il pourra témoigner de l'alchimie étrange qui circule entre nous. Elle me prend tellement aux tripes qu'elle ne peut être que visible à l'œil nu. Je me sentirais moins fou de savoir qu'elle existe et que je ne suis pas le seul à me faire des films. Sinon, il faut m'interner !

Des larmes naissantes abreuvent le coin de ses cils. Jade sourit paisiblement. Nos fronts se collent. Nos bouches se rapprochent.

– Tu crois qu'ils ont des chambres doubles à l'asile ? me demande-t-elle.

– Les chambres sont obsolètes, réponds-je en mordillant sa lèvre.

– Les salles de repos sont tout aussi bien.

J'aimerais lui répondre, mais la fraîcheur de ses doigts glissant à l'intérieur de mon caleçon et venant s'emparer de mon sexe rigide me coupe littéralement le souffle. Ma bouche réplique et dévore Jade : sa nuque, son sein. Mes doigts s'accrochent aux fines bretelles de sa robe pour laisser libre accès à sa merveilleuse et plantureuse poitrine. Mes lèvres emprisonnent son téton ferme alors que ma main gauche descend dans les profondeurs de cette ensorceleuse. Jade maintient son poing fermé sur ma hampe.

Son pouce titille la pointe humide qui m'échappe. Je frémis davantage lorsqu'elle étale mon plaisir le

long de ma verge dans un mouvement de va-et-vient régulier. Je suis sur le point de jouir et je recule mes hanches pour ne pas sombrer dans l'extase, seul. Jade s'attelle à descendre mon caleçon et libère mon érection démesurée. Au garde-à-vous devant elle, je lui promets mon sacrifice et mon obéissance. Je jure fidélité et don de soi. Je la veux et mon corps ne reflète que mes pensées profondes. La vision de Jade devant moi est insoutenable.

Son regard plein d'envie, ses lèvres enflées, ses seins voluptueux à découvert, ses jambes écartées et la vision de cette culotte blanche souillée de son désir pour moi, me catapulte dans une dimension irréaliste, un paradis perdu qui s'ouvre à moi. Je déchire prestement l'emballage du préservatif et enfile le latex sur ma verge impatiente.

Jade saisit ma nuque de sa main droite et plonge l'intensité de son regard dans le mien.

– Baise-moi, Léo.

*DDDD*

Je manque libérer la tension sexuelle au cœur de mon bas-ventre rien qu'en entendant l'exigence de Jade. Je ne réponds plus de moi. J'écarte le tissu de sa culotte et insinue deux doigts le long de sa fente humide. La chaleur de son antre m'attire comme un chant de sirène. Elle gémit sans me quitter des yeux lorsque mon pouce se concentre sur son bouton de jouissance. Je veux qu'elle jouisse lorsque je serai en elle. Elle semble partager mes intentions et retire mes doigts humectés pour les déposer sur ses lèvres. Sa bouche emprisonne le bout de mon majeur sur sa langue. Je ne peux résister plus longtemps.

Je tire sa culotte sur le côté jusqu'à entendre un léger craquement. Jade écarte les jambes davantage et mon sexe pénètre son entrée vertigineuse. Je gémissais en ressentant la pression de son entre-cuisse contre ma hampe nervurée. Je saisis ses hanches pour accompagner mon mouvement. Jade s'agrippe à mon cou et colle ses seins sur mon torse. La couture de son sous-vêtement comprime mon sexe à chaque passage. Je suis en elle et je cherche à entrer davantage encore. Je veux être au plus profond d'elle. M'enfouir, me cacher, me perdre à l'intérieur de son âme. Aucun espace entre nous. Chaque partie de nos corps est collée l'une à l'autre.

Je n'ai jamais été aussi bien de toute ma vie. Jamais le sexe ne m'avait rendu aussi libre, aussi différent. Je veux ressentir son besoin de me garder au fond d'elle, car j'aimerais y rester éternellement. Ma main droite se fraye un passage entre nous pour atteindre son point de non-retour. La pression de mon pouce sur son clitoris accompagne mon mouvement du bassin. Jade gémit, frémit et se balance en rythme sur mon sexe. Je ne peux plus me retenir. Et lorsqu'elle cambre son bassin en explosant dans mes bras, je ressens son désir de me maintenir en elle, de me happer au plus profond de son être.

Je m'écroule sur mon nuage. Les hommes qui grouillent en bas n'existent plus. Les anges qui volent plus haut ne me préoccupent plus. Je suis à Jade et plus rien n'a d'importance.



# Jade

## 23 - The god of sex

Personne n'est entré.

Mais qu'est-ce qu'il m'a pris ?

Je ne suis pas ce genre de fille. Celles qu'on déshabille derrière une porte dérobée, celle qui se couche sur une table sans savoir le nom de famille de son encasteur. Si mes parents l'apprenaient, ils seraient choqués. Et pourtant, je ne regrette pas ce qu'il vient de se passer. Je suis tiraillée entre la culpabilité et une satisfaction intense. Je n'ai pas joui aussi fort depuis longtemps. Et cet orgasme est étrangement perturbant.

J'ai comme l'impression qu'un malheur imminent est prêt à surgir. Une part au fond de moi me sermonne que prendre du plaisir est mal, alors qu'une autre semble trouver cela tout à fait normal et en redemanderait. Je suis mal à l'aise. Ne pas savoir quoi penser de mes actes m'effraie.

Ce n'est pas moi. J'ai des palpitations et des bouffées de chaleur, dans cette pièce. Il faut que je sorte. Une main frôle mon bras. Mes battements de cœur s'accélèrent. La sensation est rassurante. Pendant une fraction de seconde, je ne pense qu'à prolonger ce contact un peu plus sur mon corps. Plus rien n'a d'importance. Je ferme les yeux. Des images envahissantes me submergent. Elles sont trop rapides pour que je ne puisse les distinguer ou les comprendre.

Je perds la tête. Je rouvre les yeux à nouveau. La réalité est moins effrayante. Les doigts rugueux remontent sur mon épaule. La bretelle de ma robe est réajustée. Un souffle chaud sur ma nuque parsème mon grain de peau d'une chair de poule. J'aimerais qu'il m'emprisonne dans ses bras, qu'il m'enveloppe contre lui. Baignée dans la chaleur de son corps, je me sentirais réconfortée, soulagée et protégée.

*De quoi ?*

Je l'ignore, mais j'en ressens l'étrange besoin malgré tout. Si seulement cela pouvait être aussi simple. Mon pouls prend un rythme frénétique. Je sens poindre une nouvelle crise d'angoisse incompréhensible.

– Ça ne va pas, Jade ?

Ma vision se trouble. J'aperçois mes pas dans la neige. Le bruit de mes chaussures émet un craquement à chaque pas.

*La neige.*

Si les flocons ne se rassemblaient pas les uns les autres, ils ne seraient qu'une multitude de gouttes d'eau froide. Et pourtant, elle se brise sous mon poids comme un objet solide. Ma tension chute. Le trou noir m'enveloppe. J'ai si froid. Je sens mon corps grelotter.

– Jade ?

La lumière de la salle de pause agresse la sortie de ma léthargie.

*Quelque chose ne va pas.*

– Je dois rentrer chez moi.

Je n'ose pas regarder Léo, mais j'aperçois du coin de l'œil son visage se renfrogner, ses épaules se voûter.

– Je te raccompagne.

– Non, merci. J'ai ma voiture, je vais passer par derrière.

– Tu as honte ?

– Non, réponds-je précipitamment.

Léo est impassible devant moi. Il obstrue le chemin vers la sortie. Nos regards se croisent. Ses yeux expriment une certaine déception. Je le sens. Il sait que je mens, comme il le devine toujours, j'ignore comment.

– Oui, rectifié-je sous la menace de ses prunelles clairvoyantes.

Le silence s'intensifie entre nous. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps lorsque j'ai su qu'il était parti. J'avais tellement peur d'être passée à côté de quelque chose de bien. Pourtant, il est là maintenant et ma peur s'amplifie à l'approche de ce quelque chose de bien. J'ai envie de me gifler.

La douceur de Léo s'estompe peu à peu dans ses yeux. Le bleu doux et rassurant d'un ciel azur se transforme en un bleu électrique et glacial. Sans qu'il recule d'un pas, j'ai l'impression que le yéti est réapparu, sous une bulle hermétique. Il émet un rire amusé. Léo semble si loin de moi, à présent, entièrement par ma faute. Un pincement au cœur me cingle ardemment. Je n'ai pas vraiment le choix. L'homme des bois est à nouveau là. Et c'est sûrement mieux ainsi.

– La porte de derrière est fermée. Il n'y a que moi qui ai les clés pour te faire sortir. Tu peux refuser que je te raccompagne et passer dans la foule. Moi, je n'ai pas honte d'avoir vécu un moment de joie dans ma vie.

Il s'accroupit pour récupérer un paquet de cigarettes éparpillé au sol aux côtés d'objets échappés d'un sac à main éventré. Je comprends de quoi il parle. J'ai vécu le même moment que lui. Je me suis sentie désirée, aimée, libre. Plus rien ne m'entourait que la force de notre union. Aucun poids ne pesait sur mes épaules, aucune douleur n'assombrissait mes pensées.

Oui, me perdre dans ses bras, jouir entre ses mains était un moment de joie dans ma vie. Et c'est bien cela que je redoute. Léo est si loin de mes projets. Il est l'antithèse d'une vie confortable et respectable. Il n'a pas d'avenir. Il est un électron libre qui pourrait brûler mes capacités à évoluer. Il n'a pas de travail fixe, il n'a pas de lieu où vivre. C'est une chance qu'il ne soit pas au fond d'un caniveau à faire la manche. J'ai flanché. Sa présence envoûtante m'apporte une sécurité déconcertante et une liberté refoulée. Mais ce n'est pas ce dont j'ai réellement besoin. Le bonheur d'un instant peut-il laisser présager du bonheur de toute une vie ?

– Je t'attends dehors.

Pas un regard, rien qu'une exigence, et Léo claque la porte des vestiaires en sortant. J'ai merdé. Pourquoi diable, mon cerveau me déstabilise-t-il à force de questions et de remords infondés ? Vouloir satisfaire tout le monde est un chemin escarpé et dangereux. Si je ne laisse pas quelques plumes sur mon passage, c'est que j'aurais eu de la chance.

Beaucoup de chance !

Je reste là, à cogiter pendant un laps de temps indéfini. Mes pensées vagabondent. Je ne veux pas affronter les questions désobligeantes de mes amis, ni les regards acerbes de mes ennemis. Et le manque se fait déjà ressentir. Léo envahit à nouveau mon esprit. Je sens son odeur sur ma peau. Elle est si apaisante. Comme un parfum d'enfance proustien.

*Et s'il était déjà reparti ? Et s'il avait fui à nouveau ?*

Je ne me sens pas prête à affronter son absence définitive. Je me précipite dans le couloir. Le néon vert signalant la sortie de secours m'indique encore une fois le chemin. Il n'y a pas de verrou sur la porte. Léo m'a menti pour me garder auprès de lui. Et je souris malgré l'anxiété qui me gagne en ne l'apercevant pas dehors.

Le mégot encore fumant d'une blonde à deux pas de la porte me donne un infime espoir. J'entends un moteur encrassé démarrer. Les roues du van blanc patinent en laissant un nuage de poussière derrière elles.

*Quelle conne !*

\*\*\*

Je n'ai jamais roulé aussi vite de toute ma vie. L'adrénaline grimpe à chaque poussée de mon talon sur l'accélérateur. Je ne suis plus sûre de connaître les raisons de mon empressement. Une bataille intérieure fait rage au fond de moi, mais la crainte et l'appréhension domine dans les deux cas.

*Celle de perdre Léo ou celle de me perdre.*

Au moment où la route n'est plus qu'une ligne droite sans fin, j'ignore qui est le plus précieux.

J'arrive à la maison de ma tante sans me souvenir de la route empruntée. Un peu comme si je m'étais endormie d'un profond sommeil et que je m'étais réveillée ici. Le portail est ouvert et les traces d'un profond dérapage s'inscrivent dans le chemin de terre qui mène à la forêt. Je m'effondre sur mon volant, emplie d'un soulagement inattendu. La musique de la radio berce mon réconfort : « Ne me dites pas que ce garçon était fou, il ne vivait pas comme les autres c'est tout, et pour quelles raisons étranges, les gens qui n'sont pas comme nous, ça nous dérange. »

Léo n'est pas parti. Mon problème n'est pas réglé pour autant et je n'ai sûrement pas énormément de temps pour prendre une décision, mais il est là. Et c'est tout ce qui compte.

Dans la maison, Vitamine bouillonne de joie. Elle sautille sur mes tibias ; son allégresse me réconforte. Il y a des jours où je me mets à rêver d'une vie de chien. Copuler pour l'espèce canine est moins contraignant émotionnellement.

Ma sonnerie de téléphone retentit et mon cœur se gonfle d'espoir. *Est-ce lui ?* Il diminue comme un soufflé hors du four lorsque j'identifie l'émetteur de l'appel.

– Allô !

– Jade, ça va ?

Kat s'exprime avec inquiétude. Je suis partie sans en informer qui que ce soit.

– Pourquoi tout le monde me demande ça ?

– Parce que pour une fille qui vient de s'envoyer en l'air avec le dieu du sexe en personne, tu n'as pas l'air explosée de joie.

– Comment tu peux le savoir ? Nous sommes au téléphone, Kat.

Mon amie pouffe d'un rire sarcastique.

– Jade, le dieu du sexe ! THE GOD OF SEX ! Déjà un gode, c'est sexe, mais lui, c'est double emploi. Tu viens de t'envoyer un pléonasme, s'esclaffe-t-elle, j'estime que des feux d'artifice, des cotillons et des paillettes devraient sortir de mon téléphone.

– Ça va.

– Donc, tu ne nies pas... Oh mon Dieu ! Toi et Léo ? Je crois que je pourrais devenir hétéro rien que pour lui. En fait, non ! réfléchit-elle. Je pourrais devenir bi rien que pour toi et lui.

– Kat !

Je l’entends rire à travers le combiné.

– Je plaisante, mon chat. Tu es bien trop coincée pour ça.

Les phrases indécentes qui sont sorties de ma bouche lorsque j’avais les mains de Léo sur moi me reviennent en tête.

« *Baise-moi.* »

Je suis devenue complètement folle. Voilà pourquoi il n’est pas fait pour moi. Les examens approchent à grand pas. Si je les ratais à cause de mon obsession pour un homme, je ne me le pardonnerais jamais. Mes parents, non plus. Quelque chose me dit qu’ils me le reprochent déjà et que leur pardon n’est déjà qu’une utopie.

– Tu veux que je passe te voir ? propose mon amie à travers ses plaisanteries.

Je n’ai jamais autant ressenti le besoin d’être seule. On dit souvent que demain est un autre jour.

*Quelle expression ridicule !*

Je me réveillerai avec la même boule au ventre qui me tiraille tous les matins. Seuls mes gestes répétitifs me rassureront et atténueront ce sentiment d’impuissance. Demain n’est que la suite logique de mes actions d’hier. On ne se réveille pas dans une nouvelle vie.

*Enfin, je crois.*

Un mal de tête poignarde mes tempes. Un bain chaud et un long sommeil m’aideront à soulager mes contusions psychiques.

– Tu n’as pas à t’inquiéter, Kat. Je t’appelle demain soir. Quand j’aurai dormi vingt-quatre heures, je serai dans la capacité de répondre à toutes tes questions.

– Si tu veux que je lui botte le cul, je suis la femme qu’il te faut.

Je soupire.

– Qui te dit que ce n’est pas moi qui aurais besoin d’une bonne fessée ?

– Des propositions indécentes, maintenant ? Je ne suis pas sadomaso, ma belle. Va te coucher.

– Oui, je ferais mieux. Merci Kat, bonne nuit.

– Bonne nuit, mon chat.

Je raccroche. Une larme glisse sur ma joue. Je ne sais plus où j’en suis. Mes parents me manquent. Leur approbation m’aiderait à avancer. Je compose leur numéro. Une voix informatisée me répond que le numéro n’est pas attribué. Une douleur latente prend feu dans mon estomac. Mon téléphone est projeté contre le mur de ma chambre et explose en une multitude de pièces.

Vitamine court se coucher sous le lit. Mon accès de rage l’a effrayée et j’ai beau l’appeler, elle reste planquée. Décidément, cette journée est une catastrophe. Je m’écroule sur mon lit. Le visage enfoui dans mon coussin, les sanglots se logent dans ma gorge et je m’endors la taie baignée de larmes.

\*\*\*

– *C’est une plaisanterie, Jade ?*

– Non, maman. Venez avec moi. J’aimerais que vous vous rendiez compte par vous-même que je suis dans mon élément, là-haut.

Maman soupire. Elle continue à éplucher ses carottes sans lever la tête dans ma direction. J’ai mis plus d’une heure pour me décider à lui en parler. J’ai tourné dans ma chambre en pesant le pour et le contre. Il n’y a pas de polémique à avoir sur mon avenir. M’interdire de choisir ma voie n’est qu’une décision butée et fondée sur l’ignorance.

En passant la porte de la cuisine, une crampe à l’estomac m’a assaillie, ma bouche est devenue pâteuse. Il fallait que je le fasse. Je ne suis pas celle que mes parents aimeraient que je sois. Et sa mine attristée n’en est qu’une preuve de plus.

– Tu nous fais honte, Jade. Et pourquoi ne pas devenir saltimbanque pendant que nous y sommes, ou t’acheter une caravane pour faire le tour du monde. Tu pourrais réussir ta vie en fabriquant des bijoux de perles ou en faisant ton propre fromage avec des chèvres que tu élèverais.

– N’importe quoi, maman. Je ne vois pas le rapport.

– Et là, tu le vois le rapport ?

La pointe de l’économe, tenu fermement entre ses mains, transperce la poitrine de ma mère. Elle ne grimace d’aucune souffrance. Elle me fixe sans ciller alors que le sang jaillit de part et d’autre de l’instrument. J’essaie de me précipiter sur elle. Il faut stopper l’hémorragie. Mes pieds sont ancrés dans le sol. Je tire de toutes mes forces sur les ligaments de mes chevilles pour me décrocher du carrelage. Je hurle de douleur. Je m’égosille, désespérée, sans qu’aucun son ne franchisse mes lèvres.

Maman !

Les jappements plaintifs de Vitamine me réveillent.

Ma robe est trempée de sueur. Mes cheveux collent sur mes joues imbibées de larmes. J’ai extrêmement froid. Je mets quelques minutes avant de comprendre où je suis. J’ai l’esprit embrouillé. Je viens probablement de faire un cauchemar et j’essaie de retrouver des bribes de celui-ci dans les recoins de mes souvenirs, mais un trou noir embourbe mon cerveau.

Je me lève. Mes jambes tremblent. Ma cheville cède sous le poids de mes efforts pour tenir en équilibre. Je prends appui sur la table de nuit. Une bouffée d’angoisse m’empêche de respirer. Une peur irrationnelle fait irruption. Je me sens complètement désemparée.

*Un. Deux. Trois. Quatre.*

La méthode de Kat ne m’est d’aucune utilité ce soir. J’ai besoin de lui. Si seulement il pouvait apparaître et m’enlacer, me bercer au creux de son épaule. Je suis une imbécile. Il est le seul qui m’empêche de péter un câble sans raison. Il est le seul qui me devine sans que je prononce un mot. Il est le seul qui me fasse sourire. Il est le seul qui déclenche en moi une émotion. Il est le seul avec qui j’ai envie d’être.

*Il est le seul qui me ressemble.*

Puisque la raison n’est pas capable d’apaiser mes crises, la raison n’a pas à être un élément décisif dans mes choix. Je veux Léo auprès de moi. Mes réflexions sont inutiles. Si j’écoutais mon instinct, pour une fois. Il me hurle d’aller le retrouver. Il me supplie d’être près de lui.

Je le connais depuis peu mais, quand il est là, rien ne semble m’atteindre. Il est un paratonnerre à mes émotions négatives. Il fait de l’ombre à la morosité. Son aura occupe tellement l’espace qu’il est difficile de penser à autre chose qu’à lui. Qu’il soit le yéti ou Léo, il me permet de me voir différemment. Cet

homme est heureux sans que rien ne puisse l'expliquer. Je suis malheureuse alors qu'aucune raison ne peut le justifier.

Je veux Léo

*Je veux Léo.*

Mes mains se mettent à trembloter. Je me relève avec précipitation.

– Je veux Léo, marmonné-je.

Je dévale les escaliers. La dernière marche me surprend et j'atterris sur le coccyx. Mon souffle s'amplifie. En sortant à l'air frais, chaque bouffée d'oxygène ne me semble pas assez grande pour me permettre de respirer convenablement.

La lune est pleine. Aucune brise ne balaie les branches des pins. Il est sûrement trois ou quatre heures du matin à en juger par la chouette qui hulule au loin. Les graviers de la cour me cisailent la plante des pieds. Je ne réfléchis plus. Je suis comme un nourrisson guidé par ses instincts de survie. J'ai l'impression d'étouffer et qu'un poids écrasant surplombe ma poitrine. Je pleure. J'appelle au secours pour que l'on me prenne dans les bras. Mon état de détresse me guide sur le sentier. La terre humide soulage mes appuis au sol. Je cours.

Je ne cours jamais. Mes cuisses encaissent difficilement cet effort inhabituel. Elles me brûlent rapidement et un point de côté fait son apparition après quelques foulées.

Je cours sans m'arrêter. La porte de la maison est restée ouverte. Et ça m'est égal. Si ce van ne représentait pas autant la lumière au bout du tunnel, j'aurais, en temps normal, vérifié à plusieurs reprises que le verrou soit bien enclenché. Mais là, je m'en fous. Royalement.

Et j'aperçois enfin le van de Léo garé au bord du chemin.

Je m'immobilise immédiatement.

Ma respiration a du mal à reprendre un rythme normal. Je ne suis pas sûre de pouvoir le lui permettre tant que je n'aurais pas frappé à cette porte.

Je dois être pitoyable. Mon mascara a probablement coulé sur mes joues en de vilaines traces noires. Mes yeux doivent être striés de vaisseaux sanguins à force d'avoir pleuré. J'ai les pieds boueux, la goutte au nez, la robe collante et les cheveux emmêlés par mon manque de sérénité pendant mon sommeil. Je m'en moque. Mon apparence est le cadet de mes soucis. J'ai un plomb dans la poitrine qui pèse tellement et je ne crois qu'en la présence de Léo auprès de moi pour ne plus le ressentir.

Mes poings serrés le long du corps, je fixe la portière du van. Mes gestes semblent se dérouler au ralenti. Ma hâte, due à un besoin viscéral, savoure l'instant comme si le fait de frapper à cette porte allait changer le cours de ma vie. Si seulement la vie pouvait être une cassette VHS avec laquelle on accélérerait la bobine. Nous saurions, en un tour de crayon à papier, la sauce à laquelle notre destin aimerait nous manger.

J'inspire profondément et toque d'une main tremblante contre la tôle.

Pistache aboie. Mes pulsations cardiaques accélèrent tant qu'il semblerait que mon corps ait subi un nouveau sprint. J'entends du mouvement. Je retiens mon souffle. Et la porte coulisse. Le berger allemand descend du véhicule. Son museau humide se frotte contre ma main dans l'attente d'une caresse qui ne vient pas.

Je suis une statue de glaise qui s'enfonce toujours davantage dans le terrain boisé et mousseux tant je

reste immobile. Si l'attrape-rêve suspendu ne faisait pas virevolter ses plumes, je croirais que le temps s'est arrêté.

Léo ne bouge pas, depuis qu'il est apparu devant moi. La main toujours posée sur la poignée de la porte, nos regards sont happés l'un par l'autre. Pourtant, il serait difficile d'imaginer que l'attention d'une femme normale ne soit pas détournée par son corps d'Apollon. Sans le quitter des yeux, j'imagine facilement l'attraction que dégage sa présence à moitié nue. Je peux ressentir la chaleur de sa peau et la dureté de ses muscles sans même le regarder.

La lumière adoucie d'une bougie allumée derrière lui éclaire sa silhouette d'un halo orangé. Il ne porte que son jeans. Déboutonné, celui-ci lui tombe bas sur les hanches et souligne le V diabolique de ses abdominaux.

*Il semblerait que je sois normale, finalement.*

Mon regard suit la ligne de ses muscles finement dessinés jusqu'à une légère toison dorée. Je me contrains à lâcher des yeux ce triangle ensorcelant. Léo devait dormir. Nu, comme il m'en confirme l'habitude.

Replonger dans le bleu de ses prunelles irradie tout mon être et me trouble au plus haut point. Ses paupières ne cillent pas. Il me fixe avec tant d'intensité que je n'ose battre des cils, comme dans un jeu stupide de cour de récréation. Je ne sais pas quoi dire. Me présenter à lui au milieu de la nuit ne me semble plus une bonne idée, tout à coup. Je n'arrive pas à cerner s'il est en colère ou agacé. Et son comportement glacial me ronge intérieurement. Mes prunelles me picotent à nouveau. Je devrais m'en aller.

J'aimerais dire quelque chose pour paraître moins stupide, mais ma bouche est asséchée et aucune explication compréhensible ne justifierait ma présence ici. Moi-même, je suis dans l'incapacité d'analyser le besoin urgent d'avoir cet homme près de moi.

Mes prunelles cherchent désespérément à harponner l'homme devant moi, puisqu'il m'est impossible de me jeter sur lui. Je suis hypnotisée, paralysée et glacée.

Le yéti fronce légèrement les sourcils.

L'homme des bois étire ses lèvres finement sans que sa jolie fossette ne fasse son apparition, un peu comme s'il voulait sourire mais que son corps n'obéissait pas à sa volonté.

Une profonde inspiration soulève son torse.

Et Léo saute du véhicule.

Ses pieds nus accompagnent les miens dans la terre malléable. Mon cœur bondit hors de ma poitrine. Je n'ai pas le temps de réaliser son changement de comportement que mes jambes sont déjà soulevées du sol. Ses mains chaudes et rugueuses saisissent mes cuisses, qui s'enroulent naturellement autour de sa taille. Mes chevilles se referment dans le creux de son dos où un sillon vallonné donne naissance à un fessier ferme et rebondi.

Ses bras puissants me maintiennent fermement contre lui. J'ai le souffle coupé ; les mots restent coincés dans ma gorge. Parler n'est pas nécessaire. Léo regarde ma bouche comme une sucrerie addictive. Son désir est perceptible à travers le rythme de sa respiration et la lueur étincelante dans ses iris. Il s'accapare alors mes lèvres en un baiser possessif. Ma poitrine se presse contre son torse et le seul tissu de ma robe ne suffit pas à calmer nos ardeurs. Une main dans son dos, l'autre sur sa nuque, j'empoigne la base de ses cheveux pour le maintenir contre moi. J'ai l'impression qu'il n'est jamais assez près, j'en

veux plus. Je désire encore plus de Léo.

Ma réponse à son baiser lui arrache un râle séduisant. J'ai réveillé la bête sauvage endormie au cœur de la forêt. Sa barbe, fraîchement égalisée, râpe mon cou et mes clavicules. Sa langue et ses lèvres parsèment ma peau découverte d'une chaleur humide et excitante. Des frissons m'envahissent et un gémissement le supplie de continuer sa douce torture lorsqu'il dévore l'arrière de mon oreille et emprisonne le lobe de celle-ci entre ses dents.

Je ne peux m'empêcher de basculer mon bassin davantage contre sa gaine abdominale. Les grandes mains de Léo cheminent sur mon dos, puis emprisonnent mes fesses, qu'il guide de haut en bas. Le frottement appliqué de mon aine contre lui me fait ressentir l'érection glissant entre mes jambes. La pression de son jeans sur mon clitoris réveille l'envie brutale de sentir son sexe au creux de moi.

Léo ressert sa prise. Ses doigts frôlent mes lèvres boursoufflées et écartent davantage mes jambes autour de lui pour lui permettre d'escalader la hauteur de son van sans me libérer d'un millimètre. La tension s'accroissant entre mes jambes ne le permettrait pas. Mon cerveau bousillé, non plus.

Il m'allonge sur le matelas. La flamme de la bougie chancelle et projette l'ombre de l'attrape-rêve dansant sur la tôle blanche lorsqu'il referme la portière coulissante du véhicule. Il fait étrangement chaud, à l'intérieur. Tout l'habitacle est envahi par l'odeur envoûtante de cet homme. Je le regarde. Trop grand pour se tenir complètement debout sans toucher le plafond, Léo courbe ses épaules et son dos tatoués. Je m'accroche à la housse de la couette noire comme si je risquais de chuter dans le vide en m'abreuvant visuellement de son corps.

Lorsqu'il se retourne, je comprends vite qu'il est inutile d'espérer ne pas être embarquée par l'homme des bois. C'est un peu comme si je m'accrochais à la branche d'un arbre à l'approche d'un ouragan. Je serais inmanquablement happée par la force de la nature. Et je ne souhaite nullement le contraire. Pour rien au monde, je ne désirerais autre chose qu'être emportée par l'homme devant moi.

Ses paupières se plissent sur ses pupilles dilatées. Ses lèvres s'ouvrent légèrement. Léo retire son pantalon devenu trop étroit. Mes battements de cœur résonnent dans le silence de la nuit comme un métronome sur ampli. Son sexe se dresse fièrement devant lui. Je déglutis face à l'appétence qui me submerge. Le yéti se met à nu. La bulle qui l'entoure habituellement a éclaté à l'intérieur de ce van. Au sein de sa maison, c'est Léo qui se présente à moi.

Il s'accroupit sur le lit. Tout mon poids reposant sur mes coudes, j'ai la sensation de trembler. La bretelle de ma robe a glissé sur mon épaule. Léo s'avance doucement. Son regard ne quitte jamais le mien, comme si nous perdre des yeux une seconde pouvait nous éloigner dans la tempête que nous traversons. Son index se dépose avec une infinie douceur dans le creux entre mes clavicules, puis repousse mes cheveux.

Ses gestes sont lents et précieux, comme si tout mon être était aussi fragile qu'un verre en baccara. La même robe qu'il avait quasiment déchirée dans les vestiaires m'est retirée avec délicatesse. Léo descend le tissu le long de mon corps. Une sensation similaire à une plume chatouilleuse me hérissé les poils des bras et dresse les tétons de ma poitrine mise à découvert.

La pomme d'Adam de Léo effectue un va-et-vient prononcé le long de sa gorge. Il humecte ses lèvres avant d'emprisonner la pointe tendue de mon sein sous sa langue. Un grondement sourd lui échappe. Mon clitoris palpite. J'ai l'impression d'être goûtée. Sous la langue de Léo, je suis un mets délicieux que l'on savoure avec parcimonie pour ne pas que l'assiette se vide trop vite. Et je sais qu'il aime ça, parce que, putain, qu'est-ce que j'aime ça !

Je renverse ma tête en arrière. Sa main effleure la courbure de ma poitrine, le flanc de mon bassin et sème un chemin sur ma cuisse avant de se loger à l'arrière de mon genou. Je décide alors d'ôter le dernier rempart qui nous sépare. Je m'enfonce dans le matelas moelleux et retire ma robe et ma lingerie. Léo accompagne le parcours de mes vêtements en les glissant sur mes chevilles. Il s'attarde quelques secondes sur la cicatrice immonde sur l'une d'elles. Mon cœur cesse de battre un instant. Léo semble s'imprégner de la douleur imaginaire de cette blessure en la suivant du bout des doigts.

Tout le poids dans ma poitrine s'envole. Léo n'exprime aucune pitié, aucune aversion, ni profond dégoût face à cette mutilation. Je ne lis qu'une compassion réconfortante dans ses yeux. Mon cœur est prêt à exploser. Je me redresse et m'installe à califourchon sur les cuisses épaisses du lion protecteur. Léo semble surpris. Son souffle émet un son rauque.

Nus l'un contre l'autre, la chaleur de nos corps irradie dans la pièce. Il tend son bras vers une boîte dans la bibliothèque et en sort un préservatif. Je l'embrasse, le dévore et m'accapare le désir profond qui émane de son corps. Mon sexe glisse le long de sa verge tendue. Si Léo n'avait pas la présence d'esprit d'enfiler prestement la capote entre nous, j'aurais voulu m'enfoncer sur lui sans attendre une seconde de plus. Et lorsqu'il soulève mes fesses pour me pénétrer de toute sa largeur, je m'abandonne à l'ivresse de ses mouvements.

Mon corps ne met pas longtemps à accepter complètement le sexe de Léo. Il est là, en moi. Et c'est comme si j'étais faite pour l'accueillir. De ses mains sur mes hanches, il accompagne mon bassin pour l'aider à danser sur sa verge. Je m'accroche à ses épaules et imagine les ailes de son dos se déployer au fur et à mesure que nos gémissements s'intensifient. Mes talons cognent contre le bas de son dos. Mes yeux s'attardent sur la jonction de nos corps. Plus rien ne semble nous différencier et même si cela paraît stupide, j'ai la nette sensation de ne faire qu'un avec lui, de n'être que le prolongement de lui-même, à moins que ce ne soit le contraire.

Léo remonte ses mains dans mon dos et rapproche ma poitrine de la sienne. Jamais je n'ai été aussi proche d'un homme. Rien ne nous sépare. Nos sueurs respectives se mélangent au creux de nos estomacs. Le clappement de nos intimités l'une contre l'autre accompagne le rythme de nos pulsations cardiaques. Je sens des crampes au bas de mon ventre. Léo mord mon menton et ma mâchoire du bout des dents. Mon abdomen se contracte. Je ferme les yeux sous les sensations qui me submergent.

– Regarde-moi.

Mon regard plonge dans les profondeurs de ses yeux. Un bleu perçant qui garde tant de secrets mais qui s'ouvre à moi. Un océan dans lequel je devrais me noyer mais qui m'offre la capacité d'y nager à mon aise sans oxygène.

*Mon océan.*



## 24 - Le mont Vénus

Y a-t-il eu un jour dans mon existence où mon corps et mon esprit étaient si confortablement installés ? J'en doute. Mon visage au creux de l'épaule de Léo, j'entends les battements de son cœur résonner dans mon oreille. La couette molletonnée sur laquelle nous sommes allongés, ajoutée à la chaleur de nos corps nus enlacés, me procure une sensation d'apaisement et de réconfort jamais égalée.

La douceur de sa caresse sur mon ventre ne cesse de me chatouiller, mais le chemin qu'il parcourt du bout des doigts est une agréable berceuse. Mes paupières sont lourdes mais je ne veux pas m'endormir. Je suis si bien. Et si ce sentiment de bien-être s'estompait à mon réveil ? Et si je n'arrivais plus jamais à ressentir cette paix profonde au fond de moi ? J'aimerais emprisonner cet instant dans une capsule de temps pour pouvoir le revivre à l'infini.

On investit des milliards dans des recherches médicales pour vivre plus longtemps ou dans des prototypes de véhicules pour aller plus vite et plus loin. On privilégie la superficialité. La profondeur d'un sentiment est suffisante au bonheur de l'espèce humaine. Si seulement je pouvais revivre chaque merveilleux moment de ma vie. Retrouver les bribes de mon enfance innocente, les bras de ma grand-mère lorsqu'elle me racontait une histoire, les chatouillis de mon père lorsqu'on jouait au loup, l'air pur du sommet de la montagne, le bruit de mes pas dans la neige vierge. Et le regard de Léo lorsqu'il me faisait sienne. Les souvenirs se transforment si vite. Ils finissent toujours par s'estomper.

Le tracé imaginaire de Léo sur ma peau poursuit sa route sans que je ne m'en aperçoive. Perdue dans quelques souvenirs flous, je ne m'étais pas rendu compte que sa main parcourait ma hanche et descendait en rappel à l'intérieur de ma cuisse. Mon souffle se coupe lorsqu'il interrompt subitement son escapade à l'entrée de la vallée sombre. Son doigt s'immobilise. Il se redresse avec stupéfaction.

– Jade, tu as un tatouage ?

Ma salive s'enlise sur les parois de ma gorge. Léo se relève prestement pour s'accroupir à hauteur de mon pubis. Je me dépêche d'attraper le coussin qui maintient ma nuque, mais le yéti est trop vif. Il intercepte mon bras avant que je puisse abattre mon arme défensive sur son joli minois espiègle. Persister pour prendre le dessus sur le yéti est perdu d'avance. Léo s'empare de l'oreiller et l'enfonce gentiment sur mon visage avec la vivacité d'un adolescent dans une bataille de polochon... à sens unique.

– Si tu comptes te cacher, tu auras beaucoup de mal à trouver une planque ici, ricane-t-il.

– Tu ne sais pas à quel point je peux passer inaperçue.

J'enfouis mon visage dans le coussin.

– Ça m'étonnerait. Je t'aurais remarquée perdue au milieu de n'importe quelle foule.

Heureusement pour moi, l'édredon dissimule ma réaction face au compliment de Léo. Je préfère dévoiler ma nudité plutôt que mes sentiments.

– Dommage que ce corps désirable ne soit pas accompagné du charmant visage boudeur qui se cache.

Sa main frôle par surprise le creux de mes seins et descend au-dessus de mon nombril, puis le contourne comme s'il était un nid de poule, avant de se repositionner sur le dessin ridicule entre mes jambes.

– Tu n’as aucune raison d’avoir honte de toi. Tu es magnifique, Jade.

Je remercie l’oreiller de faire écran à mon embarras, mais je ne peux m’empêcher de sourire contre la taie.

– C’est une pioche ?

Son souffle chaud caresse l’intérieur de ma cuisse. Mon bas-ventre se contracte au souvenir, pas si lointain, de sa langue sur mon intimité. Il s’est rapproché pour mieux distinguer les traits de mon tatouage. Sa proximité troublante me fait croire qu’il aurait besoin de porter des lunettes, à moins qu’il ne profite de l’occasion pour me faire rougir davantage.

– Ou bien un pic à glace ? Oui, c’est un pic à glace, s’extasie-t-il en redessinant les contours de l’encre.

La chaleur sur mes joues est si intense qu’il ne serait pas étonnant que le coussin s’embrase.

– Qu’est-ce qu’il signifie ?

– Une connerie de jeunesse, marmonné-je.

Léo émet un léger rire.

– Même une décision de jeunesse trop arrosée a un sens au moment où tu la prends. Tu es peut-être une fan de Sylvester Stallone et de son rôle dans *Cliffhanger* ? Ou alors, s’interrompt-il en faisant marcher ses doigts sur ma cuisse, c’est une indication pour l’aventurier qui viendrait explorer ton corps...

Son index et son majeur marchent sur ma peau sensible et franchissent mon triangle des Bermudes. Je déglutis avec peine.

– Un pic à glace pour escalader ton mont de Vénus.

– Je ne sais pas pourquoi j’ai décidé de me faire tatouer ce dessin ridicule ! réponds-je d’un ton sec.

Léo se redresse et le poids de son corps se transfère sur le rebord du matelas. J’ai peur d’avoir été trop froide. Le silence répond à mes craintes. Je n’ose retirer le rempart protecteur toujours posé sur mon visage. La culpabilité rejoint mon embarras. C’est la vérité, pourtant. Je n’ai plus la moindre idée du comment ni du pourquoi de ce tatouage, mais en parler me pousse dans un vide sombre et perturbant.

Je m’apprête à sortir de ma cachette éphémère, lorsque la voix rocailleuse de Léo brise notre mutisme.

– Tu es la première femme que je croise qui ne me pose pas de questions sur mon tatouage.

Je ne réponds pas. Le ton employé, l’octave plus basse, sonne comme une confession en devenir.

– Je n’ai rien à cacher, Jade. Si l’encre dans mon dos représente beaucoup pour moi, je ne me définis pas seulement par ce dessin. Il m’aide juste à ne pas oublier. Et à espérer.

Les battements de mon cœur s’emballent, tout à coup.

– J’ai l’habitude de répondre de la merde à qui veut savoir ce qu’il signifie. D’une part, ça m’amuse de les mener sur des fausses pistes, d’autre part, je n’ai rien à leur donner sur mon passé.

J’ôte le coussin de mon visage. Léo est assis sur ma gauche. Le dos quelque peu voûté, il fixe l’attrape-rêve suspendu.

– Chacun ses petits secrets, Léo.

Il ne bouge pas d’un iota.

– Si je t’ai fait entrer dans ma maison, Jade, je n’ai pas de secrets à avoir pour toi. Personne n’est

jamais venu ici. Tu es la seule. Je me sens bien dans ce van. Je me sens protégé. Je faisais beaucoup de cauchemars, à l'adolescence.

Il laisse passer quelques secondes avant de poursuivre.

– Il faut dire que ma mère était un peu dérangée. Elle aimait mon père à la folie et la folie n'est pas un euphémisme. Elle était malade. J'étais trop jeune pour comprendre que ses comportements n'étaient pas normaux, que ses changements d'humeur n'étaient pas compatibles avec une vie familiale. Elle a appris que mon père la trompait avec une nouvelle secrétaire de son entreprise. Ce fût la nuit la plus longue de toute mon existence.

Léo racle sa gorge et sa voix s'éclaircit.

– Elle aimait cuisiner. Sa panoplie de couteau de cuisine accrochée au mur était pour elle une grande fierté. Elle les tenait de sa grand-mère. Je me rappelle qu'elle aimait se vanter qu'elle avait de quoi se défendre au cas où des cambrioleurs entreraient par effraction dans la maison.

Il émet un léger rire, amusé.

– Ce soir-là, ils se sont disputés. Mon père l'a menacée de la quitter. J'observais la scène depuis l'entrebâillement de la porte de ma chambre. Elle est allée chercher une des lames suspendues. Mon père aurait pu se défendre. Il était aussi grand que moi et nous avions à peu près la même carrure, mais je crois qu'il n'a pas cru qu'elle en serait capable. Elle a planté le couteau dans sa cage thoracique.

Des frissons m'envahissent. La chaleur qui irradiait mon corps il y a peu a complètement disparue.

– J'ai couru vers mes parents. Je pensais que je pourrais faire cesser les saignements qui baignaient la salle à manger. Ma mère m'a pris dans ses bras pour me reconforter. Je sais que ça peut paraître absurde, mais pleurer dans ses bras était un soulagement. La peur et la tristesse sont amoindries dans les bras d'une mère. C'était la dernière fois que je la voyais. J'ai senti une douleur intense sans comprendre ce qu'il se passait. Elle m'avait poignardé dans le dos.

Une larme, qui bordait le coin de mes yeux, cède sur ma joue à l'annonce de ces faits. Une peine immense m'envahit.

– Des voisins qui avaient entendus le remue-ménage avait appelé la police. J'ai été conduit aux urgences. Et j'ai survécu.

Les mots ont beaucoup de difficulté à franchir mes lèvres tant l'émotion me submerge. Je m'agenouille derrière Léo et pose une main délicate sur les ailes vives de son dos.

– Je ne sais pas quoi dire, je suis tellement désolée.

J'aperçois ses joues se relever et une fossette apparaître sur sa mâchoire barbue.

– C'est là que tu te trompes, Jade. Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit ? Regarde bien mon tatouage. Qu'est-ce que tu vois ?

Je recule et frotte mes yeux du revers de la main pour éclaircir ma vision floutée par les larmes.

– Je vois la lame aiguisée prête à te percer le crâne.

– Continue.

– Je vois les deux serpents qui s'entortillent le long de l'épée et ils me font penser au caducée de la médecine.

Léo pousse un grognement contrarié et ses épaules se contractent.

– Si je n’avais pas eu de bons médecins à temps, je serais mort ou paralysé à vie. La lame a évité de peu la moelle épinière. C’était la moindre des choses, pour moi, de leur rendre hommage.

Les livres dans sa bibliothèque me reviennent à l’esprit. Tous ces manuels de médecine et de psychologie deviennent évidents, à présent.

– Tu veux être médecin ? lui demandé-je.

Léo se frotte la barbe, plus gêné qu’il n’en a l’habitude.

– Je n’en ai pas la prétention, mais je me dis qu’avoir quelques connaissances pourrait s’avérer utile.

– Tu pourrais très bien t’inscrire à la fac et..., m’emballé-je avec frénésie.

– Je n’ai même pas le bac, Jade. Pas de quoi payer des études, non plus. Oublie ça, répondit-il aussi sec. Tu n’as pas fini de répondre à ma question. Qu’est-ce que tu vois en premier sur mon dos ?

Mes yeux ne cessent de fixer les plumes colorées sur ses omoplates et j’ai l’impression étrange qu’elles sont balayées par le vent. Je ne peux m’empêcher d’apposer ma main sur l’une des ailes et de suivre l’envol de cet oiseau de paradis jusqu’à l’épaule de Léo. Ce dernier attrape ma main brusquement. Je sursaute, surprise par cette réaction inattendue. Il emprisonne mes doigts dans les siens et dépose nos mains entrelacées sur sa poitrine. Le battement de son cœur fait écho dans ma paume. Mon rythme cardiaque se met au diapason du sien tout naturellement. Je ferme les yeux et je l’entends battre de plus belle, comme si l’on avait branché des écouteurs sur son cœur.

– Alors, Jade ?

Je prends une profonde inspiration.

– Je vois des ailes déployées. Vives. Magnifiques.

Léo ressert son emprise sur mes doigts.

– Et j’ai survécu, répète-t-il.

Une sueur froide longe ma colonne vertébrale. Une impression soudaine de tomber dans le vide me paralyse. Léo tourne son visage vers moi. Mon regard cherche à s’accrocher au sien. J’ai l’impression d’être emportée par un courant marin puissant. J’aimerais nager vers la digue, mais les vagues m’emportent là où je n’ai plus pied.

– Et je suis encore plus heureux d’être en vie, aujourd’hui.

Je nage de toutes mes forces à contre-courant, mais mes forces s’amenuisent rapidement. Je manque de souffle et mes muscles s’engourdissent. Léo fronce les sourcils. Il semble remarquer l’angoisse qui m’assaille.

– Et toi, Jade ? Quels sont tes secrets ?

Boire la tasse est similaire à mon ressenti. Je pense être devenue blanche comme un linge. Je désenlace mes doigts de ceux de Léo. La panique m’envahit. J’aperçois ma robe au pied du lit et me rhabille en tremblant.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Jade ?

– Je n’ai pas de secret, m’énervé-je, les larmes envahissant à nouveau mes yeux.

Léo se lève. Il passe une main dans ses cheveux, décontenancé par ma réaction.

– Excuse-moi, Jade, je ne voulais pas être indiscret.

– Je n’ai pas de secret, hurlé-je, la voix enrouée.

– Jade, où tu vas ?

J'ouvre la porte coulissante avec difficulté. Léo me saisit le bras. Je me débats aussitôt.

– Laisse-moi tranquille !

J'aperçois la peine dans ses yeux et la renonciation immédiate lorsqu'il lâche mon bras. À ce moment-là, je ne pense à rien d'autre qu'à fuir cet endroit qui fût si rassurant quelques heures auparavant. Je cours à nouveau dans cette forêt. Le jour se lève à travers les branches des arbres, mais un épais brouillard limite ma progression. Encore une fois, je cherche à éviter de souffrir dans une crise suffocante.

Je cours sans me retourner. Sans comprendre ce qui me pousse à fuir l'homme dont je cherchais désespérément la présence. Mon cœur est prêt à exploser. Je veux m'enfermer quelque part où personne ne pourra me parler.

J'arrive à bout de souffle à la maison. La porte est ouverte. Je me rappelle ne pas l'avoir fermée en partant. J'entre et la verrouille aussitôt. La sensation fracassante qui traverse mon corps m'empêche d'avancer. Je me concentre sur mon reflet dans le miroir du couloir. J'ai tout l'air d'une folle, mais ma tête tourne tant que l'envie de vomir me préoccupe davantage.

Je ferme les paupières en espérant faire cesser le mal-être qui m'habite. Un bruit de pas sur les lames de parquet me pousse à les ouvrir à nouveau. Et le visage qui se présente à moi dans le miroir met fin à mes espoirs d'apaisement.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Mon Dieu, Jade ! Regarde-toi, désapprouve mon frère Sébastien.

Je ne me retourne pas tout de suite. Sa visite inattendue me fait sentir comme un lapin surpris par les phares d'une voiture. Un sentiment de frayeur monopolise toutes mes pensées. L'instinct me hurle de trouver une issue de secours, une échappatoire discrète, un terrier impénétrable où je pourrais me terrer. Sa taille haute et ses épaules carrées dues à des entraînements intensifs de natation lui ont toujours donné une prestance naturelle. Ses sourcils noirs et épais lui confèrent, eux, un caractère sévère.

Je n'ai pas vu mon frère depuis plusieurs mois et sa venue matinale n'est pas un bon signe. De profonds cernes sous les yeux le vieillissent. Il ressemble de plus en plus à mon père. Ses iris verts, comme les miens, sont les seuls vestiges de sa beauté. Il semble fatigué, triste et furieux à la fois. Si je me fie à son chemisier froissé qui déborde de son pantalon, j'imagine qu'il a roulé toute la nuit.

*Quelle idiote !*

J'ai littéralement bousillé mon téléphone, hier soir. Et s'il avait essayé de m'appeler pour m'informer d'une terrible nouvelle et qu'il n'avait pas eu d'autres choix que de faire le déplacement ?

*Oh mon Dieu ! Papa ? Maman ?*

La perspective qu'un malheur leur soit arrivé me plombe l'estomac. Je ne le supporterai pas.

– Qu'y a-t-il, Sébastien ? Papa et maman vont bien ?

Sa mâchoire se décroche sous mon regard impatient et inquiet. Mon grand frère passe une main dans ses cheveux courts. Il ne m'a toujours pas répondu et mes craintes prennent de plus en plus d'ampleur.

– Sébastien ? Quelque chose ne va pas ?

Ma voix s'écorche et mes lèvres tremblotent. Mon aîné me regarde avec stupéfaction. Les poings sur les hanches, à présent, son visage effectue un mouvement de gauche à droite.

– C'est toi qui ne vas pas bien, Jade. Tu quittes la maison de tante Julia en laissant la porte ouverte, tu

découches en revenant quasiment nue et...

Il hésite un instant avant de poursuivre.

– Et ce que tu dis n’a aucun sens.

J’hallucine. Venir jusqu’ici pour me faire une leçon de morale.

– Mais pour qui tu te prends ? élevé-je le ton. Tu crois être un saint, peut-être. Tu es mal placé pour me juger. Excuse-moi de te dire ça, mais tu n’as jamais été un exemple de vertu, ni la fierté de nos parents.

Je regrette immédiatement mes dernières paroles. La mélancolie qui s’affiche dans les yeux de mon frère me fait culpabiliser. Seulement, la méchanceté des mensonges qu’il m’inflige en guise de défense me fait croire que dire ce que je pense n’était pas une si mauvaise idée.

– C’est à cause de ton comportement marginal si nous en sommes là, se défend Sébastien. Nos parents craignaient ton attitude rebelle, ils auraient dû te chasser de la maison avant qu’il ne soit trop tard. Et les événements ne t’ont pas aidé à changer. Tu es un fléau. Une sale égoïste !

Des rides prononcées barrent son front. Des larmes abreuvent le contour de ses yeux. J’ai du mal à respirer. Une barre d’acier comprime ma poitrine. Je n’arrive à articuler aucun son pour lui répondre.

– Si je suis venu, ce n’est pas pour toi. Tu pourrais crever que je n’en aurais rien à faire, lâche-t-il.

La lame acérée que porte Léo sur son dos plane au-dessus de ma tête. Mes battements de cœur s’accélèrent et je ne sais pas s’ils vont cesser leur course frénétique. Mes paumes deviennent extrêmement moites.

– J’ai téléphoné à tante Julia, après notre conversation de l’autre jour. Elle s’inquiète pour toi. Elle a peur que tu fasses une connerie. Si seulement, laisse-t-il échapper. Moi, j’ai surtout peur qu’elle ne se rende responsable de tes agissements et que tu détruises sa vie comme tu as bousillé celles de papa et maman. Et la mienne.

La sensation de chuter dans le vide me fait perdre l’équilibre. Je sens à peine mes jambes. Toute la circulation du sang dans mes veines semble s’être arrêtée. Mes organes vitaux ne fonctionnent plus; mon cœur ne bat plus, mes poumons n’aspirent plus d’oxygène, mon foie est prêt à exploser. Je n’arrive plus à respirer. Et la sensation d’effondrement réapparaît. J’ai l’impression d’être dans un ascenseur dont les câbles auraient lâché. Je préférerais que la chute soit définitive pour qu’elle puisse cesser.

Ma robe est fine, mais c’est comme si elle pesait sur ma peau, qu’elle démangeait mon épiderme. J’écarte les pans de mon décolleté pour m’ôter le désagréable ressenti d’étouffement.

– Je vais te demander de partir, Sébastien. J’ai... j’ai très mal à la tête et ce n’est vraiment pas le moment. Tu viens m’insulter à une semaine de mes examens...

Sébastien avance rapidement vers moi. Il attrape mes bras avec force. Un regard menaçant me fait face. Il resserre son emprise en secouant mon corps épuisé. Je ferme les yeux. Des points blancs apparaissent sous mes paupières comme un ciel de nuit étoilé au mois d’août. Je me laisse porter par mon imagination et rêve que je m’envole en haut, tout en haut. Sur la voie lactée, le silence est de mise. Je n’entends même plus les cris de mon frère jusqu’à ce qu’il saute d’un immense trampoline et parvienne à me rejoindre dans mon éden.

– Tu n’as pas d’examens, Jade. Tu n’es plus inscrite à la fac depuis plus d’un an.

Une météorite en flamme frôle mon oreille et me fait perdre l’équilibre. Le manque de gravité me perd dans l’espace. Emportée par l’appel d’air du projectile, je tente de revenir vers ma zone de confort, en

vain.

– Ils sont morts, Jade. C’est de ta faute. Papa et maman sont morts à cause de toi et de ton entêtement à mener une autre vie.

Et la dague s’abat dans ma poitrine. Tout devient noir. Froid. Silencieux.

Noir.

Froid.

Silencieux... Mort.

Tout devient mort.

Ils sont morts !

Aimanté au magma sous la croûte terrestre, le sol me rappelle à lui et je m’écrase à une vitesse vertigineuse en bas. Si bas.

*Ils sont morts ?*

Mes boyaux se tordent. Un point de compressions bloque ma trachée. Un goût acide parvient dans ma bouche pâteuse. Mon estomac se contracte. Et je vomis la bile amère sur la chemise de mon frère. Il s’écarte en pestant. Je ne le crois pas. C’est un diable.

– Ils ne sont pas morts, murmuré-je.

– Merde, Jade ! Tu as besoin d’être soignée. Tu es complètement folle.

Non ! Je ne suis pas folle. Je le sais. Mes parents sont vivants. Les folles tuent leur mari. Les folles tentent d’éliminer leur enfant. Les folles hurlent. Elles pleurent. Elles prient. Elles rêvent.

*Oh seigneur ! Je ne suis pas l’une d’entre elles.*

Léo le sait, lui. Léo me croirait, lui.

– Tu vas venir avec moi, Jade. Tu es dangereuse pour toi-même et pour les autres. Tu dois te soigner.

Mes mains se mettent à trembler. Je refuse de le suivre. Je ne veux pas être enfermée dans une chambre d’hôpital. Je ne pourrais pas. Les médicaments. Les consultations psychiatriques. Les séances de soutien en groupe. Les nuits à regarder le plafond blanc. Je ne pourrais plus. Je me précipite à la porte et la déverrouille. La vue brouillée par mes larmes, je cours sans voir où je vais vraiment. Sébastien me rattrape en me retenant par l’épaule. Je tombe à genou sur les graviers. Ma peau s’écorche. Je tente de me relever, mais mes forces sont quasi inexistantes.

– Léo ! hurlé-je à pleins poumons.

Je crois qu’aucun son ne franchit la barrière de mes lèvres. Sébastien tire sur mon bras pour me relever et je n’ai plus le courage de résister. Mon corps n’est qu’une poupée de chiffon, désarticulée.

– Léo ! chuchoté-je.



Léo

## 25 - Cours et aime

L'aiguille de ma montre tourne au ralenti. Ma roulée me brûle les lèvres à chaque bouffée. Je n'arrive pas à sentir la fumée dans ma gorge. J'ai beau tirer sur le filtre, c'est comme si le corps étranger qui s'insinuait dans ma trachée n'avait plus aucun effet sur ma carcasse vide. J'ai fait le con. Parler de mon passé et de ma famille de dégénérés était une mauvaise idée. Je n'aurais pas dû suivre mon instinct comme j'en ai l'habitude. Je m'en mords déjà les doigts.

Elle a flippé. Comment pourrais-je lui en vouloir ? Toutes les personnes qui ont appris un jour ce que j'ai vécu ont éprouvé ce sentiment de crainte. Ça commence d'abord par de la surprise, puis la pitié arrive, pour enfin laisser place à l'appréhension. Si j'ai survécu à une telle horreur, il est impensable pour la population saine d'esprit et rationnelle que je ne souffre pas de séquelles irréversibles.

*Et bien non ! J'ai eu ma période difficile.*

J'ai touché le fond du trou plus d'une fois, mais à présent, je suis heureux. Je vis mon passé avec sérénité puisqu'il n'est que le passé et que, par conséquent, il ne sera jamais plus.

Jade a probablement pensé que j'étais dangereux pour elle. La génétique ne m'a pas épargné. Je ressemble à mon père physiquement, j'ai sûrement hérité de la personnalité de ma mère. Je suis le roi des cons. Si seulement j'avais fermé ma gueule, Jade dormirait paisiblement au creux de mon épaule. Ses ronflements berceraient l'habitable d'une douce mélodie. Au lieu de ça, je suis assis sur le sol de ma camionnette. Pistache est allongé devant moi ; il me fixe. Un son guttural proche d'un aboiement étouffé accompagne son avancée peu discrète. Tout en restant le plus près du sol, il rampe vers mes pieds tel un commando en mission camouflage.

– Qu'est-ce que tu me veux ?

Pistache aboie en direction de la porte.

– Je sais, mon vieux. Elle est partie.

Je regarde à nouveau ma montre. Ça fait moins de vingt minutes et, déjà, la sensation de manque me submerge. Elle avait l'air si prête à entendre qui j'étais vraiment. Je me suis laissé duper par mes émotions. En vérité, j'étais plus apte à me livrer qu'elle ne l'était à me faire confiance. Sa colère m'a démontrée les limites de sa tolérance. Et pourtant, je n'arrête pas de culpabiliser.

*Putain ! Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?*

C'est en lui demandant ses petits secrets qu'elle m'a rejeté comme une merde desséchée. Elle était trop perturbée pour que j'intervienne. Je connais cet état de panique dans lequel elle pataugeait. Adolescent, il était inconcevable que l'on me pose la moindre question sur moi ou mon histoire. J'en avais honte, comme si toutes les saloperies qui m'étaient tombées sur le dos étaient de mon ressort. Comme si j'avais été responsable de mes malheurs.

*Et si Jade n'avait pas eu peur de moi, mais peur d'elle-même ?*

Cette nuit, je n'avais aucun doute lorsqu'elle s'est présentée à la porte du van. Il était inutile de parler pour comprendre qu'elle avait besoin de moi. Et maintenant que je l'ai laissée rentrer dans mon cœur, il est inutile de polémiquer sur le fait que j'aie besoin d'elle. J'ai cette fille dans la peau. Elle et moi, on se

ressemble. Elle s'empêche de vivre comme je le faisais, il y a quelques années. Je refuse de l'abandonner. Si j'ai pu dépasser mes propres démons, une fille intelligente comme elle en est capable aussi. Je ne sais pas ce qu'il lui est arrivé, pour qu'elle en arrive à se punir de la sorte, mais s'il faut que je sois celui qui lui donne un bon coup de pied au cul, je le serai.

Je regarde à nouveau le cadran de ma montre. Une heure. J'ai pensé qu'une heure de répit lui permettrait de retrouver son calme. Quelle que soit la raison de sa panique, il lui fallait du temps pour assimiler ses craintes et reprendre ses esprits. Mais l'aiguille m'indique que vingt minutes et quelques secondes seulement ont passé. Je vais finir par péter un câble à attendre comme un lâche.

Je sors du van. L'air est humide et le brouillard baigne le tronc des arbres. On ne voit pas à dix mètres. J'ai enfilé mon jeans, un tee-shirt et mes boots, mais des frissons gagnent mon corps.

*Putain ! Je ne suis pas homme à attendre que la vie se présente à moi.*

Je ne peux pas la laisser seule dans l'état où elle était. Et merde ! Depuis quand une montre dicte-t-elle mes actions ? Je détache l'accroche à mon poignet et balance les chaînes de la passion au loin dans la forêt. Elle appartenait à mon père et elle était l'unique objet qui me restait de lui.

À constater ce qu'il est devenu, je me demande s'il n'aurait pas dû s'en débarrasser lui-même, se soucier davantage des personnes qui l'aimaient au lieu d'essayer d'exorciser le temps qui passe en fornicant avec plus jeune que lui. Je ne ferai pas les mêmes erreurs. Je ne peux pas fermer les yeux sur les problèmes de Jade. Je peux les affronter à sa place, s'il le faut. Je ne crains plus rien.

*Même pas moi.*

Pistache semble approuver ma décision avant même que je ne fasse un pas en direction de la maison de Jade. Il me devance déjà de quelques mètres, le museau en l'air. Je le suis avec empressement. Chaque pas qui me rapproche d'elle gonfle mon cœur d'espoir. Je sais que la lumière illumine nos âmes après la brume. Et l'épaisse fumée blanche qui semble nous recouvrir n'est pas définitive. Le temps n'efface pas les blessures, il les recouvre d'un baume apaisant. Et c'est déjà pas mal. Si Jade a quelques difficultés à voir la lumière au bout du tunnel, je l'aiderai, car moi, je l'aperçois.

Un faisceau lumineux éclaire le bout du chemin. Pistache aboie au loin. Mon cœur accélère l'afflux sanguin dans mes veines. Je cours tout droit vers la source des grognements. Un bruit de moteur me parvient. Mes petites foulées deviennent une course olympique. Une voiture grise apparaît dans mon champ de vision. J'aperçois Jade du côté passager. Le front collé sur la vitre, le regard perdu dans le vide.

– Jade ! JADE !

Je hurle son nom, mais elle ne m'entend pas. Les roues du véhicule piétinent les graviers. La voiture accélère. J'ai à peine le temps d'apercevoir le conducteur, un homme brun plus âgé. Et seule la fumée du pot d'échappement encrassant mes poumons me permet de croire que je n'ai pas rêvé.

\*\*\*

POUM ! POUM ! POUM !

Il est sept heures du matin. Je sais que tout le monde dort, mais si personne ne vient m'ouvrir dans la minute, je défoncerai cette porte sans scrupule.

POUM ! POUM ! POUM ! POUM ! POUM !

– C'est quoi ce bordel ?

J'entends le verrou se déclencher et la porte s'ouvre sur Evan. Contrairement à ce que je pensais, je n'ai pas l'air de l'avoir réveillé. Il est habillé et chaussé.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, putain ? Tu as une tête de cadavre !

Je suis mort depuis l'âge de dix ans. C'est possible. Si j'ai survécu jusqu'à présent, c'était grâce à mon détachement. Ma liberté, ma capacité à être seul, à ne compter sur personne et à n'avoir personne qui compte pour moi était un élixir de jeunesse. Mais perdre à nouveau quelqu'un est au-dessus de mes forces. Oui, je vais crever si je ne la retrouve pas. C'est la sensation qui me prend les tripes et je n'arrive pas à la contrôler.

– Où est-elle ?

Evan me regarde avec stupéfaction.

– De qui tu parles ?

– Jade, putain ! De qui veux-tu que je parle ?

J'ai les nerfs en pelote. La moindre contrariété est un rouage grippé gênant mon avancée. Je n'ai aucune idée d'où trouver Jade. Aucune piste qui me permettrait de savoir qui était l'homme dans la voiture. Je suis complètement démuni et je n'ai pas trouvé d'autres solutions que de commencer mes recherches à la villa. Attendre n'est absolument pas une option envisageable.

– Qui est Jade ? me demande le rouquin, innocemment.

Je vais le tuer. Aucun doute, si je ne la retrouve pas assez vite pour calmer mon patrimoine génétique en éveil, Evan paiera pour sa nonchalance et sa capacité naturelle à me prendre pour un con. Je l'attrape par le col de sa veste et l'éjecte contre la rampe d'escalier derrière lui. Il grimace sous l'impact du bois vernis dans son dos.

– Tu te fous de ma gueule, là ? Où est-elle ?

Un projectile atterrit sur ma tempe et me fouette le visage.

– OH ! Vous allez réveiller ma copine, bande de petites bites ! Qu'est-ce qu'il vous arrive ? Vous vous disputez pour savoir qui a la plus grosse, ou quoi ?

Kat descend les escaliers. Une robe de chambre en fausse fourrure verte sur les épaules, elle récupère sa pantoufle à mes pieds. Je lâche Evan. Il réajuste ses vêtements froissés par mes poings.

– Kat, tu tombes à pic, soupire son colocataire. Réponds-lui, toi, si tu sais qui est... Jade, c'est ça ?

Si la fille de Shrek et de Chewbacca ne me scrutait pas d'un regard menaçant, mon poing s'abattrait volontiers sur la gueule d'ange de cet imbécile.

– Evan, ce sont tes révisions nocturnes qui te font perdre la tête ou ta propension à croire n'importe quelle femme à partir du moment qu'elle est bandante ? l'interroge Kat. Jade est mon amie, celle qui est venue dîner l'autre soir.

Elle tapote son crâne de l'index.

– Elle ne s'appelle pas Elsa, ricane-t-elle. On se demandait avec Roby, combien de temps encore tu croirais qu'elle s'appelle comme ça ?

Evan fronce les sourcils, perplexe.

– C'est elle qui a prétendu se nommer ainsi.

– Je sais, répond Kat. Elle ne voulait pas que tu cherches dans quel cours elle se trouve et que tu

puisses continuer ton baratin de drague dans les couloirs de Sainte Blanche.

Mon sang se met à bouillir dans mes veines. Si j'apprends qu'il a posé sa main sur ma Jade, je ne répondrais pas de ma colère. Elle a changé son nom pour ne pas qu'il l'emmerde. Cet enfoiré cache bien son jeu. Mes yeux brûlent de rage. Mes mâchoires se contractent violemment. Evan le remarque.

– Écoute, Léo. Je ne sais pas ce que représente cette fille pour toi. C'est vrai qu'elle est très belle et la fois où elle est entrée par erreur dans ma chambre, j'ai peut-être insinué que je désirais qu'elle y reste. Mais en aucun cas je n'ai insisté lourdement, ni eu des intentions malsaines à son égard.

– Je t'ai demandé d'aller la remorquer. Je t'ai fait confiance et tu t'es permis de me poignarder dans le dos. Tu n'es qu'une espèce de bâtard du diable !

– Garde tes insultes pour un autre, Léo. Je n'ai rien fait.

Mes ongles s'enfoncent dans la chair tendre de ma paume. Kat me saisit les épaules et m'éloigne de son colocataire. Je n'ai pas les idées claires et je me sens capable du pire.

– Léo, qu'y a-t-il ?

La voix habituellement si perchée de Kat s'adoucit en ma présence.

– Je cherche Jade.

– Tu es allée chez elle ? me chuchote-t-elle.

Je soupire.

– Oui, elle n'y est plus. Je ne lui connais que toi comme amie. Est-ce qu'elle aurait de la famille ou des proches dans le coin ?

Kat réfléchit.

– Ses parents sont dans la région, mais je n'ai aucune idée de leur adresse. Sa tante est en voyage à l'autre bout du monde. Sinon, elle m'a déjà parlé de son grand frère, mais ils n'ont pas l'air d'avoir des rapports privilégiés et il me semble qu'il habite à des kilomètres de Salvagny. Léo, tu commences à m'inquiéter ! J'ai des raisons de m'inquiéter ? se soucie-t-elle.

– Je ne sais pas.

Elle attrape le téléphone fixe sur la table d'entrée et compose un numéro de téléphone. Elle raccroche, la mine contrariée.

– Elle est sur répondeur.

Un mauvais pressentiment colle à ma peau. Jade n'était pas dans son état normal lorsqu'elle m'a quitté et son visage éteint à l'avant du véhicule est loin de me rassurer. Je dois la retrouver.

– Jade ? Vous dites qu'elle s'appelle Jade, intervient Evan. Et c'est quoi son nom de famille ?

Un sentiment de malaise m'envahit. Je ne connais pas son nom. J'ai l'impression d'être lié à elle et je ne connais même pas son nom.

– Perrin, répond Kat. Elle s'appelle Jade Perrin.

Evan lève les sourcils comme si une révélation venait d'illuminer son cerveau.

– Jade Perrin ? Celle du Mont Maudit ?

\*\*\*

Ma vue se trouble devant l'écran de l'ordinateur. Kat a posé sa main sur sa bouche. L'air hagard ne la

quitte plus depuis qu'Evan nous a montré cet article sur Internet. Les révélations qui y sont faites sur Jade devraient me choquer, me surprendre ou m'anéantir, mais mon attention reste rivée sur la photographie qui accompagne le fait divers. C'est le même cliché que sur sa table de nuit. Elle est si belle et rayonnante, là-dessus.

– C'est bien Elsa, confirme Evan.

– Arrête de l'appeler comme ça, réfuté-je.

– Pardon.

« Jade Perrin a entraîné la mort de ses deux parents lors d'une escapade sur les hauteurs du Mont Maudit. Après plus de deux heures enfouie sous la neige, la jeune étudiante en médecine, passionnée d'alpinisme, a été retrouvée par les secours. La miraculée n'avait que 7% de chance de survie. Ensevelie à seulement une cinquantaine de centimètre de la surface, la cheville coincée par un rocher entraîné par la chute de neige, la poche d'air créé autour de son visage lui a permis de ne pas être s'asphyxier immédiatement. C'est grâce à l'équipe canine des secours du massif du Mont Blanc que la jeune fille fût retrouvée rapidement. Actuellement en réhabilitation physique à l'hôpital Sainte Blanche, Jade Perrin est en état de choc et subit un profond état post-traumatique. Le corps de ses deux parents Elsa et Pierre Perrin, retrouvés hier, ont été exhumés de l'avalanche. Une cérémonie de soutien aura lieu à l'église Saint Pierre ce vendredi ».

– Je savais bien que son visage ne m'était pas inconnu, déclare Evan. Ils n'ont pas arrêté d'en parler, l'année dernière.

Les faits retranscrits ne m'interpellent pas plus que ça. Oui, je pourrais être surpris. Oui, je pourrais ressentir une certaine pitié. Mais quelle serait la prochaine étape ? Craindrais-je la folie de Jade ? Les séquelles inévitables d'un tel choc ? Je m'en contrefous. Ce que je crains par-dessus tout, et comme tous ses actes me l'ont déjà prouvé, c'est qu'elle ait peur d'elle-même. Je prends une profonde inspiration et dévale les escaliers.

– Où vas-tu ? crie Kat d'une voix tremblotante.

– J'ai survécu, murmuré-je en passant le pas de la porte.

En retournant à la maison de Jade, j'espère trouver une adresse, celle de son frère. Mais quand j'arrive dans la cour, la voiture grise garée à côté de sa vieille Peugeot éveille en moi un sentiment d'adrénaline mêlé à une profonde colère. L'homme brun qui m'a enlevé Jade tout à l'heure est assis sur les marches du perron. Vitamine est allongée à ses côtés. Les oreilles encore plus pendantes qu'à son habitude, la petite chienne semble aussi décontenancée que moi.

L'homme lève le visage dans ma direction lorsqu'il entend les pneus freiner devant lui. Les yeux rougis et les pupilles striées ne m'empêchent pas de constater la même couleur verte que dans les iris envoûtants de Jade. Plus besoin d'adresse. Le frère est là.

*Où est donc sa sœur ? Dans la maison ?*

Je claque la porte de mon véhicule. L'homme se relève devant mon air menaçant.

– Bonjour, qui êtes-vous ?

Vitamine accourt vers moi et s'entortille dans mes tibias en jappant.

– Où est Jade ? exigé-je de manière déterminée.

L'homme me regarde avec curiosité et dédain.

– Vous n’avez pas répondu à ma question. Qui êtes-vous ?

*Qui je suis ? Personne qui aurait de l’importance pour lui.*

Je suis le même que Jade. Je suis celui qui peut parfaitement la comprendre. Je suis celui qui pourrait l’emmener sur la voie de la guérison, celui qui connaît ses démons et qui n’en a pas peur.

– Je suis le mec qui vous posera des problèmes si vous ne me dites pas où elle est.

Son regard me détaille de la tête aux pieds. Mon allure semble lui poser un problème.

– Ça ne m’étonne pas. Jade ne pouvait attirer qu’un marginal dans son genre.

Sa remarque me fait sourire. Il n’a pas l’air de se rendre compte à quel point Jade était si différente de moi, il y a quelques semaines.

– Merci du compliment et trêve de plaisanteries, où l’avez-vous emmenée, tout à l’heure ?

– Je ne dirais rien à un toxico.

Il se lève et me tourne le dos en direction de la maison. Ma patience a atteint ses limites. Si ce connard ne juge que par les apparences et que sa peine ne s’exprime que par la haine, je ne pourrais le convaincre par la gentillesse et la politesse. Tant pis pour lui. J’obtiens toujours ce que je veux. Je grimpe les marches du perron avant qu’il ne referme la porte. Je lis une légère peur dans ses yeux. Il faut dire que je n’ai qu’un seul objectif dans ma tête – retrouver Jade – et ma détermination grandissante n’en doit être que plus effrayante.

La porte vole en éclat sous l’impact de ma boots et je propulse le frère de Jade contre le mur du couloir. Mon avant-bras sur son cou, je l’empêche de bouger. Je ne frappe pas encore, mais le maintien de son visage en parfait état dépendra uniquement de sa coopération.

– Je ne le répéterai pas. Où est JADE ?

– Qui se ressemble s’assemble, n’est-ce pas ? articule-t-il avec difficulté. Vous êtes aussi dégénéré qu’elle.

Je ressers mon emprise sur sa gorge.

– Vous ne pourrez pas la voir, de toute façon, avoue-t-il alors que l’oxygène commence à lui manquer. Elle est internée en clinique psychiatrique.

Je le libère. Imaginer Jade, seule, dans une chambre, sans aucun visage familial et rassurant me poignarde le cœur. Et les souvenirs de mon entrée en foyer d’accueil me paralysent.

– Elle est folle, me lance son frère. Vous êtes déjà dépravé et violent, si vous ne voulez pas finir comme elle, évitez-la. Elle a tué nos parents et s’est inventée une vie dans laquelle ils étaient encore vivants. Est-ce que vous vous rendez compte qu’elle s’est convaincue d’être celle que nos parents auraient voulue qu’elle soit ?

– Ce n’est qu’un mécanisme de défense, elle se protège.

– Elle n’est pas capable de culpabiliser ou de regretter leur mort.

– C’était un accident. Elle n’a tué personne.

L’homme gaillard devant moi s’écroule. Ses jambes fléchissent. Il emprisonne son visage entre ses mains et je l’entends geindre.

– J’aimais ma sœur, marmonne-t-il. Je l’admirais presque pour ses prises de décisions. Elle voulait passer sa vie en altitude. Elle a commencé l’escalade à l’âge de dix ans. Ce sont mes parents qui lui ont

donné le goût des randonnées.

Il pouffe involontairement.

– Elle est très vite devenue douée pour l'alpinisme. Elle partait en camp sportif à chaque vacance. C'était suffisant, mais il a fallu qu'elle en veuille plus. Elle voulait en faire son métier et partager sa passion avec d'autres. Elle disait qu'être là-haut la rendait libre. Cette petite égoïste voulait être guide de haute montagne, alors que mes parents s'étaient sacrifiés pour qu'elle réussisse ses études de médecine. C'est de sa faute ! Je la déteste !

L'homme accroupi ne me fait aucune peine. Je le plains uniquement de ne pas réussir à faire son deuil.

– C'est vous qui auriez besoin d'un séjour à l'hôpital.

J'attrape Vitamine par la taille. Ses coups de langue sur ma barbe me témoignent sa confiance. Et je claque la porte de cette maison en laissant les démons cohabiter.



# Jade

## 26 - Compte à rebours

### *Deux heures après l'hospitalisation*

Ma bouche est aride comme le désert du Sahara. J'ai soif, terriblement soif. Allongée sur un lit d'hôpital, je ne ressens plus rien qu'une nausée constante et de violents maux de tête. Je me souviens à peine de l'instant où je suis rentrée ici, encore moins depuis combien de temps je suis là. Je me rappelle uniquement la quantité farfelue de médicaments à avaler avec un unique verre d'eau. Des rouges, des blancs, des oranges. Des ronds, des ovales. Des petits et des gros, si gros que je me suis demandée comment il passerait à travers ma gorge.

Je suis épuisée, lasse et éteinte. Mes paupières sont extrêmement lourdes. Les bruits de couloir se font de plus en plus lointains. J'entends les infirmières qui discutent, les aides-soignants qui poussent des chariots. Un fou qui hurle m'extrait de ma léthargie pendant un dixième de seconde. Il y a des plaintes, des hurlements, des objets qui tombent et des pas de courses dans le couloir.

– Appelez la sécurité !

Les battements de mon cœur prennent une cadence lente et régulière.

– Non, monsieur, vous n'avez pas le droit de rentrer !

Ma tête pèse lourdement sur l'oreiller.

– Seuls les membres de la famille sont autorisés à la voir.

Mon corps s'engourdit.

– Jade !

Je sombre dans le silence et la nuit.

### *Six jours après l'hospitalisation*

– Savez-vous pourquoi vous êtes là ?

Je regarde l'homme en chemise blanche assis devant moi. Il porte des lunettes au bout de son nez qui lui confère une allure sérieuse, intelligente et érudite.

– Oui.

Il ne dit plus un mot. Il attend. J'ai compris sa méthode. Moins il parle, plus j'essaie de combler les silences.

– Je suis folle. J'ai tué mes parents.

– C'est pour ça que vous êtes là ?

– Oui. Pour m'empêcher de faire davantage de mal autour de moi.

### *Douze jours après l'hospitalisation*

J'entre dans la cuisine. Une douce odeur de madeleine emplit mes narines. Je ferme les yeux pour humecter ce parfum qui s'amplifie. Léo sort une plaque du four, sur laquelle les gâteaux fument encore. Un tablier beige lacé autour de son cou et de sa taille me fait sourire.

– Tu es là ? Tu m'as beaucoup manqué, déclaré-je en m'avançant vers lui.

Des larmes coulent sur ses joues. C'est de ma faute ! Je le sais.

– Léo, viens-là, mon bébé, viens dans mes bras.

Il m'étreint de toutes ses forces. Son visage s'écrase dans mon cou et les sanglots jaillissent. J'embrasse sa tempe. La chaleur de son corps contre le mien est apaisante. J'ai tant besoin de lui.

– Je suis désolée.

J'aperçois un couteau de cuisine dans ma main droite. Et je poignarde Léo en bas du dos.

Je me réveille de ce cauchemar en hurlant. Je n'ai pas oublié Léo. Comment pourrais-je l'oublier ?

*Quinze jours après l'hospitalisation*

– Oh, ma puce ! Tu as tellement dépéri.

Tante Julia est revenue de ses longues vacances. J'aimerais qu'elle ne soit jamais rentrée. J'étais tellement mieux quand elle était en voyage. Mes parents étaient vivants, j'avais des amis, je faisais des études et j'avais Léo. Sans les médicaments, j'avais un avenir. Aujourd'hui, je n'ai plus rien.

– Je suis désolée de t'avoir laissée seule. Je croyais que tu allais mieux et que tu supporterais mon absence. Elle était ma petite sœur, Jade, et moi aussi, j'ai beaucoup de mal à le supporter. J'avais besoin de me changer les idées, tu comprends ?

Je hoche la tête, car je n'arrive pas à articuler deux mots sans m'effondrer en larmes. Les sédatifs, les hypnotiques et les antidépresseurs que l'on me fait avaler tous les jours m'abrutissent complètement.

– Je serai toujours seule. C'est tout ce que je mérite.

Tante Julia pose une main sur mon genou. Sa peau détendue présente des tâches caractéristiques de la vieillesse.

– Je suis là, moi, tente-t-elle de me rassurer.

Elle aussi, finira par mourir. Et je serai à nouveau livrée à moi-même.

– Et le jeune homme qui campe en face de la clinique, il sera probablement là aussi, annonce-t-elle.

Une boule dans ma gorge se manifeste. Des picotements gagnent l'intérieur de ma bouche et des larmes submergent mes yeux.

– Il est là depuis ton arrivée. Les infirmières m'ont dit qu'il insiste pour te voir tous les jours. Il aurait même essayé de rentrer en douce, une fois. C'est un bon ami à toi ?

Je tourne mon visage vers la fenêtre pour ne pas qu'elle aperçoive les perles salées couler le long de mes joues et je ne parle plus jusqu'à ce qu'elle quitte ma chambre.



## 27 - Vingt jours après

Le ciel est extrêmement étoilé, ce soir. Les barreaux à mes fenêtres m'empêchent de profiter comme il se devrait du spectacle, mais il est pourtant réconfortant de constater que certaines choses ne changent pas. Nous pourrions être ce que nous sommes ou autre chose, le ciel, lui, restera le même. Je distingue toujours des dessins étranges en reliant les astres les uns aux autres. Si je n'étais pas folle, je ne verrais peut-être que des points brillants.

Depuis que papa et maman sont morts à nouveau, je n'arrête pas de faire des cauchemars. Les médecins ont diminué mes doses de médicaments. Ils veulent que je revive le processus de stress post-traumatique comme si la tragédie qui nous avait frappés il y a plus d'un an était survenue seulement maintenant. Ils veulent que je fasse abstraction des deux mois passés pendant lesquels je me suis inventée une vie, que j'oublie la Jade qui aurait rendu mes parents fiers. Il faudrait que j'oublie ma vie d'étudiante, les amis que je me suis fait, Kat et les autres.

Il faudrait que je fasse comme si Léo n'avait jamais existé. D'après le psychiatre, tous mes sentiments durant ces deux mois ne sont que le fruit de mon imagination. Je n'ai jamais aimé les études de médecine et, pourtant, j'adorais mes cours et j'étais une élève assidue et passionnée, pendant cette période. Je n'ai jamais été timide et réservée, alors que j'étais souvent mal à l'aise en public et particulièrement introvertie. Il en serait de même pour le reste. Cette Jade-là n'existerait pas. Et j'ai un trou béant dans la poitrine depuis que je sais cela. Léo n'aurait été qu'un moyen de plus de me défendre contre la peur et la culpabilité. Mes sentiments envers lui ne seraient pas réels.

Je réalise un peu plus chaque jour à quel point le cerveau est capable de nous faire croire n'importe quoi. Mais peut-il tromper mon cœur à ce point ?

– Est-ce que tu vois des formes phalliques comme moi ?

Je veux guérir et m'en sortir. Jamais je ne chasserai les images de ce jour funeste lors duquel mes décisions ont coûté la vie à mes parents. Jamais je ne cesserai de penser que je suis responsable de leur mort. Jamais plus je ne voudrai être aimée ou aimer de peur de décevoir ou détruire l'autre. Et j'ai l'impression que jamais je ne pourrai oublier l'homme qui m'a réconfortée dans mon état le plus critique, celui qui voyait la véritable Jade sous sa carapace en béton armé. Celui qui voyait celle que je voulais être et celle que j'étais vraiment, et qui aimait les deux. J'entends sa voix. Je sens sa présence à chaque instant. Si mes sentiments envers lui n'étaient que le fruit de mon imagination, alors j'ai ancré son souvenir à jamais au fond de moi.

– Jade ?

Je suis désespérément folle. Des frissons parcourent mes bras là où la chaleur me frôle. Il est là, en moi. Je ferme les yeux en imaginant sa barbe piquante dans mon cou. La sensation est si intense que la peur me gagne aussitôt. J'ouvre les yeux et me retourne. Il est là.

– Léo ?

– Chut ! me souffle-t-il sur les lèvres.

Ses mains se retiennent de me toucher. Elles prennent mon visage en coupe en tremblotant. Mon cœur bat la chamade. Je n'arrive plus à déceler le vrai du faux. Et si je ne faisais que rêver à nouveau ? Son

parfum m'enivre, sa chaleur irradie en moi, sa voix me reconforte et sa proximité me réchauffe. Mais est-ce lui ? Vraiment ?

Je dépose mes doigts sur son front et caresse son visage de haut en bas. Il ferme les paupières lorsque je les frôle et m'éclaire de la clarté bleutée de ses iris quand je m'attarde sur ses lèvres charnues.

– C'est moi, Jade. C'est bien moi, répond Léo à ma question silencieuse.

Un soulagement troublant envahit tout mon être. Mes lèvres frôlent les siennes et les souvenirs d'une vie inventée me reviennent aussitôt. La sensation est si douce et si salvatrice qu'elle en est dangereuse. Je m'éloigne à contrecœur de l'ange aux ailes colorées.

– Comment es-tu entré ? demandé-je en retournant m'asseoir sur le lit.

Léo semble peiné par ma réaction. Il mime un sourire, mais ses yeux expriment une certaine peur.

– J'ai escaladé la fenêtre de la buanderie.

– Tu n'aurais pas dû prendre ce risque pour moi.

– Peu importe, me répond-il aussitôt. Je ne suis pas venu pour qu'on se soucie de moi.

Une main passée dans ses cheveux me dévoile son embarras.

– Tu me manquais trop. Voilà tout.

Je déglutis pour ne pas me laisser submerger par la vague de tristesse qui gagne mon estomac. Si mes sentiments pour Léo n'étaient qu'un mécanisme de défense de mon esprit, pourquoi serais-je encore si affectée par sa présence et ses mots ? Le confort de ses bras m'appelle inlassablement. J'aimerais me blottir contre lui. Si cet homme est celui de mes délires, il est aussi celui de mes rêves. Et si je le laissais entrer dans ma nouvelle vie, je le condamnerais à combattre mes propres démons. Si Léo est libre aujourd'hui, c'est qu'il a lutté contre les siens avec douleur.

Comment pourrais-je être encore égoïste et lui imposer les miens ?

Écouter mes propres désirs a coûté la vie à mes parents. Mon bien-être justifie-t-il un sacrifice de plus ? Je ne le crois pas. Je ne veux pas reproduire les mêmes erreurs. Et pourtant, je désire Léo plus que tout au monde. J'avale ma salive et fixe l'homme debout face à moi.

– Je ne peux pas t'aimer, Léo.

Il reste immobile. Je ne détache pas mes yeux des siens, même si je brûle intérieurement de douleur et de peine. J'aime trop cet homme pour supporter un jour de le perdre. Je préfère qu'il reste à jamais un souvenir heureux plutôt qu'il ne devienne un chagrin immense à chaque fois que je penserai à lui.

– Tant mieux.

Sa réponse me fait atrocement mal, même s'il me faudrait l'accepter.

– C'est par amour pour son mari que ma mère a poignardé mon père, souffle-t-il en se penchant sur mon lit. C'est par amour pour l'enfant génétique qu'ils attendaient que ma première famille d'accueil a daigné me renvoyer au foyer. C'est par amour pour les autres enfants recueillis, mes « frères » et mes « sœurs », ceux qui avaient un avenir, que ma deuxième et ma troisième famille ne pouvaient me garder. Alors crois-moi, Jade. Des preuves d'amour, j'en ai eu bien trop dans ma vie et si tu ne m'aimes pas, je te remercie.

J'essaie de me convaincre que Léo n'est qu'un produit de mon imagination malsaine.

– Jade, je t'ai laissée rentrer dans ma bulle et je n'arrive plus à la refermer sans toi à l'intérieur. Je ne

veux pas que tu m'aimes, je veux te retrouver et te garder auprès de moi.

– Mais je suis folle, Léo.

Des larmes envahissent mes pupilles.

– Je suis folle, comme ta mère l'était. Tu as survécu à sa folie, mais est-ce que tu pourrais survivre à la mienne ? Je menace ton intégrité, Léo. Et je ne pourrais pas me pardonner deux fois. Je finirai par te détruire et je ne m'en remettraï jamais.

Les genoux repliés sur ma poitrine, je sanglote sans me contrôler. Léo contourne le lit et s'assied sur le rebord du matelas. Son regard est rempli de sollicitude et de compréhension.

– Je n'ai pas peur de toi, Jade. Ma mère était folle, c'est vrai, mais sa folie a tenté de me tuer. Ta folie à toi ressuscite les gens que tu aimes. Je préfère de loin ta folie, Jade. Tu n'es pas une mauvaise personne. Au contraire.

Il saisit une de mes mains dans les siennes.

– Sois folle avec moi, Jade.

Mes lèvres se mettent à trembler.

– Tu n'es pas réel, Léo.

– Si je le suis. Et je t'en prie, ne me laisse pas partir. Pas maintenant.

Il essuie ma joue baignée de larmes.

– Je le devrais. Si je dois guérir, je le devrais.

– Pas maintenant, me supplie-t-il.

Je m'écarte sur le côté et Léo tire le drap blanc pour s'allonger à mes côtés. Il porte encore ses boots, son jeans et un tee-shirt noir qui lui colle au torse. Je me blottis dans le creux de son épaule et j'entends battre son cœur à l'intérieur de moi. Si cet homme n'était pas réel, il est le plus beau de tous mes songes.

– Léo, tu me dois une faveur, une contrepartie de mon choix, tu te souviens ?

– Oui, à n'importe quel moment, sans négociation possible, je n'ai pas oublié.

Je ferme les yeux et emprisonne l'instant au fond de moi.

– Si jamais mes sentiments pour toi n'avaient été qu'une invention de ma folie, promets-moi de toujours croire qu'ils ne l'étaient pas. Au moins, ils existeront quelque part et n'auront pas vécus pour rien.

Léo ressert son étreinte.

– Je te le promets.



## 28 - Qu'est-ce que t'es belle quand t'as peur de toi

Je ne serai jamais tout à fait guérie. J'aurai toujours mal en pensant à l'accident qui a littéralement détourné mon chemin de vie. Mais pour le psychiatre qui me suit, c'est une chance d'en avoir conscience. Pour lui, il n'y a plus aucun risque que je nie à nouveau le passé.

Je boucle ma valise avec une certaine appréhension. Le monde extérieur m'effraie. Personne ne m'attend dehors. Je n'ai plus de perspective d'avenir et il me faut tout reconstruire : une vie familiale et une vie sociale. Mon frère est venu me rendre visite à plusieurs reprises. Il est aussi suivi par un psychiatre de la clinique. Nos relations ne sont pas celles que nous avons enfants, mais elles s'améliorent.

J'ai pris conscience de mes angoisses. Elles ne disparaîtront pas toutes et je ne projette pas de grimper au sommet d'une montagne de sitôt.

Je réapprends ainsi à me connaître. Je sais que je ne deviendrai pas médecin, comme mes parents l'auraient souhaité.

La maison de ma tante m'est toujours ouverte, mais je ne crois pas rester chez elle.

J'ai eu des nouvelles de Kat. Elle a réussi ses examens et entre en classe supérieure. Je lui ai demandé si elle avait des nouvelles de Léo. Il n'est jamais revenu à la villa depuis le jour de mon hospitalisation. Ma tante n'a pas revu son van devant la clinique, ni dans les rues de la ville.

Si je pense être rétablie, un trou béant dans ma poitrine, formé lorsque j'ai demandé à Léo de partir, ne s'est jamais refermé et aucune chirurgie réparatrice ne me libérera de cette douleur. Il a sûrement repris les chemins de sa liberté et je ne saurai jamais si mes sentiments pour lui étaient bien réels.

– Tu es prête ?

Un sourire s'étend sur mes lèvres.

– Je le suis, tante Julia.

Je remercie le personnel médical et nous empruntons l'ascenseur en direction du hall d'entrée. Chaque pas vers la sortie éveille en moi un sentiment de fierté et d'allégresse, mêlés à la peur incontrôlable de l'inconnu.

Le soleil radieux de ce mois de juillet m'éblouit lorsque je franchis le palier d'entrée. La circulation est dense, les klaxons retentissent et le brouhaha des travaux d'été de la voirie devraient m'étourdir. Pourtant, la musique vrombissante d'une auto radio m'inonde d'un sentiment de plénitude.

*Quel que soit le temps que ça prenne, quel que soit l'enjeu, je veux être un homme heureux, et moi je te connais à peine...*

Je scrute les alentours. Et je le vois. De l'autre côté du trottoir, adossé à la carrosserie de son van, Léo jette son mégot de cigarette sous le talon de sa chaussure. Vitamine est assise sur le siège passager derrière lui. D'aussi loin qu'il soit, je sens son regard me pénétrer et mon cœur s'emballer aussitôt.

*Mais ce serait une veine qu'on s'en aille un peu comme eux... on pourrait se faire sans qu'ça gêne de la place pour deux.*

Je souris. Folle ou pas, j'éprouve toujours le besoin de plonger sur lui et de me perdre dans son océan. Et ce n'est rien lorsque je lis l'inscription taguée en vert sur la portière coulissante de son van : « Bienvenue chez toi ».

La vie est un long chemin semé d'embûches et j'ai croisé Léo sur le mien, prêt à me donner la main pour traverser les épreuves.

*Je veux être un homme heureux.*

Je n'ai plus à avoir peur, car mon avenir est devant moi à présent.

Je bats des cils.

Et Léo est toujours là.



# Bonus

## Kat

### *Un an après*

*Nom d'une merde constipée !* Quel est donc ce tintamarre qui martèle mon crâne ? J'ai beau m'enfoncer le visage dans l'oreiller, fermer les paupières de toutes mes forces et penser à Scarlett Johansson en combinaison de cuir, les coups de klaxons dans la cour m'empêchent de replonger dans le sommeil. J'aurais dû boire davantage hier soir. Un whisky de plus et ma gueule de bois m'aurait plongée dans un coma si profond, que même une fanfare dans ma chambre n'aurait pas réussi à me réveiller. Au lieu de ça, j'ai joué la raisonnable, l'étudiante modèle avant ses examens de fin d'année et je suis rentrée avant la fermeture du Rock & Beers. *Je me fais vieille !* Si je ne me méfie pas, j'aurais bientôt envie de regarder *Titanic* sur TF1.

Je balance mon coussin à travers la chambre avant de me lever. Je jette un coup d'œil sur ma montre. Il est huit heures. On est dimanche, bon sang ! Le jour du Seigneur. Les gens n'ont vraiment plus aucun respect pour les simples pêcheurs comme moi.

– Roby ! Evan ! Ozé ! hurlé-je.

Pas de réponse. Pourquoi aucun de mes colocataires ne bougent leur paire de billes pour se rendre dans la cour ? Je refuse de jouer le rôle de la maman dévouée avec ces trois post-adolescents. Je n'aurais jamais dû leur révéler mon homosexualité. Maintenant qu'ils ne voient plus en moi une probable conquête dans laquelle plonger leur biscuit, ils me prennent pour leur mère. À croire qu'une femme n'a que deux rôles à jouer pour les hommes : celui de changer leur couche, enfants, et celui de partager leur couche, une fois grands.

Je balaie la pièce du regard et trouve rapidement mes chaussons molletonnés et ma robe de chambre. Je recouvre ma nudité et aperçois mon visage dans le miroir. *Oh merde !* Je ne me suis pas démaquillée hier soir et mon eye-liner pourpre s'est étalé sur le contour de mes yeux. Mes cheveux violets se sont échappés de ma tresse. Je ressemble à Katniss, l'héroïne d'*Hunger Games* après un relooking de Valérie Damidot. Je pointe mon index en direction de mon reflet et me persuade avec un accent brésilien mal interprété.

– Tu es magnifäique, ma chewi !

Les coups de klaxon s'intensifient. Je sors de ma chambre et parcours le couloir en tambourinant contre chacune des portes de mes colocataires. Il n'y a pas de raison que mes amis ne profitent pas aussi de ce réveil si matinal.

J'arrive très vite à l'entrée avec la ferme intention de faire payer ma mauvaise humeur au fou qui se trouve dehors. Je franchis le palier et aperçois aussitôt les trois petits cochons debout dans la cour. Mes colocataires semblent avoir été réveillés avant moi. Evan porte seulement son caleçon écossais, Roby a les cheveux en pétard et Ozé porte le pyjama Superman que je lui ai offert à Noël. Ils entourent une jeune femme aux cheveux courts dont je ne vois que le joli popotin serré dans un jeans noir. Sont-ils tant aveuglés par la beauté de cette fille qu'ils en sont devenus sourds ? Je sursaute lorsque le klaxon résonne

à nouveau. Mon regard est alors attiré par la source de ce bruit assourdissant. Un van garé sous ma fenêtre. La portière du véhicule est ouverte et je reconnais immédiatement son conducteur, Léo. Il arrête aussitôt son vacarme lorsqu'il m'aperçoit et un sourire démoniaque se dévoile sur son visage. Je cligne des paupières à plusieurs reprises. Si c'est un rêve, il est incroyablement réaliste. Le baroudeur est encore plus beau que dans mon imagination. Je ne l'ai pas vu depuis plus d'une année. Pas un appel ou même une carte postale. Lui et ma meilleure amie ont déguerpi sans donner la moindre nouvelle. J'aime m'endormir en imaginant ces deux timbrés sur les routes, la barbe naissante de Léo et les cheveux longs de Kat au vent. *Les cheveux longs ! Les cheveux longs ?* Je n'en reviens pas.

– Espèce d'imbécile, crié-je. T'as pris ta queue pour un missile à tête chercheuse ou quoi ? Dès qu'une jolie fille passe, tu l'embarques dans ton van merdique puis tu l'explores en mille morceaux ?

Je le savais. Aucun homme n'est digne de confiance. J'aurais dû continuer mon numéro et laisser croire à Jade que Léo et moi étions ensemble pour ne pas qu'elle sombre entre ses griffes. Il continue de me regarder en souriant. Quel toupet, celui-là ! Jade était si fragile.

– Qu'est-ce que t'as fait de ma copine ?

Léo lève les bras au-dessus de sa tête comme si je le menaçais d'un revolver alors que j'avance vers lui. Tant pis ! Il était le premier à m'ouvrir les bras lorsque j'étais au plus bas mais ça ne m'empêchera pas de lui faire bouffer sa joie de vivre et cette petite fossette au creux de sa joue mal rasée.

J'arrive à hauteur de ma cible, lorsqu'une petite voix m'interpelle.

– Kat !

Je m'immobilise instantanément. Cette petite voix est celle de ma chrysalide. Je pivote et rencontre ses grands yeux verts. *Merde ! Qu'elle est belle !* J'aurais dû la draguer dès le premier jour, avec un peu de chance, elle aurait viré de bord. Des larmes envahissent mes yeux. Je n'avais pas réalisé à quel point cette fille m'avait manqué. Ses pommettes pleines rougissent. Sa coupe au carré accentue son sourire charnel.

– Jade, murmuré-je. Tu es devenue une femme splendide. Qu'est-ce que t'as fais à tes cheveux ?

– Je devrais te retourner la question, me répond-elle en s'avançant vers moi. Ils sont violets, tout de même.

Je tente vainement de discipliner mes cheveux rebelles.

– J'ai perdu un pari avec Riri, Fifi et Loulou, plaisanté-je en désignant les trois colocataires.

Jade s'immobilise devant moi. Je me jette à son cou. Elle sursaute légèrement, surprise par mon élan d'affection mais resserre rapidement mon étreinte. Elle a changé. Je découvre mon amie épanouie, et rien ne pouvait me rendre plus heureuse. Enfin, presque rien d'autre...

– Viens-là, l'homme de Cro-Magnon, exigé-je en pointant mon doigt vers Léo.

Il fronce les sourcils, son air est suspicieux. Ma demande semble le rendre perplexe mais, après une certaine hésitation, mon ancien colocataire descend de son véhicule.

– Dépêche-toi de nous rejoindre, je veux un câlin de famille.

Léo adresse un regard complice à Jade. Le genre de regard que tout le monde cherche à partager un jour avec quelqu'un, celui qui exclue les autres autour de nous, celui qui nous enferme dans une bulle invisible. Je les envie. Mon visage se retrouve alors entre les deux personnes que j'aime le plus au monde, et rien ne pouvait me rendre plus heureuse. Enfin, presque rien d'autre... on peut toujours rêver.

– Un plan à trois, ça vous dirait ?



# Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier les lecteurs qui lisent les remerciements. Si tu arrives jusqu'à la dernière page de mon roman, c'est que tu n'as peut-être pas envie de le quitter. Cette émotion, je la ressens parfois à la lecture d'un bon livre, je finis par lire la date d'impression, le nom de la société de tirage, les chiffres du code barre, puis je referme le livre en rêvassant devant la couverture. Si je réussis à te rendre ainsi à la fin de *Sur ton chemin*, tu réalises l'un de mes plus grands rêves.

Si mes bêta-lectrices n'étaient pas aussi exceptionnelles, sensibles, perspicaces, et sévères parfois, cette histoire n'aurait pas le même goût. Je n'aurai jamais assez de mots pour les remercier du temps qu'elles m'accordent. Virginie, merci de m'avoir prêté ta muse. J'espère avoir fait de Léo, un homme comme tu les aimes. Ton soutien et ton sens de la réflexion ont été indispensable tout au long du processus d'écriture. Laëtitia, merci de me conseiller depuis le début de mon aventure dans l'écriture. Tu sais me reconforter à chaque fois que je manque de confiance en moi et je suis reconnaissante au destin de m'avoir mise sur ton chemin. Je progresse grâce à vous. Vous êtes ma source de motivation et cette histoire, c'est la vôtre.

J'aimerais ensuite remercier la chance. Oui, celle qui m'a permis de commencer cette aventure avec une maison d'édition fantastique comme Nisha Éditions. Un énorme merci à Adeline Leroy, mon éditrice, de respecter la plume de son auteure comme elle le fait. Ce monde de requins devient un monde de rêve, dans lequel j'ai la chance de m'épanouir en tant que femme. J'espère pouvoir continuer longtemps de travailler avec cette équipe fantastique, qui pousse leurs auteurs vers le haut.

Merci à mon mari et à sa patience. Je le bassine avec mes histoires et il est toujours le premier à entendre mes idées et à les clarifier. Tu es mon soutien sans faille. J'espère ne jamais poser les mots sur un clavier pour écrire notre histoire car cela exigerait une fin. Pour le pire et pour le meilleur, les plus belles histoires d'amour ne s'inventent pas, elles se vivent.

Merci à mes filles sans qui écrire n'aurait pas de sens. Anjali, ma raison de vivre qui pourra lire cette histoire un jour, j'espère te convaincre qu'il faut toujours croire en ses rêves même les plus absurdes. À Naïna, ma raison de ne pas craindre la mort, toi qui connais l'âme de *Sur ton chemin* puisque tu voyais mon cœur de l'intérieur lorsque je l'écrivais.

Un grand merci également à ma famille qui croit en moi et qui me soutient dans mes projets.

Enfin, j'aimerais remercier tous mes lecteurs. Vous réalisez mon rêve de gamine et j'espère pouvoir le prolonger le plus longtemps possible avec vous.



Auteure : Mikky Sophie  
Suivi éditorial : Adeline Leroy

Nisha Editions  
21, rue des tanneries  
87000 Limoges  
N° Siret 821 132 073 000 15  
N° ISSN 2491-8660